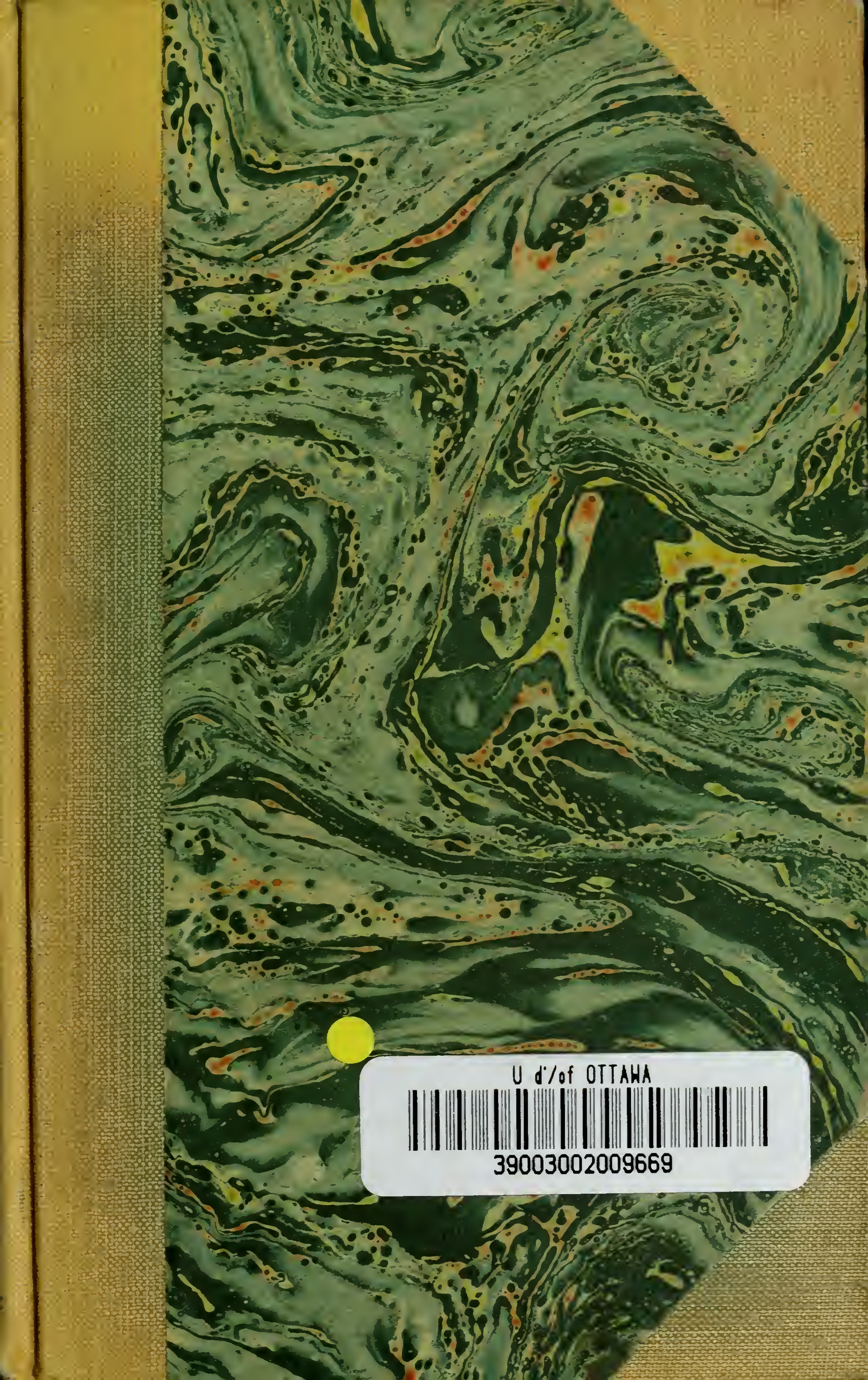

U d'/of OTTAWA
39003002009669



CHARLES ASSELINEAU

L'ITALIE

ET

CONSTANTINOPLE

Frontispice par Célestin Nanteuil



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

PASSAGE CHOISEUL, 47

M. DCCC. LXIX

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/litalieetconstan00asse

L'ITALIE

ET

CONSTANTINOPLE

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

CHARLES BAUDELAIRE, sa vie et son œuvre, par Charles Asselineau, un vol. in-18, avec cinq portraits gravés à l'eau forte, par Braquemond et Manet. 3 fr.

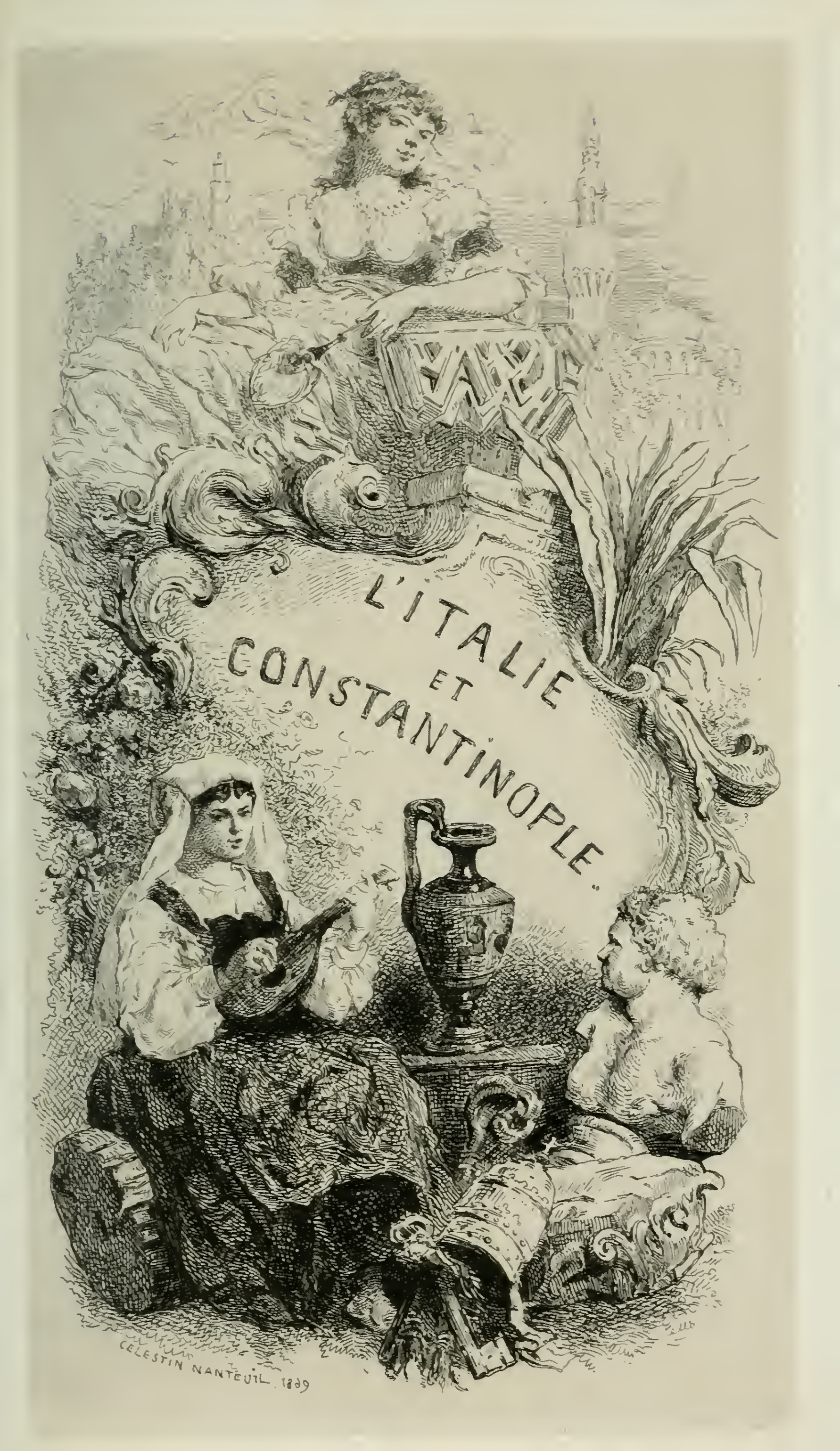
IMPRIMERIE L. TOINON ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN.


L'ITALIE
ET
CONSTANTINOPLE

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

CHARLES BA[illegible] [illegible] portrait, [illegible] 3 fr.

[illegible] ET [illegible] SAINT-GERMAIN


L'ITALIE
ET
CONSTANTINOPLE.
CELESTIN NANTEUIL 1839

CHARLES ASSELINEAU

L'ITALIE

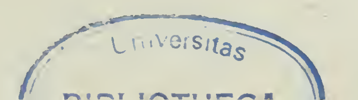
ET

CONSTANTINOPLE



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
PASSAGE CHOISEUL, 47

M. DCCC. LXIX


Universitas
BIBLIOTHECA

DG
427
.A8
1869

L'ITALIE

ET

CONSTANTINOPLE

I

AIX-LES-BAINS — LE BOURGET

Les *Mille et une Nuits* font mention d'un marchand de Bagdad à qui pendant plusieurs nuits un vieillard apparut, lui reprochant avec sévérité de n'avoir pas encore accompli le pèlerinage de la Mecque.

Le marchand, bon musulman, mais peu avancé encore dans ses affaires, hésitait et ajournait l'entreprise au moment où sa fortune serait faite. En attendant, il s'appliquait à suppléer par des aumônes et d'autres bonnes œuvres ce voyage d'obligation selon sa foi.

Pourtant, les apparitions se répétant et les sommations devenant plus impérieuses, il céda, vendit sa

maison et ses meubles, se défit de ses marchandises, et partit.

L'histoire de ce marchand n'est-elle point la nôtre? N'avons-nous pas tous un pèlerinage à faire aux pays consacrés? De même que le marchand arabe, on diffère, on ajourne. On voudrait mettre au courant sa besogne quotidienne, régler le passé, assurer l'avenir; la raison nous dit que le temps est cher, le devoir multiple, et que se retrancher une année à l'âge de la force et du travail, c'est sacrifier le bonheur à une fantaisie.

Cependant la vision brillante des pays rêvés persiste et vous obsède à chaque fois plus suggestive et plus pressante. Une lecture, un récit, la vue d'un beau ciel, le moindre événement y ramène. On considère que la vie est courte et la mort bien traîtresse.

« Assurément, me disais-je, il est très-honteux de n'avoir pas vu l'Italie. — Que penserait-on d'un homme qui, s'étant trouvé à Londres, n'aurait visité ni Saint-Paul, ni Westminster, ni le British Museum, ni la National Gallery? Eh bien, il me semble que le même ridicule attend dans l'autre monde tout habitant de notre planète convaincu de n'être jamais sorti de sa ville et de son pays, non plus que l'autre de son hôtel garni. — Quoi! vous avez vécu sur ce bloc terraqué et dans ce coin d'Europe, sans avoir jamais eu la curiosité de voir les merveilles que vous aviez sous la main, ni Venise, ni Rome, ni la baie de Naples, ni la Corne d'or? N'est-ce pas assez de honte de n'avoir vu ni la Chine, ni l'Inde, ni la Perse? Partons donc, tandis qu'il en est temps encore; avant que l'âge ne nous ait

roidi les jambes, affaibli les yeux; avant que les années n'aient fait dépendre nos impressions d'une bonne digestion ou d'un lit bien fait. »

Si bien qu'un jour j'ai fait comme le marchand du conte; je me suis décidé. Je n'avais ni maison, ni fonds à vendre, ni affaires à liquider: je fis mon paquet et je partis.

Une fois en route, les chemins de fer ont cela de bon qu'ils rendent le repentir impossible en vous mettant dès la première station à une distance considérable du point de départ. Le train de Lyon, qui m'avait emporté de Paris à huit heures du soir, me déposa le lendemain dès le matin à Aix-les-Bains, où je m'arrêtai. Je devais un coq à Esculape. Il y a trois ans déjà, j'étais arrivé à Aix, toussant, sifflant, amaigri, fiévreux; et le fils d'Apollon, considérablement rajeuni dans la personne de l'aimable et savant docteur Dardel, avait calmé ma toux, coupé ma fièvre et rendu l'élasticité à mes bronches. Lors de ce premier séjour, Aix m'était apparue autrement animée et autrement pittoresque. On était alors dans toute la ferveur de l'annexion récente, et les prudents Savoyards (j'écris Savoyards et non Savoisiens par respect pour la correction et pour l'étymologie), étourdis comme au lendemain d'une noce, examinaient avec défiance ces étrangers d'hier, leurs compatriotes d'aujourd'hui. Je dis avec défiance, et le mot n'est pas trop fort. La défiance est en effet le fond du caractère savoyard. Est-ce la pauvreté originelle qui a rendu ce peuple farouche et soupçonneux? Sont-ce les fréquents changements de domination qu'il a subis qui lui ont donné

l'habitude de la dissimulation? Dissimulation honnête, d'ailleurs, et purement défensive, uniquement née du besoin de déconcerter l'œil du maître et de se dérober au vainqueur.

Toujours est-il que la Savoie est le pays du monde où l'on a le plus de chance en faisant cette question si simple : comment vous portez-vous? — de s'entendre répondre : *c'est selon* ou *comment l'entendez-vous ?*

— Écoutez, monsieur, me disait le plus communicatif de ces concentrés, un petit marchand de la place Centrale chez lequel j'avais fait quelques emplettes ; écoutez, monsieur; la Savoie est un beau pays. Nous avons des cultures superbes, des bois et des mines; des gisements de fer excellent, qui ne casse pas comme votre fer de France. Je déplante et replante tous les jours des clous qui ont servi à mon père et qui serviront encore à mes enfants. Seulement, voyez-vous, monsieur, il faut de l'argent pour exploiter tout cela !

— De sorte qu'il ne vous manque que de l'argent pour être riches? Eh bien! vous le deviendrez avec les capitaux français.

— Oh ! monsieur, nous ne demandons pas mieux. On dit qu'il y a en France tant d'argent qui ne fait rien ! Songez donc que l'an dernier encore nous ne pouvions pas faire entrer un grain de blé en France, nous qui en regorgeons, sans payer les droits.

Tout cela était dit d'un ton pleurard, geignant et dolent, la tête basse et l'œil au ciel. Il semblait que ce pauvre petit mercaïou n'eût jamais vu d'argent qu'en rêve ! Eh bien ! je l'appris quelques jours après, c'était un richard qui me parlait ainsi. C'était un richard

aussi que ce petit vieillard à l'œil terne, au visage famélique, qui m'offrait chaque matin sa voiture délabrée avec supplication, comme s'il eût attendu le prix de sa course pour avoir de quoi se mettre un morceau de pain sous la dent. Et quelles lamentations, quelle éloquence de noyé, quels regards de Laocoon, quels soupirs à fendre l'âme, le jour où, oublieux de ses propositions qui lui donnaient la priorité, j'acceptai les offres d'un de ses confrères, non moins hâve, non moins humble que lui ! Je lui ôtais le pain de la bouche, je l'immolais ; j'aurais à répondre un jour du désespoir où le rejetaient ma coupable préférence et mon injuste oubli.

Le souvenir de ses imprécations et de sa mimique navrante me gâta le plaisir de la promenade jusqu'au moment où son camarade, devenu allègre sur son siége, me cria à travers une fanfare de coups de fouet : « Bast ! il a fait son temps, le vieux chat ! Que monsieur ne le plaigne pas ; son affaire est bonne. Il a six chevaux dans ses écuries et quatre voitures toutes neuves qu'il loue bien cher aux étrangers des grands hôtels. » La carrosselle délabrée et le cheval étique qu'il m'offrait étaient un masque de pauvreté jeté sur son opulence, un piége tendu à la charité des baigneurs de fortune médiocre. — C'était un richard encore que ce grand gaillard courbé comme un solliciteur et déguenillé qui me poursuivait quotidiennement de mon hôtel au Casino en me vantant, sur le ton des Litanies, les plaisirs de la promenade du lac et les mérites de son bateau : « Eh ! monsieur, faites-moi gagner quelque chose ; ne faites-vous rien pour

le pauvre monde ! il faut pourtant que chacun vive, » etc., etc.

Le jour où, par charité plutôt que par envie, j'accédai à ses propositions, il me livra fièrement à deux ou trois mercenaires à ses gages et s'en alla recommencer sur un autre point de la place sa comédie d'indigence. Richard encore, le garçon qui vous sert à table, qui brosse vos vêtements et fait votre lit ! Richard, l'homme qui porte votre malle ; celui qui vous porte au bain, celui qui vous douche, celui qui vous sèche ! Tous ces gaillards-là ont des terres, des fermes, des bois qu'ils exploitent pendant l'hiver, et s'habillent de beau drap d'Elbeuf qu'ils quittent à l'ouverture de la saison des eaux pour endosser la livrée de misère et de servitude. Car c'est là le trait de génie ! Cette même indécision, ce vague impénétrable que la nature, modifiée sans doute par l'action lente, séculaire d'un esprit ombrageux, est parvenue à imprimer aux traits du visage et aux habitudes du corps, vague du regard, monotonie de la parole, immobilité du masque, lenteur de la démarche et du mouvement, le caractère national l'a introduit aussi dans le vêtement ! Pour le fermier et son tâcheron, pour le ramoneur, le cocher, le propriétaire et l'homme de peine, c'est la même souquenille d'un ton négatif qui défierait la science d'un restaurateur expert de tableaux, taillée sur le même patron, ni neuve ni vieille, ni grise ni jaune ; c'est le même chapeau flasque, amorphe, grillé par le soleil et lavé par la pluie. Allez donc, sous cet uniforme d'humilité, discret comme la robe du moine, discerner le pauvre du riche et le maître d'avec l'ouvrier ou le serviteur !

Cette livrée lamentable fut un instant égayée, au moment de l'annexion, par le caprice d'un négociant facétieux qui inonda subitement la place de cravates de la nuance dite *solferino*. Fidèles à leur système d'uniformité, tous les Aixois arborèrent aussitôt la nuance patriotique ; et rien n'était plus singulier que l'effet de cette flamme rose et tendre s'allumant sur des tas de cendres. Dans les premiers temps, la défiance de nos nouveaux compatriotes s'accrut jusqu'à la susceptibilité la plus vive. Il était impossible de donner à un habitant d'Aix partant pour Chambéry ou pour Genève la moindre commission, sans qu'il se cabrât en rougissant de colère, comme à une allusion aux fonctions modestes que remplissent bon nombre de ses concitoyens à Paris. C'était bien pis, si l'on attaquait chez ces Français de fraîche date la fibre française, et même littéraire et poétique. J'eus le malheur, dînant un jour dans une famille aixoise, de faire un compliment équivoque qui m'attira la plus verte mercuriale que j'aie reçue de ma vie. Un membre de cette famille, fonctionnaire ou magistrat même, avait cru devoir manifester son zèle pour l'annexion par une ode enthousiaste. Plusieurs exemplaires de cette œuvre pindarique émaillaient la table du salon. J'en pris un ; et le maître de la maison, peut-être par prudence ou par charité, m'avertit que l'auteur était présent, et voulut bien me présenter à lui. J'achevai gravement la lecture commencée, et reposant le papier sur la table : « Voilà, dis-je par manière d'éloge, les sentiments d'un bon Français. — Bon français ! bon français ! s'écria le Pindare savoisien qui n'avait

entendu que les deux derniers mots de la phrase; voilà bien les Parisiens ! Il leur semble qu'il n'y ait qu'à Paris que l'on parle et que l'on écrive en bon français, et parce que l'on a fait ses études à Chambéry... » etc., etc.

J'eus beau invoquer le témoignage de mes plus proches voisins qui m'avaient entendu, protester que je connaissais l'existence de l'*Académie florimontane*, que j'avais lu saint François de Sales, Vaugelas et les deux de Maistre, je ne pus désarmer le courroux du *vates irritabilis*, ni lui persuader que j'étais, si Parisien qu'il me crût, incapable de payer par de mauvais compliments une hospitalité gracieuse. Et je crains bien que la Malédiction du Chanteur ne pèse encore sur moi.

Le plan de la ville d'Aix peut s'esquisser en peu de mots : c'est une assiette, ou mieux une galette coupée à angles droits par deux rues principales ; l'une transversale, qui relie la route de Genève à la route de Chambéry ; l'autre verticale, qui va du bâtiment des Bains au Casino. Au point de rencontre de ces deux voies s'ouvre une place bordée de maisons qu'on appelle la place Centrale, et qui est aussi bien la circonférence que le centre, car toute la ville y tient ; du moins la ville des étrangers et des baigneurs, la ville commerçante, logeuse et divertissante. Tout le reste n'est que ruelles et passages, et pour ainsi dire couloirs de service.

Dans les premiers temps du séjour, le voyageur naïf, moi, si vous voulez, ne peut s'habituer à cette idée d'une ville circonscrite dans une place : il rôde, il cherche,

il furète ; il va de rue en ruelle et de passage en passage, cherchant sa ville, la lanterne de la curiosité à la main. Il sort par la droite, et au bout de cinq minutes se trouve sur la route de Chambéry ; par la gauche, et il enfile la route de Genève. Il tourne autour du Casino, et se répand dans les bois de Tresserve et dans les prés du Cornin. Il grimpe derrière l'établissement thermal, et le voilà dans les vignes du Mouxy. C'est de ce côté-là même que l'attend la déception la plus forte : au pied de la montagne à laquelle est adossé le bâtiment des bains se présente une rue sinueuse et étroite, bordée de maisons régulières et numérotées ; mais là, plus de *pensions* ni d'hôtels, de vraies maisons de paysans, avec escalier extérieur, lavoir et fournil ; au rez-de-chaussée, rien que des boutiques de boulangers et d'épiciers ; de temps en temps, de petits cafés sombres, au fond desquels boivent par trois ou quatre des gaillards qui n'ont évidemment pas pris une seule douche de toute leur vie. — Pour le coup, se dit le candide étranger, voilà la ville ! Et il s'enfonce dans son illusion jusqu'à ce qu'un nouveau détour lui découvre tout à coup la campagne verdoyant et resplendissant au soleil entre les deux dernières maisons de la rue.

Je m'entêtai ainsi pendant près d'une semaine à la recherche d'une ville mystérieuse et fugitive. M'informer auprès des habitants n'était-ce pas perdre tout le plaisir et tout l'honneur de la découverte ? D'ailleurs j'ai pour habitude en voyage de ne jamais m'en rapporter qu'à moi, ce qui est le seul moyen d'éviter les quolibets et les mystifications. Je ne me décidai à m'ouvrir à mon médecin que quand ma curiosité eut

ce temps-là à M. de Cavour pour réclamer l'exécution de la loi récente qui proscrivait les jeux de hasard dans les États du roi Victor-Emmanuel. Le ministre, homme d'esprit, fit longtemps la sourde oreille. Il sentait parfaitement qu'appliquer la loi, c'était du même coup ruiner l'espoir légitime du spéculateur et compromettre la prospérité naissante de la colonie. Cependant, saisi par une protestation du corps médical qui déclarait que les bourrasques du jeu contrariaient les effets de la médication thermale, il dut se résoudre à un sacrifice. L'ordonnance de 1856 brisa dans les mains de M. B... le râteau d'ivoire qui avait été pour lui la baguette de l'enchanteur...

Et c'est depuis ce temps que Lesbos se lamente.

L'annexion à la France consacra d'une manière irrévocable la prohibition de 1856. La ville d'Aix y perdra-t-elle ? C'est ce que les économistes nous révéleront, quand l'avenir le leur aura appris. En attendant, la colonie d'Aix revenue à des mœurs plus sages, à des allures plus paisibles, expérimente sans diversion la vertu curative de la source ou des sources. Car il en est jusqu'à trois : celle d'Aix, proprement dite, qui se débite de quatre façons, en boisson, en douche, en bain, en vapeur : on la respire, on la boit, on s'y baigne. La salle d'inhalation est peut-être, comme mise en scène, ce qu'il y a de plus curieux à voir. Imaginez dans une salle voûtée et nue comme un cachot de l'inquisition une douzaine de personnes des deux sexes, immobiles et silencieuses, aspirant selon

leurs forces la vapeur qui s'exhale par un orifice percé dans le sol et découpé en rosace, selon le procédé du voleur artiste du *Chariot d'enfant* de Soudraka. La température moyenne de la salle étant de trente degrés, une grande tolérance règne à l'endroit du costume. Les dames en robe de chambre et en bonnet du matin, tricotent ou brodent sans sourciller à côté de messieurs en manches de chemises ou en gilets de flanelle. Quelques-uns lisent, et ceux-là, je vous jure, ne sont pas des bibliophiles, car un livre lu en pareil lieu ne peut manquer d'être réduit en bouillie avant la fin de la troisième séance. L'observation du silence, qui vous étonne peut-être, est commandée par l'extrême sonorité de la salle qui rend toute conversation impossible.

Les douches s'administrent de trois heures du matin jusqu'à neuf heures, en telle quantité, qu'au beau moment de la saison les baigneurs sont obligés de faire queue souvent pendant plusieurs heures. Pour remédier à cet inconvénient, l'administration n'a rien trouvé de mieux que de faire tirer chaque soir au sort par les *sécheurs* des numéros d'ordre portant indication de l'heure et du cabinet. Heureux les bien partagés qui peuvent achever paisiblement la nuit dans leur lit ! Mais combien d'autres sont tirés en sursaut de leur sommeil matinal par ce cri qui est la *Marseillaise* du baigneur : A la douche ! Une fois entré, à bonne ou mauvaise heure, dans le cabinet de douches, vous voilà livré pour vingt minutes à un massage effréné et sans trêve ; à des colonnes d'eau brûlante, à des irrigations qui cinglent comme des verges. A

ce temps-là à M. de Cavour pour réclamer l'exécution de la loi récente qui proscrivait les jeux de hasard dans les États du roi Victor-Emmanuel. Le ministre, homme d'esprit, fit longtemps la sourde oreille. Il sentait parfaitement qu'appliquer la loi, c'était du même coup ruiner l'espoir légitime du spéculateur et compromettre la prospérité naissante de la colonie. Cependant, saisi par une protestation du corps médical qui déclarait que les bourrasques du jeu contrariaient les effets de la médication thermale, il dut se résoudre à un sacrifice. L'ordonnance de 1856 brisa dans les mains de M. B... le râteau d'ivoire qui avait été pour lui la baguette de l'enchanteur...

Et c'est depuis ce temps que Lesbos se lamente.

L'annexion à la France consacra d'une manière irrévocable la prohibition de 1856. La ville d'Aix y perdra-t-elle ? C'est ce que les économistes nous révéleront, quand l'avenir le leur aura appris. En attendant, la colonie d'Aix revenue à des mœurs plus sages, à des allures plus paisibles, expérimente sans diversion la vertu curative de la source ou des sources. Car il en est jusqu'à trois : celle d'Aix, proprement dite, qui se débite de quatre façons, en boisson, en douche, en bain, en vapeur : on la respire, on la boit, on s'y baigne. La salle d'inhalation est peut-être, comme mise en scène, ce qu'il y a de plus curieux à voir. Imaginez dans une salle voûtée et nue comme un cachot de l'inquisition une douzaine de personnes des deux sexes, immobiles et silencieuses, aspirant selon

leurs forces la vapeur qui s'exhale par un orifice percé dans le sol et découpé en rosace, selon le procédé du voleur artiste du *Chariot d'enfant* de Soudraka. La température moyenne de la salle étant de trente degrés, une grande tolérance règne à l'endroit du costume. Les dames en robe de chambre et en bonnet du matin, tricotent ou brodent sans sourciller à côté de messieurs en manches de chemises ou en gilets de flanelle. Quelques-uns lisent, et ceux-là, je vous jure, ne sont pas des bibliophiles, car un livre lu en pareil lieu ne peut manquer d'être réduit en bouillie avant la fin de la troisième séance. L'observation du silence, qui vous étonne peut-être, est commandée par l'extrême sonorité de la salle qui rend toute conversation impossible.

Les douches s'administrent de trois heures du matin jusqu'à neuf heures, en telle quantité, qu'au beau moment de la saison les baigneurs sont obligés de faire queue souvent pendant plusieurs heures. Pour remédier à cet inconvénient, l'administration n'a rien trouvé de mieux que de faire tirer chaque soir au sort par les *sécheurs* des numéros d'ordre portant indication de l'heure et du cabinet. Heureux les bien partagés qui peuvent achever paisiblement la nuit dans leur lit! Mais combien d'autres sont tirés en sursaut de leur sommeil matinal par ce cri qui est la *Marseillaise* du baigneur : A la douche! Une fois entré, à bonne ou mauvaise heure, dans le cabinet de douches, vous voilà livré pour vingt minutes à un massage effréné et sans trêve; à des colonnes d'eau brûlante, à des irrigations qui cinglent comme des verges. A

la fin, æstuant, exanimé, vous tombez sur une couverture dans laquelle on vous roule et que l'on assujettit sur vous au moyen de draps et de serviettes ; puis, emmaillotté comme un enfant en nourrice, vous vous sentez prendre sous les bras et sous les reins et installer tant bien que mal sur une chaise à porteurs fermée de rideaux, que deux vigoureux montagnards emportent au pas de course jusqu'à votre hôtel et même jusque dans votre alcôve, fussiez-vous logé au cinquième étage.

Ce trajet, à la première fois, ne se fait pas sans étonnement et même sans inquiétude. En me sentant ainsi serré et garrotté comme une momie, incapable d'aucun mouvement des bras ni des jambes, je me laissai prendre tout à coup au vague effroi qui nous saisit parfois à la sortie du spectacle, alors que la foule se rue vers les portes en encombrant les corridors :— *si le feu prenait?* — Le danger d'incendie ici n'est pas sérieux ; mais songez aux conséquences d'un faux pas ou d'une chute qui exposerait une momie déroulée aux regards de la multitude ! Car ici point de classes, point de priviléges ; les âges, les *sexes* sont égaux devant la chaise à porteurs. Heureusement de tels accidents sont jusqu'ici sans précédent à Aix. Les porteurs savoyards ont le pied sûr, aussi sûr que leur conscience est incorruptible. Toutes les guinées de l'Angleterre, tous les roubles de la Russie n'auraient point raison de leur fidélité. La petite voiture elle-même, à cause de son aspect bizarre et bouffon, mérite d'être comptée parmi les curiosités du pays. Avec ses rideaux soigneusement tirés, sa petite coupole dessinée par un bouil-

lon d'étoffe, une imagination quelque peu orientale la pourrait comparer aux palanquins dans lesquels les sultanes voyagent à dos de chameaux. Mais à l'esprit d'un Parisien, cette machine aux rideaux bariolés, branlant au pas des porteurs, ne rappellera jamais rien plus parfaitement que la baraque d'un montreur de marionnettes. A la voir apparaître et disparaître chaque matin à tous les coins de la place, on pourrait se croire chez un peuple idolâtre de Polichinelle. Hélas ! il n'y a de comique que la baraque ; à moins qu'il n'y ait d'assez mauvais cœurs pour trouver quelque chose de comique à l'infirmité.

La source de Marlioz, à vingt-cinq minutes de distance de la ville d'Aix, est située au penchant d'un coteau bocager que l'industrie du propriétaire a converti en un délicieux jardin anglais. Là, plus de bains ni de douches : l'eau, qui est fraîche et même froide, se boit à la tasse et se respire, non plus en vapeur, mais en pluie. Cette circonstance permet plus de décence dans le costume, et même une certaine recherche. Aussi le traitement de Marlioz, qui commence à une heure après midi, est-il le moment des passes d'élégance et des carrousels de galanterie. Le fringant omnibus qui fait de quart d'heure en quart d'heure le trajet d'Aix à Marlioz dépose sur la pelouse les toilettes les plus merveilleuses, et où la bonne volonté brave l'extravagance. J'ai vu des dames sexagénaires arborer le petit chapeau de velours à plume droite et retrousser leurs jupes sur des jupons de nuances les moins maternelles. Les heures de Marlioz sont aussi celles des conversations, des confidences, des échanges de

nouvelles, des lectures de correspondances ; c'est à Marlioz aussi que se font les cancans, que les partis s'étudient et que les nouveaux venus sont contrôlés. En un mot, les langues s'y dédommagent du silence observé le matin dans les cabinets et à la salle de vapeur.

Marlioz et l'*Établissement*, pour me servir du mot consacré pour désigner le bâtiment des Bains, sont donc les deux divisions principales de la journée du baigneur ; je dirais presque qu'ils l'occupent tout entière. Quand un malade a pris le matin sa douche ou son bain, qu'il a eu son action et sa réaction, ce qui le conduit jusqu'à l'heure du déjeuner ; quand après ce repas, ordinairement assez long en raison du nombre des convives d'une table d'hôte et de la lenteur du service savoyard, il a pris le repos commandé pour la digestion, parcouru sa correspondance et ses journaux, fait le bout de toilette exigé pour l'après-midi, Marlioz le prend ; et c'est à peine si au retour, avant l'heure du dîner, il lui reste le temps de répondre aux lettres qu'il a reçues le matin, ou de lire un article de Revue au Casino.

La journée du moins a été remplie tant bien que mal. Mais, ô mélancolique oisiveté des soirées ! Que fera dans ces salons déserts où un orchestre, atteint au cœur par l'indifférence, joue désespérément des airs de danse devant un public réfractaire ; où les conversations ne s'établissent que par couples ou par quadrilles ; où les tables de whist restent vacantes faute d'un quatrième ; que fera le baigneur solitaire qui n'a ni femme, ni fille, qui hait les cartes et qui

aime la musique? Ira-t-il ruminer les journaux déjà digérés dans la matinée? Il peut, il est vrai, sauf la permission du médecin, aller fumer un cigare et prendre le frais sur la galerie. Mais alors gare le serein et la toux! Et puis encore sur cette galerie mille fois parcourue ne se retrouve-t-il pas sous l'influence combinée des deux vampires, des deux puissants agents de mélancolie de la vallée d'Aix, une montagne oppressive et une eau trompeuse, la Dent du Tcha et le Bourget?

Certes je ne voudrais parler qu'avec respect d'un lac aussi considérable, littérairement parlant, que le lac du Bourget. N'eussiez-vous lu ni *Raphaël*, ni l'édition commentée des *Méditations*, le voisinage du *Bois Lamartine* vous avertirait que vous êtes dans des lieux consacrés par le génie et par la gloire. Jeune et bien portant, j'aurais fait des lieues à pied pour venir tremper mon front et mes lèvres dans les flots harmonieux qui ont eu l'honneur de bercer Elvire et pour faire répéter son nom aux échos qui l'ont appris de la bouche de son chantre immortel. Mais, pour Dieu! ce lac cher et sacré, Mecque des amoureux élégiaques et des amants éperdus de l'azur, éloignez-en les faibles et les malades! Conduisez-les au bord des fleuves rapides et sonores: promenez-les sur le galet roulant, aux clameurs furieuses de l'Océan; mais redoutez pour eux l'influence énervante de cette eau traîtresse, de ce miroir magique qui aspire les yeux qui le contemplent, comme on dit que le fond attire le nageur sans vigueur et l'embarcation mal montée. Comme j'ai compris, en le regardant, que le Romantisme français né entre

deux lacs, à Coppet, ait été à son origine une littérature de mort et de désespoir ! Des montagnes peuplées de vertiges, des eaux somnolentes, n'est-ce pas de quoi vous ôter tout sentiment des réalités de la vie et vous donner comme un appétit nerveux et haletant, un amour monstrueux de l'immobilité et du néant ? Après trente ans de Romantisme actif et violent, j'ai besoin, pour pouvoir contempler sans danger cette cime alliciante et ce miroir perfide, j'ai besoin de me rappeler qu'on pêche dans le Bourget de petits poissons excellents pour la friture, et qu'au pied du mont du Tcha se trouvent des cabarets et des guinguettes où l'on boit gaiement le lait des chèvres et le vin du pays.

> O lacs ! rochers *muets*, grottes, forêt obscure,
> Vous que le temps épargne et qu'il peut rajeunir !

soyez des fêtes pour la jeunesse invaincue et téméraire, qui se rit de la mort et de la souffrance comme d'ennemis fabuleux. Il est beau de se pencher sur les précipices quand on a le pied sûr ; il est doux de s'endormir au bord des lacs quand la poitrine est libre et franche de toute prescription médicale. Mais pour les misérables que la toux mine et que l'oppression fléchit, pour ceux-là point de lacs, point d'eaux dormantes, ni de crêtes mélancoliques : — le flot, la mer, le mouvement, la vie !

Et cependant, ô Aix ! ville de Campanus, dont l'arc triomphal se voit encore, intact ou peu s'en faut, entre les bains de Diane convertis en presbytère et les ther-

mes de Néron, non, je ne serai point ingrat envers toi! En témoignage de la santé que tu m'as rendue, je suspends au départ, en manière d'*ex voto*, cette peinture héroï-comique. Et les forces que tu m'as données, je les emploierai à lutter contre les brouillards du lac de Genève.

II

GENÈVE

Je crains d'être injuste envers Genève, que je n'ai vue que pendant trois jours et sous l'influence d'un gros rhume. Je ne sais si j'avais encore le bruit de Paris dans l'oreille, ou si le mirage de l'Italie prochaine m'aveuglait, mais ces trois jours passés dans la patrie de Calvin m'ont fait l'effet d'un long dimanche, et d'un dimanche de Londres. Peu de voitures dans les rues, nul spectacle; le musée était fermé, je ne sais pour quelle raison, et la bibliothèque était en vacances! Une séance au café-théâtre du faubourg de Carrouge et une représentation de chiens savants ont été mes plus vives distractions pendant ces trois jours. Le reste du temps n'a été qu'une lutte avec la mélancolie. Peut-être entrait-il dans cette disposition d'esprit un peu de déception. Non pas que je me fusse figuré Genève comme l'imaginait, par exemple, Théophile Gautier, sous la forme d'une montre montée sur pilotis de rubis. Je savais que j'allais voir une ville située au bord d'un lac. Seulement, les livres où je

n'ai pas appris la géographie dans mon enfance m'avaient tous dit que Genève était bâtie en amphithéâtre, et ce mot pompeux, auquel l'a circonflexe donne une ampleur si majestueuse, m'avait fait rêver la décoration la plus pittoresque, une ville étagée en gradins sur une colline circulaire, dominant de partout le lac et lui faisant un cadre animé. Car il y avait bien aussi un peu d'horlogerie dans mon rêve : mon imagination créait une opposition éloquente entre la navigation silencieuse du lac et la rumeur laborieuse d'une ville industrielle, bruit de marteaux et de limes, cris des travailleurs, fourmillement d'une population affairée. — Je préviens ceux qui auraient été dupes de la même illusion, que rien n'est plus différent de la réalité. Genève n'est pas située sur le bord du lac, mais à son extrémité, je dirais volontiers au fond, et ne l'entoure que dans sa partie la plus étroite. Pour voir le lac dans sa beauté, il faut sortir de la ville, et faire une demi-lieue au delà. La situation pittoresque que j'avais rêvée pour Genève n'existe que pour Vevey, Évian et les villages riverains. Quant à l'agitation bruyante que je m'attendais à trouver dans une ville réputée l'une des plus commerçantes de l'Europe, c'est un mécompte de plus. Genève travaille sans doute, mais travaille à huis clos, et rien ne transpire au dehors de l'activité de ses ateliers.

Pour découvrir une Genève caractéristique et individuelle, il faut gravir, derrière le quai du Nord, les anciens quartiers où sont rassemblés l'Hôtel de Ville, la Bourse et la Bibliothèque. Là se retrouvent encore de vieilles constructions en pierre de taille dont les

lignes n'ont point changé; de braves hôtels armoriés. à pignons et à poivrières, des maisons à croisillons qui ont soutenu des siéges; tout un passé vénérable et loyal. En escaladant une de ces rues, où un cheval ne pourrait se tenir que sur deux pieds, j'atteignis à une sorte d'esplanade plantée de tilleuls en quinconces, d'où la vue s'étend à la fois sur la ville, sur le lac, et à droite sur des terrains encore vagues où se reconnaissent l'Observatoire et le Jardin botanique. Je restai quelque temps assis sur un banc de pierre à contempler ce vaste panorama. C'est vraiment de cet endroit qu'on domine le lac, et il est à craindre que les nouvelles entreprises, en projetant la ville sur l'autre rive, par delà le quai des Bergues, n'aient gâté la physionomie de Genève.

En redescendant vers l'est par des rampes des plus accidentées, on retombe dans le seul quartier un peu vivant de Genève, le quartier des libraires et des marchands de nouveautés. C'est dans la rue principale de ce quartier (la rue de la Corraterie) que l'on retrouve quelque chose de l'activité et du va-et-vient des grandes villes. Dès le premier jour, on remarque que la même liberté dont jouissent les jeunes filles à Londres est aussi laissée aux demoiselles de Genève. A de certaines heures du matin et du soir, on voit les jeunes Génevoises se rendre à leurs leçons, et trotter, le carton sous le bras, comme vont à Paris les collégiens et les étudiants. Les filles du Valais se distinguent par de larges cravates blanches, abris de leurs afflictions. Les jeunes protestantes, colletées jusqu'au menton et coiffées de vastes chapeaux de paille noués par de larges

rubans qui leur cachent la moitié de la figure, regardent audacieusement les messieurs entre deux yeux, comme pour leur dire : venez donc vous attaquer à des vierges cuirassées de morale évangélique ! Les catholiques se reconnaissent à plus de simplicité dans la démarche et à plus de douceur dans le regard.

Toutefois, sur les quais déserts, dans ces rues fréquentées seulement à de certaines heures, dans les vieux quartiers silencieux, sur les promenades solitaires, une même question se représente sans cesse à l'esprit du voyageur : — Où sont les Génevois ? où vont-ils ? que font-ils ? où les rencontre-t-on ? où est la société génevoise ? Cette curiosité eût pu me mener loin. Aussi, considérant que j'avais épuisé la série des plaisirs que Genève offre aux étrangers ; que j'avais contemplé Jean-Jacques Rousseau dans son île, et suffisamment étudié les tuyaux de cheminée fantastiques signalés par l'auteur d'*Italia*, je pris bravement mon billet pour Milan, et le lendemain matin je m'embarquai sur le bateau, qui pour première étape devait me déposer à Villeneuve.

Je dois dire que le lac fit bien les choses, et que pour la bienvenue il me régala d'un petit grain qui changea complétement la décoration. J'eus même le plaisir de voir deux de mes voisins pris du mal de mer. Enfin, après avoir laissé Évian à ma droite, Vevey et Chillon à ma gauche, j'arrivai à la tombée du jour à Villeneuve. Et de là deux heures de chemin de fer et une demi-heure d'omnibus me transportaient à Sion, où m'attendait la diligence avec laquelle je devais franchir le Simplon.

Une diligence est devenue dans l'état actuel de la civilisation quelque chose de rare et d'inquiétant. Habitué par vingt ans de chemin de fer à la solide et massive structure des wagons, on ne considère pas sans appréhension cette bizarre machine imprudemment juchée sur de hautes roues, et qu'un obstacle souvent minime peut arrêter et renverser. On sait d'ailleurs que le train de chemin de fer, une fois parti, arrive indubitablement : que d'incidents peuvent retarder indéfiniment l'arrivée d'une diligence ! J'examinais cette boîte du coupé qui allait me contenir et où mes genoux ne seraient à l'aise qu'aux dépens de mes reins, cette banquette étroite, ce plafond si bas ; et je comparais tout cela aux wagons capitonnés de la première classe, où l'on peut si facilement s'étendre, pour peu que le nombre des voyageurs ne soit pas au complet. Les fenêtres encore éclairées de l'hôtel de la Poste me suggéraient des visions lancinantes de lits blancs et rebondis, d'oreillers pléthoriques et de couvre-pieds à ramages, enfin toutes les délices d'une auberge hospitalière, et je me demandai un instant si je ne remettrais pas au lendemain les fatigues de la traversée. Mais cette lâche pensée que je confesse pour ma punition ne dura que le temps de l'écrire. Je me rappelai combien de nuits j'avais autrefois passées en diligence sans autre dommage qu'un peu de lassitude. Et songeant surtout à l'avantage qu'il y avait de commencer la montée au lever du soleil qui devait redoubler la beauté du tableau, je m'établis résolûment dans mon cadre.

III

MILAN — VÉRONE — VICENCE — PADOUE

I

L'entrée dans Milan se faisait autrefois d'une façon triomphale, en passant sous l'arc monumental de la Paix qui joue à peu près à Milan le rôle de l'arc de l'Étoile à Paris. C'était du temps que les *bestes galopoient* et que les malles-poste roulaient. Aujourd'hui le chemin de fer s'arrête hors de la ville ; et c'est en contournant le boulevard et à travers un zigzag de rues latérales que l'omnibus de l'administration vous transporte sur le Corso où est situé l'Hôtel de la ville, hôtel recommandé, et à juste titre. Descendu sur le Corso, la première impression qu'on éprouve est presque une déception. En arrivant à Milan après la merveilleuse traversée de la campagne lombarde et du lac Majeur, on pourrait croire avoir rétrogradé jusqu'à Lyon. Sans le Dôme, sans l'aspect particulier de certaines églises et de quelques palais qu'il faut aller chercher, Milan serait une ville comme une autre, non-seulement comme Lyon, mais comme Rouen ou Orléans. Dès le premier jour, néanmoins, et après

quelques heures de flânerie, on remarque certaines particularités qui vous avertissent que vous êtes aussi loin de la Seine et du Rhône que de la Tamise ou du Volga. Un de ces premiers signes est évidemment l'allure et la toilette des femmes. Toutes les Milanaises sont nées grandes dames. Leur haute et gracieuse taille leur permet de porter allégrement ces vastes et longues jupes qui ballonnent trop sur le corps mignon des Parisiennes. Tout le monde connaît par le portrait de la Joconde la coiffure milanaise, le *velo*, en lombard *el vel*, qui est noir, par opposition au *mezzaro* génois, qui est blanc. C'est un voile de dentelle qui se porte arbitrairement sur le front et retombe des deux côtés le long des épaules et sur la poitrine ; ou sur le chignon, et alors c'est un flot de dentelle noire qui coule sur le col et sur le dos. Le teint est clair, blanc et rose. Imaginez une telle créature, ainsi vêtue et coiffée, chassant le pied à pas lents, mais longs, tenant une ombrelle de la main droite, et de la gauche un éventail, tout en pinçant sa robe avec une grâce fort noble, et traînant après elle un long sillage de mousseline ou de soie ; et vous aurez une apparition assez galante. Il y a une autre race, petite, avec le teint mat et brun, le front large, la bouche rentrée et les yeux profonds. Celle-ci ne marche plus, elle trotte et n'est point méprisable. C'est à Milan aussi, dans les rues et dans les cafés, que l'on fait connaissance avec l'institution des fleuristes et que l'on prend la douce habitude de recevoir chaque matin en déjeunant la bienvenue d'une rose ou d'un œillet. Mais combien la grisette milanaise, avec sa robe de toile et sa simple coiffure de

cheveux, est loin de l'élégante fleuriste vénitienne, toujours coiffée de plumes, toujours parée dès le matin et chaque jour d'une toilette nouvelle, et qui traîne si languissamment sa robe sur les dalles des Procuraties en tortillant ses fleurs du bout des doigts ! La Vénitienne est une fleuriste ; la Milanaise n'est qu'une bouquetière. Il y a entre elles deux la différence d'un art et d'un commerce. Les cafés de Milan imitent le fracas et l'éclat des cafés parisiens. Les glaces y sont médiocres ; mais ils triomphent par la *granita :* c'est le plus agréable et le plus savoureux des rafraîchissements.

Après avoir humé pendant quelques heures l'air des rues et des places, il fallut enfin céder à l'attraction du Dôme, qui d'ailleurs vous aspire de tous côtés. On m'avait donné le conseil prudent de ne tenter l'ascension qu'aux heures du matin, à cause de la grande chaleur (1er juin). Je dus donc me contenter dans cette après-midi de la vue de l'extérieur et de la nef. En suivant le Corso, on arrive sur le flanc de la cathédrale. La longueur du vaisseau paraît énorme. Les nombreuses arêtes de marbre, les clochetons, les niches de même matière, s'enlèvent en blanc sur le fond de pierre noirci par le temps, et produisent d'abord l'effet peu agréable d'un monument enfumé par un incendie et gratté par places. L'effet de la façade, sur la place, est célèbre ; et il n'est pas de voyageur qui ne se soit extasié devant cette dentelle gigantesque se découpant sur l'infini bleu. A l'heure où je la contemplais pour la première fois, le soleil couchant frisait la façade et faisait de la dentelle de marbre une dentelle d'or.

Lorsqu'on le considère du fond de la place, cet édifice splendide, ce colosse ouvré et brodé à jour comme par un orfévre, cette exubérance de détails, cette furie d'imagination et de ciseau qui déroutaient le petit esprit de Me de Brosses, causent un véritable éblouissement; mais un éblouissement sain et sans vertige, un éblouissement d'admiration. Un sultan des Mille et une Nuits, possédé de la folie du marbre et servi par des génies, n'aurait pas mieux réalisé son rêve. Cet édifice unique au monde suffit à la gloire d'une ville; et je comprends qu'une fois dotée d'une telle merveille, Milan se soit reposée et ait abandonné à la magnificence individuelle le soin d'embellir ses places et ses rues.

L'effet intérieur n'est pas moins grandiose que celui du dehors. Les cinq nefs figurées sur la façade par cinq portes d'inégale hauteur sont d'une élévation majestueuse. Le jour, tombant de haut, meurt avant que d'arriver sur les dalles, et laisse dans l'ombre toute la partie basse de l'édifice, le pied des piliers, les confessionnaux, les chapelles latérales, où brillent et paillettent les ornements d'orfévrerie et les reliefs de marbre des monuments. C'est à l'extrémité de la nef, entre les deux piliers gigantesques qui supportent la coupole et que ceignent deux chaires circulaires en bronze doré, que s'ouvre la baie garnie d'une balustrade d'où le regard plonge dans la chapelle cryptique de Saint-Charles-Borromée.

On y pénètre par une porte placée derrière le chœur. En suivant le corridor souterrain qui longe le chœur dans toute son étendue, on voit de loin briller,

à la clarté de nombreuses bougies brûlées par les dévots, parmi les ex-voto et les bouquets de fleurs artificielles, la cage de cristal montée en argent où se conservent les restes du saint ; et l'effet en est à distance assez imposant. Saint Charles Borromée est populaire à Milan, comme l'atteste le nombre des dévots de toutes les classes et de tout âge que l'on voit à toute heure du jour priant dans sa chapelle. Le souvenir de ses vertus, de son dévouement pendant la fameuse peste et du courage qu'il montra dans la réforme des ordres monastiques qui scandalisaient et opprimaient le peuple au xve siècle, l'ont rendu à jamais vénérable et cher à la population : c'était à la fois un saint et un grand homme. Il avait, outre les vertus du prêtre, le courage, la charité expansive et publique qui gagnent le cœur des simples.

La longueur des corridors que l'on suit, pour sortir de l'église par les côtés, pourrait déjà donner une idée suffisante de la grandeur de l'édifice ; mais ce n'est que sur la plate-forme du dôme que l'on en saisit l'immense étendue. Ce dôme à plates-formes étagées, sillonné d'escaliers, planté de clochetons et de colonnettes, fourmillant de statues, est une ville, un sérail, un palais de sultan ou d'enchanteur. On s'y promène, on s'y perd. Le dôme de Sainte-Geneviève de Paris est un palier d'escalier en comparaison.

Il y a certainement une volupté spirituelle dans l'ascension. Cet isolement entre ciel et terre suscite des générations d'idées particulières, des sensations d'esprit sans analogues, que l'on retrouve en terre ferme pour peu que le regard se fixe sur le point culminant

d'où l'on est descendu. En gravissant la flèche du dôme on est saisi des mêmes impressions qu'à la montée du Simplon. A cette hauteur, les mille bruits de l'activité humaine s'amortissent et s'éteignent ; la ville même disparaît sous la vaste projection de la plate-forme ; l'horizon seul, un horizon sans limite, est dans l'angle de la vision. Le bleu vous environne et vous enveloppe : l'infini vous prend ; les centaines de statues qui vous regardent semblent autant de sages séculaires qui vous conseillent le silence, l'immobilité et la méditation.

Il faut dire que ces élans de rêverie solitaire et silencieuse sont fort troublés le dimanche, jour où le menu peuple de Milan assiége le dôme et s'en empare, comme le peuple de Paris des Champs-Élysées et du bois de Boulogne. J'y ai vu des familles d'ouvriers tirer de leurs poches des provisions et déjeuner sans façon sur les rampes à l'ombre des clochetons. Un brave soldat piémontais, qui me reconnut pour Français à ma façon de parler l'italien, me fit l'honneur de m'emprunter mon crayon, et écrivit galamment sur le marbre son nom et celui de sa bonne amie qui l'accompagnait. Tout ce petit monde est là comme chez lui, et s'ébat sur le dos du colosse comme des enfants gâtés sur les genoux d'un grand-père indulgent.

Si en arrivant à Milan on doit sa première visite à la cathédrale, la seconde est évidemment due à Sainte-Marie-des-Grâces et à la *Cène* de Léonard de Vinci. Les vicissitudes de ce chef-d'œuvre sont connues ; et il est étonnant qu'après tant de mutilations, d'altérations et de restaurations maladroites et téméraires, il ait pu

garder l'intensité d'impression et la majesté d'aspect qu'il a encore aujourd'hui. Peut-être la magie du passé et le prestige d'un nom glorieux entrent-ils pour beaucoup dans l'effet saisissant que produit sur nous cette peinture vénérable. Il est difficile en effet de se défendre de quelque émotion en retrouvant la propre pensée et comme la propre substance du maître dans cette composition que nous a rendue familière jusqu'aux derniers détails la belle gravure de Rafaël Morghen. Le roi François Ier eût sauvé ce chef-d'œuvre, s'il se fût trouvé sous son règne des ouvriers habiles, comme on l'est de notre temps, à transporter sur la toile une peinture murale. On peut espérer du moins que ce qui nous en reste actuellement se conservera dans l'avenir, grâce à l'heureuse réparation de M. Barozzi, qui est parvenu à fixer la peinture et à en arrêter l'exfoliation.

Le réfectoire du couvent où Léonard peignit la *Cène* est maintenant confié à la garde d'un concierge spécial, qui en porte la clef dans sa poche.

L'œuvre de Vinci est donc désormais à l'abri de l'humeur ravageuse des soldats auxquels le couvent sert de caserne, et qui se vengent sur les peintures du cloître du respect qui leur est imposé pour celle du réfectoire.

En général, le moine conserve, et le soldat détruit. Ç'a toujours été pour moi une impression pénible de voir les mutilations exercées sur des peintures même médiocres par les soldats garnisés dans les couvents d'Italie. Et à voir le soin que les chartreux, dominicains, capucins, etc., prennent des tableaux et autres

objets d'art qui décorent leurs monastères, on doit souhaiter, au moins dans l'intérêt de l'art, que ces bâtiments ne changent point de destination.

L'universelle célébrité de la *Cène* est une source de revenus pour les peintres milanais. Je n'ai pas compté dans l'ancien réfectoire moins de huit copies exposées sur des chevalets et entre lesquelles il m'eût été difficile d'adjuger la palme. Sur le mur opposé à la *Cène* se trouve un *Crucifiement* de Montorfano, vaste composition dramatique et fourmillante, à la mode du xve siècle, et dont les personnages portent le costume si pittoresque du moyen âge italien.

Je n'avais pas à me charger de la gravure de la *Cène*, puisqu'on la trouve partout; mais j'aurais été bien aise d'emporter une reproduction quelconque de la fresque de Montorfano, qui certes est digne d'un intérêt qu'elle obtiendrait sans le voisinage écrasant d'un des chefs-d'œuvre de l'art. Malheureusement nul graveur ne s'est avisé de la reproduire, et l'obscurité de la salle en cet endroit ne permet pas de la photographier.

Après avoir visité le dôme et le réfectoire de Sainte-Marie-des-Grâces, on peut se dire qu'on a vu Milan. Il reste à voir cependant quelques églises intéressantes, et surtout Saint-Ambroise, une des plus anciennes et des plus illustres églises du monde assurément, si c'est là, comme le veut la tradition, que saint Augustin fit son abjuration ; le musée Brera, où se trouve le *Sposalizio* de Rafaël ; la bibliothèque Ambrosienne, où l'on montre, parmi d'autres objets de curiosité, le *Virgile* de Pétrarque et une mèche des cheveux de Lucrèce Borgia.

Après quoi, une tournée de deux heures en voiture suffit pour visiter les promenades publiques, l'arc de la Paix, et l'*Arena*, vaste amphithéâtre entouré d'un fossé que l'on remplit d'eau à volonté, et qui est ainsi propre également aux courses de chevaux, aux exercices acrobatiques et à la naumachie.

Le théâtre de la Scala étant fermé pendant l'été, ainsi que tous les opéras de l'Italie, j'allai passer ma soirée au jardin de la villa Reale qui, par sa disposition, par le nombre des terrasses et des statues, rappelle quelque peu le jardin du Luxembourg à Paris. La musique d'une compagnie d'infanterie piémontaise envoyait aux échos avec un ensemble médiocre les valses frémissantes de Verdi, au grand ébaudissement des bonnes d'enfants et des gamins. En regardant autour de moi, il me sembla qu'une grande tolérance régnait à l'endroit de la pipe et du costume. Depuis que les derniers événements politiques ont introduit dans le royal jardin les habitudes populaires, la société élégante paraît s'en être écartée et avoir adopté pour rendez-vous le boulevard qui longe la grille même dela villa Reale. De la galerie du café-kiosque qui domine tout le jardin, je voyais se croiser les équipages, et les brillants officiers caracoler auprès des calèches où s'étendaient nonchalamment les belles Milanaises. J'entrevoyais là, pour deux heures, il est vrai, le Milan cher à Stendhal, le Milan *aimable*, élégant et dilettante, le Milan de la conversation, des salons intimes et des loges de la Scala.

II

C'est à Vérone, le soir de mon arrivée, que j'éprouvai pour la première fois depuis mon départ le sentiment d'un changement complet de pays et de mœurs. Après avoir erré quelque temps par les rues et sur les quais de l'Adige, je débouchai par hasard à la tombée de la nuit sur la place des Seigneurs, illuminée par les cafés, et où des chanteurs ambulants donnaient la sérénade aux consommateurs répandus jusqu'au milieu de la place. A l'aspect de ces murs, de ces bâtiments d'un style nouveau pour moi, au spectacle de cette vie de flânerie et de plaisir, si différente de l'activité et du tumulte enragé de nos villes modernes, je me sentis véritablement *étranger*.

La place des Seigneurs à Vérone est comme un diminutif de la place Saint-Marc de Venise ; une place Saint-Marc sans colonnades, il est vrai, mais où les arceaux des Procuraties sont remplacés sans désavantage par les belles façades des vieux palais qui la bordent, et principalement du palais des Scaliger converti par le malheur des temps en Hôtel-de-Ville et en bureaux de police.

Un moment auparavant j'avais aperçu à la lueur du crépuscule cet étonnant tombeau des anciens podestats, Can Signorio el Can Mastino de la Scala (Scali-

geri), dont l'architecture grêle et compliquée m'avait fait l'effet dans l'ombre d'un ouvrage de serrurerie.

Nul autre bruit, le soir, sur cette place des Seigneurs que celui des chants et des guitares, et le murmure des conversations. Les voitures n'y pénètrent pas, soit que les règlements de police leur en défendent l'entrée, soit que les cochers aiment mieux se détourner que d'avoir à se frayer un chemin à travers la presse des chaises et des tables. Cette absence de tout bruit extra-humain confirme la comparaison que je faisais tout à l'heure de la place des Seigneurs avec la place Saint-Marc. Au surplus cette ressemblance de Vérone et de Venise paraît toute naturelle quand on sait que c'est à Vérone que se formèrent les premiers architectes vénitiens, et que Sammicheli (San Micheli), qui a bâti les plus beaux palais de Vérone, passe pour le restaurateur ou l'inventeur de l'architecture civile en Italie.

Le lendemain, en sortant de l'hôtel, je trouvai la place aux Herbes encombrée d'une foule épaisse de marchands et d'acheteurs. Car, pour être éloignées ou isolées des grands courants de circulation, ces petites villes italiennes n'en sont pas moins peuplées. C'était la même animation et la même clameur que dans les marchés de nos grandes villes. La place aux Herbes, ancien forum de la république, est l'endroit le plus vivant de Vérone et en même temps le plus riche en souvenirs. On y voit encore l'ancien pilori de la justice criminelle et la colonne élevée jadis par les Vénitiens en signe de domination et dont le lion de bronze a été enlevé à la fin du siècle dernier. Le monument le plus important de cette place est la Maison aux Marchands,

vieil édifice du XIVe siècle, orné d'une statue de la Vierge par Campagna. La place est (d'un côté du moins, si ma mémoire est bonne) bordée de galeries à piliers où se réfugient pendant la chaleur les promeneurs et les oisifs. Les restes de peinture à fresque que l'on aperçoit sur la façade de quelques maisons achèvent de donner à cette place une physionomie très-particulière à laquelle une restauration bien entendue rendrait tout son effet.

En sortant de la place aux Herbes par le Corso, on arrive par une rue oblique à la place Bra, tout entourée de constructions nouvelles, mais au fond de laquelle se trouve l'amphithéâtre. Les *Guides* et les ouvrages spéciaux ont donné les dimensions de ce cirque, plus petit que ceux de Pompéi et de Pouzzoles, mais le mieux conservé, dit-on, qu'il y ait en Italie.

Quand je dis conservé, j'entends qu'il s'est conservé lui-même, car, à considérer l'état actuel, il ne semble pas que les Véronais prennent beaucoup de soin de son entretien. Au surplus les peuples méridionaux n'ont pas pour leurs anciens monuments le zèle de conservation dont nous autres gens du Nord sommes possédés. Est-ce parce qu'ils sont plus riches en monuments, ou plus pauvres d'argent? Peut-être l'un et l'autre. C'est aussi, je crois, parce que leur esprit poétique et naturellement contemplatif s'accommode mieux que le nôtre de la vue des ruines. Ces vénérables restes, que notre impatience et notre besoin de réalité nous portent à compléter et à reconstruire, et l'on sait ce que nos monuments perdent quelquefois à cette impatience ! — ils les admettent et les admirent tels

qu'ils sont. Ils s'y installent et les approprient à leur usage, comme on le voit dans cet amphithéâtre de Vérone dont les vomitoires servent de boutiques et d'ateliers à des industries diverses. Des forgerons, des ferrailleurs, encombrent ces portes séculaires ; et ce n'est pas un médiocre embarras pour l'étranger que d'en retrouver l'entrée à travers ce bazar. J'aurais été très-embarrassé moi-même, sans l'intervention officieuse d'un petit vieillard d'apparence digne et grave, à mine de marchand ou de procureur, qui voulut bien me servir d'introducteur. Il poussa même la courtoisie jusqu'à vouloir entrer avec moi, en s'informant chemin faisant et avec intérêt de mon pays, de mon état et du but de mon voyage.

J'employai les plus vives formules de politesse pour remercier cet homme si obligeant et pour l'engager à retourner sur ses pas, protestant que la visite d'un amphithéâtre antique ne m'opposait pas de difficultés sérieuses.

— Non, non, me répondit doucement le vieillard avec un sourire plein d'onction. C'est un devoir pour un Véronais de faire à un étranger les honneurs de sa ville.

Comment ne pas se rendre à des instances si gracieuses ?

Cependant, à mesure que nous avancions dans les corridors, je démêlais dans son débit ce je ne sais quoi de doctoral et d'apprêté qui trahit l'habitude et même la profession. O déception ! c'était un guide ; et cette découverte, en diminuant sensiblement le mérite du procédé, faisait perdre au petit vieillard une bonne partie de ses droits à ma reconnaissance.

Aussi déclarai-je, poliment encore, mais nettement, que je n'avais nul besoin de ses services, que je connaissais merveilleusement la structure des cirques romains et que je savais en somme assez d'italien pour demander mon chemin.

Cette déclaration parut l'affliger, mais néanmoins ne le démonta pas.

— Oh ! monsieur, me dit-il, avec le geste d'un savant modeste interloqué par un profane ; comment, après vingt-quatre heures de séjour à Vérone, connaîtriez-vous toutes ces choses aussi bien que moi qui y suis né et qui y habite depuis soixante ans ?

Il est des accents, des gestes qui désarment. Je me serais défait d'un insolent qui eût prétendu m'imposer ses services. Mais le petit vieillard était d'une douceur et d'une dignité parfaites. De plus, quoiqu'il m'eût réellement rendu service en m'indiquant l'entrée du cirque, il eut la discrétion de ne pas me le rappeler en ce moment ; et cette délicatesse me toucha. Après tout, autant cette compagnie qu'une autre. Je consentis donc à le garder ce jour-là à mon service, en y mettant pour condition qu'il rengainerait ses oraisons et qu'il n'ouvrirait la bouche que pour répondre à mes questions ; condition qu'il accepta et qu'il exécuta exemplairement pendant toute la durée de la visite du cirque.

Mais, rentré en ville, il me fallut disputer pour maintenir mon plan contre le sien. Je me privais, à l'entendre, d'une quantité de merveilles que je regretterais désespérément de n'avoir pas vues ; surtout le magnifique pont de fer que le génie militaire était en train de construire sur l'Adige !

Qui a compagnon a maître, dit le proverbe : en voyage, un guide est le plus redoutable des compagnons. A chaque instant, le mentor véronais me faisait quitter l'ombre pour aller admirer au grand soleil, tantôt la trace d'un biscaïen français de la dernière guerre, tantôt une fenêtre ridicule, tantôt un corps de garde, etc. Craignant de passer le reste de la journée à m'égarer selon ses fantaisies, je lui annonçai brusquement que j'étais content de son service et que je lui donnais son congé.

— Monsieur, me répondit le petit homme d'un ton pénétré, je vois que vous êtes un très-bon monsieur. Mais moi, je suis un homme honnête : vous m'avez loué pour la journée et je vous appartiens pour jusqu'à ce soir, et même pour demain encore, s'il plaît à monsieur, sans rien ajouter au prix qu'il m'a payé. D'ailleurs il y a encore tant de choses à voir !...

— Très-bien, interrompis-je ; mais, je vous le répète, je suis content. Tenez-moi pour un original, un fou qui ne voyage pas comme tout le monde. Ainsi conduisez-moi à la bibliothèque publique, et vous me laisserez à la porte.

— La bibliothèque publique, monsieur ? me répondit le bonhomme avec une lenteur solennelle ; la bibliothèque publique... il y en a deux. L'une, la bibliothèque communale, que vous pouvez voir seul, j'en conviens ; quant à l'autre, la bibliothèque CAPITULAIRE, on ne la voit qu'avec la permission du Chapitre, *qui ne l'accorde à personne*. — Mais, comme j'ai l'honneur d'être connu particulièrement du seigneur chanoine comte J... qui a la garde de la bibliothèque, je me

flatte qu'introduit par moi, vous pourrez la visiter. C'est même une bonne fortune pour vous de m'avoir rencontré, si vous êtes curieux de ces choses-là.

— Je m'en félicite, dis-je en m'inclinant. Allons donc de ce pas à la bibliothèque communale. Vous viendrez ensuite à telle heure me prendre à l'hôtel, d'où vous me conduirez chez vos illustres chanoines.

La bibliothèque communale de Vérone est petite et de formation récente. Elle est néanmoins très-fréquentée, plus même que celle de Vicence, beaucoup plus ancienne et plus nombreuse, que je vis le lendemain. Fondée en 1792, elle s'est enrichie des dons de personnages considérables dont les noms sont célébrés sur les murs dans le style fastueux des dédicaces italiennes. On y remarque parmi d'autres antiquités des débris de colonnes, de bustes et de frises provenant de l'ancien théâtre, et une statue de l'orateur Hortensius, dont les donateurs sont portés aux nues dans les inscriptions murales. Le bibliothécaire, M. Cesare Covattoni, auteur d'une très-intéressante notice sur la collection qui lui est confiée, me fit admirer particulièrement un superbe exemplaire de la première édition de l'*Hypnerotomachia*, ou du songe de Polyphile, qui me renvoya aussitôt au souvenir du bon Nodier et de sa charmante nouvelle des amours de *Franciscus Colonna*.

En somme, on voit avec plaisir dans ces anciennes villes d'Italie se perpétuer ou renaître le goût de la littérature savante : et le public studieux de Vérone et de Vicence console de la solitude des bibliothèques de Venise et de Milan.

Lorsqu'à trois heures de l'après-midi je fus rejoint par mon guide, je m'aperçus que l'absence lui avait été pesante et que ma générosité ne lui avait pas été inutile pour en combattre l'ennui. Sa face vénérable était illuminée et tournait à la trogne, sa bouche empâtée exhalait tous les parfums du pressoir, et plus d'une fois sa canne faillit ne pas arriver à temps pour le maintenir en équilibre.

Je craignis un instant qu'un pareil introducteur ne me gâtât l'accueil du chanoine capitulaire. Heureusement pour moi, le bon seigneur connaissait le gaillard autant qu'il s'en était vanté. et peu s'en fallut que par excès de politesse il ne s'excusât lui-même auprès de moi de l'intempérance de mon domestique.

La bibliothèque du Chapitre me parut bien déchue de son ancienne splendeur. Florence l'a dépossédée des manuscrits autrefois déchiffrés par Pétrarque. Le bâtiment même est en ruine. Le plafond menace de crever et le plancher n'est pas sûr. Le digne bibliothécaire se lamenta sur les malheurs du temps. qui le laissaient sans ressources contre des dangers si imminents. En somme, j'aurais peut-être regretté ma visite, si elle ne m'eût donné l'occasion de faire la connaissance d'un homme aussi justement distingué que le chanoine comte Giambastita Jiuliari.

N'ayant plus aucun ménagement à garder avec mon guide. je le congédiai cette fois sérieusement et je pris seul le chemin de la place des Seigneurs.

Les tombeaux des Scaliger ne perdent rien au grand jour de leur effet fantastique. et le crépuscule ne leur avait rien prêté. Je devais revoir plus tard, à Padoue et à

Bologne, de ces tombes comme suspendues entre des piliers et abritées par des coupoles : mais celles-ci sont assurément de toutes les plus singulières et les plus richement ornées. Le souvenir qui en reste après une première vue est celui d'une complication étrange de colonnettes, de clochetons, de figurines et d'arcades, d'un mélange bizarre de la minutie du sauvage et de la brutalité, de la violence du barbare. Celle de Can Signorio della Scala, la plus opulente et la plus enchevêtrée des trois, peut servir à donner une idée des autres. Entre six colonnes rubannées en spirale qui soutiennent la coupole, le cénotaphe, orné de bas-reliefs et sur lequel le mort est représenté couché et les mains jointes, est supporté par quatre figures d'enfants à demi écrasés sous le faix. Aux deux extrémités du cercueil, deux anges agenouillés prient ; et, dans le même axe, deux guerriers, l'épée basse, font sentinelle dans des clochetons à colonnes, élevés par des pilastres à la hauteur du cénotaphe. Le toit, ou la coupole, est chargé de clochetons et de frontons en ogive, sculptés et découpés à l'arabesque, et que domine sur une plateforme la statuette du podestat armé et immobile sur un cheval en arrêt.

Au faîte de ce monument funèbre, sur cette plateforme qui recouvre un cadavre veillé par des anges, ce fier cavalier, ce cheval aux jarrets tendus et qui semble prêt à s'élancer, prennent une signification sinistre. On se souvient que c'est à cheval que Can Signorio poursuivit et tua de sa main son oncle Can Grande II auquel il succéda. Cette image de la force confiante en elle-même, étouffant l'appel à la clémence divine, est

bien le symbole qui convenait à la tombe de ces tyrans bizarres qui appelaient les poëtes à leur cour et s'entre-assassinaient publiquement dans les rues de la ville. On montre encore à Vérone l'arcade sous laquelle fut commis en plein jour par Signorio le meurtre de Can Grande et qui en a gardé le nom de *Volto Barbaro*.

Ajoutons, pour achever la description de ce monument singulier, que la base en est entourée d'une grille forgée et dorée, du plus riche travail.

Ayant encore une soirée à passer à Vérone, je l'employai à faire le tour des remparts. Cette promenade, qu'il faut faire en voiture, est belle au soleil couchant ; et les derniers événements politiques lui donnaient un intérêt particulier. Le cocher qui me conduisait me montrait du bout de son fouet sur les murs des fermes et sur les maisons des villages à demi détruits les marques des boulets français, et me contait le nombre des morts et des projectiles ramassés dans les champs que nous traversions. — *Ah! qual giorno!* répétait-il d'un ton vibrant à la fin de chacune de ses périodes. Ce n'était pas là le cri du soldat indigné au souvenir de la bataille perdue : c'était plutôt la plainte du citoyen et du patriote encore ému des périls et des maux passés de son pays. Et cette plainte, j'avoue que je m'y associai de tout mon amour pour cette curieuse ville que je regrettais de quitter sitôt.

Vérone est en effet, de toutes les anciennes villes de l'Italie, une de celles qui vous ensorcèlent et que l'on souhaite le plus de revoir ; et jusque-là l'on a l'esprit hanté, ainsi que d'un fantôme menaçant, du souvenir de la place des Seigneurs et de la statuette

équestre de Can Signorio, se dessinant sur le ciel, comme une girouette héroïque.

IV

A mesure que j'approchais de Venise, but suprême de mon expédition, le temps me coûtait davantage. Aussi ne donnai-je qu'une journée et demie à Vicence et à Padoue, qui certes méritaient un plus long séjour.

Vicence m'apparut en plein soleil de midi; et je reçus dans les yeux comme un éclair la vision rapide de sa belle place et des magnifiques façades de Palladio resplendissantes de lumière. C'était l'heure du marché : et tout le petit peuple des marchands et des ménagères s'agitait et se démenait, et braillait comme s'il eût été sur le carreau des halles de Paris, sans le moindre souci des admirables édifices qui l'entouraient. Cette irrévérence, ce sans-façon du peuple italien à l'endroit de ses monuments les plus imposants, m'avaient déjà frappé à Vérone, où j'avais aperçu deux ouvriers tailleurs travaillant accroupis sur le balcon d'un palais historique, sans se douter le moins du monde de leur incongruité.

Après tout, si ces pauvres gens se logent dans les chefs-d'œuvre, ce n'est que par faute de pis. C'est la nécessité qui leur fait, selon le proverbe, remplacer le pain par la brioche; et nos deux tailleurs n'auraient pas

demandé mieux que d'échanger leur demeure princière pour une laide boutique à devanture de cuivre dans le goût de celles de la galerie d'Orléans au Palais-Royal. Dans cette foule bruyante et fourmillante qui obstruait la place. les marchands d'oiseaux se signalaient de loin par l'enseigne vivante d'un hibou perché au bout d'un long bâton. On voulut bien m'apprendre que ces utiles animaux leur servent à la fois d'enseignes et de pourvoyeurs. Liés pendant le jour sur leur perchoir. ils attirent autour d'eux les menus oiseaux qui, les sachant aveuglés par la lumière, viennent se venger par des coups de bec et par des cris injurieux du tort qu'ils leur font pendant la nuit. Les chasseurs postés à l'affût font alors leur butin : vrai chasse d'Italiens où se combinent la paresse et l'astuce nationales. Ces malheureux hiboux ainsi juchés sur leurs perches font dans les marchés d'Italie l'effet le plus singulier. Isolés et immobiles. comme des vigies, au-dessus de la boutique de leur maître. ils semblent méditer sur leur captivité et déplorer cette exhibition abusive, loyer ironique de leurs services. Ils mériteraient qu'un poëte charitable leur dédiât un sonnet.

N'ayant qu'une soirée à passer à Padoue, je me hâtai de dîner pour gagner quelques instants sur la nuit. J'eus à peine le temps de faire le tour de Saint-Antoine. l'église aux huit coupoles. dont l'intérieur riche d'ornements et de détails de toutes sortes demanderait un mois d'examen. Je noterai seulement ce point, que saint Antoine de Padoue est un saint spécial pour les accidents de voiture, comme il appert de la quantité de chevaux cabrés, de carrosses empor-

tés et de gens renversés et foulés aux pieds et sous les roues, peints sur les tableaux votifs qui tapissent sa chapelle. C'est donc à ce saint, et non à d'autres, qu'on devra s'adresser en pareille occasion : ce renseignement m'a paru bon à donner aux habitants de Paris et de Londres.

En approchant de la grande place qui, de même qu'à Vicence et à Vérone s'appelle *place des Seigneurs*, un éclat de cuivres, de hautbois et de tambours me fit doubler le pas. J'eus bientôt reconnu l'excellente exécution des corps de musique autrichiens : car, si les Allemands sont mauvais tambours, ils sont des musiciens incomparables. Quelle confiance ne faut-il pas à un chef de musique dans le talent et dans l'obéissance de ses hommes pour risquer, comme on le fit ce soir-là sur la place de Padoue, avec les seules ressources d'une bande militaire, l'exécution de l'*Invitation à la valse* de Weber et la *Marguerite au rouet* de Schubert, déjà si difficiles pour les instruments à cordes!

La vaste place me parut à cette heure à peu près vide ; et, à part quelques passants désœuvrés, tels que moi ; à part quelques ouvriers à qui la curiosité faisait mettre malgré eux le nez hors de leurs boutiques, le savant orchestre n'avait guère pour auditoire que les soldats de la garnison, auxquels leurs justaucorps blancs et leurs pantalons bleus, ajustés à la jambe et au pied, prêtaient un aspect moyen âge assez en rapport avec le style des édifices environnants.

Sur le balcon d'un palais voisin, un officier supérieur, peut-être le commandant du corps d'occupation, assistait, renversé sur un canapé et le cigare à la bou-

che, à ce festival militaire, protestant de son mieux contre l'abstention des habitants. Peut-être, au reste, là où je supposai la conspiration de la haine, n'y avait-il qu'indifférence ou antipathie artistique. Le peuple italien, peuple musical assurément, mais plutôt mélodiste que symphoniste, préférera toujours une simple cantilène chantée d'une voix souple ou un air de danse gratté sur la guitare avec accompagnement de tambour de basque, aux plus belles combinaisons du contre-point.

Je fus néanmoins frappé de l'aspect vide et morne de cette grande place, si différent de l'agitation populaire que j'avais remarquée sur les places de Vérone et de Vicence. Padoue, avec ses palais silencieux et grandioses, semble une Venise de terre ferme, non moins désolée et non moins misérable que l'autre.

En m'en revenant par la place aux Herbes et la place aux Fruits, je rencontrai au coin d'une rue un tombeau suspendu comme ceux des Scaligers entre quatre colonnes, mais d'une simplicité lugubre, et recouvert pour tout ornement d'un toit en dos d'âne pareil aux couvercles des bières d'hôpital : c'est celui d'Anténor le Troyen, fondateur de la ville. Une estampe ancienne, que je trouvai chez un marchand, représente un savetier philosophe, travaillant sur les marches de ce tombeau sombre, nouvel exemple de ce sans-façon dont j'ai déjà parlé avec lequel le peuple italien en use envers ses monuments. Il s'y installe, il y est chez lui.

Certes il m'eût fallu plus d'un jour encore pour visiter Padoue, ses églises, son université, sa bibliothèque; comment ne pas regretter aussi la maison de Pétrar-

que, vraie maison de Socrate, petite et close, où l'on conserve, dit-on, son fauteuil, son écritoire, et jusqu'à sa chatte blanche pieusement empaillée? Mais je n'étais plus qu'à deux heures de Venise, et, si près de son rêve, comment ne pas se hâter? Je ferai quelque jour peut-être réparation d'honneur à Padoue ; mais l'autre, — la grande fée de l'Adriatique, — m'attirait, je dirai même m'*aspirait* avec une force irrésistible, et l'espoir du lendemain me rendait le jour présent maussade et fastidieux. Décidément il valait mieux partir.

Pendant la nuit que je passai à l'auberge de Padoue, deux Zinzares vénitiens, vraisemblablement députés vers moi par leurs compatriotes, me firent l'honneur de goûter mon sang et d'estampiller mon épiderme. Ainsi mis en demeure, je n'hésitai plus.

VENISE

Parti de Padoue à neuf heures et demie du matin, je devais arriver à onze heures et demie à Venise. Ces deux heures furent pour moi pleines d'émotion.

Venise était, je l'ai dit, le but suprême de mon voyage. La voir avait été le rêve et l'ambition de ma jeunesse; et, maintenant encore, elle était pour moi une sorte de Mecque littéraire et poétique. A mesure que nous avancions, tous mes premiers souvenirs, toutes mes premières impressions de théâtre et de lecture se réveillaient et dansaient dans ma cervelle. Les chansons d'Alfred de Musset, les drames de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas, toutes les œuvres qui nous avaient charmés dès l'enfance, ne nous avaient-elles pas montré Venise comme la patrie de la poésie et du drame modernes? Et certes le choix était bon pour une littérature qui prétendait raviver par la passion seule, par la passion libre et sincère, l'intérêt que des traditions languissantes avaient énervé.

Venise a été pour la littérature du XIXe siècle ce que

Rome avait été pour la littérature des deux siècles précédents. Une fois qu'eut été poussé le cri fatidique : — *Qui nous délivrera des Grecs et des Romains?* que pouvait-on mieux choisir en contradiction à la Rome classique, avec ses palais ouverts à tous venants et sa vie en plein air, que cette vieille ville du moyen âge, toute fermée, sombre et silencieuse comme le soupçon, retranchée au milieu de ses lagunes, et cachant dans ses palais bien clos, dans ses ruelles obscures, et dans ses gondoles discrètes, des mystères d'amour et de haine? Ville de désolation, tombée d'une splendeur inouïe dans une servitude misérable, mais belle toujours, et cachant sous le deuil de sa liberté et de sa puissance le ressentiment de la domination étrangère, n'était-elle pas la patronne prédestinée d'une école de mélancoliques et de désespérés? Shakespeare l'avait voulue pour théâtre; Byron l'avait presque épousée dans la personne de la farouche fornarine de la Brenta, Margharita Cogni : n'en était-ce pas assez de cette double consécration des deux colosses du Romantisme pour faire de Venise une sorte de ville sainte et comme la Jérusalem de l'art nouveau?

Aussi je l'avouerai, dussé-je paraître naïf, le cœur me battait en m'en approchant. Je me sentais dans la situation d'esprit d'un épouseur au moment de voir de ses yeux la fiancée qu'il n'a longtemps connue que par des portraits et par les rapports des entremetteurs. Serais-je déçu? Regretterais-je d'avoir laissé passer avant cette entrevue l'âge de l'enthousiasme et de la ferveur? Certes, les garants m'étaient bons et nombreux de la beauté de ce que j'allais voir ; mais, si près

de contempler son idéal, un peu de trouble était bien permis.

Les circonstances de l'arrivée ont une grande importance sur l'idée qu'on se fait et que l'on garde d'une ville ou d'un pays. Un effet de lumière, l'heure du jour, l'état du temps, décident souvent de cette première impression qu'une plus longue connaissance n'efface pas toujours. Une ville, par exemple, entrevue à la clarté de la lune conserve quelquefois dans la mémoire, en dépit du redressement de la lumière diurne, ce premier aspect fantastique et mensonger. Un grand poëte contemporain, arrivé à Venise pendant une nuit d'orage, a émis cette opinion que c'est l'obscurité qui lui donne sa physionomie véritable, et que le moyen d'en prendre une juste image est de l'apercevoir, ou plutôt de la deviner à la seule opposition du noir des bâtiments sur le noir du ciel et des eaux.

Pour moi, je faisais mon entrée à la lumière traîtresse de midi : aucune tricherie n'était possible, nulle autre magie que celle de la beauté. Or, si se réveiller dans son rêve est « la plus agréable des surprises, » y aborder en plein jour et tout éveillé, peut être une épreuve redoutable. Le long trajet que j'avais à faire pour me rendre à l'hôtel, à travers d'étroits canaux, pouvait me gâter par des pauvretés et des laideurs l'enchantement que j'attendais ; et, si la curiosité me l'eût permis, j'aurais volontiers fermé les yeux jusqu'au moment où la gondole-omnibus devait toucher l'escalier de l'hôtel, pour ne les rouvrir qu'à la place Saint-Marc.

Après m'être promptement disposé à sortir, je me

jetai dans une gondole, en criant : « A la place ! » Et bientôt après je reconnus avec admiration la belle ligne que les tableaux de Bonnington et les études de Corot m'avaient rendue familière, et que forment le quai des Esclavons, le pont de la Paille, le môle, la Piazzetta et les jardins du gouvernement.

Je restai quelque temps en extase devant ce spectacle sans pareil : après quoi j'escaladai vivement les marches du traghet, et, traversant rapidement la Piazzetta, j'allai me poster au milieu de la place Saint-Marc, en me disant : « J'y suis ! »

J'avais en effet devant les yeux et autour de moi tout ce que j'avais le plus souhaité de voir dans ma vie. Devant moi, j'avais Saint-Marc et le palais des Doges, c'est-à-dire les deux monuments les plus extraordinaires, les plus bizarres et les plus riches du monde ; j'étais sur cette place fameuse dont le nom nous faisait rêver jadis de terreur, de magnificence et de galanterie ; derrière moi se développait l'S gigantesque du grand canal, rue singulière d'une ville unique ; j'allais passer sous le pont de Rialto et sous le pont des Soupirs, merveilles des soirées de la Porte-Saint-Martin. Tout ce que je voyais, tout ce que je sentais alentour, auprès, au loin, répondait à de vieux souvenirs et ressuscitait mes jeunes enthousiasmes. Byron et Eugène Delacroix m'attendaient sur l'escalier des Géants ; j'allais rencontrer près de la *Loggietta* Shakespeare avec Schylock ; Margharita Cogni m'apparaîtrait sur les degrés du palais Mocenigo ; Auguste Barbier chanterait sur la lagune. Enfin, ne retrouverais-je pas au Café Florian un écho de l'ironie mélancolique de Carlo Gozzi ?

Ce sentiment de possession, de *contentement* m'absorbait ; et, durant quelques instants, je demeurai sur la place sans m'approcher des portes et des issues qui s'ouvraient à moi.

Assurément je n'entreprendrai pas de décrire Venise après Théophile Gautier. Son *Italia* est une de ces œuvres classiques et définitives auxquelles on ne peut rien ajouter. Le lecteur peut me suivre à travers le splendide panorama du poëte. Je ne veux que transcrire ici quelques impressions personnelles, consignées sur mes carnets et dans les lettres adressées à deux ou trois amis qui ont eu la charité de les garder. Je les donne telles que je les retrouve, un peu au hasard et sans autre prétention que de mettre à jour le grand-livre des voyageurs français en Italie.

. . . .

S'il est une comparaison dont on ait abusé, c'est celle de la place Saint-Marc avec le Palais-Royal de Paris. Rien n'est plus faux : c'est confondre la majesté avec la banalité. Le Palais-Royal est un passage, un café et un bazar : on s'y donne rendez-vous, on le traverse, on y vient pour fumer, boire et faire des emplettes. Il y manque les plus puissants aliments de la rêverie, la beauté et le souvenir.

Il ne reste plus rien du palais de Richelieu. La moins ancienne des galeries de la place Saint-Marc a encore pour vis-à-vis le Dôme et le palais des Doges. Le campanile et la *logietta*, la cour des Lions et la tour de l'Horloge sont autant d'objets où l'esprit s'attache et qui l'occupent.

Il est vrai que pour admirer il faut du loisir ; et quel

loisir laisse aux habitants de nos villes d'occident la vie agitée que l'on y mène? Il serait peut-être fâcheux, sous ce rapport, pour les Parisiens, que la place Saint-Marc fût à Paris : elle leur ferait perdre du temps.

Venise, de même que toutes les anciennes villes d'Italie que j'ai déjà nommées, en perdant l'indépendance politique, a gardé la liberté individuelle, manifestée surtout par la paresse. Comme à Vérone, à Padoue et à Vicence, il est permis à Venise de ne rien faire. Pourvu que vous viviez décemment, c'est-à-dire que vous soyez vêtu à peu près comme tout le monde, et que vous dîniez tous les jours, vous pouvez fainéanter à votre aise, venir vous asseoir dès sept heures du matin à la *Place* et y rester jusqu'à minuit, sans entendre cette impertinente question que nul n'évite à Paris : — Qu'est-ce que vous faites? Qu'êtes-vous?

L'Italien, l'Italien de vieille roche, n'admet le travail que comme moyen d'acquérir la liberté : une fois acquise, il en use. Il semble que rien ne soit plus naturel ni plus légitime, et cependant nous sommes tellement corrompus par la civilisation, qu'un Parisien parviendrait difficilement à cette hauteur de platonisme. L'agitation à laquelle le condamnent les besoins de sa vie compliquée, finit par lui devenir chère. Ce travail sans trêve qu'il maudit, et dont il aspire sans cesse à s'affranchir, est une condition de son bonheur et de sa santé? le repos, béatitude de l'Italien, est pour lui l'ennui, et quelquefois un ennui mortel. Perché sur le pic des Cordillères, ou campé sur les bords de l'Ontario, le Parisien pense à son journal et veut savoir où en sont les affaires.

Chateaubriand raconte dans ses Mémoires, qu'après une journée de chasse et de course dans les bois d'Amérique, il entra pour se reposer dans une cabane dont la maîtresse hospitalière lui offrit à souper. Pendant que la marmite bouillait, il ramasse à terre un morceau de papier pour allumer sa pipe. C'était un fragment de journal anglais qui donnait des nouvelles de France. Aussitôt voilà le rideau tiré sur la vie sauvage : beauté des forêts vierges, charmes religieux des solitudes éclairées par la lune, voix imposantes des cascades, plaisirs de la chasse le long des grands fleuves, tout est oublié. L'Européen avale en se brûlant la soupe préparée par son hôtesse, et prend passage sur le premier navire en partance. Il est vrai que la nouvelle que M. de Chateaubriand avait lue sur ce morceau de papier foulé aux pieds, c'était la chute de la monarchie française, et qu'il y avait bien là de quoi réveiller le patriotisme d'un gentilhomme et d'un Breton.

Tous les Français errant à l'étranger n'auront point de tels réveils ; mais combien en est-il qu'un événement imprévu, appris par hasard sur une table de café, la mort d'un homme célèbre, le succès d'un ami, rappellent spontanément au sentiment de l'émulation et au souvenir de leurs ambitions endormies !

Devant un beau ciel, dans un beau pays, sur une belle place entourée de beaux monuments, l'Italien rêve et contemple ; il est heureux. Le Français ne veut point d'un bonheur si facile ; ou plutôt le bonheur n'est pour lui qu'un songe, qu'un oubli d'où le tire violemment le besoin de la lutte et du succès.

. . . .

Le sentiment des premiers jours à Venise est un étonnement confus mêlé de respect. On doute encore si l'on est réellement dans ce lieu célèbre. On croit rêver. On hésite à entrer dans ces édifices vénérables. Peu à peu l'habitude se prend; on se familiarise avec les objets de son admiration. Ce qui vous y encourage surtout, c'est le sans-façon des habitants, l'effronterie avec laquelle le moindre polisson vous fait les honneurs de Paul Véronèse, de Tintoret et du Sansovino.

. . . .

Vous parlez peinture à un Vénitien, et il vous montre Véronèse, Titien et Tintoret; sculpture à un Florentin, et il vous montre Michel-Ange; architecture à Vicence, on vous nomme Palladio, et la vanité individuelle disparaît dans le sentiment d'une gloire nationale. Pour nous, qui recommençons l'histoire de siècle en siècle, nous sommes plus orgueilleux de nous-mêmes que de notre passé.

. . . .

Les sottises que j'entends dire journellement par des voyageurs à l'Académie des beaux-arts et dans les salles du palais Ducal m'ont suggéré le projet d'un tribunal établi aux différents passages de la frontière et devant lequel toute personne se rendant en Italie subirait un examen sur ses connaissances en art, en histoire et en archéologie. Quiconque serait reconnu hors d'état d'apprécier, comme il convient, les chefs-d'œuvre des grands maîtres, et convaincu d'ignorer trop abso-

lument la chronologie, la vie des grands hommes et l'histoire des grands règnes, serait privé de son passeport et renvoyé aux écoles compétentes.

L'adoption de cette mesure soulèverait, je n'en doute pas, de grandes réclamations au nom de la liberté; mais l'honneur national y gagnerait.

. . . .

Ayant l'intention de prolonger mon séjour à Venise, je me hâtai de quitter l'hôtel après une nuit de combats sanglants avec les moustiques, et d'aller chercher un logement en ville.

Un jeune peintre allemand auquel j'étais recommandé, me conduisit sans différer à une maison située près le ponte Longo, sur le quai des *Zattere* (des trains ou des radeaux) qui borde le large canal de la Giudecca. Cette heureuse situation, qui compensait l'éloignement par le grand air et par l'espace, me séduisit du premier coup; et au sortir de cette chambre d'hôtel qui n'avait de jour que sur un canal étroit et puant, quand j'aperçus en ouvrant les fenêtres cette masse d'eau brillantée par le soleil et ce vaste pan de ciel resplendissant de lumière, la joie m'entra au cœur en même temps que l'air aux poumons.

La padrona di casa était une jeune femme, petite et grasse, au visage avenant, à qui il ne manquait que des cheveux blonds pour réaliser le type caractérisé par Gozzi. Mais si le « biondo » faisait défaut, le « bianco e grassoto » était à souhait; et les grands yeux noirs, et les cheveux couleur de plume d'aigle ne gâtaient rien. En voyant ses bras blancs et son col

exempt de piqûres, j'espérai des nuits tranquilles, mais, hélas! les *zanzare* n'épargnent que les nationaux, et savent relancer l'étranger jusqu'au sein des familles. Ni la moustiquaire, ni l'air de mer n'y font rien. « Nous autres, nous sommes salés, » me disait un vieux Vénitien. J'essayai, à son exemple, de me *saler* en me baignant plusieurs fois par jour: mais l'expérience me démontra que deux mois de salaison ne suffisaient pas pour être naturalisé.

La maison où je m'établis faisait saillie sur le quai de toute sa profondeur, de sorte que ma chambre à coucher, placée à l'angle, était éclairée de deux côtés, au midi et à l'est. Cette dernière exposition surtout m'était précieuse en ce qu'elle me valait chaque matin un des plus beaux spectacles dont on puisse régaler ses yeux. Théophile Gautier a célébré justement les couchers du soleil à Venise, qui sont en effet merveilleux. Mais le lever du soleil aussi y est d'une magnificence incomparable, et quand on a pu s'en repaître pendant soixante jours, la mémoire saturée en garde un souvenir délicieux. Chaque matin, longtemps avant le premier appel du gondolier posté au pied de ma maison, j'allais ouvrir la fenêtre du côté du levant. Les lanternes brûlaient encore dans la demi-obscurité de l'aube; le canal et le quai étaient déserts et les maisons de la Giudecca encore baignées d'ombre. Je voyais alors poindre et grandir au-dessus de la courbe de l'île qui fermait mon horizon à l'est, une lueur opaline, qui insensiblement rompait le ton violacé du ciel. Bientôt le ciel et l'eau se confondaient dans une teinte d'argent doré, et j'avais devant les yeux un vaste disque de vermeil

sur lequel se dessinaient le clocher et les flèches de Saint-Georges Majeur, et les mâtures des bâtiments groupés autour de la douane de mer. L'éclat augmente de minute en minute jusqu'au moment où le soleil apparaissant absorbe toute cette splendeur pour régner seul dans le bleu. Cependant la ville s'est éveillée : le barcarol du traghet appelle les passagers matineux; les marchands d'eau fraîche jettent leur cri, le café voisin s'ouvre. Il est temps de s'habiller et de se jeter dans la gondole.

. . . .

Le quai des *Zattere*, où j'habitais, mérite une mention spéciale. Dans les premiers temps de la domination autrichienne, les Vénitiens résolurent, par manière de protestation, de déserter la place Saint-Marc, et élirent pour lieu de promenade le quai des Zattere. On y planta des arbres, on y établit des bancs; des cafés s'y installèrent. Mais peu à peu le vieux Saint-Marc reprit son empire. Les Vénitiens se lassèrent de leur exil volontaire, et le sevrage de leurs vieilles habitudes leur parut plus dur que la domination de l'étranger. Aujourd'hui la promenade des Zattere ne sert plus qu'aux habitants du quartier. Elle est néanmoins très-agréable, surtout en été, à cause de la fraîcheur du canal, dont le voisinage était au reste bien choisi pour une manifestation patriotique : car le canal de la Giudecca était le port de Venise au temps de sa splendeur. Bien souvent le soir, avant de rentrer chez moi, ou plutôt la nuit, — car dans cet admirable pays les yeux résistent le plus tard possible au sommeil, quitte

à se rattraper pendant les heures chaudes de la journée, — bien souvent assis sur un banc de pierre, ou sur les chaises d'un petit café borgne placé justement sous mes fenêtres, je me suis oublié dans le silence à contempler la beauté des clairs de lune, splendeurs d'argent et d'azur, dignes rivales des splendeurs dorées du matin.

. . . .

Avant de quitter le quai des Zattere je veux encore indiquer une charmante promenade matinale, ne fût-ce que comme diversion à l'éternelle course à Saint-Marc. On longe le quai, en remontant vers le couchant, aussi loin qu'il peut donner passage ; l'on coudoie ensuite le petit canal San Basilio, et l'on continue de marcher vers la pointe-ouest de l'île en se tenant aussi près du bord que possible. On se trouve alors engagé dans des quartiers de pêcheurs, d'un aspect des plus pittoresques, où les barques couchées sur le flanc et poissées de goudron, où les voiles étendues à l'air et les enfants jouant parmi les agrès rappellent les beaux temps de la lithographie, les beaux jours de Roqueplan et de Bonnington. La première fois que, par hasard, et sans la moindre indication, j'abordai dans ces parages, je me crus transporté à cinq cents lieues de Venise, sur le bord de la Manche, ou sur les rives de l'Escaut. Un peu plus loin, ô prodige ! c'est la basse Normandie qui apparaît avec ses prairies et ses vergers. De vieilles femmes font sécher du linge sur les haies ; les vaches broutent l'herbe ; les garçons chargent les voitures de fumier. La promenade se termine

au champ de Mars gazonné et planté lui-même, et où, pour comble de merveille, on voit promener les chevaux du commandant de place. Ces chevaux, — j'en ai compté jusqu'à trois, — sont les seuls que j'aie vus à Venise, et cette rareté leur donne un intérêt considérable. Plus d'une fois mes amis et moi nous nous sommes dit au moment de nous mettre en route : — Allons-nous voir les chevaux? comme en d'autres temps nous nous serions dit à Paris : — Allons voir la girafe !

Un autre avantage du champ de Mars est sa position même à l'extrémité de l'île, et sa plage découverte. Je ne crois pas que d'aucun autre endroit, — pas même de la pointe des jardins publics bornée par le Lido, — on ait une vue plus étendue sur la lagune. Cette eau claire et bleue, toujours clapotante et miroitante, est charmante à voir, à quelque heure qu'on s'y prenne; et je m'étonne que les peintres de toute nation qui ont fait élection d'atelier à Venise se confinent si exactement à la Place et aux alentours du Grand Canal, quand l'immense nappe des lagunes offre comme défi à leur palette les colorations et les métamorphoses les plus séduisantes, soit qu'elle écaille aux rayons du soleil levant ses flots gris argentin, soit qu'elle baigne, le soir, d'or et de pourpre en fusion la sombre silhouette des îlots.

Pour se dégager et rejoindre le canal, il faut traverser une partie du quartier di Santa-Croce, quartier spacieux, aéré et égayé par de vastes jardins et par des constructions en brique. Ce n'est plus ni la Normandie ni la Hollande : c'est un village de l'Asie Mineure

ou un faubourg de Constantinople. Où que l'on débouche sur le Canal, la proximité de la station du chemin de fer fait aisément trouver une gondole ; et quelques coups de rames vous transportent à la Place par le traghet de San-Mosè.

Je recommande cette promenade, très-accidentée, comme contraste aux explorations des premiers jours.

. . . .

La vie à Venise est naturellement divisée par les besoins de la curiosité et du repos. La matinée convient aux courses en gondole, à la visite des églises et à l'exploration des rues. Le déjeuner vous ramène chez Florian. Une fois sur la place, vous appartenez à Saint-Marc et au palais des Doges ; à moins que déjà saturé d'admiration pour les chefs-d'œuvre qu'ils renferment, vous ne préfériez visiter l'Académie des Beaux-Arts ou les galeries particulières. Après quoi il sera sage de rentrer chez soi et de reposer ses yeux dans l'ombre et son esprit dans le sommeil.

Les bons restaurants se trouvant tous situés sur la Place ou aux alentours, le libre voyageur qui ne traîne pas de ménage avec lui, qui n'est point le vassal d'une table d'hôte, ni le commensal d'une famille vénitienne ou allemande, n'a donc pas le choix. L'heure du dîner le fera revenir à Saint-Marc ; mais cette fois il y restera, car c'est au moment où se prend le café que commence cette fête quotidienne tant renommée, célèbre dans les itinéraires et dans les relations des voyageurs, — la soirée à la place Saint-Marc. Vous aurez encore le temps néanmoins d'aller à la Piazzetta et sur le quai

des Esclavons admirer le coucher du soleil, ou, ce qui vaut mieux encore, de vous faire conduire en gondole dans la direction de Saint-Georges ou des jardins publics, afin de contempler dans son ensemble et de suivre dans toutes ses phases de croissance et de dégradation ce double incendie du ciel et de la mer.

La Piazzetta est le grand traghet de Venise : c'est le salon et la Bourse des gondoliers. Du plus loin qu'un étranger s'y laisse voir, vingt voix le hèlent, vingt propositions engageantes, pompeuses, l'enveloppent et le pressent, jusqu'au moment où il a fait son choix. En somme, et malgré les plaintes des voyageurs quinteux et trop ménagers de leur bourse, ces gondoliers sont de bonnes gens, très-excusables de vivre aux dépens des étrangers. C'est à peu près de tout le peuple de Venise les seuls êtres qui gagnent leur vie. En acquiesçant de temps en temps à la demande sacramentelle de la *bottiglia*, on s'en fait facilement des amis. Plus d'une fois j'ai pris ainsi à peu de frais une leçon de dialecte vénitien.

Une fois le soleil couché, toute la population de Venise, riches et pauvres, nationaux et étrangers, afflue sur la Place. Les tables et les chaises des cafés se répandent concurremment sur les dalles, au point de ne laisser de libre au milieu qu'une allée pour les promeneurs. Chaque café projette ainsi au-devant des arcades qu'il occupe un îlot de chaises et de tables, borné par des bancs de bois, au milieu duquel les garçons évolutionnent et servent la pratique sans se tromper. Les marchands de fruits glacés et de caramels circulent dans la foule, présentant de vastes paniers parés avec luxe.

Les musiciens ambulants vont d'un îlot à l'autre, transportant leurs instruments et leurs sébiles. Communément ces artistes vont par troupes, dont chacune a son ténor, sa prima donna ou son soliste : tantôt le premier sujet est une basse chantante, et tantôt un hautbois ; tantôt un soprano et tantôt une chanteuse *bouffe*. Les violons, les guitares, et parfois même, mais rarement, les violoncelles, forment l'orchestre. Quelquefois un pauvre diable compose, à lui tout seul, son orchestre et sa troupe ; j'ai été ainsi, chaque soir, pendant mon séjour, le *client* d'un vieux mime, qui chantait d'une voix chevrotante, mais encore assez sonore, les airs de basse taille des opéras bouffes de Rossini et de Cimarosa. Il s'était établi entre lui et moi une sorte d'entente tacite, comme d'artiste à connaisseur ; et je remarquais qu'en s'approchant de ma table, il remontait sa vieille guitare et faisait sonner le timbre de son vieux gosier. Peut-être ai-je été, dans l'opinion de ce vieux virtuose, le seul amateur présent à Venise, en 1863, qui eût conservé le sens et l'amour de la tradition.

Les chanteurs de la place Saint-Marc ont été autrefois en grande réputation. Ils sont aujourd'hui bien tombés. Est-ce le deuil de la patrie qui les a fait déchoir? est-ce simplement que la mode des succès en plein air est passée ? Je n'ai remarqué comme digne d'attention qu'une femme déjà âgée et toujours flanquée de deux enfants en bas âge, portant avec une certaine élégance la toilette traditionnelle, peignoir de mousseline blanche et domino de soie noire, et qui chantait avec quelque bravoure, mais non sans fatigue, les grands airs de la *Traviata* et d'*Ernani*.

Au surplus, ces concerts nomades ne sont plus à présent que la petite pièce. Trois fois par semaine, les belles heures de la soirée appartiennent à la bande militaire autrichienne, et le public n'a point à s'en plaindre. Ici, l'esprit méthodique et formaliste de l'Allemagne se manifeste dès les préparatifs. Ne croyez pas qu'il convienne à des musiciens et à des militaires allemands de s'asseoir et de se tenir librement en rond comme le font nos militaires français dans les jardins publics, ni qu'ils se contentent pour pupitres de fiches de cuivre adaptées au bout de leur instrument. Les choses se passent avec plus d'ordre et de minutie. Il ne semble pas à un musicien viennois qui va jouer en public qu'il puisse jamais s'isoler assez, ni prendre trop de précautions ; et le laisser-aller français lui paraîtrait un manque de respect pour l'art. Les jours de concert militaire, on dresse au milieu de la place Saint-Marc une estrade circulaire, élevée de deux ou trois pieds au-dessus du sol. Chaque musicien, monté sur l'estrade, a devant lui son pupitre solide et inamovible, et est éclairé par un fanal qu'un factionnaire, posté devant lui au pied de l'estrade, porte au bout de son fusil. Le chef de musique, placé au milieu du cercle, peut ainsi surveiller tous les exécutants, et aucune faute, nulle fausse note ne peut lui échapper. L'heure va sonner : l'officier tire sa montre, il bat une mesure ; lés voilà partis.

J'ai pu vérifier à Venise la remarque que j'avais déjà faite à Padoue à l'avantage des bandes militaires allemandes, que l'attitude du chef témoigne de la confiance qu'il a dans ses hommes, dans leur savoir et

dans leur talent. A Paris, nos chefs de musique militaire en dépit de la dignité que commande l'uniforme, se démènent comme des possédés. Ils battent la mesure d'une main, et, avec l'autre, marquent le mouvement, appellent de la tête chaque instrument, signalent les rentrées, etc., etc. Il semble que leurs hommes n'aient ni étudié, ni répété suffisamment.

Le chef de musique allemand, une fois qu'il a donné le signal et battu une mesure, reste immobile, la main gauche militairement appuyée sur la poignée de son sabre, et le bras droit étendu, dans la position du soldat sous les armes. A peine de loin en loin un signe rapide vient-il presser ou ralentir le mouvement. Il est évident que ce chef est sûr de tout son monde et qu'il le sait trop bien préparé pour redouter aucun affront. Et cependant il ne s'agit pas là de peu de chose ni d'œuvres légères : j'avais entendu à Padoue l'*Invitation à la valse*, de Weber, et la *Marguerite au rouet*, de Schubert, parfaitement orchestrées et rendues. A Venise j'ai entendu les ouvertures d'*Obéron*, de *Freyschütz*, de la *Flûte enchantée*, et la symphonie en *la* de Beethoven, c'est-à-dire des œuvres colossales et d'une difficulté proverbiale à l'exécution. Cette placidité du chef, qui nous étonne, nous autres Français, donne une haute idée des études musicales dans les armées de l'empereur d'Autriche.

Je n'ai été témoin qu'une seule fois d'une dérogation à cet usage disciplinaire. La garnison de Venise ayant été changée, nous eûmes le soir à Saint-Marc un chef d'orchestre violent, fantasque. frémissant et renchérissant par la passion frénétique et par l'agitation

nerveuse sur la fougue et la vivacité françaises. Vêtu d'un uniforme de couleur sombre et coiffé de plumes de coq, il s'élançait de côté et d'autre, bondissant comme un taureau dans le cirque, secouant son plumet, et traînant sur la dalle son sabre retentissant. Son visage pâle, fatal, ses traits accentués, lui donnaient l'air d'un Manfred costumé en Charles XII et commandant le feu aux esprits. Il tenait déroulé entre ses mains, chose inouïe! le cahier de musique, qu'il ouvrait et fermait comme un éventail; et tantôt ses bras étendus et réunis par cette guirlande de papier semblaient adresser des supplications aux clarinettes; tantôt il souriait aux petites flûtes, se dressait devant les cors; puis, voltant sur lui-même, il allait interpeller et menacer les trombones. Jamais le démon de la musique ne m'apparut sous une forme plus bizarre et plus fantastique. On eût dit la Salamandre de l'art évoluant avec délices dans le foyer de l'harmonie. Le secret de cette innovation me fut expliqué, quand j'appris que la symphonie, par parenthèse assez plate, qu'on jouait ce soir-là, une sorte de pastiche des airs à la mode de Verdi et de Donizetti, était du chef de musique lui-même. C'était l'artiste inspiré qui triomphait du soldat.

Nous ne revîmes plus ce chimérique *capo di musica;* et je le regrettai. Ce spectacle de la passion vivante pouvait figurer parmi les divertissements des soirées de la place Saint-Marc.

Les dernières notes de l'orchestre militaire grondent encore, que déjà les musiciens des petits jours essayent de conquérir la place et de faire recette *in extremis.*

Ces sons maigres succédant aux ronflements du cuivre et des timbales, sont d'un effet mélancolique. Ici, le hautbois; là, la cantatrice; là-bas, le mugissement de la basse; plus loin, le nasillement du bouffon. Mais il en est comme des fusées attardées d'un feu d'artifice après que le bouquet s'est éteint. Peu à peu, la place se vide de ses promeneurs : les Allemands vont boire de la bière, les bourgeois rentrent chez eux, les gamins se répandent dans les rues. Les étrangers seuls et les flâneurs pensent qu'il est temps encore de prendre une dernière glace, de faire une dernière promenade, ou de s'aller baigner dans les reflets de la lune, le long du Grand Canal ou de la Giudecca.

. . . .

La fête de l'empereur, — de l'empereur d'Autriche, — a été célébrée avec l'appareil usité en de pareilles cérémonies : salves des forts, grand'messe militaire à Saint-Marc, parade des troupes sur la place; je dois remarquer qu'on s'est abstenu, cette année, de décharges de mousqueterie, sans doute par égard pour les pigeons patriotiques, à qui ces détonations et l'odeur de la poudre causaient des frayeurs mortelles. J'assistai du haut du campanile aux manœuvres des régiments. Mais ce que j'étais surtout curieux d'observer ce jour-là, c'était l'allure de la population vénitienne. J'aurais voulu vérifier ce que beaucoup de voyageurs m'avaient dit de la fierté avec laquelle ce peuple, ami des plaisirs et des fêtes, s'abstient de paraître en public le jour où l'on célèbre son conquérant.

J'avoue que sur ce point mes observations furent complétement déroutées. J'avais bien vu du haut de la terrasse du campanile Florian et Suttil retirer leurs chaises et leurs tables, ce qui pouvait à la rigueur passer pour une démonstration. Mais cette mesure n'avait pour but que de laisser le champ libre aux évolutions de la troupe. Les soldats partis et dirigés vers leurs casernes, chaises et tables reparurent, et tout se passa à l'ordinaire. Pour saisir ces signes mystérieux il faut être mêlé à la vie intime d'un peuple plus que ne peut l'être un voyageur qui vit sous la tente. Comment aurais-je pu savoir si ces gens que je voyais sur la Place n'étaient pas les mêmes que j'y avais vus la veille ?

Le soir, il y eut concert et promenade aux lanternes sur le Grand Canal. Mme X ***, mon amie, que je crois bonne patriote, me fit presque une querelle sur ce que je n'avais pas loué une gondole pour suivre avec elle le bateau-orchestre.

II

. . . .

« Voyez, me dit P***, vieux Vénitien qui depuis longtemps a placé tout son bien en terre ferme, — c'est ici le port de Venise.... Deux bateaux, un de bois et un de charbon, voilà tout ce que nous trouvons aujourd'hui dans ce port qui fut autrefois l'entrepôt de tout le commerce du Levant !

— Croyez-vous, reprit-il, que cela puisse durer ainsi ? Combien de temps un peuple peut-il supporter la ruine et la misère, après avoir été l'un des plus riches du monde ? Bon peuple !... Ah ! ne le méprisez pas, ne le croyez pas lâche, ni vil, il n'est que patient : il attend. Songez qu'après la bataille de Solferino, nous avons eu la flotte française à portée de la lunette pendant plusieurs jours. Tout Venise était à la Piazetta. Votre armée pouvait débarquer ici sans coup férir ; les *Tedeschi* avaient fait leur sac, et seraient partis sans brûler une amorce, tant ils avaient été battus en Lombardie. Le traité de Villafranca rejeta ce peuple dans le désespoir. Que croyez-vous qu'il fit? Qu'il s'emporta, qu'il gémit ? Non : il se retira, morne, mais résigné, comme il l'est toujours, cachant au fond de son cœur son désappointement avec ses espérances. Soyez sûr qu'il se relèvera, et que si jamais la liberté lui est ren-

due, vous le retrouverez ce qu'il a été jadis, brave, intelligent et industrieux. »

P*** me disait cela hier sur les Zattere, par une nuit splendide ; et la lune éclairant le vide du port faisait un commentaire cruel aux paroles de mon compagnon. Le lendemain matin, Y..., capitaine autrichien, avec lequel je me promenais, me fit une contre-partie burlesque du discours de mon ami P***.

« Ce peuple vénitien, me dit-il, est intraitable ; rien ne peut le satisfaire. Jugeant qu'il lui était désagréable de se mêler à nos ouvriers allemands, nous avons transporté nos ateliers de construction de l'arsenal à l'île de Pola. Nous avons de même transporté notre commerce à Trieste pour lui épargner le contact de nos marins et de nos commis. Eh bien ! il ne nous en sait aucun gré ! »

C'était là proprement raisonner comme Gribouille ; car le naïf capitaine n'y entendait pas malice, et c'est de la meilleure foi du monde qu'il prétendait qu'en enlevant aux Vénitiens le commerce et le travail, le gouvernement impérial leur avait marqué sa sollicitude. La vérité est que le peuple de Venise est ruiné, complétement ruiné. Les petites industries, qui autrefois prospéraient à l'abri de la puissance maritime de la république, sont aujourd'hui en pleine décadence, sinon anéanties. Les verreries de Murano ne fabriquent plus que de la verroterie ; les glaces et les cristaux de Venise se font partout, et notamment sur les bords du Rhin. Les dentellières de Burano ne travaillent plus que pour les femmes du bas peuple et de la campagne. Tout le commerce se fait par les étrangers ; l'argent est aux

mains des juifs. Au moment de mon départ, une compagnie de capitalistes français s'apprêtait à empester Venise en l'éclairant à l'huile de pétrole. — Et pourtant mon ami P*** ne surfaisait pas le mérite de ses compatriotes. Un industriel français, que j'ai connu pendant mon séjour, me disait que toutes les fois qu'il avait employé les Vénitiens comme ouvriers, il les avait trouvés particulièrement actifs et intelligents. « Ils comprennent, me disait-il, plus vite la besogne et la font mieux que les Piémontais et les Auvergnats. »

Ce qui manque à ce peuple pour redevenir puissant et vivace, ce n'est donc ni l'intelligence, ni le courage. Ce qui lui manque, c'est l'essor imprimé d'en haut par l'activité commerciale et financière, c'est la confiance dans l'avenir et la conviction que son travail peut le faire vivre ; car la décadence de l'industrie et du commerce n'est pas la seule cause de la ruine des Vénitiens. P*** me disait encore que, depuis la séparation de la Lombardie, la Vénétie porte à elle seule tout le faix de la domination étrangère ; et il estime à cinquante-six pour cent, sur le chiffre de la fortune publique, la totalité des impôts que Venise paye actuellement à l'Autriche.

. . . .

On ne s'étonnera pas, après cela, d'apprendre que la mendicité est générale à Venise. Oui, générale, de bas en haut, et de haut en bas. Ce n'est pas seulement l'ouvrier invalide ou infirme, la vieille femme décrépite, l'enfant sans aveu ; tout le monde ici mendie. Tendre la main cesse d'être odieux. Les mots de men-

diant, de fainéant, de vagabond, suprême injure pour l'homme du peuple de Paris, sont reçus de bonne grâce, le sourire aux dents, presque comme une gentillesse.

Trois hommes causent. L'un d'eux se détache, vient à vous, vous salue, et tend la main. A la descente d'un pont un homme vous arrête, un homme, ma foi ! bien vêtu, vêtu comme vous-même, coiffé d'un chapeau de soie et le gilet orné d'une chaînette qui doit se rattacher à une montre. Il vous expose qu'il est professeur, sans emploi, et que le malheur des temps l'oblige à implorer la charité. Il vous dit cela sans trouble, sans la moindre singerie de pudeur, accepte votre aumône en souriant, et l'empoche comme il ferait d'une carte de visite.

Dans une rue un vieillard assez proprement couvert m'aborde et en marmottant des mots inintelligibles tire de sa poche d'abord, puis d'un portefeuille, puis d'une enveloppe un papier qu'il déplie et me met sous les yeux. J'apprends, en lisant, que *N*....., *avocat*, — tombé dans la détresse, etc., etc. Quant aux mendiants éclopés, malades, qui se tiennent aux abords des églises et à la porte des cafés, ils sont innombrables, et en moins d'une semaine, un étranger en a toute une clientèle, une vraie clientèle de gens qui chaque matin le saluent et lui demandent comment il a passé la nuit.

Je ne parle pas du vieillard, ou du gamin, que l'on voit sur les marches des traghets, tenant en main un bâton ferré d'un clou dont ils se servent pour maintenir la gondole à l'arrivée et faciliter le débarquement, et qui remplissent à Venise le même office que chez

nous les polissons qui ouvrent et ferment la portière des voitures. Mais pendant toute la durée de mon séjour, quand m'est-il arrivé soit le matin, sous les arcades de la Place, soit le soir, au Campo San Gallo, de déjeuner ou de dîner autrement qu'entouré d'une bande de clients ? De clients de tout âge et de tout sexe, enfants, vieillards, femmes jeunes et vieilles, mendiant, ceux-ci de la main, ceux-ci de l'œil, ceux-là du geste, du maintien et de la physionomie. Les mendiants de Venise sont des mendiants *ex professo*, chez lesquels l'étude et l'observation ont développé le talent de la mimique à un degré incomparable, et qui en remontreraient dans cet art difficile au Neveu de Rameau lui-même. C'est des poses immobiles avec les bras croisés sur la poitrine, la tête penchée et les yeux levés au ciel, dans l'attitude de la Mère des douleurs au pied de la croix ; c'est une pantomime expressive du doigt dirigé vers la bouche, avec des tressaillements d'épaule d'une éloquence plus que cicéronienne. Un vieillard vous observe, et se sentant aperçu laisse aussitôt dévaler ses regards et ses bras vers un pied emmailloté et bandé de linge, de façon à vous faire comprendre, fussiez-vous ladre de corps et idiot d'esprit, que ce pied est un objet de désolation et de pitié, un instrument lamentable de la fatalité. Oui, — rien qu'à voir ce geste et ce regard, il devient manifeste que ce pied, pris dans un engrenage funeste ou écrasé par un bloc furibond, a ruiné la famille et l'espoir du laborieux ouvrier : vous voyez ses huit enfants nus et affamés, sa femme agonisant sur la paille. Ce pied, Monsieur, ah ! ce pied !...

Heureusement pour l'étranger compatissant, dont le

cœur est près de défaillir devant ces tableaux pathétiques, la mobilité du caractère vénitien ne permet pas à l'acteur de rester longtemps dans l'esprit de son rôle après le dénoûment. Une grasse aumône, une riche promesse, un verre de bon vin, c'en est assez pour changer la scène : la Mère des douleurs rit et drape joyeusement sa guenille, le gamin cabriole et fait la roue, le vieillard éclopé se retire d'un pas allègre, en forçant à la course son pied mutilé!

. . . .

Dans les maisons de premier rang, telles que celles que j'ai citées, les garçons ont la consigne de chasser les importuns; mais c'est véritablement la chasse aux mouches. Les malédictions et les coups de serviette ont beau pleuvoir; la mendiante rebutée à droite reparaît à gauche dans sa pose immuable de douleur et de résignation; le polisson renvoyé avec dépens de son fond de culotte, revient en rampant sous les tables et sous les bancs, ou bien vous dénonce par un chuchotement sa présence derrière une colonne ou au pied d'une fontaine.

L'enfant est naturellement le maître en ces exercices stratégiques. Le gamin de Venise, de même que le gamin de Naples, a le génie de la pantomime, et Pantalon ne doit rien à Pulcinel. C'est une verve de grimaces et de gambades, un Amour de la comédie et du ballet à décravater les plus graves et à fléchir les plus impatients. Il est clair que ces petits drôles bouffonnent par goût et pour leur plaisir, et que s'ils vous demandent

la *bottiglia*, c'est par nécessité et non à titre de rémunération. Parmi cette bande de polissons joyeux qui chaque jour se chargeaient d'égayer mon repas, il en était un surtout qui se distinguait par son agilité et son esprit d'invention. C'était le chef d'emploi de ma troupe. Un jour, pour varier le spectacle, il arriva coiffé d'un vaste chapeau à cornes probablement ramassé au coin d'une borne, chapeau colossal et tel qu'on en voit dans les caricatures de Carle Vernet. Ce petit diable, à moitié nu, portait cette immense coiffure avec une crânerie belliqueuse, et rappelait en mémoire ces Cupidons allégoriques que les illustrateurs du siècle passé dessinaient dans leurs frontispices, jouant avec les attributs des arts, des sciences ou de la guerre, et à demi vêtus, tantôt en abbés, tantôt en astronomes, ou en généraux. Il se para pendant quelque temps de cet accessoire, et en tira de grands moyens de succès jusqu'au jour où ses camarades et lui, dans un accès de délire hyrcanien, le mirent en pièces.

. . . .

Le café Florian a été longtemps le refuge et le rendez-vous des débris de l'aristocratie vénitienne. A l'époque douloureuse où la république succomba, les épaves du Conseil des Dix et du Sénat s'y rassemblaient pour mêler leurs anciens souvenirs et maudire en chœur l'étranger. Florian Ier, le fondateur de cette dynastie limonadière, était l'agent fidèle et le messager de ces puissances déchues; il fut même quelquefois, dit-on, dans ces temps difficiles, leur protecteur et

leur banquier. En rencontrerait-on encore quelqu'une chez le successeur du glacier patriote ? Cela est douteux. Néanmoins le voyageur curieux des types consacrés les y cherche encore, et quelquefois sur la foi d'une physionomie caractérisée, dote d'un passé illustre le plus trivial chenapan.

Dans les premiers temps de mon séjour, lisant les journaux après déjeuner, j'aperçus en levant les yeux contre une colonne un homme de mine et d'âge respectables, et dont le profil sévère était rehaussé par une longue barbe gris d'argent. Sa tenue était correcte quoique pauvre ; il était vêtu d'un ample paletot d'hiver, que le temps s'était chargé de rendre supportable en été, et coiffé d'un vieux chapeau assez proprement brossé qu'il ôta gravement pour me saluer. Il sut mettre dans ce salut juste assez de modestie pour ne pas paraître humble, mais malgré la noblesse du geste il n'y avait pas à se méprendre : c'était bien là une requête ; l'œil était inquiet, suppliant. Ce vieillard aux grandes façons était un indigent, et c'était bien à la pitié, ou du moins à la charité qu'il s'adressait. Et pourtant quelle dignité d'attitude, quelle discrétion ! Et comme la noblesse d'origine faisait violence au sentiment de la misère ! Certes, ce ne pouvait être là une détresse vulgaire ; cet homme pouvait être bas, mais à coup sûr il venait de haut. Et aussitôt me voici chevauchant les vieux souvenirs de la grandeur républicaine de Venise : cet indigent était peut-être un descendant des Doges, un Mocenigo, un Vendramin. Il avait sur les bords du Canal Grande un vieux palais vendu pour un morceau de pain à un banquier juif ou

à une danseuse ; et j'entrevoyais sous les combles la chambre délabrée que l'acquéreur lui avait abandonnée par pudeur ! Malheureuse Venise ! Perfide Autriche !

Devant une si noble infortune il n'y avait pas à penser à une aumône ordinaire : je tortillai dans du papier une pièce de quatre florins et je l'allai glisser dans la main de l'inconnu, en l'enveloppant d'un respectueux salut auquel il répondit par une inclination de tête. — Je n'affirmerais pas que cette aventure n'ait influé sur mes impressions pendant toute cette journée. J'avais rencontré, je n'en pouvais douter, un de ces types de malheur et de décadence célébrés par les voyageurs et par les historiens. Le palais Ducal me parut en deuil et la lagune pleine de bruits lamentables.

Le lendemain, au même lieu et à la même heure, je retrouvai l'inconnu qui cette fois encore me salua de loin, mais moins cérémonieusement, et en homme qui me faisait l'honneur de me reconnaître ; puis il s'éloigna discrètement comme pour me dire : Seigneur, votre générosité m'est connue ; je ne veux point en abuser. —Le surlendemain, même rencontre et même salut discret. Mais le jour suivant l'attitude digne reparut, l'œil se remit à parler ; et je compris que le vieux patricien m'avait taxé à un florin par jour. Ce n'était pas trop pour un ancien sénateur ou procurateur de la république. Cependant, en ajoutant à ce tribut régulier les zwanziger distribués journellement sur mon passage aux mendiants, éclopés et valides, aux professeurs sans emploi et aux avocats sans causes, les *botti-*

glie payées aux gondoliers et les appointements de ma troupe comique, j'avais peut-être le droit de me trouver bien magnifique et de discuter la taxe. Mais sur ce point le vieux seigneur n'entendait pas raison; et à chaque fois que ma libéralité n'atteignait point au chiffre fixé par lui, il rapprochait infailliblement l'échéance.

Le premier jour où, me trouvant sans monnaie, je me contentai de lui donner le bonjour, il me regarda par-dessus l'épaule et ne me salua plus. Je compris la leçon, mais elle me parut sévère. Je fus mortifié d'avoir perdu l'estime d'un personnage dont mes conjectures avaient fait une ruine historique, un débris d'un passé grandiose et terrible.

Et il me tournait le dos, lui sur qui j'avais compté pour m'ouvrir les portes d'or du souvenir et pour me guider à travers le labyrinthe étincelant dans son obscurité des vieilles splendeurs vénitiennes! A moi qui m'étais fait fête de conquérir pas à pas son amitié et sa confiance, et qui déjà savourais en rêve la moelle de ses entretiens, lorsque du haut de son bouge il me montrerait, comme le tentateur, les grandeurs du monde à nos pieds!

Je hasardai une question près du successeur de Florian en lui indiquant le personnage et en lui faisant part de mes suppositions.

— Lui? me répondit-il en riant de toutes ses dents; c'est un vieux drôle qui vit de la charité publique. Il avait un petit emploi dans la loterie, qu'il a perdu par son inconduite.—Allons, plus loin! dit-il en s'adressant au Mocenigo confondu, n'importunez pas ce seigneur.

Il cessa de « m'importuner, » en effet; mais en gagnant ce point, combien ne perdis-je pas d'ailleurs au réveil de cette illusion qui avait tant occupé mes rêveries ?

Plus d'une fois les amis que j'eus plus tard le bonheur de me faire à Venise s'égayèrent de ma naïveté et de ma croyance aux vieux Mocenigos. Je les plaignis, et me plaignis moi-même.

. . . .

Je me déshonorerais assurément si je confondais avec les mendiantes qui assiégent l'étranger à Venise ces gracieuses créatures qui, chaque matin, vous offrent le salut des fleurs. Quelle différence d'elles à ces hargneuses et criardes mendiantes de Naples, qui vous poursuivent et vous fourrent sous le nez la puanteur des roses d'Inde ! Robe traînante, chapeau coquet, démarche de danseuses fatiguées, les fleuristes de Venise ressuscitent pour l'œil du voyageur imaginatif ces nobles courtisanes qui firent les beaux jours de la république vénète, et promenaient leur indolence sous les galeries des Procuraties,distribuant leurs faveurs et ne les vendant pas. D'un air distrait, tout en surveillant leur monde, elles font le tour des arcades, tortillant de leurs mains menues les fleurettes qu'elles portent toutes préparées dans un élégant panier passé à leur bras, et qu'elles laissent retomber en bouquets sur les tables de leurs abonnés, comme les nymphes des peintures allégoriques sèment les pavots ou les œillets. Il faut compter parmi les sensations agréables

d'un séjour à Venise ce salut matinal donné par de belles filles, gracieuses, parées pour vous plaire, et à qui les fleurs poussent au bout des doigts.

Quant aux voyageurs qui ont parlé de la corporation des fleuristes à Venise, ils avaient bien de l'imagination ou beaucoup d'yeux. La place Saint-Marc est tout entière desservie par trois fleuristes, deux sœurs et leur mère. La mère naturellement est un peu mûre ; mais les deux filles, — une surtout, — sont charmantes, de belle taille, gracieuses, et portent fort élégamment la toilette qu'elles renouvellent chaque jour pour faire honneur à leur clientèle. N'y a-t-il pas aussi quelque chose de touchant dans cette offrande qui veut rester un don, et qui se dérobe à tout salaire, à toute rémunération, car payer à ces braves filles le prix de leur bouquet serait une inconvenance presque offensante pour elles. D'ailleurs, le bouquet déposé, elles sont déjà loin de vous : c'est l'affaire d'un sourire. Il faut, si l'on veut rester dans les limites de la courtoisie, glisser adroitement dans leur corbeille une pièce de monnaie enveloppée de papier. En répétant ce cadeau (soit un florin) une fois chaque semaine, on est tout à fait en règle de galanterie.

Une fois l'heure du déjeuner passée, les fleuristes disparaissent de Saint-Marc. Où vont-elles ? Ne les suivons pas. Laissons-les rentrer dans l'ombre après cette apparition brillante, et acceptons sans curiosité maligne le brevet de vertu sans tache que leur ont délivré avant nous plusieurs voyageurs probablement bien renseignés. Tout ce que j'en puis dire, c'est qu'elles sont partout sur leur passage fort respectées.

. . . .

A THÉODORE DE BANVILLE

Venise, 29 août.

« Ce qu'il y a de plus frappant peut-être dans la population vénitienne, c'est le grand nombre de vieilles femmes qu'on rencontre par les rues. Je parierais que, dans les quartiers pauvres surtout, sur cinq femmes qui passent, il y en a quatre dont la moins âgée a franchi la soixantaine. On pourrait en réfléchissant arriver à cette supposition que les jeunes, étant généralement, soit ouvrières, soit servantes, sont retenues à la maison pendant la journée, tandis que la vieillesse peut servir de passe-port à la fainéantise.

» Elles se promènent par groupes de trois ou quatre, à peine vêtues, les unes d'une robe de toile qui leur colle au corps comme une chemise, et peut-être pour une bonne raison, les autres d'une chemise et d'un jupon, et drapées par-dessus d'un long châle vert ou rouge qu'elles ramènent sur la tête pour aller au grand soleil. La plupart vont pieds nus : quelques-unes ont des savates ; il y en a qui ont des bas. Les pieds sont grands, mais non difformes. Mais ce qu'il y a de vraiment remarquable en elles, c'est leurs cheveux. Vous savez que l'abondance de la chevelure est une beauté vénitienne. Ces vieilles ont gardé tous leurs cheveux, et ils sont tout blancs. Peu d'entre elles sont courbées; je n'en ai pas vu de contrefaites. De loin, droites comme elles sont, drapées dans leur long châle et

coiffées de leur perruque neigeuse, on pourrait les prendre pour des théories de vieux philosophes Péripatéticiens. Quand vous passez, elles vous regardent de haut entre les yeux, et, si elles ont deviné l'étranger, vous tendent noblement la main. Tant que vous ne leur avez rien donné, elles vous poursuivent de récitatifs lamentables où reviennent, de trois mots en trois mots, la Madone, la charité, le sang du Christ, etc., etc. A peine débarrassé de l'une, vous en avez deux ou trois autres à vos trousses. Il m'est déjà arrivé de me trouver ainsi au milieu d'un cercle de ces vieux singes à têtes blanches, tous me tendant la main et marmottant, et grimaçant, et brochant des babines à qui mieux mieux. Alors si l'étranger est bon enfant et qu'il prenne la chose en gaîté, arrivent les compliments, les gaillardises et finalement les propositions suspectes. Comme dans les premiers temps de mon séjour j'ai eu le malheur d'avoir la main assez large, je suis probablement passé à l'état de gibier signalé, et, en me rendant de mon quartier à la Place, il m'est quelquefois arrivé d'être ainsi arrêté quinze ou dix-sept fois.

» J'ai eu un jour la curiosité de suivre une de ces vieilles, pour voir, comme dit Charles Baudelaire, *où elle allait.*

» Elle m'a promené pendant deux heures de son pas lent, en traînant la savate, sans s'arrêter que pour mendier ou pour causer avec des dames de sa société, sans dépenser le sou que je lui avais donné ni quelques autres qu'elle avait récoltés sur sa route. Enfin, parvenue au marché aux herbes, proche Saint-Pantaléon, elle a glané deux ou trois épluchures qu'elle a man-

gées, bu un coup dans le seau d'un petit porteur d'eau, et s'est endormie sur les marches d'un pont.

» Cette population de vieilles maraudeuses est pleine d'intérêt pour l'esprit. Il en est qui ont de vrais restes de beauté, des yeux brillants, de beaux traits, une belle tournure. Toutes semblent dire : « J'ai eu mon temps ! » A les voir ainsi vaguer de quartier en quartier, se rejoindre et se reconnaître au loin, j'ai peine à croire qu'elles n'obéissent point à quelque consigne mystérieuse. La confrérie des vieilles femmes ! quelle franc-maçonnerie puissante et insaisissable ! C'est bien à celle-là, certes, qu'il faudrait redemander la tradition du passé. Que dis-je ? elles-mêmes sont la tradition. Le passé revit en elles avec ses passions, ses haines et ses fureurs. Elles surnagent, liége incolore, au-dessus de ce monde submergé. Mais par combien de fils tenaces elles se rattachent à lui : liens du malheur, de la vengeance, du plaisir et du vice ! Plus d'une de ces vieilles a reçu du sang bleu dans ses veines. Plus d'une, le jour néfaste où fut brûlé le Livre d'or, a pu pleurer la gloire d'un amant ou d'un fils. Et combien d'autres, veuves ou mères désolées, gardent sous leurs haillons, depuis la conquête, le ressentiment de douleurs incurables ?

» Quel tombeau que leur silence ! Quelle explosion le jour où elles parleraient ! »

. . . .

J'ai eu cette chance de me trouver à Venise pendant l'exposition des œuvres des peintres vivants. Cette ex-

position se fait dans les salles de l'Académie des beaux-arts, comme la nôtre se faisait autrefois dans les galeries du Louvre. Seulement les Vénitiens, par modestie ou autrement, ne prennent pas la peine de voiler ainsi qu'on le faisait au Louvre les tableaux des maîtres anciens; et c'est à la barbe de Titien, de Paul Véronèse et de Tintoret qu'ils étalent les productions de leur génie. Cette solennité avait pour l'étranger l'inconvénient d'enlever à l'hospitalité du palais des Beaux-Arts, son caractère de gratuité. Il n'en coûte rien en temps ordinaire pour admirer *l'Ascension* et le *Miracle de Saint-Marc*. Pendant tout un mois il m'en coûta un franc pour ne pas voir les œuvres de ces messieurs. Vingt fois j'offris au buraliste de m'engager sur l'honneur à ne regarder aucune peinture moderne : il n'y voulut pas entendre, et jusqu'au dernier jour l'amour de l'art ancien dut payer rançon à l'art nouveau. Franchement cette exposition de Venise était misérable; et je restai pendant une heure à me demander comment dans ce pays si prodigieusement pittoresque, et avec de tels modèles devant les yeux, la génération actuelle pouvait se ravaler à un tel niveau. A part deux ou trois noms que j'ai retenus, ceux, par exemple, de Mme la comtesse Gozzi, auteur d'assez bons pastels, et de M. Charles Richardt, jeune peintre allemand, dont j'ai remarqué une jolie vue des jardins royaux au clair de lune, la majorité des artistes vénitiens s'exerce à peindre, dans le goût de MM. Chavet et Plassan, de jeunes femmes en robe de taffetas bleu ou lilas, tenant sur le doigt une perruche, ou froissant une lettre d'amour à l'approche d'un indiscret. La perle, le joyau

de l'exposition était un tableau de genre historique, représentant, si j'ai bonne mémoire, les adieuxde Foscari et de sa femme. Le Foscari était vêtu d'une robe de moire groseille traitée, je dois en convenir, avec une habileté supérieure ; ce morceau d'étoffe brillant et rutilant était, au dire de tous, ce qu'il y avait de plus « distingué » à l'exposition. Tout cela n'empêcha pas que le jour de la clôture le président de l'Académie ne rappelât à ses jeunes compatriotes qu'ils étaient les descendants de Titien et de Tintoret, et qu'il ne les engageât à redoubler d'efforts pour les égaler.

Cette candeur me jeta dans un grand trouble. Est-il possible, me dis-je, que nous en soyons venus à ce point de ne plus même avoir conscience de notre faiblesse? L'esprit discuteur et écrivassier de ce siècle a-t-il décidément ruiné la verve et l'audace artistiques? Où sont-ils les bras vigoureux qui couvraient de peinture l'escalier de la *Scuola* de Saint-Roch et trouaient de perspectives vertigineuses le plafond de Saint-Pantaléon? Sans doute il serait indécent à un directeur d'académie de prendre à la clôture d'une exposition le fouet exterminateur et de chasser comme marchands hors du temple des arts de malheureux jeunes gens, auxquels il ne manque que des forces et une bonne direction. Mais qui l'obligeait à monter sur le trépied pour vaticiner des lieux communs? Ne pouvait-il dire plus paternellement à cette jeunesse débile : — Écoutez, mes enfants : il n'y a pas de mal à s'amuser à peindre ; mais tant que vous resterez là, la peinture ne sera pour vous que ce qu'elle est pour les jeunes demoiselles, un art d'*agrément*. Si vous voulez vraiment devenir des

artistes, prenez-vous à des études plus mâles. Allez consulter les maîtres robustes qui font la gloire de ce pays. Prenez leçon de Tintoret et de Cagliari, de Vecelli, de Bordone, de Georgion, de Bassan, de Pordenone, de Fumiani, de Bonifaccio, d'Antonio Zanchi et de Pietro Negri; étudiez l'anatomie; plafonnez, raccourcissez, flamboyez, faites le diable! et autrement ne venez pas ici faire rebrousser la moustache à ces ombres vénérables, et provoquer la pitié des étrangers par des exhibitions dérisoires.

Hélas! Venise attendrait-elle, pour reprendre son essor dans la peinture, le réveil de son indépendance? Ce serait pourtant un beau triomphe à remporter sur le conquérant, qu'une renaissance de l'école vénitienne; et l'avénement de deux ou trois grands peintres ferait plus, j'en suis convaincu, pour la délivrance de Venise, que tous les efforts de la diplomatie.

Le jour même où se débitait à l'Académie cette allocution facétieuse, j'apprenais au café Florian la mort d'Eugène Delacroix. Malgré le deuil que cette nouvelle désastreuse répandit dans mon esprit, je ne pus réprimer un mouvement d'orgueil national en songeant que mon pays avait donné au XIXe siècle le seul peintre digne de marcher à la suite des grands maîtres vénitiens.

J'allai revoir au palais Ducal le *Triomphe de Venise* et la *Fede*; et je fus tenté de demander à Titien et à Véronèse des nouvelles d'Eugène Delacroix, qui dès lors devait séjourner parmi eux dans le repos et dans la gloire.

. . . .

Venise, devenue presqu'île, grâce au chemin de fer qui la relie à la terre ferme par un pont démesuré, a pour faubourgs des îles et des îlots où l'on se rend quotidiennement, pour se promener, comme l'on va de Paris à Saint-Cloud et à Montmorency.

Malgré ce que j'ai déjà dit de la décadence des industries locales, à Murano et à Burano, sa voisine, ces îles sont curieuses et méritent qu'on se dérange pour elles. Je ne parle, bien entendu, ni de Saint-Georges Majeur, ni de la Giudecca, qui sont plutôt des quartiers de Venise que des faubourgs.

Dans chacune de ces îles il y a une église, et dans chaque église au moins un chef-d'œuvre. Le dimanche et les jours fériés le peuple y chante en chœur pendant toute la durée de la messe. Les voix sont justes et pleines, et n'ont rien de l'accent traînard et criard des voix du peuple de Paris et de ses environs. La première fois que j'entendis ces chœurs populaires, c'était dans l'église de Murano; l'effet m'en parut saisissant, et je suis revenu plus d'une fois m'en donner le plaisir.

Chacune de ces îles a d'ailleurs, indépendamment du charme de sa situation et de sa beauté naturelle, une spécialité quelconque. Murano a ses verreries, Burano ses fabriques de dentelles ; San Servolo a l'hôpital des fous ; San Lazzaro, son couvent arménien ; San Michiele, cimetière de la ville, a son cloître et sa chapelle hexagone.

Disons, à propos de San Michiele, où se voit encore le tombeau de Léopold Robert, que s'il est doux de

vivre à Venise, ce que deux mois de séjour persuadent aisément, rien ne me semble plus triste que d'y mourir. Le mort, chargé sur une gondole et confié aux soins de deux croque-morts habillés d'une serpillière rouge, est expédié, plutôt que conduit, à sa destination suprême, seul, sans escorte et sans appareil, à travers le labyrinthe des canalets. Cette boîte qui renferme un corps humain circule et passe à découvert sous les ponts comme un colis, comme une malle marquée par la douane, et risque de se heurter à chaque détour, si le gondolier est inhabile ou inattentif aux cris d'avertissement, contre un chargement de légumes ou tout autre obstacle aussi peu solennel. Je n'oublierai jamais l'impression navrante que me causa le premier enterrement que je rencontrai voyageant ainsi sans suite et sans cérémonie.

C'était au coin du petit traghet de San Gallo : la barque arrêtée attendait le dénoûment d'un conflit de gondoles et de bateaux de transport. L'un des croque-morts, placé à l'avant du cercueil, s'était assis dessus pour le caler et se mouchait irrévérencieusement dans un large morceau de toile de Rouen ; l'autre, adossé à l'arrière, regardait insoucieusement les passants. Le barcarol, campé sur son aviron, injuriait à pleins poumons ses confrères, sans respect pour cette tombe flottante que rasaient ses jurons et ses apostrophes obscènes. Enfin le passage fut dégagé ; d'un coup de rame le barcarol fit glisser la gondole funèbre en échangeant quelques dernières invectives avec les camarades qui lui avaient fait place, et au bout de quelques minutes le « convoi » tourna et disparut.

Je relevais justement ce jour-là d'une indisposition causée par une indigestion de poisson malsain ; et je fus transi d'épouvante à cette pensée que, si le mal m'eût étouffé, j'aurais été, moi aussi, voituré jusqu'à Saint-Michel, servant de siége et de dossier à deux chenapans indifférents à mon sort, cahoté par des bateaux ignobles et accompagné par les jurons d'un insolent.

Peut-être me dira-t-on que c'est attacher bien de l'importance à ma guenille ; qu'un cadavre destiné à pourrir en terre n'est pas un fardeau plus noble qu'un autre : soit ; mais j'affirme que l'effroi que je ressentis en ce moment eût été capable de me faire retirer immédiatement mon passe-port, si je n'avais été bien certain de ma guérison. J'aime mieux mon corbillard français et *mon* commissaire des morts faisant ranger les gens sur mon passage ; et surtout je veux une escorte, quelle qu'elle soit, ne fût-elle composée que de ma servante et de mon portier. Le pauvre mort du tableau de Vigneron, suivi par son chien, me paraît enviable en regard de ce misérable Vénitien s'en allant solitairement à son dernier gîte, plus irrespectueusement conduit que ne l'est un étudiant qui va en fiacre à la guinguette !

. . . .

Les gondoliers se chargent de régler l'itinéraire des promenades aux îles.

C'est par San Michiele que l'on se rend à Murano.

Outre l'intérêt que lui donnent ses églises et ses ver-

reries, Murano est un charmant village traversé par un large canal, et qui a conservé du temps de son importance industrielle un air de prospérité et même de luxe. J'ai remarqué, sur la rive gauche du canal, un palais de style ogival et qui rappelle les façades de la Ca-Doro et du palais Foscari. Cette fastueuse habitation de campagne est un témoin parlant de l'ancienne faveur de Murano. Il fallait que ce bourg fût autrefois singulièrement animé et peuplé pour qu'un patricien eût l'envie de s'y bâtir une demeure si somptueuse. Le palais était habité alors que nous passâmes ; plusieurs jeunes femmes s'y montraient aux fenêtres, et pendant quelque temps nous rêvâmes à la vie pompeuse des nobles vénitiens des temps passés. Avoir un palais à Venise et une villa à Murano, joindre aux magnificences dorées et pourprées du séjour d'une telle ville les délices azurées et fraîches de la vie de campagne, c'est la plus belle existence que l'on puisse imaginer. Aujourd'hui encore, je regrette de n'avoir pu savoir le nom de ce palais.

J'ai dit que la plupart des églises de campagne, à l'entour de Venise, possédaient au moins un chef-d'œuvre ; l'église de Murano, Saint-Pierre et Saint-Paul, en a deux : un saint Jérôme de Paul Véronèse, et une Vierge de Jean Bellin, qui vaudrait à elle seule le voyage et rendrait cette église fameuse dans un pays moins riche en œuvres capitales. La cathédrale, ou le *Dôme*, placé sous l'invocation de saint Donat, est une basilique byzantine, du xe siècle selon les uns, du xiie disent les autres, est décorée à l'intérieur de belles mosaïques anciennes qu'il faut aller admirer à travers

les échafaudages, le bâtiment étant en réparation depuis plusieurs années.

Après avoir touché à Burano, village de pêcheurs où l'on vous sert la polenta dans toute sa pureté classique, il faut descendre à Torcello, recommandée par ses deux églises et par les souvenirs d'Attila.

. . . .

Selon la tradition, c'est à Torcello que le chef des Huns débarqua lorsqu'il vint assiéger les Vénètes. Une chaise, ou chaire de pierre, à moitié enfoncée dans la terre, a conservé le nom de « siége d'Attila. » L'île tout entière est jonchée de débris prétendus antiques qui, cachés dans l'herbe, lui donnent un air de cimetière abandonné. Du milieu de cette herbe et de ces débris s'élèvent les deux églises les plus anciennes et les plus curieuses de ce pays si riche en monuments singuliers. Sainte-Marie, ou le *Dôme*, a été bâtie au VII[e] siècle des ruines d'une ville défaite par Attila, puis ruinée, puis reconstruite vers l'an mil avec les mêmes matériaux. ce qui la fait, au moins *matériellement*, plus vieille de deux siècles que l'église de Saint-Marc. Mais, soit par le fait de cette reconstruction qui la laisse pourtant encore presque contemporaine de la cathédrale de Venise; soit par la vertu d'une situation plus favorable, la cathédrale de Torcello a conservé un air de vigueur et de nouveauté, et n'a rien de l'aspect enfumé et de la majesté pesante du vieil édifice byzantin. Le temps a respecté ses mosaïques. Les dix-huit colonnes de marbre grec qui divisent sa nef sont droites et intactes.

Son pavage, pareil à celui de Saint-Marc, est resté plan et calme, soit qu'il ait été moins foulé, soit que le sol de l'île plus solide ait opposé plus de résistance, et n'a pas de ces ondulations tempétueuses qui arrêtent et font gauchir les pas dans l'obscurité de l'église métropolitaine. Au milieu de son île à peu près déserte, Sainte-Marie de Torcello me fit l'effet d'un temple délaissé par un peuple en émigration, et qui se serait conservé dans la solitude en attendant le retour des habitants. Son ancienneté d'ailleurs, outre la date exprimée par son architecture, est attestée par sa disposition même. On y retrouve l'antique séparation de la nef et du sanctuaire où, selon le rite primitif, les prêtres seuls pouvaient entrer. A l'intérieur de l'abside est adossée une estrade circulaire destinée au chapitre et que domine le siége de l'évêque, la *Cathedra*, qui a donné son nom aux églises épiscopales. Tous les détails de l'ornementation, sculptures, frises, incrustations, sont d'un style violent et sauvage, en dehors de toute tradition et de toute école, qui repose l'attention et rafraîchit la curiosité. Le bénitier proche de l'entrée est un débris païen d'une forme massive et dont la destination première reste inexplicable. Mais le témoignage le plus décisif de l'antiquité de cette église étrange, c'est sans doute les portes ou volants de pierre, percés de gonds en fer que l'on voit à l'extérieur, et qui rappellent l'usage des plus anciens temples de l'Orient.

L'autre église, Saint-Fosca, est précédée d'un péristyle octogone qui a toute la façon d'un temple antique et toute l'élégance de l'art grec dont le caractère se retrouve à la base et dans les chapiteaux des co-

lonnes. Saint-Fosca est, ainsi que Sainte-Marie, bâtie avec les matériaux de démolitions antiques : l'intérieur de l'édifice est blanc et nu ; lui aussi a l'aspect d'une vieille chose qui n'a pas servi et que le manque d'usage a préservée de la ruine. L'île tout entière d'ailleurs a ce même air d'abandon. L'herbe est haute, la verdure y est vivace comme elle l'est à peu près partout dans ces îles de la lagune où la vigueur de l'air marin triomphe des chaleurs desséchantes de l'été. Un pont de bois jeté sur un cours d'eau était envahi et comme enguirlandé par la végétation et par les fleurs et semblait de loin un arc de feuillages. — Du reste, nul bruit ; pas une âme. Le silence laissait entendre le gentil clapotement de la vague sur l'arène ; et pendant cette visite de deux heures au moins nous ne vîmes guère d'autres visages humains que ceux de la vieille femme, faisant office de custode des deux églises, et de deux petites filles qui l'étaient allé chercher à notre arrivée.

Ces deux enfants parurent très-intriguées par le travail silencieux auquel se livraient mes deux compagnons, peintres l'un et l'autre, et qui s'étaient établis devant le péristyle pour en dessiner les chapiteaux. Adossées contre le mur et s'épaulant l'une l'autre, elles observaient de loin le jeu des crayons avec autant de circonspection que s'il se fût agi d'une opération magique. La plus jeune des deux, petite fille de huit ou neuf ans, assez proprement vêtue, et costumée avec la solide élégance des enfants de paysans aisés, paraissait la moins timorée. Choisissant les moments où les dessinateurs tenaient les yeux baissés, elle s'a-

vançait, suivant une longue parabole, s'approchait avec une prudence de chatte, le pied suspendu et prête à la fuite, et tâchait, en filant le regard, de surprendre ce qu'il pouvait y avoir de si beau sur ce papier mystérieux. Puis, au moindre mouvement, elle reculait vivement jusqu'au mur, en mordant son doigt, signe évident de confusion et de perplexité. Les paroles encourageantes, les questions n'obtinrent longtemps pour réponse que des regards détournés et des rires étouffés sur l'épaule de sa compagne. Lorsqu'enfin elle fut bien convaincue que nous n'étions ni des ogres, ni des vampires, elle se décida à desserrer les dents et prononça distinctement ce seul mot : — *un sou ?*

— Un sou ! lui dit R... en prenant une mine grave ; est-ce qu'une fille comme toi doit demander un sou ? Un sou, c'est bon pour les mendiants ; mais une demoiselle vêtue comme tu l'es, qui as une belle robe, de beaux souliers, une chaîne au cou et des boucles aux oreilles, ne doit pas demander un sou.

— Eh bien, répliqua l'enfant avec un accent d'impatience, — donnez-moi un écu !

Certes, celle-là n'avait point été corrompue par « l'atmosphère empestée des villes. » Cette enfant élevée au grand air, à l'air pur et salubre de la lagune, chargé de sel marin et des parfums vivifiants des arbres résineux, était bien loin de la place Saint-Marc et du Lido. Et pourtant il lui paraissait tout simple de tendre la main à des étrangers. Je vais peut-être fâcher les économistes, mais il me semble que ce n'était pas là de la mendicité. Ce que demandait cette enfant, ce n'était pas une aumône, mais un présent ; et peut-

être n'eût-elle pas mendié pour ses besoins. — *M'ha riguardata, questo : paggherà la bottiglia !* « Il m'a regardée, qu'il paye à boire ! » dit un jour à ses compagnes une belle fille des environs de Naples, que j'avais admirée en passant. Depuis le jour où, selon Henri Heine, Eve éclairée sur sa nudité demanda une robe à son mari, lequel répondit à sa requête en lui passant une feuille d'arbre, il est dans la nature de la femme de tout demander. — Elle a tant à donner en retour ! Nos habitudes économiques ont dénaturé le don, en en faisant soit le salaire, soit l'aumône, don qui n'est pas toujours désintéressé. La paysanne napolitaine, se sachant belle, exigeait la *bottiglia*, comme un tribut dû à sa beauté : elle agissait suivant la loi de son pays qui est de ne rien montrer gratuitement et de lever impôt sur tous les yeux.

Quant à la petite Torcelliaise, qui n'était même pas une jolie enfant, elle n'avait ni loi, ni prétexte : elle demandait tout naïvement, pour avoir ; — parce que nous voyant étrangers, elle nous croyait riches, et que nous croyant riches, elle nous supposait généreux. Après tout, si nous n'étions pas des Anglais, nous n'étions pas non plus des *Tedeschi* ; et comment ne pas compter sur la générosité de gens qui perdaient si libéralement leur temps à flâner dans la campagne et à copier des chapiteaux ?

Elle ajouta, sans s'en douter, sa petite part aux plaisirs de cette journée, en nous montrant, après cette belle nature et ces belles ruines qui nous avaient charmés, le visage d'un enfant heureux.

. . . .

En quittant Torcello, il reste encore assez de jour pour aller visiter Saint-François-du-Désert.

Cette île a pris son nom d'un couvent de Franciscains qui y fut fondé, il y a des siècles, pour secourir et recueillir les pêcheurs et les passagers en perdition dans la lagune pendant les gros temps.

Le couvent, abandonné pendant la domination française, tombait en ruines lorsque, tout dernièrement, l'empereur d'Autriche entreprit de le restaurer. A en juger par les commencements, la restauration sera lente : le cloître et le jardin sont encore à l'état de chantiers de construction, et les pauvres moines se tirent d'affaire comme ils peuvent. Nous dûmes à cette circonstance la faveur de voir un couvent tout entier, tel qu'on le verrait sur le dessin de coupe d'un architecte. Le père hospitalier, qui souffrait visiblement de l'état misérable de son monastère, nous montra piteusement la chapelle, entièrement bâtie en charpente et en menuiserie, le bois lui paraissant sans doute une matière trop vile pour un sanctuaire. Cette chapelle avait pourtant bon air, et ne rappelait en rien ni une grange, ni un hangar. Le goût italien triomphait de l'infériorité de la matière employée, et, au moyen de combinaisons et d'enchevêtrements gracieux, avait fait un charmant édifice de ce qui n'eût été à Paris qu'une boîte ou un joujou démesuré (voir l'église Notre-Dame-des-Champs, rue de Rennes). Mais là où le bon père retrouva tout son orgueil, ce fut en nous exhibant deux grandes statues de plâtre colorié, l'une de saint

François, l'autre je ne sais plus de qui, dues à la munificence d'un pieux personnage, et qu'il avait déballées le matin même. Sa puérilité monacale s'amusait de ces deux poupées, qu'il destinait à la chapelle, et qui ne devaient pas en contrarier médiocrement l'harmonie. Il est certain que l'innocence de la vie claustrale développe chez ceux qui la professent un regain de la candeur et, pourquoi ne pas dire le mot ? de la niaiserie de l'enfance. C'est ce que prouve le goût passionné des religieuses pour les confitures et pour les chiffons ; elles jouent à la poupée avec la Madone et le Bambino.

Le père franciscain se délectait, sa bouche s'épanouissait, et ses yeux pétillaient de joie en considérant ses deux bonshommes ; et il dut nous trouver bien barbares de rester froids devant de tels chefs-d'œuvre.

Supposant que nous avions peut-être plus d'humanité que de goût, il nous fit voir les chambres destinées aux voyageurs ou, pour mieux dire, aux naufragés, et dont deux, réservées aux femmes, sont en dehors de la clôture. Toutes sont construites et meublées sur le modèle exact des cellules des religieux ; et c'est assurément tout ce qu'on peut prétendre de l'hospitalité d'un couvent. Encore cette hospitalité modeste est-elle peut-être un grand luxe. J'ai peine à croire, aujourd'hui que la lagune est si bien connue, et après qu'on a pris soin d'y marquer des routes en plantant des lignes de poteaux, que les pêcheurs, gens du pays, puissent s'y perdre. Il n'y a plus actuellement que les poëtes capables d'aller au Lido par la tempête.

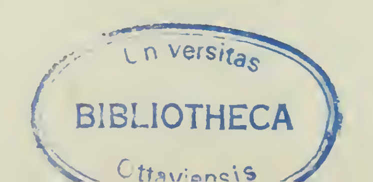
En nous retirant, nous traversâmes le réfectoire, où

le couvert était mis. Chaque père, ou frère, avait à côté de son assiette, outre sa cuiller et son couteau, une serviette proprement roulée dans un anneau : ce détail nous parut bon à relever dans un couvent de moines italiens.

Nous quittâmes l'île sous cette impression de mélancolie que l'on subit toujours en laissant des êtres vivants dans la solitude. Et pourtant, à en juger par notre conducteur, les moines de Saint-François-du-Désert ne paraissent pas trop affligés de leur isolement. Lui-même était un solide gars, carré d'épaules et épais du collier, à l'air résigné, mais point triste, ayant à la fois l'apparence vigoureuse de l'ouvrier et la mine patiente du vieux soldat.

Ils vivent là, les bons pères, tranquilles au milieu de leur désert d'eau, sous la garde d'un chien féroce, qui hurlait furieusement après nous en s'élançant de toute la longueur de sa chaîne. Le père, tout en nous rassurant sur la solidité de cette chaîne, ne doutait pas que si elle se fût rompue, c'en eût été fait de chacun de nous, d'un coup de dent.

Quelques arpents de terre à cultiver, les travaux du bâtiment, auxquels il faut quelquefois mettre la main faute d'ouvriers, et, à défaut des devoirs de l'hospitalité, dont l'occasion manque, les exercices de la règle, c'est assurément de quoi remplir la journée ; et peut-être les braves solitaires auraient-ils été étonnés d'apprendre qu'un voyageur, un vagabond, un étranger errant dans leur patrie, les trouvait à plaindre.



. . . .

Venise, ville de cent vingt mille âmes, a deux hôpitaux pour les fous, l'un et l'autre fort peuplés. Je n'en suis pas surpris : la folie est une fin toute naturelle pour un peuple ruiné et découragé. Les moralistes trouveraient peut-être la cause de ce fait dans les émotions du jeu de la loterie, qui est la passion dominante du peuple vénitien : mais il me semble que la misère et le désœuvrement suffisent.

Un de ces hôpitaux forme un service séparé à l'hôpital civil, situé près de la belle église de *San Zanipolo* (Saints Jean et Paul), devant laquelle l'aventurier Colleoni fait faction à cheval depuis cinq cents ans. L'hôpital occupe les anciens bâtiments de la confrérie de Saint-Marc, construits au XVe siècle par Martin Lombard, qui y mit une des plus élégantes et des plus riches façades qui soient à Venise. Les anciens établissements religieux n'ont pas grand'chose à faire pour se transformer en hospices, ou plutôt ils sont des hospices tout faits. Les longs corridors, les infirmeries, les chapelles sont tout prêts pour les besoins du service. Les malades y sont à l'aise dans les hautes salles, et les cloîtres à galeries leur font d'admirables promenoirs.

L'hôpital civil de Venise est immense et la partie réservée au traitement des aliénés est considérable. Il m'a semblé que la même disproportion constatée par les statisticiens entre les populations féminine et masculine de la ville se retrouvait dans ce lieu de misère et que les femmes y étaient en majorité. Les folles sont en liberté dans un vaste cloître, assises ou couchées à

l'ombre des galeries, toutes chantant, criant, parlant avec un bruit qui n'est ni la rumeur de conversations confuses, ni même le tumulte de la dispute, mais plutôt le vacarme étourdissant d'une volière ou d'une ménagerie. Sauf le vêtement et la couleur des visages, on pourrait se croire dans un bazar d'esclaves abyssiniennes en récréation ; les gestes et les exclamations qu'elles adressaient au médecin que j'accompagnais aideraient à l'illusion. J'en ai vu peu de jeunes, encore moins de belles. Une pauvre vieille édentée et rechignée, à qui l'on venait de mettre les poucettes, s'en allait en larmoyant au dortoir. Une autre, qui se croyait guérie, poursuivait le docteur de ses réclamations de mise en liberté. A part l'uniformité du costume, qui se compose d'une camisole et d'une jupe de toile bleue, elles ne me parurent pas tant différentes des autres vieilles dont j'ai déjà parlé, qui circulent librement dans les rues de la ville. Et, en effet, peut-être n'y a-t-il entre elles d'autre différence que celle de la veille au lendemain.

L'autre hôpital est encore un couvent, mais un couvent qui a gardé sa forme et sa règle. Il est situé dans l'île de San-Servolo, que l'on voit des jardins publics, et desservi par les frères de Saint-Jean de Dieu. C'est là que Théophile Gautier, que je rencontre partout à Venise, mais que je n'évite nulle part, a remarqué le premier les fresques chimériques peintes avec la furie du délire par un pensionnaire de l'hospice sur les murs du jardin. Ce cas de folie pittoresque n'est pas unique. Plusieurs d'entre les malades en sont possédés et barbouillent à qui mieux mieux les murailles que les

pères doivent être obligés de faire blanchir de temps en temps pour subvenir à cette production insensée. N'est-il pas remarquable d'ailleurs que Venise, la patrie colorée des coloristes, ait produit la folie de la couleur, de même que la vie extatique des cloîtres a produit la folie de la croix ? Peut-être y a-t-il là quelque loi mystérieuse à étudier. Serait-ce l'effort du génie national opprimé depuis un siècle faisant irruption dans les cervelles et tournant en démence faute d'application et de l'instruction nécessaire ? Cette supposition, si subtile et forcée qu'elle paraisse, mérite néanmoins d'autant plus d'attention que le caractère général et commun des peintures exécutées par ces malheureux à l'esprit troublé est précisément l'abondance, la copiosité, la fougue que l'on remarque dans les fresques des anciens maîtres vénitiens, par exemple, sur les murs de l'escalier de la *Scuola* de Saint-Roch ou au plafond de Saint-Pantaléon. Le fou mentionné par Théophile Gautier entassait sous des portiques des ménageries impossibles d'animaux fantastiques et cauchemaréens. Le *mien* peignait des foules désordonnées d'hommes et de chevaux s'engouffrant sous des galeries, ou débordant de portes trop étroites. Toujours l'amour du nombre, de la multitude, de l'accumulation. Et certes, par l'imagination seulement et sauf le talent et le savoir qui leur manquent, ces maniaques furibonds rappellent plus le Fumiani et les peintres de l'escalier de Saint-Roch que les artistes minutieux et mièvres, dont les tableautins m'empêchaient à l'Académie des beaux-arts d'admirer Verrocchio, Pâris Bordone et Tintoret. De sorte que,

parmi les contemporains, ceux qui paraissent avoir gardé si peu que ce soit de la tradition des maîtres sont, non pas les académiciens, mais les fous.

III

. . . .

Le couvent arménien de San Lazzaro fait un contraste agréable avec la solitude austère de Saint-François du Désert et les navrants spectacles de San Servolo. Ce n'est plus ni le silence du cloître, ni la douloureuse horreur de l'hôpital ; c'est la vie monastique prise du côté littéraire et mondain. La communauté des Arméniens mekhitaristes est à la fois une académie, un collége et une imprimerie; et c'est le sourire aux lèvres, la plume à l'oreille et le livre en main que les pères vous accueillent et vous font les honneurs de leur île. L'île même, avec ses jardins verts et fleuris, ombragés de berceaux de vignes, est d'un aspect riant, semi-coquet et doctement gai, qui fait songer à Tusculum et aux promenoirs d'Académus.

C'est au commencement du siècle dernier que la colonie arménienne de Venise fut fondée par le bienheureux Mekhitar, un grand patriote, un saint prêtre, un savant lettré, également zélé pour la pureté du culte, pour la science, et pour la gloire de son pays, et qui a consacré son triple enthousiasme dans la règle

du couvent qu'il a fondé ; car les moines mekhitaristes prient, étudient et enseignent. Leur imprimerie est un atelier d'active propagande pour la littérature et la civilisation arméniennes. En moins d'un siècle, les pères de la congrégation, dont quelques-uns sont connus de toute l'Europe savante, ont doté leur pays d'une histoire complète, d'une géographie, d'un dictionnaire, d'une grammaire générale et d'un poëme épique : qu'on nous cite beaucoup d'académies aussi laborieuses ! Ils ne se sont pas contentés de faire connaître l'Arménie à elle-même et à l'Europe ; ils ont voulu envoyer l'Europe à l'Arménie, et le nombre d'ouvrages historiques, scientifiques et littéraires, qu'ils ont traduits des diverses langues européennes est considérable. On trouve même sur leur catalogue deux auteurs contemporains, lord Byron, dont on a traduit un recueil de poésies choisies, et M. Jules Sandeau, qui, pendant son voyage à Venise, s'est mis en relation avec les pères mekhitaristes. Je cite ce fait pour piquer d'émulation nos confrères ; car ce n'est pas peu de chose que d'être traduit en arménien, et si Chateaubriand avoue qu'il tressaillit d'aise en trouvant sur une table d'auberge une traduction en grec moderne de son roman d'*Atala*, qu'eût-il fait en se voyant reproduit dans la langue parlée sur l'Ararat ?

Le souvenir de lord Byron est partout dans l'île de San Lazzaro. On sait que le lord, pendant son séjour à Venise, fit de fréquentes retraites au couvent mekhitariste, et qu'il entreprit même d'apprendre la langue arménienne sous la direction du vénérable père Pascal Aucher, que j'ai pu voir encore, aveugle et

presque centenaire, prendre l'air dans les jardins. La retraite était bien choisie pour une âme endolorie comme la sienne, meurtrie par mille luttes et exaspérée par la persécution. Quels bains de calme il put prendre dans ces salles tranquilles ! quels bains d'oubli dans ces jardins silencieux ! et comme ces robes noires, ces barbes touffues et ces bienveillants visages devaient reposer ses yeux de l'aspect roide et menaçant de ses ennemis les parlementaires et les cantistes ! — « Par manière de divertissement, écrivait-il à son éditeur Murray, j'étudie tous les jours la langue arménienne dans un monastère arménien. J'ai trouvé que mon esprit manquait de quelque chose d'ardu, pour s'exercer; et, comme c'est l'amusement le plus difficile que j'aie pu me procurer ici, je l'ai choisi pour ma torture d'attention... je persévérerai. » Le remède était violent, mais éminemment pratique ; et, dans les grandes douleurs, je ne vois rien de mieux à conseiller que l'étude des nomenclatures et des vocabulaires. Byron persévéra ainsi qu'il se l'était promis, au point de pouvoir travailler à une grammaire anglaise-arménienne qui s'imprimait alors à San Lazzaro. Il est vrai qu'il ne faisait que traduire en anglais une grammaire italienne déjà publiée par son maître, le père Aucher. Les pères ont placé sous verre, dans leur bibliothèque, une page autographe de ce travail de lord Byron; et l'on montre encore, à l'extrémité des jardins, contre le mur de la terrasse qui domine la mer, un bosquet isolé où le grand poëte venait s'asseoir et contempler la lagune.

Il est certainement intéressant d'observer le mou-

vement d'expansion de ce vieux peuple, le premier né du monde, et qui semble rajeunir en ce moment, en se mêlant à la civilisation active de l'Occident. La colonie des Arméniens à Venise n'est pas restreinte à l'île de San Lazzaro : ils possèdent dans la ville un collége où les familles arméniennes envoient leurs fils chercher l'éducation européenne. Ils en avaient autrefois un autre à Padoue, que, dans ces dernières années, on a jugé à propos d'éloigner et de transporter à Paris.

Dans ces deux colléges cent jeunes gens reçoivent une instruction complète et retournent ensuite dans leur pays où ils remplissent avec distinction les divers emplois de la vie civile. J'ai rarement rencontré des visages plus intelligents et plus sympathiques que ceux de ces jeunes Arméniens. Leurs yeux longs, à prunelles violettes, triomphent de la langueur orientale par la flamme d'un esprit ardent et curieux. Dans la démarche et dans le geste ils n'ont gardé de la mollesse asiatique que la grâce. Ceux d'entre eux qui parlent le français le parlent très-purement, et le doux parler arménien donne à leur prononciation un charme particulier. On a dit des Persans qu'ils étaient les Gascons de l'Orient; ceux-ci en seraient plutôt les Languedociens alertes et affables, gais sans tumulte et actifs sans violence. Chez tous, maîtres et élèves, on retrouve au même degré la même passion, profonde, dominante, militante : l'amour de la patrie, de la patrie pour elle-même, sans condition, ni ambition. Ils ont la nostalgie de leur vieil Éden, de leurs prairies fertiles, de leurs montagnes neigeuses traversées par

des fleuves torrentueux. C'est l'œil de l'esprit tourné vers l'Arménie qu'ils étudient et qu'ils enseignent. C'est à elle qu'ils reportent leurs travaux, leur savoir et leurs espérances. J'ai lu dernièrement le discours prononcé en 1863, au collége de Paris, par le P. Léon Alishan, à l'occasion de la distribution des prix. Ce discours est un poëme, un cantique fervent et palpitant à la gloire de l'Arménie. On croit voir en tournant les feuillets de la brochure se déployer un de ces beaux châles de l'Inde et de la Perse, où sont brodés et semés en constellations éclatantes toutes les productions du pays, plantes, oiseaux, quadrupèdes, minéraux ; et les astres du ciel, et les fleuves et les montagnes, et les palais et les temples, et les habitants eux-mêmes, les rois sur leurs trônes, les guerriers sur les éléphants, les chasseurs sur leurs coursiers lancés au galop à la poursuite de gibiers chimériques. Ainsi dans cette épopée classique, dans ce *Ramayana* improvisé par un pédagogue, nous voyons passer devant nos yeux éblouis le Massis, montagne géante aux flancs de basalte, encapuchonnée d'une neige éternelle ; l'indomptable Araxe roulant des flots de jais sur des blocs volcaniques ; le Mont des Fleurs, le Djorokh et ses cascades qui dépassent en beauté terrible celles du Niagara ; la fleur de sang, ou *sang des fontaines*, dont le rouge vif éteint la pourpre ; le *miel d'air*, émanation généreuse des bois résineux ; la pomme d'Arménie, fruit parfumé « couleur d'aurore, » disent leurs poëtes, et l'*hamaspure*, la plante à douze tiges, épanouissant sur le flanc rocailleux des monts ses fleurs éclatantes, l'hamaspure, fleur merveilleuse, pommier de cet Éden

terrestre, qui doue de la clairvoyance universelle les yeux qui l'ont regardée. Voici les étangs poissonneux et dans les fleuves rapides, le djanar, long comme un serpent, le loch, gros comme un cétacé, et le saumon monstrueux et agile qui remonte les cascades. Du fond des crevasses de l'Ararat, le tigre et la panthère s'élancent et bondissent dans la ravine où galope l'onagre. Plus loin, les flancs de la montagne s'entr'ouvrent et montrent l'or et l'argent, et tandis qu'au haut des pics les volcans flamboient, sur les plateaux échelonnés, dans les prairies aériennes hennit et caracole le Nejouyk, le beau, le blanc Nejouyk, fils du vent et des sources, le coursier de Job et d'Homère, qui combattit aux champs de la Troade et pourvoyait les marchés de Tyr. Est-ce tout ? ne voyons-nous pas encore les palais cyclopéens taillés dans le porphyre du roc et les ponts légendaires enjambant les ravins et les torrents. Et enfin, après tant de merveilles, en voici une autre non moins grande, non moins admirable, le miracle de la foi et de l'espérance.

Qu'est-ce que cette porte mystérieuse dont parlent ces missionnaires inspirés et dont ils croient tenir la clef enchantée dans leurs mains? Allons-nous assister à un réveil, à une renaissance, à une explosion de l'Arménie? Ses enfants vont-ils se répandre en conquérants sur le monde?

Ah! c'est que ce pays qu'ils célèbrent et qu'ils chérissent n'est pas seulement pour eux le pays du passé, la terre biblique; il est le pays éternel, le pays de l'avenir. Pour eux sa mission n'est pas finie; et en effet ne serait-il pas permis de rêver une destinée brillante

pour ce peuple sans cesse renouvelé dans ses forces vives et à qui il suffit de se rapprocher un instant de l'Europe pour se trouver au niveau de sa civilisation et de son esprit? Entre la Perse énervée et la Caucasie esclave, l'Arménie vivace s'agite et s'instruit : elle mérite de vivre. Nation militaire et lettrée, elle nous ressemble et nous recherche. Et j'avoue que j'ai plaisir à voir cet aîné des peuples, dont l'histoire commence au lendemain de la création du monde, réclamer sa part de puissance et de liberté.

. . . .

J'avais reçu dès ma première visite à San Lazzaro l'invitation d'assister à la fête alors très-prochaine de l'Assomption ; et cette fête arrivait à propos pour satisfaire la curiosité qu'on m'avait donnée des cérémonies de l'église arménienne. Les Arméniens mekhitaristes, qu'il ne faut pas croire schismatiques sur la foi de Daru et de quelques voyageurs étourdis, puisqu'au contraire l'œuvre principale de la vie de Mekhitar a été de ramener les sectes dissidentes de l'Orient sous l'autorité du pape de Rome, ont conservé dans leur pureté primitive les rites de leur église. Le sacrifice qu'ils célèbrent est le même que l'on célèbre dans nos églises catholiques d'Europe. Il n'y a de différence que dans les cérémonies, qui se ressentent de l'amour des Orientaux pour la pompe, pour le luxe des costumes, des tentures et des parfums.

Nous arrivâmes, par une chaleur à allumer la lagune, à San Lazzaro, où abordèrent en même temps que nous

les élèves du collége arménien de Venise et quelques étrangers invités comme nous. Depuis le matin, la bannière ottomane flottait au haut d'un long mât placé à l'extrémité de l'île, car les Arméniens, bien que chrétiens et catholiques, sont sujets du sultan. Qu'on n'imagine pas après cela un couvent bâti à l'orientale, avec des colonnettes et des coupoles : les pères mekhitaristes ont accepté le couvent tel qu'il leur a été cédé en 1717 par le sénat de la république de Venise, ou plutôt ils ont relevé sur place les ruines de l'ancien hospice des lépreux ; car l'île de Saint-Lazare, ainsi que son nom l'indique, était autrefois une léproserie. C'est aujourd'hui un véritable couvent de bénédictins avec cloîtres, galeries et salles d'étude, et où il n'y a rien d'oriental que le nom du fondateur et la bannière du souverain. La chapelle restaurée par Mekhitar parait bien pauvre et bien nue à des yeux habitués aux magnificences des églises vénitiennes, dont la moindre a sur ses murs de quoi se faire rebâtir au besoin. Elle avait toutefois assez grand air dans ce jour de fête où les touffes de fleurs et de feuillages remplaçaient les bas-reliefs et les rinceaux, et où l'encens prodigué formait comme un jubé de vapeur entre l'autel et la nef. Les fenêtres étant restées toutes ouvertes à cause de la chaleur, les rideaux de soie rouge chassés au dedans par la brise de la lagune, roulaient et tourbillonnaient avec ces flots de fumée blanche, et complétaient l'effet bizarre de la cérémonie.

La plus grande singularité du rite arménien, c'est sans doute la psalmodie, qui ne ressemble ni au plain-chant, ni au chant grégorien. Les chantres arméniens

célèbrent la messe dans leur idiome national ; et c'est peut-être l'accent du pays qui les fait nasiller et chanter moins par la bouche que par les narines.

Ce n'est pas même un chant ; et il paraît douteux que cette psalmodie soit notée ni composée, tant il est difficile aux oreilles européennes d'y trouver ni mesure, ni mélodie. C'est une sorte de bêlement vague et prolongé, comme les montagnards de certains pays en tirent de leur musette. L'un des chantres entonne et fait entendre, comme au hasard, deux ou trois sons qu'il cadence et qu'il file arbitrairement ; le chœur reprend quelques tons plus bas, chacun chantant pour son compte et sans souci du contre-point.

Cependant cette psalmodie hésitante et titubante dans le commencement, comme les premiers élans d'un oiseau de grand vol, arrive à la fin à une certaine majesté par l'effet des masses vocales. Ces cantilènes monotones bercent l'esprit et agissent sur la pensée de même que tous les bruits confus de la nature, comme le roulement des vagues et la rumeur des forêts. C'est un encens vague et excitant comme l'autre, un encens sonore qui sans doute n'agrée pas moins à la divinité que le rhythme parfumé.

Au moment de la consécration un rideau sépare le sanctuaire de la nef.

Au reste, le bas peuple de Venise sait parfaitement qu'il est uni de foi avec ces hommes qui ne parlent ni ne chantent comme lui ; j'ai vu ce jour-là des gondoliers et des paysans à genoux sur la pierre accompagner dévotement de leurs prières ces chants qu'ils ne comprenaient pas.

L'office achevé, les invités se rendirent dans les bâtiments du couvent et commencèrent processionnellement la visite des deux bibliothèques, du cabinet de physique et des ateliers d'imprimerie. La bibliothèque de San Lazzaro est digne d'une congrégation savante et lettrée, et tenue avec le soin qui distingue les bibliothèques conventuelles. On y trouve, outre les quinze mille volumes qui la composent, la réunion de tous les ouvrages sortis des presses de la maison, une collection de médailles et une quantité d'objets précieux, antiquités, papyrus, instruments d'optique, etc., que tous les *guides* ont dénombrés. Mais ce qui prime de beaucoup comme intérêt, comme rareté et comme beauté, toutes les belles et rares choses rassemblées dans ces galeries, c'est une riche collection de manuscrits arméniens, malheureusement impossibles à décrire à cause du nombre et de la variété, et où la patience et la minutie monacales se combinent avec l'éclat des couleurs et le grand goût d'ornementation des Orientaux.

L'imprimerie des PP. Mekhitaristes en remontrerait pour l'ordre et la propreté à toutes les imprimeries de Paris ; et qu'on ne croie pas à une imprimerie-joujou destinée à la récréation des moines : c'est un atelier sérieux, admirablement outillé et dans lequel fonctionnent chaque jour de nombreux ouvriers sous la direction des religieux. Le produit des presses nourrit ce couvent où vivent soixante pères, sans compter les frères et les novices. En 1855, l'imprimerie de San Lazzaro a obtenu une médaille d'honneur à l'Exposition universelle de Paris.

L'endroit le plus fréquenté dans les jours de fêtes

publiques est la librairie, où les visiteurs sont admis à inscrire leur nom sur un registre permanent auquel d'augustes et illustres signatures ont déjà donné l'importance d'un monument autographique. Les bourgeois de tous les pays, et notamment les bourgeois de Paris, ne résistent pas à l'envie de graver leur nom sur l'airain à la suite de ceux de lord Byron et de toutes les têtes couronnées de l'Europe.

La fête se termina par une distribution de confitures de roses et d'eau glacée qui fut pour moi un avant-goût des friandises constantinopolitaines.

. . . .

On quitte Venise comme on quitte tous les pays que l'on visite en voyage, au moment où l'on commence à la connaître et à la comprendre.

L'impression des premiers jours, je l'ai dit, est l'accablement : on succombe sous le poids de l'admiration et des souvenirs.

« Que suis-je pour hanter ces palais faits pour un peuple de princes, de souverains libres et victorieux ? que suis-je pour marcher dans leur ombre, et pour refléter ces peintures splendides, pages héroïques écrites par des demi-dieux ? En ai-je le droit ? » Et l'on craint en marchant dans les galeries d'entendre le rire des augustes fantômes qu'on éveille.

Il faut du temps pour que le calme se fasse dans l'esprit et pour dégager cette conclusion si simple, qu'on n'est après tout ni un habitant, ni un citoyen,

mais un passant. Cette pensée soulage en diminuant la hauteur de la comparaison.

Et puis, sous la Venise pompeuse des anciens jours, il en est une plus humble que l'on coudoie et avec laquelle il est aisé de se familiariser.

Il a été dit cent fois que Venise est une tombe. C'est une tombe, en effet, et une tombe à étages : ses édifices et ses palais sont les parois et les ornements du cénotaphe où gisent les cadavres d'une succession de Venises différentes.

Il y a d'abord la Venise guerrière et conquérante, la Venise des croisades, reine des mers, étendant ses conquêtes de la Lombardie à l'Archipel, et battant l'empereur d'Allemagne à Melloria.

Il y a la Venise de la Renaissance, de Sansovino, de Veronèse, de Géorgion, de Titien et des Zuccatti. — Puis la Venise, riche encore et vivant sur sa gloire ; la Venise du président de Brosses, joueuse, intrigante, cancanière et libertine.

Puis enfin, il y a la Venise diminuée et humiliée de Charles Gozzi, détournée de ses instincts nationaux, vouée au faux goût français et se distrayant de temps à autre à rire d'elle-même, aux comédies *flabesques* du théâtre San Samuel.

Sur cette poussière séculaire vit la Venise actuelle, asservie, ruinée, sans espoir. Et c'est peut-être la conscience de sa déchéance qui rend le peuple de Venise si insouciant et si facile à vivre.

Il sait que ces bâtiments superbes ne sont point à son usage, et qu'il n'a rien de commun avec ces chefs-d'œuvre et ces souvenirs. Et dès lors autant vaut s'af-

franchir décidément de ce passé qui l'écrase. Mieux vaut mendier et vivre au jour le jour que de plaider avec son sang et ses larmes pour recouvrer un héritage impossible.

Un soir, au balcon du palais Jiustiniani, dont le propriétaire actuel, le peintre Schiavoni, fait les honneurs avec la plus gracieuse hospitalité, une dame nous faisait remarquer avec tristesse la solitude du grand Canal, jadis la promenade, le *cours* de l'aristocratie vénitienne, et où se perdaient ce soir-là deux barques éloignées, louées probablement par des étrangers.

— Hélas ! oui, Madame, le grand Canal est désert. Et la place Saint-Marc est déserte aussi ; à moins que vous ne preniez l'agitation stérile de passants curieux pour le mouvement d'un peuple en circulation, ce qui ne serait pas moins insensé que de prendre un hôtel garni pour une habitation. Et non-seulement la plaee et la rue sont désertes, mais les maisons sont vides. Regardez d'un bout à l'autre de cette S et sur ses deux bords : ne voyez-vous pas que le palais Foscari est une caserne et le palais Grimani un bureau de poste ? Le palais Farsetti n'est-il pas une *municipalité ?* Dieu nous bénisse ! de toutes les nobles demeures qui bordent cette rue silencieuse, les plus animées et les mieux conservées sont encore celles que le destin ironique a converties en auberges ! Quant à celles qui ont l'honneur d'appartenir à des danseuses, à des banquiers ou à des princes : voyez-les, elles sont fermées; il n'y manque que l'écriteau. Aussi, ne disons plus que cette ville est déserte : elle est morte, elle n'a plus d'âme ; c'est un squelette habité par des parasites. Et

c'est pourquoi, malgré la beauté du ciel, malgré l'agréable mariage de la brique et de la pierre qui partout égaye les façades, malgré le plaisir sans cesse renaissant et toujours varié de l'admiration, il vous reste au cœur une secrète tristesse, mélange de respect, de pitié et de regrets.

. . . .

Tout est souvenir à Venise : le gondolier qui m'a promené ce matin est ce vieux Beppo, autrefois serviteur de lord Byron, et qui, dit-on, garde encore la barque armoriée de son ancien maître.

Quoique parlant assez passablement le français, il n'a pas songé un instant à se parer devant moi de l'honneur d'un si illustre service, à quoi n'aurait pas manqué un domestique lombard ou napolitain. Ce n'est qu'après une tournée de deux heures et demie, pendant laquelle nous avons visité les deux Ghetto, Santa Maria dell'Orto et les Scalzi, qu'un ami, chez lequel je descendis, me révéla la bonne fortune que j'avais eue d'être conduit par un gondolier historique.

Le vieux Beppo, qui a fait fortune, est propriétaire et loue des logements ; quant à louer ses souvenirs, il ne daigne. Il pense, sans doute, que les voyageurs du temps présent sont trop légers d'esprit pour mériter de si hautes confidences. Peut-être aussi s'est-il lassé à parler du lord, de ses gestes et de ses aventures, à des sots qui ne l'ont point compris.

Toujours est-il que cette discrétion, si peu en usage parmi les gens à gages, m'a étonné, et même. jusqu'à

un certain point, affligé. Évidemment Beppo nous méprise. C'en est encore un, à Venise, qui a rompu avec le passé, prend le temps comme il vient, et se soucie d'un étranger comme d'un florin.

. . . .

. . . Quant à moi, mon choix est fait. Je laisse à de plus forts et à de plus haut-planants la plénitude de l'admiration et les voluptés d'une curiosité sans mélange. Soit faiblesse, soit manque d'enthousiasme, je ne puis me distraire de l'idée de cette décadence et de ce deuil de tout un peuple. Et partout, à Saint-Marc et à l'Académie, sur la lagune et dans la campagne, j'entends résonner la note triste.

Ma Venise d'adoption, celle où j'ai vécu, et que je retrouve dans mes souvenirs, ce n'est ni la Venise triomphante, ni la Venise glorifiée ; non pas même la Venise folle et étourdissante qu'a traversée M. de Brosses. C'est la Venise misérable et lamentable de Carlo Gozzi.

Oui, c'est bien lui : — ce pauvre homme ennuyé de tout, fatigué de tout, traînant avec dégoût une existence vouée aux mécomptes (*contra-tempi*), plein d'indignation et d'ardeur sous son apparence résignée, et n'arrivant, pour toute prouesse patriotique, qu'à une émeute d'un jour contre les francomanes et l'abbé Ghiari, disparaissant enfin dans une tourmente, sans que l'on sache comment, ni à quel jour, ni en quelle année : c'est bien là, c'est bien lui le dernier Vénitien.

Je le vois tel que ses ennemis l'ont dépeint, maigre,

pâle et voûté, marchant lentement, les mains derrière le dos, et se chauffant au soleil sur la petite place San-Mosè, où il s'est exilé par pudeur, ne voulant plus même aller à Saint-Marc.

« Dans cette ville où partout on babille, lui seul, dit Chiari, ne dit rien ! C'est un seigneur comte encore plus triste du plaisir des autres que de ses chagrins et de ses procès. »

Et que dirait-il ? S'il se mettait à parler, sans doute, il n'aurait pas de sitôt fini. Mais à quoi bon ? Il berce ce vieux peuple enfant de ses contes de nourrice. Il écrit pour lui *les Trois Oranges*, *Turandot*, *la Femme-serpent*, *le Monstre bleu* et *l'Oiseau vert* ; et il les écrit en dialecte vénitien, pour lui rendre, avec l'usage de son idiome populaire, l'amour du génie national et le souvenir des aïeux. Rien n'y fait : le peuple, un moment distrait, retourne aux imitations de Goldoni et aux paradoxes critiques de Xavier Bettinelli. A la fin, il parla, et parla de lui-même. A l'âge de soixante ans ou approchant, il se résolut à écrire des Mémoires et à mettre le public dans la confidence de ses pensées et de ses mésaventures. Et, par une coïncidence remarquable, l'histoire de sa vie est, à peu de chose près, le miroir de l'histoire de son temps et de son pays. Avec les meilleures intentions du monde, avec les dons les plus heureux et les plus rares, le pauvre Gozzi n'aboutit qu'au malheur dans toutes les voies : procès perdus, déceptions en amour, services méconnus, efforts inutiles, déroute complète de ses espérances et de ses ambitions littéraires, succès de ses rivaux, sans parler des mille tracasseries, des persécutions réelles ou ima-

ginaires dont il a fait le dénombrement pitoyable dans son adorable chapitre des *contratempi*; et, enfin, dernier coup, et qui dut être le plus cruel de tous pour ce cœur de poëte patriote et de patricien, descendant des Gozzi de Raguse et des Tiepolo, le désastre et l'asservissement de sa patrie, de sa patrie à laquelle il survécut et qu'il ne cessa de pleurer, doutant de tout, de la philosophie, de la justice, et de l'avenir du monde.

Eh bien! que fait autour de lui ce peuple, ce peuple qu'il chérit et qu'il voudrait sauver? Ce peuple se ruine; il se déprave d'esprit et de cœur; il oublie sa langue et son génie, et se pâme d'aise et d'admiration à de plates imitations du chevalier Destouches; brave, il se fait battre et se laisse rayer du livre des nations, après avoir été la plus grande puissance maritime du vieux monde.

Ce peuple et cet homme, c'est tout un. Gozzi, je le répète, est le dernier des Vénitiens. Avec lui encore Venise s'indigne, résiste et espère : après, plus rien!

Venise subit aujourd'hui le plus terrible des *contratempi*. La misère et la conquête, ce n'est rien, si l'on sait où cacher sa misère, si l'on sait échapper aux conquérants par la souplesse et la résignation. Mais la misère au milieu du luxe, la dépendance en face des témoins de sa liberté et de sa puissance, voilà ce qui est amer et dérisoire. La misère dans une ville de palais bâtis par les maîtres de Palladio, avec la gloire de Venise pendant aux plafonds et ses exploits peints sur tous les murs, c'est là ce qui rend Venise plus triste que la tombe même; triste comme un lendemain de fête, ou comme le retour d'une mascarade.

On peut y vivre cependant, pourvu qu'on ait les nerfs souples et que l'on porte bien la mélancolie. On peut y vivre comme y vivait Gozzi, en philosophe, et surtout en philosophe péripatéticien. On aurait quelque part, loin des palais, sur le quai des Zattere, par exemple, ou sur les Fundamenta nuove, derrière le Canareggio, une petite maison bien aérée, avec la gondole sous ses fenêtres. On aurait, le matin, la promenade, et, le soir, la musique à la place Saint-Marc. La journée se passerait à l'académie des Beaux-Arts et dans les galeries particulières, ou en excursions dans la campagne; on pourrait même aller lire et travailler sous le plafond de Véronèse, à la bibliothèque du palais Ducal, où, par parenthèse, l'abbé Valentinelli vous montre les dos de sa collection d'*Aldes*, avec une rapidité à vous donner la fringale.

On aurait ainsi une petite existence calme et douce, de lettré et de dilettante, fort supportable à tout prendre, et même agréable, une vie *chuchotée*, très-commode à des tempéraments mélancoliques, mais qui serait la rouille de l'ennui pour ces natures agissantes et fécondes qui se sont fait un besoin de l'émulation.

Mais quel charmant berceau pour la paresse ! Quel délicieux bain de silence et de repos et de contemplation oisive! Et au fond, n'est-ce pas l'activité qui a tort? Émulation ! n'est-ce pas elle le monstre qui a enfanté la loi sauvage de la production forcée? La vapeur fait des œuvres ; mais pourquoi les chefs-d'œuvre ne se feraient-ils pas en se promenant?

Chose remarquable : à Venise, tout le monde parle

bas (sauf, bien entendu, les cris des gondoliers). Seul même, on n'y élèverait pas la voix. La gaieté aussi y est modérée : le rire est intérieur et n'éclate jamais, si ce n'est par surprise, forcé par les bouffonneries d'un gamin ou par les grimaces d'un visage burlesque. Il est vrai qu'il n'en est pas de même à Venise qu'à Paris, où le fracas des voitures et des chevaux oblige continuellement à hausser le ton. Mais est-ce seulement l'absence de bruit qui fait ainsi baisser le diapason de la parole humaine? Non, le silence, la mélancolie sont d'ordre public à Venise ; et l'on ne m'ôtera pas de l'esprit qu'il entre dans cette modération quelque dose de ce sentiment de respect et de décence qui fait que l'on parle bas dans une église, dans un cimetière ou dans la chambre d'un moribond.

Ah! que les nations respectent ce deuil! Et que l'Autriche, puisqu'elle possède aujourd'hui Venise, prenne son parti de l'inaffection de ce peuple. Qu'elle cesse d'attrister cette ville enchanteresse par l'appareil de ses baïonnettes et de son artillerie, et qu'elle remplace son armée d'occupation par une garnison de ces gens à collet rouge ou vert, qui, dans toutes les capitales du monde, conservent et gardent les bibliothèques et les musées. Et que Venise devienne ce qu'elle doit être véritablement dans l'avenir : la Pompéïa du moyen âge italien ; la relique étincelante d'un temps merveilleux où le génie humain fit explosion et se manifesta avec un éclat sans pareil dans sa triple puissance de force, de beauté et de richesse ; un champ neutre et respecté ouvert à l'admiration et à l'étude, et finalement un spectacle et une ville de plaisance pour

tout ce qu'il y a en Europe de poëtes, d'artistes, de lettrés, d'enthousiastes et d'amants sincères de la beauté et du passé [1].

[1] Depuis que ces lignes ont été écrites (1865) les Autrichiens ont quitté Venise. Je n'y suis pas retourné depuis lors. On m'écrit que la misère y est grande : pourtant Venise s'agite et s'anime; elle rallume ses fourneaux et travaille, l'œil tourné vers Suez qui peut lui rendre le commerce de l'Orient. A l'exposition universelle de 1867, Venise a envoyé un verrier-mosaïste, M. Salviati, que la Commission a fait chevalier de la Légion d'honneur. Les Vénitiens n'auront à regretter de l'occupation autrichienne que les concerts de musique militaire.

V

DE VENISE A PÉRA

TRIESTE — CORFOU — SYRA — LA CORNE-D'OR

I

Passer de Venise à Trieste, c'est passer du rêve à la vie.

On n'imaginerait pas de contraste plus complet que celui de cette tranquillité, de ce silence, de cette paresse superbe entre des palais inhabités, avec l'activité, le tumulte, le bruit de ce port de commerce encombré de navires et dont les quais résonnent incessamment sous le poids roulant des chars à bœufs et des brouettes de fer.

Les derniers moments d'un séjour à Venise sont une angoisse véritable, tellement on a conscience de quitter le beau pour le hasard, et le doux-vivre pour la fatigue.

La gondole vous dépose sur les marches de l'*embarcadère*, et vous tourne le dos pour retourner à son lac. C'est comme un retour de Cythère, où Watteau aurait peint, pour faire pendant à son embarquement, deux

rameurs ironiques repoussant de l'aviron la terre ferme, où l'éconduit demeure contristé au milieu de ses malles, devant la porte d'une usine.

Charles Nodier a fait une description mélancolique de la route de Trieste à Venise. L'impression est la même pour aller de Venise à Trieste.

Après qu'on a passé Mestre et Trévise, on traverse de vastes plaines sablonneuses et argileuses, lagunes pendant l'hiver, et que l'été dessèche. Le chemin de fer parcourt des paysages déserts, montagneux, désolés. s'engouffre dans des souterrains sans fin et reparaît à la lumière entre des gorges rocailleuses et dans des « sites romantiques » que dominent au loin des châteaux à renommée sinistre, tels que le Duino, qui servit autrefois de quartier général aux *frères du bien commun*. Tout ce pays est un admirable décor de mélodrame classique, un vrai pays de brigands ; et l'on comprend facilement que les bandes insurgées de 1797 à 1810 l'aient pris pour champ de bataille. Il semblerait même que les brigands aient dû pousser tout naturellement dans une contrée si propre aux surprises et aux coups de main. Que doivent-ils penser, les anciens compagnons de Jean Sbogar, s'il en reste encore aujourd'hui quelques-uns, en voyant passer cette longue voiture, ou plutôt ce village roulant, emporté avec une célérité invincible par un cheval invulnérable et qui ne connaît pas la peur ? Sans doute ils se disent que tout dégénère ; que cette absurde machine asthmatique déshonore les plaines de l'Illyrie, jadis retentissantes de coups de fusil et noblement arrosées du sang des combats ; et, qu'en somme, les

portefaix et les valets d'hôtel du temps présent ne valent pas les héros de l'âge de fer.

L'entrée dans Trieste, quand elle se fait de nuit, a quelque chose d'inquiétant à cause des sinuosités des bassins du port qu'il faut côtoyer quelque temps avant d'arriver en ville, et qui mettraient à chaque pas en péril un piéton inexpérimenté ou distrait. L'omnibus qui nous emportait se tirait avec assurance de ces zigzags, quoiqu'il me parût à tout moment près d'aborder les navires dont le beaupré nous effleurait. Mes compagnons, gens du pays sans doute, ne s'émouvaient pas de ces rencontres. Un gros curé, de stature jupitérienne, suçait avec majesté une pipe énorme, dont le tuyau barrait la voiture et dont le foyer était religieusement attisé par un domestique costumé en traître de Pixerécourt. J'adresse ce détail aux alarmistes habitués à déplorer la perte de la couleur locale et les progrès de l'uniformité. L'omnibus et le wagon sont assurément les deux plus forts agents de nivellement qu'ait inventés la civilisation moderne; et, pourtant, dans cet omnibus même, comment ne pas s'apercevoir qu'on est à cinq cents lieues de Paris? Un curé qui fume, rien n'est plus simple sans doute; mais fumer dans un omnibus et encombrer une voiture publique d'un appareil gros comme un fourneau de cuisine et desservi par un employé !

Cette soirée de l'arrivée est donc, pour les raisons que j'ai dites, une soirée perdue. Autant que l'on peut s'avancer sur le port, on devine vaguement un môle (le petit môle Saint-Charles) et, à gauche, de longs quais où l'on n'ose s'aventurer faute de lumière et

averti que l'on est par de petits clapotements soudains du danger de s'égarer. En se retournant du côté de la ville, on aperçoit, il est vrai, de belles rues droites et des places régulières resplendissantes des feux des boutiques. Mais, pour le coup, c'est trop fort d'omnibus, et mieux vaut s'aller coucher.

Le lendemain, par exemple, tout s'éclaire : et l'on a devant les yeux le tableau le plus vivant, le plus coloré et le plus bariolé qu'on puisse voir.

Trieste, qui étreint la mer entre deux bras qui ont pour mains des lazarets, est étagée sur le versant des Alpes Illyriennes. La ville neuve, située au pied de la montagne, est, comme toutes ses pareilles, un composé de parallélogrammes de pierres. La ville ancienne, qui escalade la pente, a naturellement plus de caractère et d'imprévu. Les *Guides* ne manquent pas de recommander chaudement la promenade du *Boschetto* et la terrasse du château, *d'où l'on a la vue la plus étendue sur la mer et sur les environs*. Quant à moi, j'abandonne ces délices aux fanatiques de la perspective indéfinie. Autant il me plaît de contempler une ville et d'en étudier le plan du haut d'un campanile, comme à Venise ou à Florence, ou du comble d'une église comme à Rome, afin d'en mieux comprendre la configuration et la structure, autant il me paraît bête, oiseux et énervant de s'aller noyer l'âme et la vue dans des espaces éperdus, où les choses et les distances perdent leurs proportions, et qui finissent par vous donner le vertige du vide et du néant. On peut se reporter à ce que j'ai déjà noté à Aix de l'action malfaisante des pics et des lacs immobiles.

Aussi, après avoir quelque temps vagué dans les rues hautes et lapé de l'œil les échappées de vue sur la campagne et sur la mer, je redescendis sur le port, où se concentre tout le mouvement de la ville et tout l'intérêt du voyage.

C'est ici qu'il conviendrait de verser dans l'écritoire les plus vives couleurs du prisme, avec un rayon de soleil en guise d'huile à marier les tons.

Trieste, ville neuve, port et ville de commerce, fait naturellement songer au Havre. C'est un Havre étincelant de la lumière de l'Orient et gai comme un carnaval, où la laideur du négoce disparaît sous l'amusante variété des costumes et sous l'animation d'une vie joyeuse.

Ici encore, nous retrouvons les fleuristes ; moins pimpantes qu'à Venise, mais intéressantes pourtant dans leur toilette villageoise. Ces paysannes illyriennes sont uniformément vêtues d'une jupe bleue et d'une camisole de même couleur, sur laquelle tranche un tablier blanc ou rouge. La partie la plus singulière de leur costume est la coiffure composée d'un voile de linge blanc qui encadre le visage, couvre entièrement le cou, les épaules et la poitrine, et forme sur le sommet de la tête un large nœud plat dont les pans retombent en arrière et pendent jusqu'aux reins comme le voile des religieuses Augustines. Cette coiffure fort simple d'aspect est, comme ajustement, assez compliquée. Une dame française près de laquelle je me trouvais essaya longtemps et sans succès, tantôt avec un mouchoir, tantôt avec une serviette, d'en surprendre la théorie. La paysanne qu'elle avait prise pour modèle

paraissait s'amuser beaucoup de ses essais malheureux; mais on ne put obtenir d'elle aucune aide, et elle s'éloigna en riant sans avoir livré son secret.

A la fin de la journée, toute la population de Trieste défile sur le quai Carciotti, où est situé l'Hôtel de la Ville (un hôtel modèle, soit dit en passant, où les chambres sont de vraies chambres, vastes, aérées et bien closes au soleil, et où le service se fait sans bruit et comme par enchantement). J'eus le plaisir de voir passer et repasser devant moi mon curé de la veille, précédé de sa pipe et suivi de son domestique illyrien, ledit domestique et ladite pipe formant comme le goulot et l'anse de cette théière toujours fumante. La musique de la garnison marque le pas, les mendiants grattent leurs guitares. Des bandes de chanteurs nomades jettent leur note et leurs fusées de fioritures; c'est une façon de place Saint-Marc, ayant pour fond la mer, une mer enflammée par le couchant et que découpent les mâtures et le gréement d'une ville flottante.

Une telle soirée embellie par un ciel splendide et rafraîchie par la brise marine est par elle-même d'un charme assez puissant pour faire oublier que Trieste a deux théâtres, l'un de musique, l'autre de drame et de comédie. L'Opéra était fermé lors de mon passage; mais l'autre théâtre, le théâtre littéraire, était en plein éclat, grâce au talent du tragédien Savelli que nous avons vu il y a quelques années à Paris jouer avec succès des traductions italiennes des drames de Shakespeare. Son portrait photographié et répété dans tous ses rôles parait à profusion d'exemplaires les devantures des boutiques. Je n'ai pas retenu le titre de l'ouvrage qu'il

représentait ce soir-là ; je sais seulement qu'on annonçait pour le lendemain : *Lucrezia per Ponsard.* Ceci nous ramène au Havre, patrie d'Ancelot et de Casimir Delavigne. Les ports de mer, villes de passage et banales, seraient-ils donc voués à l'école du bon sens?

J'avoue que le principal intérêt qui m'attache aux villes que je visite en voyage est l'intérêt littéraire. Vérone est un drame ; Venise est toute une littérature, de Shakespeare à Byron, et de Bandello à Carlo Gozzi; Constantinople est un conte sans fin ; Turin n'est rien du tout ; Florence est une nouvelle ; Sienne est une légende ; Trieste est un roman. Et heureusement le roman est tombé en bonnes mains, car on ne le referait plus. Grâce à la police autrichienne, les environs de Trieste sont aujourd'hui parfaitement sûrs, et les jeunes filles peuvent s'endormir au Farnedo sans craindre d'être enlevées pendant leur sommeil et de se réveiller dans des souterrains au bruit de la fusillade. Si amateur que l'on soit du romanesque, on peut se permettre de ne pas regretter bien vivement Jean Sbogar et ses compagnons ; mais, en ce moment, à cette belle heure, sur ce beau quai rempli de promeneurs, en face de cette mer éclairée par les étoiles, voici que tout à coup je suis lanciné par un souvenir aigu comme un stylet. J'entends bien les violons, les harpes et les violoncelles; j'entends bien les voix et les guitares, — et pas une Guzla ! La Guzla, la lyre du Romantisme, l'ornement obligé de tous les ateliers de mil huit cent trente-cinq, que Delacroix a peinte, que Mérimée a célébrée ; la Guzla, constellation ironique qui a éclipsé et renvoyé aux ténèbres et au bahut les

mandores et les cithares de 1820, tout le vieil arsenal pseudo-gothique de l'*Almanach des Grâces* et des *Etrennes aux dames* ! — je suis en Illyrie, et pas de Guzla ! Hélas ! et ce chant bizarre, ce *Pismé* dalmate que Nodier a mieux décrit dans sa prose imitative, que s'il l'eût noté sur la portée ; ce chant né dans la solitude et qui en répète, dit-il, tous les bruits, depuis les ronflements de la rafale jusqu'au cri de l'oiseau qui s'élève, jusqu'au son vague qui traverse la grève, jusqu'au gémissement de la branche rompue par le vent ; ce chant qui tantôt s'éloigne et tantôt se rapproche, qui est tantôt un râle et tantôt une mélodie séraphique ; ce chant, l'âme de l'Illyrie, je suis venu à Trieste et je ne l'ai point entendu.

Et, pour compenser de tels regrets, je n'avais tout à l'heure devant moi qu'un drôle grimaçant, qui grattait avec fureur sur la guitare classique cette odieuse valse *del Baccio*, qui m'a poursuivi depuis Genève, et qui devait me rattraper encore à Naples et à Rome.

Voilà donc mon herbier de souvenirs bien incomplet : j'ai retrouvé le rebeck à Constantinople et le tambour de basque à Capri ; j'ai vu Polichinelle à San Carlino et à Capranica ; j'ai rapporté du corail de Naples et du jaseron de Venise ; mais, à Trieste, je n'ai pas entendu le *Pismé*, je n'ai pas vu la Guzla !

II

Grâce au chemin de Trieste et aux bateaux de la compagnie du Lloyd, Constantinople est actuellement un faubourg de Venise. De Venise à Trieste, c'est une course d'omnibus ; après, ce n'est plus qu'une promenade en mer de cinq jours ou de cinq minutes, selon les tempéraments. Pour moi, une traversée n'est jamais qu'une parenthèse, un rêve qui suspend l'idée de temps et de mouvement. L'ancre une fois levée, le pistolet est chargé; la balle arrivera tant bien que mal : il n'y a plus qu'à se laisser faire. Et puis d'ailleurs le bateau qui vous emporte, c'est encore le pays que l'on quitte. Au lieu de voyager vous-même, c'est le pays qui vous porte et qui voyage. Que de fois, réveillé d'une perlustration imaginaire, n'a-t-on pas regretté que les pieds n'aient pas marché aussi vite que la pensée ? Eh bien en mer, vous êtes assis, vous dormez, vous dînez ; et le siége, le lit, la table ont marché pour vous.

Venise, tournée vers l'Orient, l'annonce et l'appelle. L'arsenal est plein d'étendards et d'armes turques pris à Zara, à Constantinople et à Lépante. Les tableaux de bataille du palais ducal ne montrent que turbans, caftans et cimeterres; et si les Arméniens ne tiennent plus comptoir sur la place Saint-Marc, on les retrouve

enseignant et étudiant au collége Rafaël et à San-Lazzaro, où flotte, aux jours de fète, la bannière du sultan. Et enfin sous les galeries des Procuraties, on vous offre encore du tabac du Levant, — hélas ! dernier vestige du trafic opulent que faisait autrefois la reine de l'Adriatique des riches étoffes et de tous les produits luxueux de l'Archipel et de la Turquie.

Comment résister à la tentation, et ne pas aller chercher au delà de la mer, en quelques heures, ce complément de Venise, ce reflet de sa grandeur et de sa puissance tombées ? Je le dis très-sérieusement, on n'a qu'une idée incomplète de Venise si l'on n'a pas vu l'Orient ; et, puisque l'Orient ne vient plus jusqu'à elle et préfère s'arrêter à cette antichambre qui est Trieste, il faut de toute nécessité aller chercher les turbans et les caftans qui lui manquent dans ces contrées qu'elle a eues pour vassales, dans cette Constantinople qu'elle a deux fois conquise.

Trieste est belle à voir pendant la marche du bateau. Toutes ces villes, bâties en amphithéâtre au bord de la mer et échelonnées sur des collines, Naples, Trieste, Salerne ont besoin de la perspective pour donner tout leur effet, et c'est en s'éloignant qu'on les apprécie.

La route de Trieste à Constantinople est moins accidentée que celle de Marseille. Elle ne rencontre ni Malte, ni Smyrne, et n'a que deux points de relâche, Corfou et Syra. J'avoue que les côtes de Dalmatie et d'Albanie, qu'on longe jusqu'à la première de ces stations, ne m'ont pas laissé grand souvenir. Et d'ailleurs une fois en mer, la mer me grise et je ne vois plus qu'elle. Dans la mer Ionienne, comme dans les Cy-

clades et dans les Dardanelles, je laissais mes compagnons de passage se roidir le cou et se tordre les yeux sur la lunette, pour apercevoir tantôt Navarin et tantôt Cerigo, ou Milo, ou Lesbos, ou les champs Troyens, qui ne leur montraient que des plaines nues et des rocs pelés, quelquefois, et c'est grande chance, égayés par un moulin ; et je restais heureux dans mon oisiveté et dans mon ignorance, ou plutôt dans mon oubli. Le plaisir de la traversée est surtout pour moi un plaisir intime : le sentiment de l'indépendance et la volupté du repos. Les idées que l'on a en mer ne sont pas, il me semble, les mêmes que l'on a en terre ferme. La mer occupe par elle-même : son étendue, son mouvement, son éclat, sa couleur qui varie d'heure en heure, son bruit et ce doux balancement de la vague, si cruel aux estomacs débiles, sont autant de suggestions qui vous lancent dans le monde idéal. La vie du bord même, cette vie inoccupée, contemplative, sans besoins ni devoirs, est une contradiction absolue de la vie ordinaire. Une maison qui vous apparaît, apportée par la lunette, avec ses angles et sa solide massivité, est une disparate brutale qui choque des yeux habitués à nager dans le vague du bleu céleste, et marin.

Les bateaux autrichiens du Lloyd sont du reste d'excellentes habitations. J'ai entendu des juges sévères prétendre qu'ils sont moins bons marcheurs que les paquebots français de la Méditerranée. Ils leur sont dans tous les cas bien supérieurs sous le rapport du service. Les domestiques y sont disciplinés comme de vrais soldats allemands, et l'on n'y a pas affaire à ce valet de chambre français, si indiscret et si insolent.

gourmé comme un fonctionnaire, et se croyant des droits hiérarchiques sur les passagers.

Nous arrivâmes le soir devant Corfou, et déjà les jambes, rouillées par deux jours et demi de vie sédentaire, demandaient à s'aller exercer en terre ferme. Un chargement de charbon et de ballots n'étant pas un divertissement bien savoureux, je me laissai descendre avec deux ou trois de mes compagnons ; et, tout d'abord, je dérogeai gravement à mes principes en consentant à faire avec eux l'ascension de la citadelle.

Le fort de Corfou, que la garnison anglaise devait évacuer quelques jours plus tard, me parut grand comme un village, et très-peuplé. Jamais, même à Londres, je n'avais vu tant de soldats anglais, tant d'habits rouges, de pantalons blancs et de favoris jaunes. La nuit commençait à tomber lorsque nous atteignîmes le belvédère, et la lune était dans son dernier quartier ; de sorte que nous eûmes devant les yeux une immensité de vert de gris, et comme un tableau de panorama tendu de papier à chandelle, que tachaient, vers le bas, trois ou quatre points noirs qui se mouvaient ridiculement. A notre droite, la côte apparaissait vaguement rubanée de vert et de jaune, et assez semblable aux plans lavés par les ingénieurs du dépôt de la guerre. Quand mes compagnons, tous Allemands, se furent suffisamment repus de la beauté de ce spectacle, nous redescendîmes en ville.

Tout ce que je pus voir de Corfou, dans l'obscurité d'une nuit sans lune, c'est une rue bordée d'arcades comme celles de Bologne et de Padoue, et une place plantée d'arbres et flanquée de cafés qui me parut

être le rendez-vous de la bonne compagnie. Nous entrâmes dans l'un de ces cafés, où l'on nous offrit de l'ale, du porter et du gin, consommation assez inattendue dans une ville d'Ionie, mais justifiée par l'uniforme de la garnison. Pendant le temps que nous y restâmes, de grands drôles, à mines formidables, se succédèrent pour nous proposer, avec des airs de conspirateurs, les marchés les plus avantageux et notamment des paquets de cigares d'un prix assez bas, à la vérité, mais, comme usage, infumables. En général, il me sembla que les Grecs acceptaient, sans trop de pudeur, la réputation de marchands peu scrupuleux dont ils jouissent dans tous les ports de la Méditerranée. Ce n'est qu'avec des serments terribles et des protestations sans fin qu'ils vous offrent leur marchandise. Le moindre objet, valût-il deux sous, a sa généalogie et son histoire. C'est toujours une occasion rare, un tour de contrebande ou un coup de piraterie, qui l'a fait tomber en leurs mains à des conditions fabuleuses ; et notre guide même, Corcyrien de naissance, ne prenait nuls ambages pour nous recommander de tenir les mains sur nos poches, et d'avoir l'œil sur nos voisins. La discussion qu'il eut avec le batelier qui devait nous ramener à bord témoignait d'un mépris décidé pour ses compatriotes, mépris que le batelier partageait largement.

Je serais volontiers demeuré plus longtemps sur cette place, très-vivante, et que sa situation doit rendre délicieuse pendant le jour : mais l'heure du départ nous rappelait. Nous eûmes pourtant le temps, avant de nous rembarquer, d'aller visiter la cathédrale de

l'île. Saint-Spiridion. Je connaissais déjà, pour avoir visité la chapelle de l'ambassade russe à Paris, la disposition des églises grecques, et je savais que l'abside circulaire des églises latines y est remplacée par une cloison droite, que la piété des orthodoxes se plaît à parer avec recherche des images des saints et de peintures symboliques, et qu'on appelle *iconostase.* Pourtant, si préparé que je fusse en entrant, Saint-Spiridion me surprit, ou plutôt m'éblouit. L'iconostase était une muraille d'or, de clinquant et de bijouterie, étincelant aux clartés d'une forêt de cierges, et au centre de laquelle le corps du saint, recouvert d'une cage de cristal par-dessus ses vêtements dorés, flamboyait comme une comète. La chapelle était pleine de dévots agenouillés et priant à voix haute. Je retrouvais là à son paroxysme la passion des peuples du Midi et de l'Orient pour l'éclat et pour l'oripeau. C'était l'amour du brillant et du métal dans toute sa brutalité. On m'apprit que chaque année, le 15 avril, jour de la fête du saint, la châsse est promenée par toute la ville, escortée par les autorités civiles et militaires et par la garnison du fort, et suivie processionnellement par toute la population, chacun tenant un cierge à la main. Ce spectacle doit être fort beau.

A dix heures, nous quittâmes Corfou où les Grecs, pour faire honneur à leur réputation, nous vendirent de mauvais charbon, qui nous mit en retard d'une demi-journée pour arriver à Syra.

III

La position de Syra au fond de l'anse dessinée par son port est sinistre. Cette ville triangulaire que l'on croit voir se ruer dans la mer, adossée à une roche nue et sombre, sans verdure et sans végétation, a l'air d'un vrai nid de pirates ; et il semble qu'on ne puisse y habiter raisonnablement que le temps d'échanger ses marchandises et de nettoyer ses armes, tant il paraît difficile de vivre avec agrément dans ce tas de pierres incandescent et qui flambe comme la chaux vive aux rayons de midi.

La perspective de gravir ces ruelles abruptes entre deux réflecteurs de plâtre me séduisit modérément ; et je préférai rester à bord, où se passait une scène des plus animées et des plus amusantes pour l'œil. Ce n'était plus, comme à Corfou, des ballots et du charbon grec que nous embarquions, mais des collections de costumes éclatants et chamarrés, portés par des gaillards alertes et de fière mine. Les barques qui nous abordaient affectaient les formes les plus étranges, tantôt rondes comme des barques chinoises, tantôt effilées comme des caïques, ou larges comme des bachots de blanchisseuses, avec le tonnelet de toile blanche, ou minces comme des yoles. Plus au loin, des canots

à voiles croisées tiraient des bordées et décrivaient des courbes autour de notre paquebot. Les Grecs, ainsi que j'ai pu m'en convaincre plus tard au Pirée, sont les plus habiles canotiers du monde. Ils excellent à manœuvrer ces embarcations légères au risque de les verser, ce qui arrive quelquefois. Le canotier démonté gagne alors en nageant le canot le plus rapproché, redresse avec l'aide des camarades son embarcation, et s'y rétablit gaiement comme un voltigeur émérite pour qui les chutes sont des plaisanteries.

Un passager des secondes places, l'un des Allemands que j'avais accompagnés dans l'ascension du fort de Corfou, et qui nous rendait visite de temps à autre, arrive essoufflé, les yeux écarquillés de surprise et d'admiration et nous jette ces mots : « — Un harem ! nous embarquons le harem d'un pacha ! » Le pauvre garçon n'en respirait pas d'aise. Un moment après nous vîmes défiler par l'escalier du pont cinq malheureuses pitoyablement vêtues, en descente de Courtille, de feredjés fanés et de yammacks gris de poussière ; puis une vieille négresse tenant à la main deux enfants en sayons, l'un rose, l'autre jaune ; puis un vieil eunuque, nègre aussi, ridiculement habillé d'un paletot sac et d'un pantalon de drap noir brillant comme du lasting.

Le pacha était un petit homme d'apparence malingre, au front fuyant, et dont le visage insignifiant s'encadrait d'un étroit ruban de favoris maigres.

Arrivé sur la dunette, il se dépouilla de son paletot marron, et l'eunuque lui posa majestueusement une façon de robe de chambre bouton d'or doublée de poil de

chat, qui ne lui réussissait guère mieux que le vêtement européen.

Le médecin du bord nous apprit que le pacha n'ayant voulu payer pour ses femmes que le prix des dernières places, le capitaine, par tolérance ou par galanterie, lui avait permis de les faire camper sur le pont des premières, pour les soustraire à la foule pressée et un peu mêlée des voyageurs de l'avant. Pendant deux jours et deux nuits ces misérables séjournèrent sur le pont, couchées sur leurs matelas qu'il leur fallait enlever chaque matin à l'heure de la toilette du navire. Elles se tenaient alors suspendues et cramponnées au bordage, préservant de leur mieux leurs couchers et leurs pieds des colonnes d'eau que les hommes d'équipage lançaient à pleins seaux. Durant toute la traversée elles se nourrirent de melons d'eau et de pommes, — oui, de pommes, et burent à même la cruche. Quant au pacha, passager des secondes par économie, il avait obtenu la faveur de passer la nuit sur le divan de notre salle à manger.

Les deux enfants égayèrent les derniers jours de la traversée. Le plus petit, le *rose*, marchait à peine et se traînait sur les mains à travers nos jambes. Il était du reste gai et bon enfant et se laissait prendre par qui voulait sans crier. Sa mère, la plus jeune de ce troupeau de dindes déplumées, et que l'on soupçonnait jolie sous son yammack sale, le suivait des yeux vaguement et le regardait passer de bras en bras et de l'un à l'autre, sans sourire et sans la moindre marque d'inquiétude. Dans un moment où il dormait près d'elle sur un coussin, à la grande ardeur du milieu du jour,

une dame allemande qui savait le turc alla demander à la mère pourquoi elle ne mettait pas son enfant à l'ombre : — « Je suis obligée de rester là, répondit-elle ; il faut bien qu'il y reste aussi ! » La sueur ruisselait sur le visage de l'enfant ; il y avait de quoi craindre une congestion cérébrale. La dame allemande s'en revint, laissant son ombrelle à la turquesse. L'autre enfant, le *jaune*, âgé d'à peu près quatre ans, s'exerçait au maniement du fusil, sous la direction d'un soldat turc qui l'avait pris en amitié. Sa figure mafflue, ses yeux bouffis, ses lèvres épaisses annonçaient un naturel brutal et terrible. C'était un Ali Pacha en miniature et en graine; et en attendant qu'il eût des peuples à despotiser, il battait son petit frère.

Le pacha fumait des cigarettes.

Depuis la station de Syra, l'avant du bateau, et le milieu jusqu'aux échelles des premières places, s'étaient remplis d'une foule compacte, bigarrée et bruyante. Il y avait là des soldats turcs coiffés du fez, vêtus de la veste et du pantalon de drap bleu, et qui, sans la malpropreté, ressembleraient assez à nos artilleurs; des Albanais au doliman fourré; des Grecs à la veste soutachée, qu'ils déshonoraient par des trousses et des guêtres de grosse toile bise, et dont le bonnet disparaissait sous les flots d'une longue mèche épaisse comme une chevelure. Tous les hommes fumaient, les uns adossés au bordage et aux tambours de la machine, les autres couchés sur les matelas qu'on empilait pendant le jour ; quelques ménages cuisinaient sur de fourneaux portatifs ; des mères poussinières se tenaient humblement assises sur de mauvais tapis avec leur

couvée. Les Turcs méditaient; les Grecs bavardaient; les enfants pleuraient, c'était à la fois un camp, une mascarade et une tour de Babel.

Quelques vieillards, des contemplateurs, des sages, s'étaient retirés du tapage et étaient venus discrètement s'asseoir sur les bancs de la dunette. L'un d'eux, vieil Albanais, grand et sec, ressemblait à l'acteur Bocage : il était vêtu d'une veste olive à brandebourgs bordée de fourrures, et coiffé d'un bonnet noir. Son visage, pâle et grave, s'éclairait de toutes les grâces de l'urbanité chaque fois qu'il s'approchait d'un fumeur pour allumer sa cigarette. A quoi rêvait-il dans son immobilité taciturne? Sa mélancolie d'attitude et d'expression était-elle causée par un chagrin profond, était-elle seulement un effet de l'habitude ou du caractère national? Il y a un magnétisme dans le silence. Les gens silencieux et immobiles m'intriguent et me troublent l'esprit, comme aussi les animaux, les enfants, tous les êtres dont les mouvements, les attitudes sont régis par des lois muettes, et dont les intentions restent mystérieuses pour nous. Ce brave Albanais, que j'ai eu devant les yeux pendant deux journées, était loin de se douter de l'exercice qu'il donnait à ma pensée.

Il en est du costume oriental comme de la perruque à la Louis XIV, qui donne de la dignité à ceux qui la portent. Les masques les plus anguleux, les plus vulgaires s'ennoblissent sous cette cascade floconneuse, qui régularise l'ovale du visage et corrige les lignes les plus désordonnées. De même, sous ces amples vêtements, le geste perd ses angles, et s'harmonise comme les plis qu'il forme. Un Lévantin, fût-il né dans la boue et mal

tourné, a toujours, sous sa robe ou sous son doliman, une dignité de maintien et de mouvement qu'il perd en prenant le costume occidental. Le Turc le plus majestueux, vêtu d'une redingote juste, d'un gilet étriqué et d'un pantalon plus ou moins collant, devient tout aussitôt trivial et ignoble. Aussi mon vieil Albanais n'était-il, peut-être, qu'un marchand retors, calculant d'avance ses bénéfices et rêvant, comme la dame des vers de Sainte-Beuve,

Au bon rapport de son cru mâconnais.

En approchant des Dardanelles, on nage en pleine antiquité classique : Lesbos, Lemnos, Ténédos, Ilion, la campagne troyenne, avec les tombeaux de Patrocle et d'Achille, l'Hellespont, la mer Égée, toute l'*Iliade* et toute l'*Enéide* vous sautent aux oreilles et font irruption dans votre cervelle. Les lunettes sont mises en batterie, on feuillette les *Guides* avec fièvre. O mes camarades, à quoi bon ? Les lunettes ne vous feront rien voir ; les *Guides* en savent encore moins que vous.

Cette façon d'avaler au passage un pays fameux me déplaît. N'est-elle pas indécente et ridicule ? Certes, je comprends la piété des souvenirs ; et ces grandes ombres évoquées, ces grands noms de poëtes et de héros m'émeuvent et m'agitent d'une respectueuse épouvante. Mais quel hommage rendu à Homère et à Virgile que ce regard jeté en passant sur des côtes rapides et sur des tombes équivoques ! Etes-vous venus, le livre à la main, étudier les portes de Scée, et reconnaître sur le

rivage de l'Hellespont la trace des carènes de la flotte grecque? Alors faites mettre la chaloupe en mer et commencez votre pieux pèlerinage. Pour moi, je vais à Constantinople, ville moderne, ville turque; et je ne veux pas croiser mes admirations.

D'après l'itinéraire officiel, nous devions arriver à Contantinople avant la nuit. Mais la mauvaise qualité du charbon acheté à Corfou nous ayant, comme je l'ai dit, mis en retard d'une demi-journée, il nous fallut rester en rade jusqu'au matin pour attendre l'heure de l'ouverture du port. Longtemps avant le jour tout le monde était sur le pont, aucun des passagers ne voulant rien perdre du panorama de Constantinople au soleil levant. Chacun rassemblait à la hâte ses effets et ses bagages. Quelques-uns déjeunaient debout et sans baisser les yeux d'une tasse de café et d'un gâteau. Les pauvres femmes du pacha faisaient même un bout de toilette, remplaçant leurs feredjés déteints par d'autres plus frais, et s'enveloppant le visage de mousseline lessivée.

Le soleil se leva derrière un brouillard épais qui se soutint environ deux heures et s'abattit tout à coup devant un de ces spectacles merveilleux, rares, divins, dont le souvenir dure toute la vie, et dont l'impression est si forte qu'elle suspend la pensée et attire l'âme tout entière dans les yeux. Quiconque a vu cet admirable port de Constantinople et ses trois promontoires, celui de Scutari, sombre et désert et coiffé d'une crête de cyprès, celui de Stamboul, égayé par les jardins du Seraï et couronné par les dômes et les minarets des mosquées, celui de Péra, où s'étagent les maisons, les

tours, les couvents, les casernes, et que domine comme une forteresse le palais de l'ambassade de Russie ; au milieu, cette mer clapotant sous les rames des caïques et sous les palettes des pyroscaphes, et brouillant, comme un miroir brisé, dans ses lames courtes, les vives couleurs du ciel, des barques et des pavillons ; ce pont où se croise et se presse une foule bariolée de piétons et de cavaliers, où les costumes, les armes, les harnais, les feredjés aux teintes claires reluisent au soleil ; et, au delà, la courbe gracieuse de la Corne-d'Or s'étendant entre deux rangées de villages, de palais et de mosquées ; quiconque a vu cela, peut imaginer l'effet surprenant de ce tableau éclairé par la lumière pure du matin et montré à l'improviste, comme au commandement du sifflet.

IV.

« Voir Naples et mourir ! » dit un proverbe de voyageurs. En ce moment, je songeai que j'aurais pu mourir sans avoir vu ce que je voyais ; et il me sembla que j'aurais été dans ce cas-là un mort bien méprisable. Certes, je ne veux pas déprécier Naples : Naples est charmante à voir trônant au fond de son golfe, entre ciel et eau, étendant les bras de Pouzzoles à Castellamare, et accompagnée, comme une étoile de ses satel-

lites, d'une cour rayonnante de montagnes et d'îlots. Mais, après tout, ce n'est qu'une campagne plus belle qu'une autre. La ville est une belle ville européenne, qui ne serait que le plus délicieux séjour de l'Italie, si elle ne gardait dans son trésor les deux plus beaux joyaux du monde ancien, Pompéia et Herculanum. Et en somme je ne vois pas pourquoi il faudrait plutôt mourir après avoir vu Naples, qu'après avoir vu Salerne, par exemple.

La beauté de Constantinople est à la fois visible et mystérieuse. Elle se double du charme imprévu d'un pays nouveau et se triple de la majesté abstraite et fatale d'une grande puissance déchue. Constantinople est, comme Venise, une souveraine dépossédée ; mais, si Venise a perdu l'empire de la mer, Constantinople a perdu l'empire universel. En contemplant ces hauts promontoires défendus par des forts séculaires, à Scutari, la tour de la Vierge, à Stamboul, le château des Sept-Tours, à Péra, la tour de Galata debout sur les ruines des murailles génoises ; en apercevant Sainte-Sophie, la basilique de Justinien ; enfin, en comptant sur les trois collines les couches superposées de trois civilisations, antique, chrétienne et turque, on se sent en face d'une ville faite pour commander au monde. C'est une majesté différente de celle de Rome. mais qui la vaut bien, car Constantinople, au temps de ses empereurs, a été une autre Rome, plus omnipotente et plus riche que la Rome d'Italie ; une Rome assise sur deux mers et qui regardait à la fois l'Orient et l'Occident.

Après ce premier saisissement, le bateau qui me

portait eût viré de bord et m'eût ramené droit à Marseille, que j'aurais béni mon voyage sans regretter un instant les douze ou quinze jours de marche que m'avaient coûtés cette heure de suprême jouissance.

Au surplus, cette extase est bientôt troublée. A peine étions-nous arrêtés dans le port, qu'une flottille de barques de toute forme et de toute grandeur ceignit les flancs du paquebot; et, presque aussitôt, le pont fut envahi par une tourbe de garçons d'hôtels, de guides, d'interprètes, criant, pressant, nous marchant sur les pieds et nous assassinant de propositions formulées dans les idiomes les plus variés.

Pour la première fois de ma vie, je me trouvais complétement dépaysé. Jusqu'alors, n'ayant voyagé que dans l'intérieur de l'Europe, j'avais toujours eu affaire à des gens parlant, sinon la même langue, au moins la même grammaire. Tout écolier d'université peut s'entendre avec des Anglais, des Italiens et des Allemands. Mais ici c'était bien autre chose ; non-seulement les mots, mais les sons m'étaient étrangers. Ce n'était plus la bouche qui m'interrogeait, mais la gorge, le nez ; et la moindre méprise de ma part pouvait avoir des conséquences incalculables. Il s'agissait de pis que de la galère de Géronte, de la captivité dans un mauvais hôtel ! Et j'aurais été sérieusement embarrassé sans l'assistance d'un jeune diplomate anglais que j'avais connu depuis Trieste et qui consentit à me servir de guide à travers le port et la douane jusqu'à l'hôtel d'Angleterre, le seul hôtel habitable de Péra.

Et maintenant, que la reconnaissance me tienne lieu de droit pour proclamer une vérité que je ne crois pas

suffisamment reconnue. C'est que de tous les compagnons de toute nation que le hasard peut nous donner en voyage, il n'en est pas de plus agréable et de plus commode que l'Anglais. Je laisse les badauds routiniers ruminer sottement les griefs de l'invasion de 1815 et battre sur le dos de sir Hudson Lowe toute la population des Trois-Royaumes ; je laisse les loustics du Vaudeville et de l'Opéra-Comique, les ménestrels de café-concert amuser la plèbe moutonnière d'un éternel mannequin vêtu d'une lévite noisette, d'une cravate rouge et d'un pantalon quadrillé, toujours maladroit, toujours flegmatique, toujours ahuri ; peu m'importe l'hypocrisie transcendante des soi-disant patriotes, qui ne reconnaissent au delà de la Manche qu'égoïsme, que morgue et que rusticité. Cet amour déterminé de l'indépendance, l'horreur de la banalité, le respect de soi qui composent le fond du caractère britannique, constituent aux voyageurs anglais la qualité suprême, inappréciable, cardinale, — la DISCRÉTION.

Il faut avoir vécu à l'étranger pour savoir tout ce que couvre d'importunité, d'impertinence, de despotisme, le lieu commun de l'*amabilité française*. Un Français après une heure de voisinage dans un wagon, à une table d'hôte, ou sur le pont d'un paquebot, en sait déjà aussi long sur vous que votre passe-port. Il sait où vous allez, d'où vous venez, quel est le but de votre voyage, si vous êtes marié ou célibataire. Il connaît votre profession ; il est au fait de vos habitudes, de vos opinions, de vos affaires et de vos relations de société. Au besoin, il vous nommera vos amis, votre maîtresse et le propriétaire de votre maison. Qui ne connaît-il pas ? Il

vous suivra d'autorité à l'hôtel où vous descendez, à moins qu'il ne vous entraîne dans celui qu'il a choisi lui-même. Il s'y logera, près de vous, contre vous, porte à porte, et dès lors il prétendra régler les heures de vos repas, l'emploi de vos journées, diriger vos promenades, et s'offensera comme d'une atteinte à l'honneur national d'un refus de l'accompagner ou d'un désir de solitude : — « Vous vous déplaisez donc avec moi? Vous vous ennuyez avec moi, moi ! le représentant du peuple *le plus aimable de l'univers!* » Vous voilà dans la nécessité de défendre heure par heure votre liberté, de déguiser vos démarches, de cacher vos projets et d'opter entre un mensonge continuel et un éclat ridicule assaisonné de reproches d'ingratitude.

L'Anglais, — je parle des gens bien élevés ; il y a des butors dans tous les pays, — l'Anglais vous laisse libre; il vous côtoie sans vous opprimer. Il vous prend quand vous allez à lui, et se prête à vous quand il est de loisir. Il vous rend service quand il le peut, sans bruit, sans emphase, et sans attendre autre chose de vous qu'un salut et de la politesse. Comme il ne vous a pas gêné, et qu'il ne s'est pas laissé gêner par vous, le souvenir des deux parts reste doux, et les rencontres sont toujours agréables ; et, en résumé, je souhaite à tous mes compatriotes en voyage un maître d'hôtel italien, un domestique allemand et un compagnon anglais.

En arrivant à la douane, bâtiment ridicule, décoré d'un portique pseudo-grec, badigeonné d'ocre jaune, mon bienveillant guide me fit les honneurs des deux premières curiosités turques : le premier chien et le premier *hammal* (il commença par le chien). Les chiens de

Constantinople jouissent d'une célébrité européenne. On sait qu'ils remplissent dans la ville des fonctions importantes qui les rendent collègues de nos employés de la voirie, en dévorant les charognes et autres immondices que la paresse turque laisse pourrir en pleine rue. Comme race. ils sont hideux, et même ignobles, lourds, peaussus et roux de poils; il semble que leur museau pointu se soit affiné, allongé et changé en trompe, à force de fouiller dans l'ordure. Ajoutons que les combats voraces qu'ils se livrent pendant la nuit laissent sur leurs corps des traces assez peu ragoûtantes à l'œil. Celui qui nous donna la bienvenue avait notamment les yeux rouges de sang épanché, et, sur le flanc, une plaie vive qui lui rongeait la moitié du pelage. Les voyageurs ont fait des récits effroyables de la férocité de ces chiens-voyers et des massacres qu'ils font des étrangers assez téméraires pour s'aventurer de nuit dans les rues de Péra et de Stamboul. Pendant le jour, ils sont assez penauds et reçoivent sans broncher les coups de cannes et les coups de pied qu'on leur allonge pour se faire place. Dans Pera particulièrement, le scepticisme des giaours les a quelque peu intimidés. Il est possible que, dans les vieux quartiers turcs, où la piété indigène les protége, ils soient moins débonnaires.

Quant au *hammal*, autre espèce propre à Constantinople, Théophile Gautier l'a défini « un chameau à deux pieds et sans bosse, » définition précieuse, mais qui néanmoins cloche dans son dernier terme ; car le chameau bipède a, comme l'autre, une bosse, non pas naturelle, il est vrai, mais qu'il se façonne lui-même,

pour réparer l'oubli de la nature, au moyen d'un coussin de cuir bourré d'étoupes, qu'il s'adapte au milieu du dos. Sur ce coussin, solidement assujéti par des bretelles, le hammal charge des fardeaux formidables et dont le volume obstrue quelquefois les rues étroites de la ville. Il est bon d'ajouter que, en qualité de chameau, le hammal est sobre, infatigable, taciturne, qu'il a le pied sûr, et qu'il accomplit sous le faix les plus longs trajets, sans se plaindre et sans marchander sur le prix convenu.

Nos malles visitées, ou plutôt entr'ouvertes pour satisfaire au règlement et mériter le bakchi, furent chargées sur le dos de deux de ces camélobipèdes, et gravirent devant nous l'interminable escalier de la plus grande rue de Péra.

Je ne veux pas tarder davantage à protester contre l'impression de désenchantement accusée par tous les nouveaux débarqués à Constantinople, une fois qu'ils ont mis le pied dans la ville franque. Il y a là-dessus tout un répertoire de lieux communs, tout un magasin d'antithèses banales entre le prestige de la Corne-d'Or et les réalités de Stamboul et de Péra, dont la conclusion est que si Constantinople est merveilleuse à voir de loin, elle n'est, de près, qu'un cloaque immonde, puant, un casse-cou funeste, un ramas de bicoques ignobles et putrides, alignées dans des ruelles infectes. où l'œil cherche vainement une ombre de la beauté qui l'a séduit à distance. Et, finalement, *Constantinople est un préjugé* ; tel est l'axiome mis à la mode par nos derniers touristes. Il se trouve même des expérimentateurs assez sincères, assez dévoués pour conseiller charita-

blement de s'en retourner après le premier coup d'œil de l'arrivée, afin de s'épargner les déceptions.

Je veux croire que ces rapporteurs grognons en ont jugé ainsi sous l'influence de la fatigue d'une première ascension à Péra. Je conviens qu'un escalier à marches innombrables, inégales, irrégulières, excavées et où le pied risque à chaque pas de se tordre est une montée assez désagréable. Je reconnais encore que les baraques qui le bordent rappellent bien plutôt les échoppes de l'ancienne rue du Carrousel que les splendeurs des contes arabes. Il y a cependant déjà dans cette montée assez de nouveauté, d'étrangeté pour amuser l'œil et intéresser l'esprit. C'est, à gauche, la tour de Galata coiffée de son couvercle de métal; à droite, un carrefour avec sa fontaine et sa station de chevaux tout harnachés. Un peu plus haut, en face du couvent des derviches tourneurs dont la porte est gardée par un frère assis, coiffé de son bonnet de feutre et roulant son chapelet entre ses doigts, on rase les cyprès du petit cimetière turc signalé par la tombe du fameux comte de Bonneval, et dont les inscriptions dorées reluisent sur la teinte bleue des monuments.

A mesure que l'on monte, l'œil saisit entre deux boutiques ou par les fenêtres ouvertes au fond des cafés, des échappées de vue sur la mer et sur la côte lointaine de Scutari. Tantôt c'est un corps de garde avec ses deux sentinelles, et tantôt un poste de chiens; tantôt un cavalier turc qui dégringole les marches au trot assuré de sa monture, et tantôt une escouade de hammals attelés au long bâton qui suspend leur charge, comme des fourmis à un fétu. Et enfin, une fois arrivé

en haut, et après qu'on s'est restauré et rafraîchi à l'hôtel, quel riche dédommagement que de rencontrer dès les premiers pas la terrasse du Petit-Champ-des-Morts et de promener sa vue éblouie sur les eaux sablées de lumière de la Corne-d'Or et sur la colline de Stamboul toute brodée de verdure, de palais et de minarets! Eh! si c'est le panorama qu'il vous faut absolument, le panorama est partout!

Mais les rues de Constantinople sont malpropres. mal pavées, et l'odeur des parfums du Séraï n'y transpire guère. — Eh! qui vous force à regarder à vos pieds quand vous avez autour de vous, à la hauteur des yeux, tant d'objets nouveaux, singuliers, que vous ne reverrez plus et qui sont bien suffisants pour vous distraire de la laideur d'une bicoque ou de la senteur d'une charogne! Il faut être économiste, ou voyer comme un chien (turc), pour s'affecter du mauvais état du pavage ou de la malpropreté d'une rue. quand on marche entre deux files de boutiques amusantes comme des baraques de marionnettes, et que, de cent pas en cent pas, on rencontre, soit une mosquée, soit une fontaine ouvrée comme de l'orfévrerie, dont les détails peuvent occuper la pensée pendant une demi-journée.

Au surplus. je n'ai touché à ce paradoxe que parce que je le voyais sur le point de passer à l'état de lieu commun classique. J'apprécie le confortable autant que personne, et en voyage plus qu'ailleurs. Mais c'est pousser trop loin l'orgueil européen que de faire dépendre son admiration de la qualité des pavés et des bornes. Non, Constantinople ne désenchante pas; elle ne désenchante que les esprits obtus, incapables de

varier en eux-mêmes la conception du beau ; ceux-là seuls sont déçus qui, s'étant monté sottement la tète avec les *Mille et une Nuits*, s'étonnent de ne pas trouver à chaque pas dans une ville pauvre l'or et les pierreries dépensés par la riche imagination des conteurs.

VI

STAMBOUL ET BUYUCK-DÉRÉ

I

L'hôtel d'Angleterre, tenu par Missirié, à Pera, serait excellent s'il n'était ruineux ; encore m'a-t on assuré qu'après la guerre de Crimée il avait baissé ses prix. Malheureusement on n'a pas le choix. Il n'y a pas d'hôtel français à Péra ; et quiconque tient à un bon lit et à une table bien servie, et ne séjourne pas assez longtemps à Constantinople pour faire les frais d'une installation en ville, doit descendre chez Missirié. Sa clientèle ordinaire se compose d'agents diplomatiques, de négociants enrichis et désœuvrés et de familles anglaises en tournée, personnel assez triste et de peu de ressource pour la conversation. Chacun, d'ailleurs, dans ce lieu aristocratique, se pique de faire ses preuves de haute vie et c'est à qui sera le plus hautain et le plus rogue. J'ai entendu s'engager au bas bout de la table, entre de tout petits secrétaires d'ambassade en congé, des attachés détachés et de prétendus agents en mission, des colloques qui n'étaient que des charges

bouffonnes du langage des clubs et des petits salons du faubourg Saint-Germain, telles qu'on en représente au Gymnase et dans les folles parodies du théatre du Palais-Royal. C'est l'éternelle et insipide histoire des mariages, des paris, des ruines, des pertes au jeu et aux courses C'est l'aventure de M. de B..., *non pas* le marquis, celui qui a eu cette si *fâcheuse affaire...*, mais le vicomte, celui qui a si *malheureusement perdu* contre lord H., et qui a failli épouser Mlle de G..., *non pas* Léonie de G..., la fille de l'ancien ambassadeur de Charles X; celle-là (et ici on se rengorge) était ma cousine (les auditeurs saluent en pinçant les lèvres), mais la nièce de l'ancien ministre plénipotentiaire à Hanover, et qui avait de si beaux cheveux blonds!

Il faut néanmoins demeurer quelques jours à Péra, d'abord pour connaître Péra qui en vaut bien la peine; et aussi parce que c'est à l'hôtel d'Angleterre que s'organisent de certaines promenades qu'il est plus avantageux de ne pas faire seul, et entre autres la fameuse visite des mosquées. On sait que l'entrée des mosquées est rigoureusement défendue aux chrétiens, et qu'on ne peut les visiter qu'en vertu d'un firman spécial, « lequel coûte gros », comme disait un ex-marchand de la rue Saint-Denis, placé à côté de moi. Il est vrai que la permission ne spécifiant ni le nom, ni le nombre des visiteurs, on peut associer autant de personnes que l'on veut à en profiter, et dès lors la condition devient raisonnable.

D'où vient qu'en voyage les lieux les plus célèbres, les monuments les plus vantés, sont toujours ceux qui vous saisissent le moins? Pourquoi Saint-Pierre de

Rome, Sainte-Sophie, le Vésuve, les cascades de Tivoli sont-ils presque des déceptions, et laissent-ils moins de souvenirs que souvent n'en laisse une bicoque, une vieille villa en ruines, ou l'arbre sous lequel on s'est reposé après une journée de fatigue? C'est, il me semble, que chacun de nous tient à mettre quelque chose de lui-même dans les objets de son admiration, et que ce qu'on lui donne à admirer ne vaudra jamais pour lui ce qu'il admire spontanément. Et puis d'ailleurs ces monuments, ces endroits célèbres, combien d'aspects magnifiques, grandioses le rêve ne nous en a-t-il pas donné? Et l'imagination, qui ne connaît pas l'impossible, qui construit, qui crée par projection sans souci de la géométrie et des conditions locales, est une terrible concurrente. Quel merveilleux chapitre à ajouter à la collection des *Voyages imaginaires*, que celui des pays rêvés ! Ah ! si j'osais montrer, à côté de ce que j'ai vu de mes yeux, ce que j'ai vu par anticipation : ma Genève ceignant son lac et étageant au soleil ses rues en amphithéâtre, encadrée par la verdure des montagnes et bourdonnant comme une ruche en travail, au bruit cadencé des marteaux ; mon Naples avançant ses palais jusque dans la mer, et flanqué de jardins fleuris et odorants ! Quoi d'étonnant, après que la pensée a si longtemps travaillé, orné et agrandi ces modèles intimes, si le Colisée paraît petit, si Saint-Pierre semble nu, et si les cascades de Tivoli font l'effet de jouets d'enfant. Il faut être Venise et la Corne-d'Or, c'est-à-dire la beauté transcendante et magique, l'effort suprême de la nature et du génie humain pour ne rien redouter des préjugés de l'admi-

ration. Les voyages imaginaires ! il n'y aura bientôt plus que ceux-là d'intéressants quand la vapeur et l'omnibus auront nivelé les campagnes et les villes, quand des « compagnies » auront pavé les rues de Constantinople et éclairé au gaz les *fondamenta* et les *calle* du pays des lagunes, et quand le flot montant des constructions nouvelles aura étouffé ce qui reste encore de la Florence des grands-ducs et de la Rome impériale et papale. Piranési sera le Vignole de ce temps-là.

Je ne dirai pas que j'ai été déçu à Sainte-Sophie : j'étais prévenu, voilà tout. Je m'attendais au *grand*, et je l'ai trouvé. Il faut bien le dire aussi, de toutes les mosquées de l'Islam l'Agia Sophia est précisément la seule qui ne soit pas une mosquée. Livrée au culte musulman dont tous les rites consistent dans la lecture, la prédication et dans la prière individuelle, la vieille basilique byzantine paraît vide. Il lui fallait la pompe des cérémonies chrétiennes, les processions, les chœurs, l'office chanté, les évolutions de l'encensoir et les multitudes agenouillées. Sa mesure a été prise sur les foules et non sur des groupes d'auditeurs silencieux écoutant la parole du catéchiste. Ce qu'il lui fallait aussi, c'est l'éclat de ses mosaïques et ce peuple de figures qui animaient les murs, et que l'intolérance musulmane a enseveli sous la chaux. Aussi, si l'on est frappé dès en entrant de la grandeur imposante de Sainte-Sophie, on y est moins charmé, moins surpris qu'à l'Ahmedyeh, à la Suléïmanyeh et dans toutes les mosquées bâties depuis l'établissement de l'Islamisme, dans les proportions imposées par le culte.

L'office n'étant point achevé lorsque nous arrivâmes à Sainte-Sophie, on nous fit monter par des pentes douces à la galerie intérieure qui fait le tour de la mosquée. Ainsi vu d'en haut, l'édifice est immense ; l'œil se perd littéralement dans la vastité du vaisseau et de la coupole, et sur ces murailles dénudées où rien n'arrête plus le regard. J'avoue que je ne pensai ni à Saint-Marc, ni à Saint-Pierre, mais plutôt à Sainte-Geneviève de Paris, et même, il me faut du courage pour le dire, à la Bourse avant l'heure des opérations. Au fond de la nef, devant la pierre du sanctuaire, un iman frénétique qui commentait le Coran à une vingtaine de croyants accroupis, parodiait assez bien, par la volubilité du geste et par l'énergie aiguë de son accent, un agent de change faisant ses offres. Un instant, nous imaginâmes qu'il parlait de nous et que c'était la présence des giaours qui donnait cette véhémence à sa pantomime. Un ami m'avait déjà raconté que quelques années auparavant, dans le même lieu, un mollah avait dit à son guide : « Nous amèneras-tu toujours de ces chiens-là ici ? » Aujourd'hui encore les mollahs offrent aux visiteurs chrétiens de petits tubes de verre colorié détachés des anciennes mosaïques, curiosité inventée sans doute par les Anglais. Quel souvenir à emporter de l'Agia Sophia, du temple de la sagesse divine, que de petits morceaux de verroterie bons tout au plus pour faire des boucles d'oreille à une Hottentote !

L'effet d'en bas est grandiose : l'immensité plane au-dessus des têtes. Le vertige a disparu ; il ne reste plus que l'impression de respect et de piété causée par la majesté d'un édifice sacré. Là encore se représente la

contradiction de la destination primitive du monument avec son attribution actuelle. Sainte-Sophie déroge au plan régulier des temples musulmans qui, tous, doivent être orientés vers la Mecque. Ce défaut de direction est corrigé par la position oblique des tapis et des nattes étendus sur les dalles et qui contrarient les lignes de l'architecture.

Après l'effacement brutal des mosaïques, la plus grave monstruosité commise par les Turcs dans Sainte-Sophie est la suspension d'une série de grandes rondaches vertes chargées d'inscriptions dorées, accrochées circulairement aux piliers au-dessous de la coupole. Ces disques peints aux couleurs de l'Islam et revêtus de caractères sacrés sont l'hommage de la dévotion des sultans qui prétendent ainsi honorer la divinité, et signaler leur piété à l'édification de leurs sujets. Rien n'est plus baroque et plus barbare que cette série de plateaux gigantesques qui figurent là comme une collection de boucliers conquis et qui font plutôt l'effet d'enseignes de boutiques. L'amour des Orientaux pour la calligraphie leur persuade sans doute qu'il n'est pas de peinture qui vaille en beauté les lignes déliées et compliquées de l'écriture arabe. Mais les yeux européens en jugent autrement et trouvent que ces nœuds d'arabesques d'or sur fond de sinople ne compensent pas la disparition des antiques peintures byzantines. Le goût turc prend sa revanche, il est vrai, dans la disposition du lustre qui n'est pas, comme partout ailleurs, une corbeille de luminaires, mais un bouquet composé brin à brin, et dont chaque fleur pend à la voûte par un cordon orné de houppes

de soie et d'œufs d'autruche et se combine harmonieusement avec les autres, de façon à former une rosace immense qui recouvre presque la totalité de la nef : c'est le triomphe de l'adresse et de la précision.

Les Orientaux chez qui l'écriture est un art, un art difficile et honoré, méprisent naturellement les procédés mécaniques de la typographie. Toutes les copies du Coran sont donc des copies manuscrites exécutées avec cette habileté, cette netteté, cette sûreté de main dont les musulmans sont si fiers et qui faisait dire à l'un d'eux qu'un bon écrivain *ne fait jamais de faute.* La calligraphie en Orient a ses grands maîtres et ses époques classiques. Quelques-uns de ces maîtres-écrivains sont aussi célèbres dans l'Islam que le sont chez nous Raphaël, Titien et Léonard de Vinci. Le XVI[e] siècle est le grand siècle de la calligraphie orientale. Chaque mosquée possède plusieurs de ces copies du Coran, exposées sur des chevalets à la discrétion des croyants. Quelques-unes sont fort anciennes et fort précieuses. Les plus belles se trouvent dans les *turbés* (sépultures) des sultans, posées sur de riches coussins à l'entour du cénotaphe. Elles sont en grande vénération, et je m'attirai au turbé de Soliman une verte semonce du gardien pour avoir cédé à la curiosité et porté étourdiment la main sur ces feuillets sacrés. Tout troublé de l'idée d'avoir commis un sacrilége, je chargeai l'interprète d'adresser en mon nom au digne Osmanli toutes les réparations verbales que j'étais incapable de lui faire moi-même. Mais l'interprète, Dalmate de nation, et par inclination fort peu révérencieux à l'endroit du mahométisme et de ses ministres, se contenta de haus-

ser les épaules et de reprocher à l'Osmanli d'avoir joué l'indignation pour m'extorquer un bakchich. Hélas ! c'était traduire bien inexactement mon sentiment. Aujourd'hui encore, je comprends et j'approuve la sainte fureur du pauvre mollah et je regrette que l'infidélité de mon interprète, trop tard connue, m'ait empêché de me relever dans son opinion de la qualification de *chien de chrétien* qu'il n'a pas dû manquer de m'appliquer, et très-justement.

Mais l'objet le plus particulier et le plus intéressant que l'on trouve dans les mosquées turques, le plus « original », celui qui porte le plus complétement le caractère d'un art et d'un culte spécial, c'est le *Nimbar*, ou chaire de lecture. C'est aussi le meuble le plus important d'une mosquée et le plus essentiel au culte, puisque c'est là que se place le prêtre (khétib) chargé de lire publiquement les versets du Coran. Cette chaire ne comporte ni les développements d'architecture, ni les ornements sculptés des chaires de l'église catholique. C'est une étroite guérite surmontée d'une capote destinée à rabattre le son de la voix, et juchée au haut d'un long escalier mince et roide pourvu de deux rampes découpées. Le type du nimbar est invariable et canonique ; mais la fantaisie orientale se délecte à en orner et à en broder les parois. Le blanc, l'or pâle, les nuances les plus tendres du vert, du lilas, du bleu forment le ton de sa décoration ; les rampes de l'escalier surtout sont évidées et ouvrées comme par le ciseau de l'orfévre. Cet appareil mince et grêle qui se perd dans l'immensité de Sainte-Sophie est, dans les mosquées plus petites, du plus gracieux effet. C'est

amusant à voir comme un joujou et charmant comme un bijou rare et étrange qu'on ne peut voir que dans un certain pays et dans un certain lieu. A Sainte-Sophie, le Khétib monte au nimbar le livre dans une main et le sabre dans l'autre, en souvenir de la conquête. Le nimbar et le minaret sont les deux produits les plus purs du génie musulman.

L'attitude des Ottomans dans leurs mosquées est pleine de gravité et de recueillement. De braves soldats turcs entrent à l'heure de la prière, tombent à genoux sur la natte et exécutent avec componction et en conscience les prosternations prescrites par le prophète. J'ai vu des voyageurs anglais, — car il faut tout dire, — et des français aussi, s'approcher indiscrètement de ces dévots en prière, les coudoyer, parler haut à leurs oreilles ; d'autres s'étendent sans façon sur le dos pour contempler à leur aise la coupole et les voûtes. Ils m'ont rappelé ces touristes protestants que l'on voit en Italie entrer dans les chapelles pendant la célébration de la messe et s'avancer jusque sous le bras de l'officiant pour examiner la peinture d'un retable. Mais si les Italiens aiment à faire montre de leurs artistes et de leurs chefs-d'œuvre jusque dans les églises, les Turcs sont moins glorieux. J'ai surpris plus d'un sourcil froncé, plus d'un œil dilaté par l'étonnement et par la colère ; j'ai entendu plus d'un grognement derrière ces curieux impertinents. La foi musulmane se conserve actuellement, non pas par la persécution, mais sous l'oppression qui est un très-puissant conservateur de l'enthousiasme. Je crains que nous ne cessions pas de sitôt d'être « les chiens de

chrétiens » ; et je n'ai pas entendu dire que le séjour de nos troupes pendant la guerre ait bien favorablement modifié les sentiments de la population turque à notre égard.

La mosquée n'est pas seulement pour les musulmans le temple de la prière. Il en est en Turquie comme dans tous les pays de foi où la maison de Dieu est toujours plus ou moins la *maison du bon Dieu*. Les croyants recourent à la mosquée comme à un lieu de protection et d'abri ; les marchands y déposent leurs marchandises, les incendiés y déposent leurs épaves, les voyageurs avant de partir y portent leurs effets et leurs trésors ; ils les y laissent pendant des années, sûrs de les retrouver intacts à leur retour : grand sujet d'humiliation pour nos églises où l'on n'oserait seulement oublier son parapluie. Toutes les mosquées sont pourvues de fontaines et de vasques propres aux ablutions. La plupart ont des cloîtres entourés de galeries en portiques où les vagabonds et les hammals viennent se reposer et dormir. On y trouve même des commodités d'un autre genre qu'on s'attendrait peu à rencontrer si près du sanctuaire. La pudicité musulmane trouve son compte à s'abriter à l'ombre du lieu saint. En voyant de gros Turcs dérouler à longueur de bras leur interminable ceinture, j'ai quelquefois compris que les rues de Constantinople ne fussent pas affligées par les spectacles qui déshonorent la voie publique dans nos villes occidentales.

Constantinople possédait autrefois un musée d'anciens costumes de dignitaires turcs d'avant la réforme, que Théophile Gautier a pu voir encore rangés en bon

ordre dans un bâtiment spécial à l'At-Meïdan. Cette collection transportée plus tard au Séraï est maintenant reléguée et éparpillée au second étage d'un arsenal ou magasin de vieilles armes réformées, situé derrière Sainte-Sophie, et dont la cour est ornée d'un assez beau bas-relief dans le style violent de la décadence grecque. La collection a sensiblement perdu à ce déplacement. Ces aghas, ces grands vizirs, ces eunuques, ces janissaires font triste mine entre ces tas de hallebardes et de fusils démontés. Ils ont l'air d'être là en disgrâce depuis la réforme. Ils mériteraient qu'un poëte fît pour eux ce que Henri Heine a fait pour les dieux de l'Olympe mythologique, et racontât les douleurs et les mélancolies de leur exil. En les voyant ainsi dispersés et comme arrêtés aux détours des galeries et au bord des escaliers, nous poûvions imaginer que notre entrée avait interrompu leur promenade. Et qui sait si aux heures calmes et mystérieuses de la nuit ces figures humaines taillées dans le bois au mépris des prescriptions du Coran ne s'animent pas tout à coup à la volonté d'Allah outragé pour converser de leurs grandeurs passées et pour juger leurs oppresseurs ? Le chef des eunuques, les aghas et les portiers du Séraï parleraient avec douleur de leurs terribles fonctions ; le grand vizir et le capitan-pacha critiqueraient avec dédain la politique concessionniste des ministres actuels ; le chef des porte-glaive tirerait de son étui de satin violet le sabre sacré de l'empereur ; les nains et le fou gambaderaient et raconteraient les cancans de l'ancienne cour ; les muets dérouleraient en souriant leurs lacets ; les janissaires

entre-choqueraient leurs marmites redoutées et causeraient du bon temps où ils rançonnaient les passants devant leur corps de garde et faisaient trembler les sultans. Et le vieil Islam revivrait ainsi pour quelques heures au sein et à l'insu de la Turquie réformée et progressiste.

J'ai facilement reconnu les plus importants de ces fonctionnaires : le Kislar aghaci avec son turban rouge et ses bottes jaunes ; le Tchaouch aghaci avec sa robe d'étoffe d'or et son bonnet en croissant ; le Sadrazam (grand vizir) coiffé d'un moule conique et côtelé, comme les pachas d'opéra-comique ; le Séliktar vêtu d'une chasuble et portant sur l'épaule le sabre impérial, les janissaires avec leurs bizarres insignes culinaires, leurs outres de cuir, leurs fonds de casseroles et leurs cuillers à pot. Et j'avoue que j'eus pitié de l'état d'abandon où je voyais cette collection si précieuse pour la connaissance des mœurs de la Turquie ancienne et qu'on ne referait aujourd'hui qu'à grand'-peine. Il serait à désirer qu'un de nos musées d'Europe, où l'on fait depuis quelques années une large part à l'ethnologie, et surtout le musée du Louvre, acquît ce monument des costumes et de la hiérarchie du vieil empire ottoman.

En allant de Sainte-Sophie à l'Ahmedyeh et de l'Ahmedyeh à la mosquée de Bayezyd, on parcourt une notable partie de la ville turque. C'est à l'entour de l'At-Meïdan qu'est le quartier vivant et brillant de Stamboul. Il ne faut pas croire que tout le commerce soit concentré dans le bazar : on trouve dans les quartiers dont je parle de nombreuses boutiques et des

ateliers d'artisans et particulièrement d'ébénistes, qui confectionnent encore selon les anciens procédés ces boîtes et ces tabourets de bois fin incrustés de nacre, qui sont une des industries de l'Orient. Des dames anglaises faisant partie de notre colonne d'expédition en marchandèrent quelques-uns qui nous parurent d'un prix exorbitant. Les Anglaises sont à l'étranger d'intrépides marcheuses et ont l'estomac aussi curieux que les yeux. D'une mosquée à l'autre, nos dames se gorgeaient de bonbons, de fruits et de confitures, absorbaient chez les rôtisseurs des portions de mouton et de pilau, et se faisaient servir à la porte des cafés en suppliant leurs cavaliers de fumer le tchibouch ou le narguileh comme assaisonnement à leur plaisir. Nous acquiescions à la demande du tchibouch, mais nos estomacs masculins et français refusaient l'assaut des *lunch* répétés qui, d'ailleurs, n'empêchèrent pas ces dames de faire copieusement honneur au dîner de l'hôtel.

Cette promenade classique et réglementaire accomplie par ordonnance, de mosquée en turbé et de turbé en mosquée, finit par impatienter comme une consigne. On voudrait s'arrêter, se recueillir, contempler à loisir, étudier ; le firman vous crie : marche ! et l'on obéit, sachant que l'occasion ne se représentera plus. J'avouerai donc que je fus bien aise, après avoir marché toute une journée par ordre, d'éblouissements en éblouissements, de reprendre mes habitudes de libre flânerie.

De même que je préfère les villes aux paysages et les villes oubliées aux villes plus connues, de même

j'aime mieux les rues que les monuments. Dans les monuments, il n'y a qu'à admirer; dans les rues, on admire, on s'amuse et on s'instruit.

Le lendemain de ma course aux mosquées, je descendis à la fortune de mon bâton l'escalier de Péra et je m'aventurai sur le pont de Galata dans l'intention d'aller à la découverte du bazar. Le pont de Galata est l'endroit le plus populeux et le plus animé de Constantinople. Il est, comme était autrefois le Pont-Neuf de Paris sous Louis XIII, le passage le plus fréquenté et comme le rendez-vous de la population. Seulement, si beau que fût Paris en 1640, il ne pouvait développer aux deux bouts de son Pont-Neuf des collines chargées d'autant de merveilles que le sont celles de Stamboul et de Péra ; la Seine n'a jamais été un port de mer divisé par trois promontoires, et les habitants de la bonne ville des rois de France, toujours menacés de pluie et de frimas, n'ont jamais arboré dans leurs toilettes les couleurs vives et les nuances tendres de la robe orientale et du féredjé. Le pont de Galata est sujet à péage ; et les buralistes, peu rassurés apparemment sur la ponctualité des passants, se fortifient à chaque bout d'un corps de garde. Aux deux extrémités aussi se tiennent des marchands de rafraîchissements, d'eau claire (grand luxe à Constantinople), de sirop, de limonade et de fruits, les uns en boutique, les autres munis pour tout appareil d'un seau recouvert et d'un verre qu'ils tiennent à la main tout rempli. Le verre d'eau est à l'entrée un encouragement, à la sortie une consolation.

Quelquefois un saint personnage déclame à haute

voix des versets du Coran et des oraisons pour l'enseignement des allants et des venants qui en paraissent médiocrement édifiés. Le pont sert aussi d'embarcadère aux bateaux à vapeur qui font le service du Bosphore et la traversée de Scutari.

Dans toute la longueur, la foule se presse et se croise. C'est un fourmillement perpétuel de turbans, de fez, de feutres, de kalpaks, de bonnets de toutes les formes et de chapeaux francs. Les chevaux bousculent les piétons, qui n'ont souvent que le temps de se rejeter sur les trottoirs. Les voitures des kadines peintes en vert ou en rouge grenat rehaussé d'or et qui semblent toutes avoir été faites sur le modèle d'un vieux coche abandonné par un ambassadeur du roi Louis XV, les chaises à porteurs, les hammals pliés sous leur charge encombrent la chaussée et font des trouées dans la presse. Les passagers de Scutari et de Bosphore se hâtent vers les échelles. Les femmes jasent, ricanent ou crient de peur en traînant leurs enfants et se sauvent devant les chevaux aussi vite que le leur permettent leurs larges bottes de maroquin chaussées par-dessus leurs pantoufles.

Les femmes sont toujours nombreuses sur le pont comme dans les rues de Constantinople. Un vieux dicton parisien disait qu'on était toujours sûr de rencontrer à la fois sur le Pont-Neuf un cheval, un moine et une femme : en changeant le moine en hammal, le dicton s'applique parfaitement au pont de Galata.

Par moments, le pont s'entr'ouvre pour laisser passer un navire. Une corde est alors jetée d'un bord à l'autre au point de solution pour servir de garde-fou

aux plus avancés, et la foule se tasse et reflue vers les extrémités. Eclairez cette rue suspendue et cette fourmilière de costumes variés par une lumière vive, reflétée par les bâtiments des collines et par le miroir argentin des eaux, et vous aurez sans doute le spectacle le plus attrayant, le plus harmonieusement brillant qui puisse tenter le pinceau d'un aquarelliste. Je dis aquarelliste et non peintre, parce que Constantinople est en effet une grande aquarelle. Elle doit cette légèreté de ton non-seulement à la blancheur et aux teintes claires de ses édifices et de ses maisons et à la couleur azurée de l'eau du port, mais surtout à la transparence de l'air et à l'incomparable finesse de son ciel, un ciel gai et tendre, qui n'a ni l'intensité cruelle du ciel d'Egypte ou d'Espagne, ni la crudité du ciel napolitain, et dont l'éclat est un sourire voilé par une gaze de nuages.

Après avoir franchi le pont on monte d'abord par une rue assez roide; puis on rencontre, en tournant à gauche, un escalier à double rampe qui vous conduit à la cour de la mosquée Yeni-Vyamissi ou de sultane Vaiidé. On parvient ensuite et sans se tromper, par un passage unique, à une place plus grande plantée d'arbres et rafraîchie par une fontaine où se tient, à de certains jours de la semaine, une foire qui est le bazar des ménages pauvres : et, une fois arrivé là, ce qu'il y a de mieux à faire est de marcher droit devant soi et de s'en rapporter au hasard, attendu que le bazar ayant plusieurs entrées, tout chemin y mène infailliblement tôt ou tard. On ne risquera à ce système que de s'égarer momentanément dans l'inconnu, ce qui est

encore préférable à l'ennui de se sentir talonner par un guide. Les rues de Stamboul sont d'ailleurs tellement sinueuses, si illogiquement rompues et croisées, qu'il est bien difficile, même à l'observateur le plus exact, d'y retrouver sa route. On a beau infliger des tours de force à sa mémoire, piquer dans la chambre noire de son cerveau les images des boutiques et les profils des encognures, le fil conducteur se casse à tout instant.

L'entrée principale du Bésestan ou grand bazar est celle du bazar des armes où l'on parvient par une rue étroite habitée par les fabricants de pipes. Devant cette porte stationnent les chevaux et les voitures historiées des clients de haut rang et des kadines attirés de ce côté par le riche commerce de la curiosité et des antiquités précieuses. On a devant soi, en entrant, l'angle formé par la rencontre de deux galeries et signalé, comme tous les carrefours de Constantinople, par une fontaine. Une fois là, il faut souhaiter le fil d'Ariane, ou se résigner à prendre un guide, tant il est peu facile de se diriger de soi-même, et par la seule orientation, à travers ce labyrinthe de galeries marchandes. Je m'étonne que les Guides de l'étranger à Constantinople ne donnent point le plan du Bésestan comme d'autres donnent le plan du musée de Naples et du palais des Etudes de Florence, où il est aussi aisé de se retrouver que sur la place Vendôme, ou dans la rue de la Paix.

Ici encore se défier des comparaisons. J'avoue qu'il m'a été impossible de trouver la moindre ressemblance entre le grand bazar de Stamboul et le marché du

Temple de Paris. On vend, il est vrai, dans celui-ci comme dans celui-là, des habits et autres marchandises d'occasion. Mais quelle différence entre les résidus d'une civilisation mécanique et les nobles guenilles d'un peuple qui a fait un art, et un art durable de l'ornement du costume et de l'ameublement ? Comment songer à un taudis trivial, à un immense tas de loques malpropres, qui n'est que le grandiose de l'ignoble, dans un magasin-musée qui renferme outre les défets, les mises-à-bas de la toilette turque, les somptueuses épaves des vieux temps du luxe oriental, le plus luxueux de tous les luxes ? Le Bésestan avec ses voûtes élevées, avec sa grande galerie à arcades de pierres noires et blanches, a l'aspect monumental que les Orientaux donnent à tous les édifices d'usage public et commun. Certaines parties du bazar sont d'un effet sombre et nu, et ne montrent au regard que des clôtures de bois noirci et sali par le temps, et interrompues par d'étroites portes que surmonte une enseigne de drap portant le nom du marchand grossièrement brodé. Ces boutiques-là sont précisément les plus riches C'est derrière ces volets grossiers et muets à l'œil que sont entassées en orfévrerie, en bijouterie, en armes, en broderies, en tapis, les richesses de l'ancien empire, la dépouille des harems et la défroque des sultans. D'autres galeries, celles des vêtements, des étoffes, de la chaussure, sont au contraire éclatantes de couleur et étincelantes d'oripeaux. La différence entre le marchand turc et le marchand franc est que le Turc reste superbement accroupi derrière son étalage, fumant et tournant son chapelet, sans daigner faire le

moindre appel au chaland qui examine et palpe sa marchandise, tandis que le Franc se tient sur sa porte et la quitte volontiers pour provoquer l'acheteur. Si le passant est un étranger, ce qui arrive communément, le Grec ou le Géorgien s'approchera insidieusement avec les formes les plus engageantes et lui jettera au cou un lasso de belles paroles qui l'attirera peu à peu dans sa boutique. Les Francs n'ont point pour les séductions de la montre le mépris du marchand turc qui se fie uniquement sur l'excellence ou la rareté des objets serrés dans ses rayons, empile désordonnément dans tous les coins, l'un sur l'autre, et au mépris de l'harmonie, les armes, les meubles incrustés, les casques, les rondaches, les boîtes niellées, les pipes enrichies d'émail et de bijouterie, et cache souvent derrière des tas d'étoffes repliées, les plus curieuses pièces de son magasin. La boutique du Franc a une apparence d'ordre et de décoration qui sent la coquinerie du civilisé. Les étoffes brodées y sont étendues sur les murs, les tapis étalés sur les tables ; les émaux, les pièces d'orfévrerie sont placés avec art sur des buffets de noyer qui en font valoir l'éclat. Une fois entré, il faut une grande fermeté de caractère pour s'en aller les mains vides et pour affronter, en sortant, le regard courroucé et dépité du marchand stupéfait de voir son gibier lui échapper.

Les guides et les interprètes polyglottes sont en nombre au Bésestan ; mais il faut se défier de leurs offres. Chacun de ces compagnons si serviables est aux gages d'une ou de plusieurs maisons de commerce, où il vous ramène obstinément, sans le moindre égard

aux recommandations contraires. Un vieux juif coiffé d'un kalpak bas de forme, enveloppé de mousseline (sale, bien entendu), vêtu d'un bénich vert et chaussé de savates, s'acharna pendant plusieurs jours à ma poursuite. J'aurais été disposé à l'indulgence par l'exactitude de son costume, qu'il portait avec une certaine noblesse, si je ne m'étais senti quelque éloignement pour sa société, et surtout de l'horreur pour son babil. Lassé de me répéter ses propositions, il avait fini par s'apitoyer sur le sort d'un homme assez destitué de jugement pour perdre son temps à chercher son chemin dans les rues du bazar, quand il avait sous la main un guide expérimenté qui se faisait fort de lui montrer toutes les merveilles, même les merveilles, ajoutait-il avec emphase, « qu'on n'y montre jamais. » Je me tairai sur la dernière offre qu'il me fit, et qui scandalisa fort les Nestors du Bésestan à qui je la racontai.

J'avais une puissante recommandation près de Ludovic, Arménien, le plus célèbre et le plus riche marchand du bazar des armes. Lors de ma première visite, je trouvai sa boutique fermée. Ludovic, de même que tous les richards du Bésestan, habite la campagne, et il ouvre tard et ferme tôt, afin de jouir plus longtemps du séjour de son charmant village de Khadi-Keuï, à Scutari. Je le rencontrai pourtant en m'en allant, dans une rue voisine du bazar, et un négociant français qui m'accompagnait me présenta à lui. La protection d'un nom ami me valut l'accueil le plus gracieux. Ludovic me donna rendez-vous pour le lendemain à l'heure du déjeuner. Il me gratifia même, séance tenante, du

mot magique avec lequel on peut se passer de tous les guides et s'affranchir de toute inquiétude quand on habite Péra. Ce mot, c'est *keupru* (le pont) ; avec cela, on peut s'égarer tant que l'on veut dans la ville ; on est toujours sûr de revenir au pont Neuf.

Ludovic est un des plus anciens marchands du Bésestan ; il a entrepris le premier ce commerce de la curiosité turque et orientale, qui est aujourd'hui l'un des plus fructueux de Stamboul. Ceux qui l'ont entrepris après lui, et à qui il a indiqué cet heureux filon, lui témoignent leur reconnaissance en lui faisant une concurrence de corsaires. Ludovic ne s'en soucie nullement : et comme c'est l'avantage naturel du premier arrivant de faire les meilleures prises, il maintient noblement ses prix, sachant bien que ce qu'il a chez lui ne saurait se retrouver ailleurs. Combien de voyageurs, après avoir dépensé, par économie, les trois quarts de leur bourse à des emplettes équivoques, sont allés porter le reste à Ludovic, pour être certains d'emporter au moins une curiosité authentique ! D'ailleurs si, comme l'a dit Théophile Gautier, on trouve « tout » chez Ludovic, je puis ajouter qu'on y trouve aussi toutes sortes de prix.

Le lendemain de notre rencontre, avant l'heure convenue, je faisais ma promenade du Bésestan, revenant de temps en temps donner un coup d'œil au bazar des armes pour guetter l'arrivée de mon hôte. Un marchand voisin qui m'avait observé, sort de sa boutique et vient à moi d'un air mielleux et contrit :

— Monsieur, me dit-il, je suppose que vous atten-

dez M. Ludovic. C'est bien fâcheux, mais il ne viendra pas aujourd'hui au bazar.

Cela était dit avec un tel aplomb, que, bien que je fusse absolument sûr du contraire, je m'arrêtai à admirer le front impassible de ce comédien.

— Il ne viendra pas ? répétai-je.

— Non, monsieur. M. Ludovic n'est pas pour le moment à Constantinople ; il est à la campagne.

— Je sais qu'il y habite ; mais je l'attends.

— C'est que... monsieur ne sait pas qu'il est malade.

— Je l'ai quitté hier bien portant.

— Eh ! oui : c'est un accident, un malheur. — Si monsieur voulait entrer chez moi ? j'aurais à lui montrer d'aussi belles choses que M. Ludovic, — de plus belles même ; — et je serais plus accommodant. Car monsieur ignore peut-être que M. Ludovic est le marchand le plus cher du bazar ?

En ce moment, je tournai la tête, et j'aperçus Ludovic qui me faisait signe.

— Vraiment, lui dis-je, vous arrivez à propos. On était en train de me donner sur votre compte les nouvelles les plus affligeantes : vous avez quitté Constantinople ; vous êtes malade ; il vous est arrivé des malheurs...

— Bah ! me répondit Ludovic, ils en inventent bien d'autres ? Ils ont dit dernièrement à un Anglais que j'étais mort. — Et voilà comment ils me remercient d'avoir créé un commerce qui les fait vivre et qui les enrichirait, s'ils n'avaient la sottise de baisser les prix dans l'espoir de me ruiner.

Je fis avec Ludovic mon premier repas turc dans

une trattoria des environs du Bésestan. On nous servit du pilau au jus de perdrix rôtie, du mouton à la broche, et même, par tolérance, à la fin du repas, un verre de vin passable. Le dessert se composa de raisin des vignes de Kheudi-Keuï, apporté par le propriétaire. Mais le dessert véritable, le régal, fut la visite du magasin de Ludovic. Un bourgeois de Paris, qu'un génie transporterait du coin de son feu dans cette boutique de douze pieds carrés, y verrait tout l'Orient en une soirée. Rien n'est plus simple et moins coquet que cette boutique, et rien n'y annonce au premier coup d'œil les trésors qu'elle renferme. Armoires et tiroirs fermés, vitrines opaques de poussière, piles d'étoffes et de tapis pliés à l'envers, deux ou trois siéges dépareillés, un escabeau pour poser les tasses à café, c'est là tout ce qu'on aperçoit en entrant ; et l'on se croirait plutôt dans un appartement dont le locataire déménage et fait ses malles, que dans un magasin de curiosité. Mais qu'un acheteur se présente (des femmes surtout), et vous nagez dans des flots de mousseline de Brousse, vous baignez jusqu'à mi-corps dans une mer de tapis de prière, les uns en soie brochés d'or, les autres en laine brochés de soie ; la petite table-comptoir, placée près de la porte, se couvre de bracelets, de miroirs, d'émaux, de porcelaines, de filigranes. Les marchands de Constantinople ont l'art admirable de déplacer les choses et de les remettre en place sans que l'on sache comment. Avec la seule aide d'un domestique turc qui lui sert de commis, Ludovic déballe et remballe son magasin dix fois par jour. Rien d'ailleurs qui sente le négoce ni l'âpreté du marchand qui veut faire affaire. Le

comptoir est une table; on n'y voit ni livres, ni registres. Le maître a probablement son inventaire dans la tête, et s'entend avec son commis par des méthodes mystérieuses pour aller dénicher les objets qu'on lui demande, et en reconnaître le prix. Ludovic fait le commerce en grand seigneur, et ses façons sont celles d'un maître de maison qui reçoit des visites. Tout acheteur est traité chez lui comme un hôte, et a part au café et au tabac. J'ai vu des dames anglaises se faire apporter du pilau, des fruits, des friandises, et déjeuner sans façon sur une escabelle incrustée de nacre, tout en touchant les étoffes et en causant de leurs emplettes. Quelquefois une pauvre ouvrière, sachant Ludovic en bonne compagnie, lui fait passer par son taciturne domestique quelque pièce de sa façon, soit un tapis, soit une blague à tabac, ou un de ces beaux voiles de mousseline brodés d'or ou de soie plate, dont le travail capricieux fait l'admiration des dames européennes habituées à la régularité fatale des machines. En un mot, cette boutique est un salon où, une fois connu, on peut venir prendre le café, fumer et causer des nouvelles. Quand la chambre est pleine, ce qui n'est pas long à se faire, vu son exiguïté, les premiers venus font place aux derniers, et ils ont encore la faculté de demeurer, en se tenant debout sur les marches du perron. Pour peu que dans la matinée il se soit succédé trois ou quatre compagnies d'acheteuses, il y a grand'chance pour que tout le magasin vous ait passé sous les yeux; et, après vous avoir libéralement octroyé la vue de toutes ces belles choses, Ludovic aura encore la bonté de vous com-

poser, aux prix les plus généreux, la petite pacotille de menus objets que tout voyageur se doit de rapporter de Constantinople, si peu qu'il ait autour de lui d'amies, de filles ou de nièces.

J'avais pour Validé-Kham une autre recommandation, qui me valut un ami précieux. Validé-Kham est, comme je l'ai dit, l'entrepôt du commerce européen (j'ai toujours peine à me rappeler que Constantinople est en Europe : cela tient peut-être à la différence des turbans et des chapeaux, ou des minarets et des campaniles). Nos fabriques françaises font aujourd'hui une concurrence d'extermination à l'industrie orientale. C'est la ville de Lyon notamment, ce Londres français, impitoyable et positif, qui fournit à la Turquie et à la Perse les féredjès, les bénichs et les étoffes de tenture et d'ameublement On me montra à Validé-Kham de grands albums, ou plutôt des registres remplis d'échantillons de ces charmants dessins de feuillages, de filets, de bouquets dont raffola notre XVIIIe siècle, et qui doivent servir de modèles, — modèles désespérants, — aux ouvriers lyonnais. C'est en comparant ces délicats échantillons aux meilleurs produits des fabriques lyonnaises, que l'on peut se rendre compte définitivement et une fois pour toutes de l'impuissance de la mécanique comparée à la main humaine et à l'imagination. Je ne parle pas seulement de l'art, de l'invention, de l'esprit, de la fleur; mais la pureté de l'étoffe, mais l'harmonie de la couleur, l'éclat de ces modèles dont quelques-uns datent de trois cents ans! Et, quant au reste, ce n'est pas même la différence de la photographie avec le tableau, — la photographie

rend ce qu'elle voit, — c'est la grâce parodiée par la force brutale et aveugle ! Les correspondants de Constantinople qui sentent cette imperfection la déclarent aux fabricants lyonnais et les accablent de recommandations; mais les fabricants se déclarent satisfaits et n'avouent leur infériorité que sur un point, dans la confection des étoffes de Brousse, où ils n'ont pu réussir jusqu'à présent. La nouvelle de l'incendie de Brousse (1863) a pu les consoler un peu : c'est ce qui s'appelle triompher par le feu.

Les Orientaux turcs. persans, etc., qui achètent ces produits lyonnais, ont-ils perdu le sens de leurs arts nationaux ? Cèdent-ils. comme nous le faisons souvent en Europe, à l'attrait bizarre de la denrée exotique ? Hélas ! la raison est plus simple : ils les achètent parce qu'ils coûtent moitié moins. Dans quelques années d'ici les machines auront vaincu, et tout l'Orient sera vêtu et meublé des tissus de l'araignée de Jacquart.

Tout ce que je demande, c'est que la ville de Lyon ajoute à sa collection d'échantillons un ou deux couples de tisseurs et de brodeurs turcs et anatoliens.

J'ai eu l'avantage, pendant une de mes visites à Validé-Kham, d'assister à un marché conclu entre le représentant d'une fabrique lyonnaise et un Persan. Le Persan était lui-même un bel échantillon. Il était vêtu d'une robe rose clair et d'un benich lilas, et coiffé d'un tortil de couleur tendre. Sa barbe et ses ongles étaient teints de vermillon. Il portait à sa main une longue pipe, et il ne lui manquait vraiment que deux ou trois poignards à la ceinture pour représenter au complet l'Oriental de Gravelot et de Marillier. le héros des ro-

mans de Crébillon le fils et des contes d'Hamilton. Il entra accompagné d'un courtier habillé à l'européenne et s'assit les jambes croisées sur le divan. La séance fut longue : on déroula les pièces d'étoffe ; on en vérifia le métrage ; on en mesura la hauteur. Après quelques pourparlers, le Persan que j'admirais de tous mes yeux se leva, traversa la chambre et alla frapper de la main dans celle du négociant. Le courtier prit ces deux mains dans les siennes et les secoua deux ou trois fois avec énergie, ce qui vaut acte pour la conclusion du traité. La simplicité de ce procédé me toucha jusqu'aux larmes.

— Au moins, dis-je après que le Persan fut parti, voilà des façons édifiantes et qui témoignent d'une confiance patriarcale. Combien cette pression de main est-elle plus éloquente et plus noble que nos vilaines écritures européennes ! — Eh, dites-moi, y a-t-il un exemple qu'un Persan ait jamais manqué à un engagement si solennel ?

— Ils y manquent tant qu'ils peuvent, me répondit le négociant d'un air sombre. Si j'ai si longtemps parlementé avec ce coquin, c'est qu'il m'a déjà trompé deux ou trois fois. Et je ne voulais pas lui livrer ma marchandise sans qu'il me payât d'abord une partie de ce qu'il me doit déjà. Il me l'a promis, et encore...

Sa phrase s'acheva par une grimace. Et je me rappelai ce mot d'un commentateur : les Persans sont les Gascons de l'Orient.

II

Je confiai à mon ami, le marchand français de Validé-Kham, mon embarras au sujet des conditions de l'hôtel d'Angleterre, qui menaçaient d'abréger sensiblement mon séjour.

— Il est vrai, me dit-il, que vous ne pouvez guère vous loger ailleurs dans Péra. Il faut vous y prendre autrement. Nous tous, tant que nous sommes ici de Français, d'Anglais ou d'Allemands, nous fuyons Péra autant qu'il est possible et nous passons la belle saison à la campagne, dans les villages des bords du Bosphore, où l'on trouve des hôtels bien tenus et à bon compte. Vous pouvez aller à Thérapia ou à Buyuck-Déré, où je loge moi-même et où vous serez bien traité à ma recommandation.

C'est en effet le meilleur parti à prendre pour un étranger. Les villages du Bosphore sont de charmantes résidences. Les plus fréquentés sont, il est vrai, à une heure ou une heure et demie de distance de Stamboul ; mais les bateaux font le trajet quatre fois par jour. Et l'on est dans la situation de la plupart des Parisiens, qui passent l'été autour de Versailles ou de Saint-Germain et viennent tous les jours par le chemin de fer à Paris. J'acceptai donc avec empressement l'offre que me fit mon compatriote d'aller dîner avec lui à Buyuck-Déré, pour tâter le terrain et goûter la cuisine.

Le Bosphore est le *Corso*, le Longchamps de Constantinople. Ce large cours d'eau qui s'écoule entre des rives bordées de palais et de villages et que surmontent des collines boisées, des casernes et des jardins en terrasse, est un promenoir d'une beauté sans pareille et qui ne peut avoir que des analogues. Tels sont le grand canal de Venise, le Pincio de Rome, et, si le patriotisme ne m'aveugle pas, l'avenue des Champs-Élysées à Paris. De même que le canal vénitien, le Bosphore a engendré une embarcation spéciale et qui semble née de ses eaux : le caïque, barque légère, effilée, qui rase l'eau plutôt qu'elle ne la fend, et que meuvent de longues rames flexibles qui semblent les ailes de cet oiseau aquatique. Le nombre des rameurs augmente en proportion de l'importance du propriétaire.

Vers cinq heures du soir, heure de la clôture des bazars et de la cessation des affaires, le Bosphore se couvre d'embarcations en marche pour les différents villages de la campagne riveraine. Les effendis et autres gros personnages s'y rendent en caïque. Le menu fretin et les étrangers se tassent sur le bateau à vapeur omnibus, véhicule moins poétique et destitué de caractère local, mais qui a l'avantage d'être un belvédère ambulant, tandis que le caïque, en raison de son étroitesse et de son excessive mobilité qui l'expose à verser au moindre mouvement faux, oblige celui qui le monte à rester immobile et à peu près couché, conditions peu favorables à l'observation.

Le convoi de cinq heures, si ce terme peut s'appliquer à une navigation, a toute l'animation, toute la

gaieté d'un train de plaisir. Les passagers qui s'y retrouvent se connaissent tous comme habitant les mêmes endroits ou comme voués aux mêmes occupations. C'est aussi une espèce de salon où les dames même ne manquent pas ; car, si les femmes turques se tiennent retranchées à l'arrière dans un compartiment grillagé que les loustics appellent *la cage à poules*, il reste encore sur le pont assez d'Arméniennes, de Grecques, de Géorgiennes, d'Italiennes et d'Allemandes pour donner à la conversation ce ton de bonne compagnie où se maintiennent les réunions présidées par des femmes. Entre les groupes des causeurs s'élève en filets bleus et blanchâtres, la fumée des pipes et des cigarettes ; les cawedgis circulent portant sur des plateaux, des tasses, des sorbets, des verres de mastic et de limonade. On pourrait se croire sur une terrasse ou sur un môle à l'heure de la promenade et de la bonne société. J'ai vu des paris s'engager sur la vitesse d'un cheval galopant sur la berge en concurrence avec le bateau ; et cette expérience renouvelée plus d'une fois excitait à un haut degré l'intérêt des passagers et des passagères. Il semble au premier abord qu'un cheval lancé au galop n'ait pas de peine à devancer un bateau lourdement chargé, astreint à faire des stations fréquentes et remontant un courant par moments assez rapide pour obliger les caïqjis à se faire traîner au cordeau. Pourtant la route de terre est moins directe que la route de mer ; la ligne des quais est fréquemment interrompue par les palais qui viennent baigner leur pied dans l'eau, et le cavalier est alors contraint de faire de longs détours pour éviter les rues trop po-

puleuses des villages et les clôtures des jardins. Chaque fois qu'après un intervalle plus ou moins long, le cheval reparaissait sortant de derrière un mur, c'étaient des hurras, des exclamations, des trépignements. De belles dames grecques, coiffées de leur résille bleu et or, se penchaient au-dessus du bordage et applaudissaient à toute force de leurs gants blancs. Les Turcs n'ont pas moins que les Arabes la passion des chevaux, et ils en ont plus de soin. Ils s'intéressent vivement à tous les exercices d'équitation.

La réputation des villages turcs est faite sous le rapport de la malpropreté et de la misère. Cela peut être vrai pour les villages de l'intérieur des terres ; ceux du Bosphore sont, au contraire, d'une élégance et d'une coquetterie remarquables. Il est vrai que ce sont plutôt des villas que des villages, et que les résidences impériales, les palais d'été des ministres et des sultanes excitent sans doute l'émulation des particuliers qui les entourent. Peut-être aussi, ces palais placés au premier rang masquent-ils les pauvretés qui les suivent. Les habitations du sultan seules sont en pierre ou en marbre ; les autres sont des édifices de menuiserie et dont la façade très-développée est découpée et peinte selon l'ancienne mode turque. Les étages qui surplombent les uns sur les autres, comme ceux des vieilles maisons normandes, sont percés de fenêtres très-rapprochées ; celles des appartements des femmes sont garnies d'un lacis de treillages serrés, percé au milieu d'un trou rond qui permet de regarder de l'intérieur sans être vue. Malgré leur développement, ces façades, à cause de leur dessin découpé, du

grand nombre des fenêtres, des saillies des étages. ont une grande légèreté d'aspect. Les couleurs tendres dont elles sont revêtues, lilas, rose, gris, lie de vin clair, confirment cette impression. La plupart se compliquent de pavillons et de kiosques, reliés par des terrasses chargées de pots de fleurs et de cabinets de verdure. C'est bien là le pur modèle d'une résidence d'été qui ne doit opposer que la fraîcheur et la légèreté à la solidité massive d'une habitation de ville. Quelquefois, comme à la station d'Orta-Keuï, par exemple, apparaît une mosquée flanquée de son minaret élancé, d'où le muezzin nous saluait chaque soir au passage de son appel nasillard. Les esprits forts pourront en rire, et les chrétiens exclusifs s'en scandaliser, mais cette invitation à la prière lancée par une voix pieuse à la tombée du jour, cette invocation à Dieu pour recommander l'homme à sa protection pendant ces heures de ténèbres, de tentations et de maléfices, pendant cette moitié de sa vie, où son âme lui échappe, pour ainsi dire, m'a toujours saisi de trouble et de recueillement. Jamais je n'ai entendu sans mélancolie cet adieu au jour, et ce rappel à l'infini. Prie pour moi, bon muezzin. sur la terre du prophète : je tâcherai qu'on te le rende sur la terre d'Aïssa !

A chaque station du bateau, l'embarcadère est encombré de passagers qui attendent, de curieux, de promeneurs prenant le frais, de parents ou d'amis, qui viennent au-devant d'un voyageur attendu. Les costumes indigènes tranchent dans la foule ; de gros Turcs, ronds comme des boules, au visage cramoisi et essoufflés par la marche, roulent et jouent des coudes

dans la presse des arrivants et des partants ; les femmes, traînant la galoche, s'approchent en se balançant et filent tête baissée vers leur cabine, par un couloir ménagé pour elles, le long du bordage ; les enfants du village quittent leurs jeux, et s'attèlent en criant de joie au pont mobile, dont la manœuvre paraît être leur divertissement favori. Remarquons que si la gravité est essentielle à l'âge viril en Turquie, l'enfance y est aussi joyeuse, aussi gambadante et aussi tapageuse que partout ailleurs.

Ces villages, avec leur population mélangée, sont jolis et bariolés comme des verres de lanterne magique. Je doute que les villages chinois soient plus réjouissants pour l'œil.

D'une station à l'autre, la curiosité est amusée par toutes sortes d'objets et d'incidents récréatifs : des singularités d'architecture, des mouvements de terrain, le galop d'une cavalcade, le passage d'un caïque que trois ou quatre pauvres diables remorquent ployés sous le câble, berçant au bout du filin un pacha à demi assoupi par la fumée du narguileh. Et, comment ne pas mentionner aussi ces perchoirs singuliers plantés au milieu de l'eau, d'où les vigies avertissent les pêcheurs du passage des poissons, et dont nos peintres d'Orient tirent si bon parti ?

Thérapia est le village le plus considérable de la rive d'Europe. Il ne faut pas s'illusionner sur le sens de ce mot qui éveille d'abord l'idée d'une source d'eaux curatives d'un établissement thermal. Tous les villages du Bosphore jouissent également de l'avantage de la salubrité. L'origine de cette dénomination médicale se

rattache à un fait particulier, et remonte aux temps héroïques. Il paraît qu'au retour de sa fameuse expédition, Jason prit terre en cet endroit, avec Médée, fille du roi de Colchide, qu'il avait enlevée. La magicienne y débarqua ses philtres, et, — les sorcières ont quelquefois du bon, — faute d'un monstre à endormir, d'un roi à rajeunir et d'un usurpateur à supprimer, y exerça la médecine. Telle est du moins la tradition. De là le nom de Pharmakeus donné à ce coin de pays, par les Grecs anciens, et que les modernes ont traduit par celui de Thérapia.

La présence des ambassadeurs de France et d'Angleterre, qui y ont établi leur habitation d'été, donne à Thérapia une importance particulière. La population y est plus exclusivement européenne que dans aucun autre village du Bosphore. A l'arrivée du bateau, les turbans, les fez. les feredjés sont plus rares : les chapeaux de paille entortillés de mousseline blanche, et les jupes ballonnées y dominent. Les maisons du quai ont un caractère mixte, mélange de goût turc et de style européen. Les jardins du palais de l'ambassade française. fort beaux, et très-étendus, tapissent toute la colline et la couronnent d'une allée de pins parasols que l'on aperçoit de la mer. Sans la compagnie de mon compatriote de Validé-Kham, j'aurais certainement opté pour le séjour de Thérapia, où déjà mon ami, le diplomate anglais, s'était établi. Quand bien même le palais d'été de l'ambassade de France ne serait pas un présent fait par un des derniers sultans au gouvernement français, nos ambassadeurs auraient trouvé dans la beauté de la situation un motif suffi-

sant pour déterminer leur choix. Thérapia, qui s'avance dans la mer, commande le Bosphore de deux côtés ; et des fenêtres de l'hôtel d'Angleterre, bâti à la pointe de l'angle, le regard se promène à gauche sur la baie de Buyuck-Déré, et plonge à droite, aussi loin que possible, sur les sinuosités du canal et de ses deux rives. De la terrasse du palais français, la vue s'étend jusqu'à la mer Noire, au delà de l'embouchure du fleuve marin, et embrasse toute la côte d'Asie.

Au reste, si la situation de Thérapia est belle et séduisante, la position de Buyuck-Déré, dans la baie formée par la courbure de la rive d'Europe et qui semble de loin fermer le Bosphore, est charmante aussi et très-avantageuse sous des rapports différents.

Buyuck-Déré est placé en regard de Thérapia, comme une jeune rivale impatiente d'égaler son aînée. Il s'est déjà donné, pour tenir la corde, deux ambassadeurs, celui de Suède et de Russie, dont la présence est signalée par un bâtiment à l'ancre, posté comme une sentinelle à l'entrée de la mer Noire. Toute une population européenne de diverses nations se groupe autour de ces deux ambassades. Des banquiers, de riches négociants français et allemands ont sur la côte des maisons de plaisance, dont les jardins en terrasse s'étagent sur les collines. On m'a même montré sur le quai une estrade servant d'orchestre à des concerts en plein air, que l'avancement de la saison avait déjà fait supprimer lorsque j'arrivai. Sans le minaret de la petite mosquée qui pointe au-dessus des maisons, et sans la présence des cawas, on pourrait parfaitement

[illegible] en village [illegible] des bords [illegible] Méditerranée

[illegible] septembre, le [illegible] arrive à [illegible] Le bateau [illegible] sur le quai, devant un [illegible] hôtel [illegible] d'un [illegible]

[illegible] au fond de la [illegible] Il est ombragé d'un [illegible] en plates-bandes et dont les allées [illegible] par des berceaux de vigne. Au fond de la [illegible] est un platane gigantesque, entre les branches [illegible] on a [illegible]

[illegible] ne peut plus [illegible] des mar- [illegible] des agents [illegible] ingénieurs de toutes [illegible] Il y a même un [illegible]

sent pour déterminer les [illegible], Thérapia, qui s'avance dans la mer, commande le Bosphore de deux côtés ; et des fenêtres de l'[illegible] d'Angleterre, bâti à la pointe de l'angle, le regard se promène à gauche sur la baie de Buyuck-Déré, et plonge à droite, aussi loin que possible, sur les sinuosités du canal et de ses deux rives. De la terrasse du palais français, la vue s'étend jusqu'à la mer Noire, au delà des [illegible] du fleuve marin, et embrasse toute la côte d'Asie.

Au reste, si la situation de Thérapia est belle et [illegible] de Buyuck-Déré, dans la baie formée par le [illegible] de la côte d'Europe et qui semble de loin fermer le Bosphore, est charmante [illegible]

[illegible] une sentinelle à l'entrée de la mer Noire. Toute une population européenne de diverses nations se groupe autour de ces deux [illegible] [illegible] Sous le [illegible] des maisons, et sans la présence des caïques, on pourrait parfaitement

se croire dans un village italien ou français des bords de la Méditerranée.

En septembre, le jour est déjà près de s'éteindre lorsqu'on arrive à Buyuck-Déré. Le bateau vous dépose sur le quai, devant un grand café-hôtel flanqué d'un jardin à tonnelles, où le soir on va entendre les Bulgares jouer du rebec. A l'embarcadère, un bateau hospitalier vous prend et vous transporte à l'hôtel de l'*Empire Ottoman*, tenu par un certain Ravotti, un hôtelier gaillard et jovial, ami de la plaisanterie et de la bombance, et que ses pensionnaires français ont surnommé *Lapierre* pour plus de commodité.

L'hôtel est très-heureusement situé au fond de la baie et à l'extrémité du village. Il est avantagé d'un vaste jardin planté en plates-bandes et dont les allées sont abritées par des berceaux de vigne. Au fond de ce jardin est un platane gigantesque, entre les branches duquel on a pu installer tout un mobilier de salle à manger. Les Parisiens, qui chérissent les souvenirs de l'île de Robinson et des romans de Paul de Kock, se font un plaisir d'y aller déjeuner. Devant l'entrée de l'hôtel, le rivage dessine une plate-forme qui rejoint par un pont de planches un petit kiosque destiné à se déshabiller pour le bain. On peut ainsi chaque matin, en sortant du lit, aller piquer une tête dans la mer, ce qui n'est pas un des moindres agréments du séjour.

La compagnie à l'hôtel Lapierre est on ne peut plus mélangée. J'y ai trouvé des avocats italiens, des marchands français, des banquiers allemands, des agents diplomatiques, des médecins, des ingénieurs de toutes les cours et de toutes les nations. J'y ai même eu l'hon-

neur de dîner à côté de ce fameux capitaine Magnan, de Marseille, dont les journaux ont raconté depuis mon retour les expéditions au service de la Pologne, et qui a eu le malheur d'échouer sur la côte d'Égypte l'*Emma*, le yacht d'Alexandre Dumas, qu'il avait acheté.

Le brave Lapierre ne se contente pas de bien traiter ses hôtes et de leur faire faire bonne chère, il les régale encore de ses bons mots, les charme par ses lazzi, et les fait danser le soir dans ses salons au son de la flûte et du piano.

Après cette soirée joyeusement passée, j'étais tout à fait gagné à Buyuck-Déré et à Lapierre, et je retins, pour venir l'occuper quelques jours plus tard, une belle chambre très-confortablement meublée, et dont les fenêtres donnaient sur la baie.

Deux ou trois jours suffiraient pour voir tout ce que Péra contient de singulièrement curieux au point de vue du touriste pressé et positif, c'est-à-dire les deux Champs-des-Morts, le tekké des derviches tourneurs et la mosquée de Top-Hané. Mais, je l'ai déjà dit, ce qui m'occupe et me plaît en voyage, c'est moins l'objet ou le lieu classé et déjà décrit que les impressions inattendues qui vous saisissent à l'aventure dans les rues ; les rencontres fortuites, les particularités surprises, l'incident, tout ce que j'appellerai d'un mot la saveur de l'inconnu et de l'étrange ; tout ce qui se dégage à travers les murs de l'atmosphère morale d'un peuple ; tout ce que le geste, la démarche, le costume, le travail des mains, l'emploi du temps nous révèlent de ses habitudes, de ses façons de sentir et de penser.

Les rues du quartier franc n'ont réellement rien de

bien intéressant, quoiqu'on ait quelquefois la chance d'y voir passer un chameau. Elles sont, comme les rues de nos villes de province, garnies de boutiques de mercerie et de librairie, de gantiers, de parfumeurs, approvisionnées par Paris, par Londres et par Vienne. Mais le quartier franc n'est qu'un îlot baigné de tous côtés par la vie turque. Derrière l'ambassade anglaise, en suivant d'étroites ruelles, et en traversant des passages voûtés semblables au Sotto-Portici de Venise, on parvient à une large rue dont je n'ai pu retenir le nom — car, depuis quelques années, les rues de Péra sont désignées par des écriteaux, comme les rues d'Europe, — toute bordée de cafés, d'où le vendredi, qui est le dimanche des musulmans, les consommateurs se répandent jusqu'au milieu de la chaussée. Les cafés turcs de Péra sont en général très-différents de ceux de Stamboul et même de Top-Hané ; ils sont à la fois plus prétentieux et plus délabrés. La fréquentation des étrangers y suggère des transactions fâcheuses, et qui se résument par des effets minables. La disposition d'un café turc est strictement invariable : un banc ou rayon de bois, adapté au mur, assez large pour que le fumeur puisse s'y accroupir ou s'y étendre ; des escabeaux où l'on place le plateau et les tasses ; sur les murs, des miroirs. et des plats à barbe si le cawedji est barbier ; des tablettes où sont rangés les narguilehs, et, au fond, le petit fourneau où le café se prépare tasse par tasse. La devanture est généralement tout ouverte, ce qui dispense des frais de décoration. Au contraire, les cafés établis le long des escaliers de la grande rue de Péra sont peints extérieurement en jaune

et en bleu comme les boutiques de perruquiers. Comme pour ménager la vue du côté de Scutari, ils sont bâtis sur l'extrême bord de l'escarpement, il faut franchir, pour y arriver, de longs corridors que le mauvais état du plancher rend assez périlleux. On y trouve assez inutilement des tables et des chaises ; mais le café, préparé par des Grecs et d'autres étrangers qui n'ont pas la recette, y est détestable. On y sert des grogs et de l'absinthe ; mais les narguilehs mal lavés ne fonctionnent pas. Je ne parle, bien entendu, que des cafés turcs ; les cafés francs du Petit-Champ-des-Morts sont tenus comme ceux de la Cannebière et du boulevard du Temple : on y fait la poule, et on s'y empoisonne de denrées falsifiées.

— Monsieur, me disait un jour un de ces cafetiers du Petit-Champ, — c'était un Marseillais, — ces *Tures* sont un peuple sale et stupide. On leur construit de beaux établissements comme celui-ci (il montrait le sien), où ils peuvent prendre tout ce qu'ils veulent, eh bien ! ils aiment mieux aller croupir dans leurs baraques et consommer leur affreux café. Ils ne connaissent ni le madère ni les liqueurs. Il n'y a rien à faire ici ; ah ! monsieur, qui est-ce qui civilisera ces gens-là !

Comme dans le moment même je *consommais* un verre de marasquin évidemment contrefait, et que j'avais pris, le matin, d'excellent café à Top-Hané, je n'aurais pas été embarrassé pour prendre la défense du café turc. Mais mon contradicteur était Marseillais, cela le sauva : j'ai toujours été lâche devant le feu de l'éloquence phocéenne.

Les cafés turcs de la rue dont je parlais, et dont j'ignore le nom, ont conservé le caractère traditionnel et n'en diffèrent que par un peu plus de recherche dans la décoration. Les Turcs ont, comme tous les Orientaux, le génie de l'ornementation : ils savent *orner* un objet, l'enrichir; décorer un monument par des ciselures et des incrustations; tirer parti de la destination d'un meuble, d'un outil, d'un instrument et d'une disposition architecturale. Mais leur esprit, juste, logique, ne comprendrait pas le goût qui nous porte à placer ou à suspendre, dans nos appartements, tel objet dont la présence ne s'explique pas à la place qu'il occupe. Ils feraient volontiers alors la question du Chinois à propos des boutons cousus à l'endroit de la taille sur un habit, et qui ne boutonnent rien du tout : « Pourquoi accrocher une peinture sur un mur? Ne vaut-il pas mieux peindre le mur lui-même? » Dans cette rue turque de Péra, deux ou trois cawedjis, dont les maisons font face à des jardins, ont placé au fond de leur boutique des miroirs qui répètent la verdure et font un effet agréable. A Paris, ils demanderaient à quoi bon couvrir de glaces les murs d'un café où l'on ne vient pas pour se mirer, mais pour fumer et pour boire; pourquoi incendier de lumières mille fois répercutées un lieu de repos et de loisir, où l'on a à peine besoin de voir clair? Quel objet charmant les Orientaux ont su faire de l'outil à fumer, le narguileh! quelle forme singulière et élégante ils ont donnée à cet instrument de leur plaisir! Cet ajustement d'un fourneau sur une carafe était peut-être facile à trouver; mais était-il possible de le combiner plus gra-

cieusement ? Cette chose usuelle, invention d'un barbare, est devenue un objet précieux, dont les curieux parent leurs vitrines, et l'on sait tout le parti que les peintres en ont tiré. Une rangée de carafes de narguilehs lavées et rincées à grande eau, et renversées à terre pour égoutter fait une très-jolie balustrade devant la porte d'un café.

Il m'a semblé que les Turcs de Péra étaient eux-mêmes quelque peu différents de ceux de la ville. Est-ce leur accointance avec nos soldats, pendant la guerre de Crimée, qui leur a fait changer leurs habitudes ? Toujours est-il qu'ils sont beaucoup plus bavards et qu'ils ont le verbe plus haut et plus sonore que ceux que l'on rencontre dans les cafés de Stamboul. Ils sont aussi moins polis, et n'ont pas le geste affable avec lequel un Osmanli, dans les vieux quartiers turcs, offre à l'étranger sa poche à tabac et se range pour lui faire place.

En suivant cette rue, que j'ai souvent parcourue, on descend par une pente précipitée dans un quartier ignoble, fangeux comme un marais, et où le pied glisse à chaque pas sur des viscosités immondes ; un nid à peste, un amas de taudis effondrés et dont les cloisons s'affrontent comme celles des châteaux de cartes. C'est comme un cimetière de savetiers qui auraient été condamnés à mourir dans leurs échoppes. Je me serais cru à Balata, si je n'avais su que ce Ghetto de Constantinople est situé derrière le Phanar, sur l'autre rive de la Corne d'Or. Il paraît que ce n'est que le Plaisance, la Fosse aux lions, la Villa des Chiffonniers du faubourg turc. En remontant à droite, on

retrouve la grande rue qui vous mène au Grand Champ-des-Morts, désert pendant la semaine, et qu'avoisinent des casernes, des marchés et des hôpitaux. Ce sont là les colonnes d'Hercule du quartier franc; et j'avoue que mon instinct naturel me ramenait plus volontiers vers des zones moins dépeuplées.

La rue de Top-Hané, que l'on rencontre au bas des escaliers de Péra, est la plus vivante et la plus marchande du promontoire. C'est un bazar à ciel ouvert, mais autrement animé, autrement bruyant surtout que les galeries du Bésestan. Peut-être est-ce que le plein air et la vive lumière dilatent les poumons, excitent les langues et mettent les esprits en gaieté. Le tapage commence dès le carrefour où s'abouchent les deux rues, et qui sert de théâtre aux ébats des hammals et de station aux loueurs de chevaux et de chaises. A partir de ce carrefour jusqu'à la fonderie de canons qui donne son nom au quartier, c'est une succession ininterrompue de boutiques de toutes sortes : boutiques de fruitiers, de pâtissiers, de revendeurs, de poissonniers, de tailleurs et de marchands de tabac. C'est communément dans cette rue que l'on achète en passant les larges pantoufles qu'il faut chausser pardessus ses bottes ou ses bottines pendant la visite des mosquées.

La rue de Top-Hané a de nombreux cafés; mais les boutiques les plus remarquables y sont celles des confiseurs. On sait que les Turcs sont les premiers confituriers du monde, comme les Romains en sont les premiers frituriers; aussi ne serait-il pas décent de quitter Constantinople sans avoir goûté aux conserves

de roses et au rabatlokoum, espèce de pâte sucrée qui est le bonbon national. Le goût des Turcs pour les sucreries se comprend quand on s'est habitué à leur régime alimentaire. C'est une remarque déjà faite que l'appétit est moins violent et l'estomac moins exigeant dans les contrées du midi et de l'Orient, qu'au nord et à l'ouest. L'air y est-il plus savoureux ? ou bien les organes distendus par une température molle et chaude ont-ils moins besoin de réparation ? A Constantinople, quelques cuillerées de riz arrosées de jus de viande sont un déjeuner suffisant ; du moins je n'ai jamais pu aller plus loin. Après une longue promenade ou une course fatigante, un morceau de pâtisserie et une tasse de café sont une restauration complète. Le dîner seulement est un repas. Du déjeuner au dîner il suffit d'amuser l'estomac avec des friandises ; et le palais, qui a promptement perdu la saveur des mets succulents, déguste avec délice les bonbons et les conserves les plus aromatisés. A Top-Hané ou à Stamboul, un Parisien qui sortirait écœuré de chez Bonnet ou de chez Boissier, s'attable volontiers devant une soucoupe de confitures ou devant un plateau de sucreries.

Ce régime léger, frugal, cette sobriété n'empêche pas que les Turcs ne soient vigoureux. « Fort comme un Turc ! » Le proverbe se vérifie encore pour quiconque a vu les hammals, qui ne mangent pas, ou guère, de viande, gravir, chargés comme des chameaux, les escaliers de Péra. Le véritable aliment à Constantinople, le véritable réparateur, le véritable rafraîchissement, c'est le café.

Ces boutiques de confiseurs, très-hautes de plafond,

ont, à l'encontre des cafés, des devantures fermées et vitrées. La marchandise, renfermée dans des bocaux, en compose la parure au dedans; les tables et les canapés y remplacent les escabeaux et les bancs. Quelques-unes ont des jardins en terrasse où l'on peut aller fumer au grand air le chibouck et le narguileh. Mais à l'intérieur la cigarette seule est admise.

La place de Top-Hané, qui interrompt la rue un peu avant l'arsenal d'artillerie, pourrait passer pour un musée; car on y trouve un spécimen de chaque monument spécial du génie turc : un petit cimetière planté de cyprès et entouré d'un grillage, une caserne, une mosquée et une fontaine. La fontaine, placée au centre de la place, est surtout digne d'attention. C'est un modèle achevé, un chef-d'œuvre de l'art arabe. Les musulmans ignorent ou méprisent l'art dans lequel excellent les Romains, et qui triomphe à Versailles, de faire concourir l'eau avec l'architecture et d'en diriger les jets en volutes, en gerbes, en colonnettes et en guirlandes. Une fontaine turque ou arabe est toujours un cube de pierre ou de marbre d'où l'eau s'épanche en un jet simple et d'autres fois en minces filets qui retombent dans un bassin. Le monument est quelquefois coiffé d'un auvent en dos d'âne ou surmonté d'un acrotère; et la façade en est ciselée et revêtue d'inscription en or. La fontaine de Top-Hané est en marbre blanc; et le génie des sculpteurs s'est épuisé à décrire sur ses quatre faces des méandres et des enroulements où l'œil s'égare et que le crayon ne pourrait suivre. Ces ornements étaient jadis soutenus de filets peints et dorés tels qu'on en voit encore sur

la fontaine de Sainte-Sophie : ces filets ont été enlevés en 1852. Est-ce un acte de vandalisme qu'il faille imputer aux armées alliées ? Je n'ai là-dessus d'autre renseignement que la date donnée par le *guide*.

Le peuple musulman étant abstème, les fontaines publiques ont à Constantinople la même clientèle qu'ont chez nous les marchands de vin. Les pauvres et les hammals y viennent boire à des gobelets de fer suspendus par des chaînes à la muraille ; les vendeurs de boissons rafraîchissantes y renouvellent l'eau de leurs carafes et de leurs bidons. Sur les places très-fréquentées, comme l'est celle de Top-Hané, les fontaines sont ainsi le centre d'un mouvement populaire très actif. La place d'ailleurs est gaie, pleine de vie et de tumulte. Les boutiques qui l'entourent, le marché aux victuailles qui l'avoisine, les marchands d'eau et de limonade établis sous les arbres, les stations des chevaux de louage lui donnent un air de foire et de fête tout à fait réjouissant. La gravité musulmane y abdique : il semble que ces braves Turcs soient joyeux de se sentir chez eux si près du quartier franc. Un habitant de Péra n'a qu'à se laisser couler par une ruelle pour s'y trouver en plein Islam.

A quelques pas de la place s'étend l'arsenal d'artillerie (Top-Hané, maison des canons) avec sa vaste esplanade couverte de pièces sans affûts alignées symétriquement et de piles de boulets. Un peu plus loin est la mosquée de Mahmoud tout entourée d'arbres et près de laquelle se trouve la *Maison de l'Heure*. C'est un pavillon vitré et grillé qui contient une collection de cadrans marquant l'heure, les uns à l'orientale, les

autres à l'européenne. Cette idée d'installer une horloge en pleine rue, isolément et sans prétexte, peut paraître bizarre aux badauds et aux cockneys, tous porteurs d'une montre et qui n'ont coutume de voir des cadrans qu'au fronton des édifices publics. Le peuple turc, qui se règle sur le soleil; le peuple turc à qui les muezzins crient l'heure du haut des minarets, et qui, certes, ne connaît pas l'axiome anglais, *time is money*, a-t-il si grand besoin de consulter et de comparer des horloges? Je crois qu'il faut se rappeler ici le goût enfantin des Orientaux pour les pendules, et la visite que fit Gérard de Nerval à un pacha qui avait dans son salon quatre cartels à musique et ne se possédait pas de joie en les entendant sonner.

Au delà de la place, la rue de Top-Hané change complétement de physionomie. Les boutiques y deviennent rares et bientôt elle n'est plus bordée que par des murs de jardins qui lui donnent un air de province. Si loin que je m'y sois aventuré, je n'en ai jamais pu trouver le bout.

Cette rue si populeuse et habitée par le menu commerce est l'observatoire le plus commode pour un étranger logé à Péra. Il s'y édifiera plus promptement sur les habitudes de la population turque qu'au Bésestan. Les riches dames, les cadines y paraissent peu, il est vrai; mais les ménagères y viennent faire leurs emplettes, et l'on a le plaisir de les voir discuter avec les marchands. J'y suis venu souvent passer des heures, soit à regarder les passants de la fenêtre d'une confiserie, soit à examiner l'étalage des boutiques. Ces Turcs, au reste, sont de bonnes gens, et se laissent

observer avec patience. Ils n'ont point le ton rogue et insolent de nos boutiquiers; ils ne se fâchent pas de voir inventorier leur marchandise. Une chose qui m'étonne, c'est la mauvaise qualité du tabac que l'on vend à Constantinople. Ces houppes de fines chevelures blondes, ces petits tas de poussière dorée sont ragoûtants à voir; ils sont au fumer d'une fadeur, d'une sécheresse écœurantes. Je n'ai pu consumer une once de tabac supportable que par l'entremise de Ludovic.

Les rues de Péra s'animent le dimanche à l'heure des offices sacrés; alors que les dames françaises, anglaises et russes se rendent en grandes toilettes aux chapelles de leurs ambassades. Le faubourg turc devient ce jour-là une petite ville européenne. Les cafés du Petit-Champ répandent leurs tables sur la terrasse. Les arabats circulent emportant à la campagne des familles de marchands chrétiens; et les mulsumans, sachant qu'ils ne feront pas d'affaires, se donnent un second vendredi.

Un jour de revue, je vis défiler dans la grande rue de Péra tout un détachement de troupes turques : fantassins, cavaliers et artilleurs. Les uns et les autres faisaient triste mine. L'officier à cheval qui commandait le détachement avait des sous-pieds en ficelle; et, par-dessus sa tunique déboutonnée, son hausse-col dégrafé ballottait au bout de la chaîne. Les tambours qui le suivaient battaient chacun pour son compte, et de façon à faire frémir même un garde national. Plus loin, la musique de la cavalerie exécutait un charivari diabolique avec des instruments bons à être donnés en étrennes aux petits enfants : c'étaient des tambours

à caisse de bois, des flûtes de pâtres, des trompettes sans clefs, des fifres, des cors bossués jusqu'à l'embouchure, que les trombones ne parvenaient pas à rappeler à l'ordre. Les fantassins couverts de poussière, et qui paraissaient exténués de fatigue, marchaient courbés comme des hammals, portant d'une main leur fusil à volonté sur l'épaule et tenant de l'autre une loque sale dont ils s'essuyaient le front. Ces morceaux de guenille agités par toutes ces mains faisaient le plus singulier effet dans les rangs. Il me semblait voir un régiment conduisant à sa dernière demeure un colonel adoré, et pleurant le père du soldat. Le soir, à l'hôtel, un Français qui avait assisté à la revue nous fit cent contes bouffons du désordre mis dans les manœuvres par la multitude des domestiques des officiers supérieurs, qui suivaient partout leurs maîtres, portant, l'un sa pipe, et l'autre son parasol.

Ces soldats turcs, ridicules dans les rangs, passent cependant pour braves et ont fait leurs preuves de courage pendant les dernières guerres. C'est peut-être pour cela qu'ils se soucient peu d'imposer à l'ennemi par une tenue rigoureuse.

Il faut tout dire : le sultan devait alors six mois de solde à son armée ; et le ministre des finances offrait aux officiers et aux soldats de leur payer moitié de la dette, à la condition qu'ils abandonneraient le reste. Ceci excuse bien les sous-pieds en ficelle et les mouchoirs sales.

III.

Le séjour de Buyuck-Déré est charmant ; et cette façon de voir une ville comme une pièce de théâtre, avec la faculté de rentrer chez soi dans les entr'actes, est peut-être la moins fatigante et la plus agréable. Chaque matin, bain dans le Bosphore, déjeuner sous la treille ; puis la descente du canal, et la revue des deux rives. Vous êtes à onze heures sur le pont de Stamboul ; et vous avez six heures pour battre le pavé des rues.

Le magasin de Ludovic était devenu mon point de repère et ma galerie. Je venais m'y asseoir entre mes courses ; et quelquefois le plaisir de la compagnie et la curiosité m'y faisaient prolonger mes séances. J'abrégeais ainsi, il est vrai, le temps de mes excursions ; mais j'y gagnais sous d'autres rapports. Quelquefois, arrivé presque en débarquant, j'y restais jusqu'au soir : j'avais manqué l'ascension à la tour du Seraskier, ou la promenade aux eaux d'Europe ; mais j'avais recueilli de bons contes et de bons renseignements.

La police est, dit-on, très-bien faite à Constantinople ; mais les rapports du gouvernement avec la population sont des plus mystérieux pour un étranger.

Un jour, en entrant chez Ludovic, j'étends la main vers le pot à tabac, dans l'intention manifeste de faire

une cigarette. Ludovic aussitôt frappe des mains et commande à son domestique de fermer la porte.

— Qu'y a-t-il? demandai-je.

— Oh! répond Ludovic, vous ne savez pas, vous étranger, ce qui se passe. Il est depuis hier défendu par ordonnance de police de fumer des cigarettes, dans les rues et au bazar.

— Bah? — mais je comprends : c'est par précaution contre le danger d'incendie?

— C'est du moins la raison que l'on met en avant. Mais ici il est bien difficile de savoir au juste le motif d'un acte du gouvernement.

— Je doute, dit un médecin arménien qui se trouvait là, que la mesure soit applicable. Le commerce du papier à cigarette est très-important à Constantinople; et cette défense serait la ruine d'une industrie. D'ailleurs, les cawas, chargés d'avertir les fumeurs et au besoin de les arrêter, ne suffisent pas à la besogne. Ce matin, sur le pont de Galata, un de ces cawas voit passer un matelot nègre qui fumait non pas une cigarette, mais un cigare. Il l'appelle, l'avertit; le nègre n'entend pas ou fait semblant de ne pas entendre, et le cawas lui arrache le cigare d'entre les dents. Le nègre furieux lui a donné un coup de couteau qui l'a tué.

— On m'a déjà raconté, dit Ludovic, plusieurs aventures semblables. L'ordonnance s'exécute pourtant. De certains marchands vendent déjà dans les rues de petites pipes marsellaises qui coûtent un sou. On dit qu'une société de banquiers en a fait une commande considérable à Marseille.

Le soir, à Buyuck-Déré, il ne fut question que de la mesure. On parlait de coups d'État, d'émeutes, d'insurrections. Les Anglais criaient à l'arbitraire ; les Français racontaient les journées de juillet ; les Italiens et les Autrichiens se regardaient de travers.

Le lendemain, au bazar, comme j'exprimais devant Ludovic le regret de ne pouvoir fumer, sans priver d'air la compagnie :

— Vous le pouvez, me dit-on, l'ordonnance est rapportée.

— Quoi ! déjà ?

— Oui, me dit Ludovic. Les choses se sont passées comme le docteur l'avait prévu. Les juifs, marchands de papier à cigarettes, ont fait représenter au ministre que la défense les ruinait. Et aujourd'hui les banquiers, qui ont spéculé sur les pipes de Marseille, jettent les hauts cris.

— Mais, demandai-je, comment donc les choses se passent-elles chez vous ? Qu'est-ce qu'une ordonnance rendue et rapportée en moins de trente-six heures ? et comment êtes-vous avertis de l'une et de l'autre mesure ? Chez nous, l'ordonnance paraîtrait au *Moniteur*, serait publiée par les journaux, affichée, etc.

— Oh ! ici il n'y a rien du tout cela : les cawas apprennent l'ordonnance aux premiers d'entre nous qui arrivent au bazar. Ceux-là la répètent aux autres ; et voilà tout.

IV

Les villages de la campagne de Constantinople, et principalement Buyuck-Déré qui en est le plus éloigné, ont une population particulière, population nomade de Tsiganes et de Bulgares qui campent dans la plaine et chantent devant les portes et dans les cafés en s'accompagnant de leurs instruments nationaux.

Il n'y a que quelques pas de promenade sur le quai, de l'hôtel de l'Empire Ottoman au Café du débarcadère, où un chœur de Bulgares s'établissait tous les soirs.

Le chef du chœur était un homme de trente à trente-six ans, vigoureux et de belle figure, coiffé du tarbouch et vêtu d'une large veste bleue à manches ouvertes et soutachées de rouge. Il chantait vaillamment et à pleine gorge en grattant les trois cordes du rebec. Trois choristes plus ou moins vieux lui faisaient la basse et soutenaient la voix du son d'une guitare monocorde comme la guzla.

Si jamais la conviction, l'enthousiasme, ont pu passer pour preuves de l'inspiration et du talent, ces Bulgares devaient être de grands artistes. Les corps balancés par le rhythme, les têtes renversées, les yeux noyés dans le vague annonçaient l'orage intérieur; une béatitude de Theriakis était répandue sur les visages, et d'entre les mâchoires contractivement ou-

vertes s'échappait une voix tantôt rauque, tantôt aiguë et nageant avec des ressacs soudains vers les registres les plus opposés et les plus inouïs. On s'attend à tout moment à ce que la lassitude enroue ou brise des organes si peu ménagés ; mais les voix bulgares tirant les sons de la gorge et de la tête se fatiguent moins que les voix de poitrine et résistent à l'exercice pendant des intervalles de temps indéfinis. Le concert terminé, les exécutants que l'on croirait voir tomber sur le flanc, énervés, malades et rompus de fatigue, se redressent tout naturellement, posent sans faire de façons leur instrument à côté d'eux, et prennent tranquillement leur café, comme s'ils n'avaient fait que chanter une ariette ou fredonner un couplet. Je ne suis pas assez musicien pour avoir pu saisir la méthode de ces cantilènes, probablement non moins impossibles à noter que les *lourres* du Berry qui déconcertèrent la science même de Liszt. Mais cependant comment douter que les rapsodes bulgares ne soient des artistes et des artistes inspirés, en les voyant s'extasier au charme de leur propre jeu et suivre harmoniquement sur leurs instruments les intonations de la voix ?

Le savant professeur Delsarte racontait à l'un de ses cours qu'il avait une fois entendu un guitariste turc. Dans les premiers moments, cette musique lui sembla barbare ; mais avec plus d'attention il s'aperçut que ce qu'il prenait pour de la barbarie n'était peut-être qu'un raffinement d'art. Le chant lui avait d'abord paru monotone ; mais la monotonie n'était qu'apparente et ne résultait que de relations plus délicates, plus nom-

breuses et conséquemment moins sensibles à première audition. Supposez par exemple qu'entre chaque note de notre gamme, il y ait pour l'oreille et pour le toucher délicat des Turcs des gammes entières et des séries de gammes. Et pourquoi les pays n'engendreraient-ils pas leurs arts , comme ils engendrent leurs fruits, leurs types et leurs usages particuliers? Pourquoi l'ouïe d'un Turc et sa fantaisie seraient-elles l'ouïe et la fantaisie d'un Latin ou d'un Scandinave? Si la musique est l'art d'exprimer par des sons les sensations et les idées, et d'affecter l'âme de sentiments violents ou agréables, ces chants prétendus barbares des Arabes, des Illyriens et des Dalmates sont aussi musicaux, et à aussi juste titre, que la musique de Rossini et de Cimarosa. Je n'ai pas entendu à Buyuck-Déré les symphonies hongroises et italiennes, délices des grands jours et des soirées chaudes ; mais je doute que j'y eusse trouvé le même charme, un charme aussi pénétrant, aussi sympathique que dans ces luttes des chants Bulgares et du rebec, voix naturelle et harmonieuse du paysage qui m'entourait.

Les Tsiganes se livrent moins au public que les Bulgares. Ces amoureux de l'espace et de la liberté étouffent entre quatre murs et redoutent jusqu'au treillage d'un jardin, qui peut-être leur fait l'effet d'une cage. Ils préfèrent se tenir debout dans la rue ou sur la route, à distance prudente de la porte, râclant et nasillant, tandis qu'un enfant hardi et dressé sans doute à ces expéditions, fait la quête de groupe en groupe.

Une famille de ces oiseaux humains était nichée dans la prairie au bout du village, à l'ombre géante du

platane de Godefroy de Bouillon : — laissons à ce patriarche des forêts du Bosphore son nom légendaire, malgré l'histoire : si le héros du Tasse ne s'est point abrité sous ses branches, c'est assurément quelqu'un des siens. Et puis d'ailleurs, chronique à part, c'est un bel arbre auquel on ne saurait faire trop d'honneur. — La famille habitait une hutte angulaire, faite de chaume et de planches, au fond de laquelle brillaient deux yeux noirs, deux yeux de chat sauvage, qui nous regardaient fixement au passage avec une expression d'étonnement, de haine ou peut-être plus simplement de crainte, tandis que deux enfants mendiaient audacieusement en chantant un cantique maussade. Un peu plus loin, un petit cheval maigre, court et vivace, broutait l'herbe à l'entour d'une méchante carriole renversée. Nous ne vîmes jamais d'homme aux environs de la cabane ni dedans ; jamais d'autres yeux que les yeux phosphorescents de la mère qui cuisinait accroupie sur le seuil. Un jour, cheval, carriole, enfants, mère, tout disparut. La cabane resta debout et le feu continua de fumer devant la porte, attendant une autre famille, — la prairie et l'arbre de Godefroy de Bouillon étant sans doute une des stations marquées sur la carte de ces peuplades vagabondes.

Cette prairie avivée par la mer est la promenade ordinaire des habitants de Buyuck-Déré. J'ai tort de dire promenade, car dans ce pays de saine philosophie on ne marche que pour aller s'asseoir ; et en effet, contre l'arbre des croisés, s'est établi un café où l'on vient avant dîner prendre le mastic, boisson apéritive qui remplace heureusement l'absinthe à Constantinople.

Le but des promenades est toujours prochain et marqué par des baraques où l'on trouve à se rafraîchir et à fumer. Même au milieu des bois, dès que la voiture s'arrête et que le promeneur met pied à terre, on voit sortir de la futaie et accourir un cawedji nomade, les bras chargés de son appareil et traînant après lui une natte destinée à remplacer le divan des cafés sédentaires. Ces apparitions sont d'agréables surprises pour l'étranger qui peut songer que le dieu Pan s'est fait cafetier dans les forêts du Bosphore, et que les cawedjis errants sont les sylvains et les satyres chargés de porter aux hommes des marques de sa bonté, et peut-être de les regagner par des douceurs à son culte.

Il serait difficile à un voyageur qui habite Buyuck-Déré de ne pas se donner une ou deux fois par semaine congé de la ville pour visiter la campagne environnante. On trouve à Buyuck-Déré des arabats et des calèches qui vous font faire dans une demi-journée la tournée de Belgrade, un des endroits les plus signalés et sans contredit les plus intéressants de la campagne du Bosphore. Belgrade est célèbre par les constructions hydrauliques qui y ont été élevées vers la moitié du siècle dernier par Mahmoud Ier, pour conserver et amener l'eau des sources à Constantinople. Après une heure et demie environ d'une montée assez roide par un chemin raboteux, mais constamment bordé d'une verdure vigoureuse et pure de poussière, on aperçoit sur la crête de l'escarpement qui coupe en deux la vallée de Belgrade l'aqueduc construit par Mahmoud, auquel l'ardeur du soleil et les plantes pariétaires qui le revêtent par endroits donnent le même aspect de

ruine antique que prend à de certaines heures l'aqueduc de Marly vu du quai de Bougival. Plus loin, se trouve le *Bend* ou réservoir, construction massive à la façade circulaire et soutenue par d'épais contre-forts. En avant du Bend se projettent en divers sens de larges canaux aux parois maçonnées, et traversés par des ponts au milieu desquels s'élèvent de hautes tablettes de marbre, portant sur fond vert des inscriptions en lettres d'or. N'ayant pas autour de moi d'interprète pour me traduire ces inscriptions, je ne pus que supposer qu'elles contenaient, suivant l'usage, des versets du Coran, les louanges du fondateur et peut-être aussi l'historique des travaux.

Ces constructions gigantesques, cet aqueduc, ces ponts, tout cet appareil monumental de l'industrie perdu au milieu d'une forêt silencieuse et déserte, sont d'un effet surprenant. On croit voir les restes d'une ville détruite et d'un grand empire abandonné. Les canaux au lit desséché, tels qu'ils le sont en été, la façade close et muette du Bend, les inscriptions mystérieuses vous reportent aux féeries des contes arabes. On rêve à quelque prince des îles Noires ensorcelé dans ce massif tombeau de pierres et attendant la conjuration triomphante qui doit, en délivrant son âme, désenchanter l'eau des fleuves, animer la forêt et la plaine, et rendre leur forme première à ses sujets métamorphosés en arbres et en buissons.

Il n'est pas nécessaire d'être ingénieur ni hydrographe pour comprendre la grandeur et la perfection de ces travaux. Il ne resterait de Constantinople ruinée et anéantie que cette gigantesque construction, qu'elle

suffirait à attester l'existence d'un grand empire et d'un puissant peuple. Ici le mot barbare ne peut être prononcé que par ironie. Et, en vérité, de quoi donc sommes-nous si fiers? Ce même peuple qui a élevé cinq cents mosquées, qui a créé des types admirables en architecture, ce peuple brave et conquérant, qui nous bat sur le marché des productions artistiques et demeure le maître inimitable des industries qu'il a créées, il lui reste encore assez de force et de génie pour se montrer supérieur dans cet ordre d'entreprises où nous nous croyons sans rivaux, et que nous considérons comme le privilége exclusif de la civilisation européenne!

Je ne sais si j'étais dupe en ce moment des impressions de la solitude et du silence, ou si l'or des caractères étincelant sur le vert éblouissait mes yeux; mais il me semblait voir, dans l'ordonnance et dans l'exécution de ces constructions combinées pour un but d'utilité, un caractère grandiose, une beauté qui manque aux nôtres. Les Orientaux, les Turcs auraient été capables de faire quelque chose de beau des chemins de fer, de leurs machines et de leurs bâtiments.

A peu de distance du Bend se trouve une vaste plaine onduleuse, tout entourée d'arbres, et au centre de laquelle est une ferme assez spacieuse. Nous nous y arrêtâmes quelque temps pour laisser reposer les chevaux.

Assis à l'ombre, sur la natte fournie par un cawedgi des bois, je m'amusais à ce singulier jeu d'esprit qui consiste à transporter un lieu dans un autre et à se figurer l'endroit où l'on est placé sous une autre latitude

et dans un autre pays. Assurément une plaine n'est partout qu'une plaine, et une ferme turque ne diffère pas sensiblement d'une ferme française : les poules gloussent, les moutons bêlent, les vaches beuglent dans la Roumélie comme dans la Beauce. Les arbres qui nous entouraient, chênes, platanes, mélèzes, croissent à Saint-Germain et à Meudon aussi bien qu'à Belgrade. L'herbe sur laquelle j'étais assis était bien la même que j'avais foulée aux environs de Paris. Le ciel même, ce ciel de Constantinople, si voilé, si tendre, si timide en quelque sorte, est moins différent du ciel parisien que le ciel de Naples ou d'Avignon. Et malgré tout cela, ou plutôt avec tout cela, il m'était impossible de plonger dans l'illusion et d'imaginer que je fusse en France. Ce n'était pas seulement la lumière plus vive et l'atmosphère plus chaude qui déroutaient ma crédulité ; c'est surtout, je finis par le comprendre, la vigueur d'une végétation libre, l'opulence d'une terre non tourmentée et que la science moderne n'a point soumise à son régime d'exaction. En Turquie, pays des harems, tout est libre, jusqu'aux brins d'herbe. Ce n'est pas par paresse que le paysan turc ne cultive pas ; car il est fort, laborieux, sobre, et n'est point abruti par les vices ignobles des paysans de nos campagnes, l'ivrognerie et l'avarice. Mais il aime la terre comme une nourrice généreuse, et respecte le mystère de sa fécondité. Rien n'est plus simple, autant que j'ai pu m'en convaincre en parcourant la campagne autour de Buyuck-Déré, que la culture en cet heureux pays. Les soins du métayer se bornent à creuser autour du champ des rigoles pour recueillir les eaux du ciel et des sources. Ni

labourage, ni semailles : la terre accouche ici sans forceps. Tout vient et tout pousse naturellement, sans contrainte, à la grâce du soleil et des vents. Le métayer qui se loge la nuit dans une cabane de berger, exhaussée sur des poteaux par précaution contre les loups et les renards, est moins un agriculteur qu'un jardinier; et je me figure que, s'il tient à passer la nuit sur son champ, c'est par amour de la nature et pour se donner le plaisir, à son réveil, de surprendre, par le sabord de sa logette, le mystérieux travail de cette terre dégoûtée, qui ne doit rien à ses sueurs, et qui ne veut être baignée que par la rosée.

Mais quoi! j'ai déjà fait pressentir quel avenir est réservé à ces contrées encore vierges par les « grandes compagnies » de l'Occident. O terre de Thrace! tu connaîtras la fouilleuse et l'engrais artificiel, comme déjà les vieux Osmanlis de Stamboul connaissent les *consolidés*.

Les consolidés, — que le diable m'emporte si je sais ce que c'est! — étaient la grande préoccupation du public lors de mon passage à Constantinople. On ne parlait pas d'autre chose à Péra, à Galata, aux alentours du bazar, chez Missirié, et même à la table de Ravotti *dit* Lapierre. Les banquiers et les négociants français, russes et allemands, — allemands surtout, — jouaient sur les consolidés; et les vieux Turcs eux-mêmes, cette race si fière, si noble, si dédaigneuse du gain et de l'argent, qui entasse ses richesses dans ses coffres, n'estimant l'or que comme parure à ses armes, comme monture à ses joyaux, comme broderie à la selle de ses chevaux, et qui abandonne aux juifs la loi sordide de

l'intérêt, — oui, ces gens-là, les descendants d'Osman et des khalifes, allaient à la bourse s'enquérir du taux des *consolidés!*

Hélas! ce qui démoralise un peuple, ce qui lui fait perdre son caractère et son âme nationale, ce n'est ni la fréquentation d'autres peuples, ni l'industrie, ni le commerce : c'est l'argent. Les fabriques lyonnaises ne sont encore que les singes des ouvriers du bazar et des métiers anatoliens ; les bateaux à vapeur du Bosphore ne font tort qu'aux caïqjis; les chemins de fer d'Autriche et d'Italie peuvent enjamber la Corne d'Or et déboucher à l'Atméidan sans ébranler les fondements des mosquées. Mais le jour où les Osmanlis auront compris la théorie du placement et le mécanisme de la spéculation, adieu la vieille foi musulmane, adieu la fierté, adieu la probité turque! Les descendants d'Osman et des conquérants de Byzance ne seront plus que des calculateurs affairés, et les trésors des vieilles familles se monnayeront pour servir de couverture chez les agents de change de Galata et du Phanar.

Ce qui pourra convertir les Islamites à la monogamie, ce n'est pas la propagande des missionnaires chrétiens, c'est la cherté des terrains. Dès que la spéculation aura coté la valeur du terrain à Constantinople, les pachas effrayés calculeront ce que leur coûte l'étendue de leurs harems et trouveront plus économique de vivre avec une seule femme, dans une maison à cinq étages.

Et je ne parle pas seulement en voyageur, ami du pittoresque et curieux des anciennes coutumes, mais en philosophe qui sait que la moralité d'un peuple tient

à ses traditions et à ses usages. En somme, un polygame qui respecte la femme d'autrui est plus près de la vertu qu'un époux adultère et qu'un célibataire libertin.

Un des charmes particuliers de cette campagne de l'Orient, c'est de rappeler les souvenirs des temps homériques et bibliques. Devant cette ferme rencontrée au milieu des bois silencieux, je pense à Eumée et à l'hospitalité si simplement offerte à un roi déguisé en mendiant par Minerve. Ces plaines cultivées près de la mer me font songer à l'arrivée d'Ulysse chez les Phéaciens : la ville d'Alcinoos est cachée sans doute derrière ces arbres ; les serviteurs vont venir, et cette fontaine est celle de Nausicaa. Ces forêts respectées, ces champs fertilisés sans peine, cette nature vigoureuse, calme, luxuriante, qui sourit à l'homme, le protége et te nourrit, respire la douceur, l'abondance et la grandeur de la vie héroïque et patriarcale. C'est qu'en effet rien ne ressemble plus à un roi d'Homère et à un patriarche qu'un Turc des temps passés. Le Turc des anciens jours vivait de sa terre, se nourrissait du riz de ses champs et des moutons de ses troupeaux ; les chevaux qu'il montait étaient nés de ses cavales. Sa maison, son palais, sa ferme, son trésor, ses armes étaient son patrimoine. Il n'était pas plus question d'argent dans tout cela que dans l'Odyssée et dans la Bible. La main était libérale et l'hospitalité généreuse, parce qu'on ne se doutait pas alors que le terrain est une *valeur* qu'on peut réaliser, et le pain une marchandise qui se négocie.

Aujourd'hui déjà, sous le régime de l'emprunt, les

soldats du sultan sont en guenilles, faute de paye. Les janissaires étaient magnifiquement équipés et soldés comme des princes. S'ils rançonnaient les passants devant leurs corps de garde, ce n'était pas par manque d'argent, bien au contraire; c'était l'insolence d'une troupe privilégiée, fière du haut prix de ses services et levant le tribut du luxe sur le pékin. Et dans ce temps-là, d'ailleurs, les rajas seuls et les pays soumis par la guerre payaient l'impôt.

Mais peut-être me demandera-t-on où tend cette élégie économico-politique? Hélas! ce n'est qu'une rêverie de voyageur. Je ne suis pas assez niais pour prêcher des réactions impossibles et pour prétendre arrêter le cours de la fatalité; mais cependant je plains ce grand empire qui s'écroule; je plains ce peuple près d'échanger ses croyances, ses mœurs et ses arts contre une civilisation contradictoire à sa nature, et dont il ne prendra que les vices, d'après cette loi qui fait qu'un aliment non assimilable est un poison. Je pleure enfin sur cette vieille métropole musulmane menacée du marteau et du cordeau progressistes, parce que j'ai la conviction que chaque pierre qui tombe d'un vieil édifice ou d'une vieille maison entraîne avec elle une vertu et une idée.

V

J'ai eu l'une de ces dernières nuits un cauchemar étrange.

Constantinople m'apparaissait transformée et définitivement conquise aux bienfaits de la civilisation européenne.

Les rues en étaient admirablement nivelées, alignées, et pavées à merveille : dans les parties abruptes, on montait de l'une à l'autre par de beaux escaliers de granit gris pourvus de belles rampes en fer, comme ceux du boulevard Saint-Martin.

Des calèches découvertes menaient au pas de promenade des femmes demi-voilées de dentelles de Chantilly et jouant de l'éventail comme des Madrilènes. Entre ces voitures de haut bord, circulaient d'une marche plus agile, de petites corbeilles d'osier traînées par des chevaux nains, que manœuvraient des amazones souriant d'aise aux éloges donnés à leur adresse.

Au coin d'une rue, un cawa, coiffé du tricorne, déclarait procès-verbal au concierge d'une maison dont le seuil n'était pas irréprochable, et mettait en fourrière un chien sans maître qui s'était jeté sur une charogne.

Sur l'emplacement du grand Bazar s'élevait la Bourse, construite par un membre de l'Académie des Beaux-Arts de Stamboul, à l'instar de celle de Paris.

Au Palais de Justice, que le puissant machiniste du rêve ouvrit pour moi, un pacha plaidait en séparation contre sa femme, surprise en conversation criminelle avec un officier de la garde.

Plus de palais spacieux et de façades aveugles. Toutes les maisons avaient cinq étages et se laissaient voir par toutes leurs fenêtres. Les boutiques du rez-de-chaussée étaient fermées, vitrées, et parées de toutes les séduc-

tions de l'étalage. Des inscriptions en toutes langues se lisaient sur les vitres.

Des bourgeois coiffés du fez se rendaient aux mosquées, le parapluie sous le bras, et portant à la main des Corans *in-trente-deux*, imprimés à la mécanique et reliés en basane. D'autres lisaient des journaux turcs, composés en caractères romains, dans des cafés meublés de guéridons de fonte et de canapés de canne, et buvaient, dans des tasses épaisses de deux doigts, du jus de chicorée falsifiée.

Au milieu de la place du Ser' Askier, se dressait la statue en bronze de Mahmoud II, fondue à Paris par Barbezat. Le palais du gouverneur militaire avait pour vis-à-vis l'embarcadère central des chemins de fer constantinopolitains.

Une église catholique faisait face à la mosquée de Bayezid, et en s'approchant du Bosphore on voyait, au-dessus des collines de Buyuck-Déré, fumer la machine à vapeur de Belgrade qui remplaçait les appareils hydrauliques de Mahmoud Ier.

J'entrai à la mosquée de Bayezid ouverte à tout venant, et dont les pigeons n'existaient plus que sur la carte d'un restaurant voisin qui avait pris pour enseigne : *A la renommée des pigeons de la mosquée.*

Un iman de mine sévère prêchait, — en français, — pour être compris de tout le monde :

— « Indignes musulmans, disait-il, qu'avez-vous fait de vos croyances et de vos lois ? Vous ne gardez plus vos femmes, dont la faiblesse succombe aux discours empestés des giaours. Que dis-je ? — ô misérables ! — il n'est pas besoin des giaours : vous-mêmes, réduits

par l'avarice à ne plus posséder qu'une seule femme, corrompus par la satiété, vous tombez en péché avec les femmes de vos voisins!

» Vous vous livrez au trafic impur de l'argent; vous pratiquez l'usure proclamée infâme par le prophète. Vos jours et vos nuits se consomment dans de vils calculs qui ne vous laissent plus le temps de penser à Dieu.

» Vous fabriquez, au mépris de la loi, des images humaines, parodies sacriléges de la création divine, et dont il vous sera demandé compte au jour du dernier jugement.

» Le temple de l'idolâtrie, — ô scandale! — côtoie la maison d'Allah! Vous faites société avec les mécréants, et vous apprenez d'eux le blasphème, la débauche du vin et le parjure.

» Le nom de Dieu n'est plus dans vos bouches profanes qu'une exclamation impie! Vous ne gardez plus la foi des paroles. Vous vous vautrez dans le mensonge et dans l'abomination. Chaque jour, à tout moment, vous vendez votre âme aux démons.

» Le salut de vos âmes, la félicité éternelle, voilà le prix dont vous achetez des biens périssables, des biens qui vous corrompent et vous excluent à jamais de l'héritage céleste.

» O voûtes! écroulez-vous sur ces têtes coupables. Anéantis, Allah! ce peuple qui a abjuré ta foi, qui méprise ta loi sainte, et qui ne mérite plus ta pitié! »

Les croyants écoutaient ces dures paroles avec de grandes démonstrations d'humilité. Quelques-uns soupirèrent et se frappèrent la poitrine. Quand le prêtre

eut cessé de parler, tous accomplirent componctionnellement les prosternations prescrites. En se relevant, ils glissèrent dans leur poche de derrière leur Coran *in-trente-deux*, et tirèrent de celle de devant un petit carnet sur lequel ils se mirent à faire des chiffres, en se dirigeant du côté de l'ancien Bazar.

En ce moment, étant encore sur la place, j'entendis dans une rue voisine une vive fusillade suivie d'une affreuse clameur. Je m'approchai. C'était une émeute qu'une compagnie d'un régiment russe donné comme garde d'honneur au sultan, venait de réprimer.

Les soldats, leur besogne faite et parfaite, s'en retournèrent au pas accéléré, en essuyant leurs armes.

J'entendis sur leur passage des marchands turcs se dire l'un à l'autre, devant leurs maisons : — C'est bien fait ! ces s..... réactionnaires ruinaient le commerce. Voici huit jours que nous n'avons pu ouvrir nos boutiques.

L'officier fut obligé d'employer son autorité pour faire rentrer dans les rangs quelques retardataires que ces marchands retenaient en leur serrant la main et en leur versant à pleins verres le vin de leurs caves.

En m'avançant dans cette rue funeste, surveillée depuis le départ de la troupe par la garde nationale, j'aperçus, sur les ruines d'une barricade encore fumante, une vingtaine de corps étendus, sanglants, vêtus de l'ancien costume de l'Islam, et parmi lesquels je crus reconnaître quelques-uns des mannequins du vieil arsenal.

Quand les soldats se furent éloignés, un de ces

malheureux se releva et tenta, en s'appuyant aux murs, de gagner une mosquée. Mais il en fut repoussé avec énergie par la garde nationale et la population indignées.

— Allah ! dit-il en se laissant tomber sur le pavé, ton jour est venu : la balle du giaour est moins cruelle que le cœur du musulman !

Et il expira.

VII

NAPLES — POMPEIA — HERCULANUM

I

Non, mon ami, je n'ai pas voulu voir Athènes.

Le bateau qui nous a ramenés de Constantinople faisait, il est vrai, station au Pirée. Ce qui m'a empêché de descendre à terre, ce n'est pas l'écriteau accroché en évidence au tambour de la machine pour annoncer que nous lèverions l'ancre après deux heures d'arrêt. J'avais vu le médecin du bord s'embarquer pour se rendre au bureau de la santé; et je savais parfaitement que nous attendrions quatre ou cinq heures, suivant l'usage, les dépêches de l'ambassade. Mais, je vous l'ai déjà dit, je n'aime pas à brusquer les grands souvenirs.

Les guides avaient beau m'assurer que trois heures suffisaient, *avec une bonne voiture*, pour gagner la ville et faire le tour de l'Acropole; trente siècles d'histoire ne s'avalent pas comme un déjeuner. C'est manquer de respect au Parthénon que de le saluer d'un coup de lorgnette comme une page de peinture moderne.

Et puis, d'ailleurs, à quoi bon croiser ses admira-

tions? J'étais parti pour voir l'Italie : et je n'avais poussé jusqu'à Constantinople que pour compléter mes impressions. Plus tard, je verrai Athènes, préparé et sans distraction. Pour cette fois, je me contente d'admirer du pont du navire, les évolutions gracieuses des canots du port, qui tournent autour de nous comme un vol de goëlands.

Des marchands de gargoulettes, pendus à l'échelle d'abordage, tentent les matelots par l'appât de leurs vernis éclatants. Pourquoi ne pas emporter cet échantillon de l'industrie grecque? Mais quoi! la forme est grossière, la couleur canaille et le vernis graisseux. Non, encore une fois, ô Attique! je ne déshonorerai pas ton souvenir. Et je donne la gargoulette au cuisinier.

Après quatre heures de stationnement, cinq ou six passagers, moins philosophes que moi, ou plus crédules à l'éloquence des guides, escaladent le pont tout essoufflés. Ils parlent en éternuant du Pnyx et du Pentélique. Ils ont tordu et avalé le Parthénon, ingurgité de travers le temple de la Victoire aptère, et les Propylées mal digérées leur sont restées dans l'œsophage. Ils ont la gorge et les yeux secs de poussière ; ils étouffent de soif et de chaleur.

Ils ont *vu* Athènes, comme on voit Notre-Dame de Paris et la Sainte-Chapelle en passant en omnibus.

A six heures du soir nous démarrons pour aller toucher le lendemain à Messine, d'où un bateau de correspondance nous conduit à Naples.

La voie de mer est la véritable entrée à Naples. Arriver par le chemin de fer dans une ville qui tire

toute sa beauté de sa situation au fond d'un golfe, est un aussi gros contre-sens que de s'introduire dans une salle de spectacle par la scène ou de pénétrer de nuit dans une galerie de tableaux.

Naples, de loin, semble petite à qui revient de Constantinople. Cette blanche ligne de maisons qui s'étend sur la plage paraît mince, et n'a pas les puissantes saillies des trois promontoires turcs. Les murs crénelés du fort Saint-Elme et la coupole du couvent de Saint-Martin sont loin de valoir pour l'effet les charmantes découpures des minarets et des cyprès, couronnes de Stamboul et de Scutari. C'est qu'effectivement Naples n'est pas un théâtre, mais un balcon. Au contraire de Venise et de Rome, sa beauté est toute extérieure. Pompeï et la campagne sont sa vraie richesse.

A l'approche cependant le panorama grandit et se développe : les détails apparaissent; les deux châteaux se dessinent à droite; à gauche la verdure des arbres de la Villa-Reale soutient la rangée de hautes maisons et de palais de la *Rivière* de Chiaja. Et l'on comprend que si ce que l'on a devant les yeux n'est point un spectacle unique et imprévu, c'est au moins une élégante et belle ville européenne.

Je ne connais rien de plus désobligeant que de faire son entrée dans une ville à midi, l'heure la plus prosaïque et la plus laborieuse de la journée. L'étranger qui circule, escorté de ses malles, les vêtements fatigués, la barbe longue et coiffé d'une casquette, est mal venu au milieu d'une population occupée, affairée, parée, qui se range en maugréant sur son passage. Son

costume, son oisiveté, son appareil sont en disparate complète avec tout ce qui l'entoure ; et il semble qu'il n'ait rien de mieux à faire que de s'aller coucher et de dormir jusqu'au soir, heure de l'épanouissement et de la sociabilité.

A Naples, le voyageur qui n'a pas le sommeil diurne et que la navigation n'a pas fatigué, peut aller apprendre l'itinéraire du musée bourbonnien et faire quelques tours dans le jardin de la Villa-Reale, désert pendant le jour, et qui ne lui offrira d'autres distractions qu'un café sans journaux et la statue de Filangieri.

Il ira, par ennui, chercher ses lettres à la poste et parcourra la rue de Tolède, qui lui paraîtra semblable à la rue Vivienne.

Après quoi, le plus expédient sera de rentrer chez soi, si l'on a vue sur la mer, et de contempler jusqu'au coucher du soleil la baie et son cadre d'îles et de villages.

Le soir, tout change : il semble qu'un large éclat de rire fasse explosion dans la ville. Les boutiques en plein vent de la rue du Môle, boutiques de limonade, de macaroni, de pastèques et de *frutti di mare*, s'éclairent de chandelles, et cette illumination avive encore la pétulance et la loquacité des marchands. Les promeneurs affluent à la Villa Reale et couvrent ingénieusement du bruit de leur piétinement les concerts peu harmoniques de la garde nationale. Les voitures roulent bruyamment sur la lave du quai. Les facchini et les gamins font salon sur la voie publique. On retrouve le vrai Naples, le Naples amusant, vif et joyeux, célébré par les voyageurs.

Si la première visite est due au musée Bourbon, il serait bien difficile de tarder plus d'un jour à aller voir Pompeï. Le musée enrichi par les fouilles est le joyau de Naples : la campagne en est la merveille ; mais Pompeï en est le mystère, un mystère auquel on a longtemps rêvé : et l'on a hâte d'aller mesurer sur la réalité la puissance de l'intuition.

Quoiqu'on puisse aller en une heure par le chemin de fer de Naples à Pompeï, il est bon de faire cette première excursion en voiture, afin de voir autrement qu'à vol de flèche les charmants villages de la route, Portici, Resina, Torre del Greco et Torre dell' Annunziata.

J'étais peut-être abusé par de vieux souvenirs parisiens, mais tous ces villages m'ont paru gais comme des opéras-comiques. La population, répandue tout entière au dehors, — car dans cet heureux climat et sous ce ciel toujours pur, il n'y a pas de raison pour s'enfermer au logis, — se groupe sur les places et au coin des rues comme des choristes mis en scène par un régisseur. Les hommes causent, fument et boivent ; les femmes bavardent ; les garçons agacent les filles ; les enfants tourmentent en criant les chiens, les oies, les ânes et les marcassins vaquant en liberté sur la voie publique.

Les vieilles femmes seules sont immobiles, et filent devant leurs portes, graves comme des ruines.

Les ouvriers travaillent en plein air ; les barques échouées sur la plage et dont les agrès rasent les murs et éborgnent les maisons, complètent la décoration.

D'un village à l'autre de jolies villas bordent la

route, retranchées derrière des jardins en terrasse et défendus, en guise de chevaux de frise, par les dards des aloès et les palmes épineuses des cactus. En quittant Portici, on traverse la cour octogonale du palais de Charles III, aux murs peints en jaune, suivant une laide mode italienne, et qui eut primitivement l'honneur d'héberger les antiquités d'Herculanum et de Pompeï avant leur translation au musée de Naples. Resina, plus modeste, n'oppose au palais royal qu'un palais princier, la *Favorita*, résidence du prince de Salerne sous la précédente dynastie.

A Torre dell' Annunziata on quitte *la marine,* nom donné en italien au rivage, et l'on prend la traverse pour arriver à Pompeï. Si l'on s'est mis en route de bonne heure, on pourra déjeuner à l'hôtel de *Diomède*, proche de la station du chemin de fer, où l'on trouvera, sinon une chère délicate, au moins une réfection suffisante couronnée par un dessert de beau raisin des vignes du Vésuve. Quelque guitariste, client de l'hôtel, charmera le repas par les romances les plus nouvelles du répertoire du môle, *Andare sull' mare*, ou *santa Lucia*; et après cette récréation légère et musicale on sera tout à fait préparé à recevoir les impressions émouvantes d'une évocation.

Pompeï était, sur l'itinéraire que je m'étais tracé, la troisième grande surprise attendue, et j'éprouvais en m'en approchant la même émotion que j'avais déjà sentie sur le pont du chemin de fer dans la lagune et sur la Propontide. J'avais trouvé Venise à la hauteur de mon rêve, et la Corne d'Or l'avait dépassé. Que m'adviendrait-il de Pompeï ? Partout, en voyage

comme au spectacle, en allant au-devant d'une nouveauté quelconque, je porte en moi comme une maladie l'appréhension de la réalité ; et si l'inconnu m'épouvante, ce n'est pas par la crainte de succomber à l'admiration, mais par la peur d'être déçu. Peut-être pensera-t-on que c'est là une disposition bien impertinente : on aurait tort toutefois de soupçonner de l'orgueil dans cette présomption. C'est une maladie véritable, une idiosyncrasie fatale, produit de notre éducation toute intellectuelle et des serres de l'université. N'avons-nous pas tous appris à lire dans les *Mille et une Nuits* et dans le *Cabinet des Fées?* Qui de nous, dans ce siècle lettré jusqu'à l'hallucination, n'a feuilleté mille fois Véronèse et Watteau, n'a passé de longues heures au Musée devant le Titien, Giorgion, Rubens, et hâté en lui, sous la rosée magique, le développement de cette fleur intime du merveilleux dont l'éclat efface jusqu'à la splendeur du feu dans la nuit ? L'avouerai-je, qu'une illumination a toujours été dès l'enfance un mécompte pour mes yeux ? Quoi ! vous me promettez une forêt en feu, et vous me montrez une avenue *éclairée* par des guirlandes de lampions et par des lustres en verres de couleur ? Déjà ma pensée avait logé des flammes jusqu'à la cime des arbres et suspendu à toutes leurs branches des stalactites rayonnantes. Certes, il ne faut pas être trop absolument idéaliste, et prétendre que la nature et l'art, l'œuvre de Dieu et l'œuvre du génie de l'homme, restent toujours inférieures aux conceptions pures de l'imagination ; cependant, il est certain que bien souvent l'effet de la réalité perd à avoir été prévu, et que dans bien

des cas on a pu se repentir de n'avoir pas tourné le dos à l'objet désiré, pour conserver la virginité de son rêve.

Ces pensées me troublaient tandis que je traversais le petit champ de vignes qui sépare l'hôtel Diomède de la porte d'Herculanum. O redoutable épreuve ! un mur, une tente fermée par un rideau de coutil, meublée d'une table et défendue par un tourniquet à ressort tel qu'on en voit à la porte de nos expositions modernes : — au delà est l'antiquité. Non pas l'antiquité évoquée par le génie d'un peintre ou d'un savant, ou reconstruite en un panorama, mais l'antiquité réelle et palpable, l'antiquité vivante, dirais-je, si ce n'était peut-être abuser du mot que de l'appliquer à des ruines. Le temps de faire décrire un quart de cercle à la machine et de jeter l'obole sur le comptoir, vous êtes vieilli, ou rajeuni de dix-huit cents ans.

Bien qu'il y ait plusieurs portes à Pompeï et que l'entrée se fasse habituellement par la porte de la *Marine*, la plus voisine de la station du chemin de fer, on fera bien pour la première fois de choisir la porte d'Herculanum que précèdent le faubourg Augusto-Félix et la voix des Tombeaux. Cette avenue bordée de monuments funéraires est l'entrée qui convient à une nécropole. Il est décent, avant de pénétrer dans ce musée de ruines, de saluer les ruines humaines qui en ont été l'âme.

Cette transition instantanée de la vie à la mort est d'un effet saisissant. Le silence, voix du passé et du néant, vous prend à la gorge ; l'on baisse spontanément le ton, et le verbiage intrépide des ciceroni vous

scandalise comme une impiété. On ôterait volontiers son chapeau comme on le fait en entrant dans une église ou dans une chambre mortuaire, si l'on ne craignait d'incendier sa cervelle à la flamme du soleil napolitain. Qui sait si cette cendre humaine conservée jusqu'à nous par un prodige, ne s'agite pas dans les urnes au passage de l'étranger, et si les ombres des contemporains de Pline et de Salluste, des riches affranchis et des belles patriciennes, ne sourient pas dans la lumière d'or qui les enveloppe au pieux empressement des barbares occidentaux vers la ville de leurs plaisirs ?

Sur les deux côtés de la route, les abeilles bourdonnent, les lézards courent sur les murs ou se baignent de soleil sur la plate-forme des monuments ; les graminées fleurissent dans les interstices des pierres disjointes et sur le plein des blocs renversés. La pensée de la mort, partout imposante, cesse ici d'être lugubre : elle s'exprime par un sourire mélancolique, et n'étreint point le cœur par les images terribles et par les formules effrayantes qui peuplent nos cimetières d'épouvante et de désolation. La mort était pour les anciens un départ ; le deuil était un adieu, triste, mais non désespéré. Les inscriptions des cippes ne parlent que de souvenirs, ne relatent que le nom du défunt, ses dignités, les charges qu'il a remplies et les honneurs qu'il a reçus ; nulle part de ces cris déchirants, de ces élans de douleur qui accusent plus d'angoisse et de terreur que de regret.

On retrouve dans la rue des Tombeaux, à Pompeï, le même sentiment que dans les cimetières de l'Orient :

l'association de la mort à la vie. Le parent, l'ami qu'on pleurait n'était point perdu, il était parti (parti en avant, *obiit*). On l'embarquait en mettant auprès de lui l'obole du passage. L'enveloppe qu'il dépouillait, brûlée pour la préserver de la corruption, était enfermée dans une urne de terre cuite, de marbre, de plomb ou d'albâtre, quelquefois de matière plus précieuse et exquisement travaillée, telle qu'est le fameux vase de verre bleu émaillé de pâte blanche, ornement sans prix du musée de Naples; et cette urne ou ce vase placé sur une tablette à l'intérieur du monument, ou dans une niche du columbarium, était un mémorial sacré, un symbole abstrait plutôt qu'une image, un sachet rempli d'une quintessence incorruptible et dont la forme n'attristait pas les yeux.

Les Pompéiens faisaient leur promenade de la rue des Tombeaux; ils y venaient prendre en famille des repas auxquels les morts avaient part comme le font encore les Constantinopolitains au champ des morts de Péra et de Scutari. La disposition de quelques-uns des tombeaux et de leurs dépendances, par exemple le banc circulaire du tombeau de Mamia, l'hémicycle couvert, attestent cette familiarité avec la mort. Il est même dit dans l'histoire que les anciens s'asseyaient sans façon sur les pierres tombales, selon l'usage des Orientaux, et qu'ils ne trouvaient nullement scandaleux d'y jouer aux dés et aux osselets. Ajoutons, pour compléter l'analogie, que les petits hermès coiffés de cheveux nattés que l'on trouve à l'intérieur et à l'entour des monuments, rappellent les cippes de marbre couronnés de turbans des cimetières turcs.

L'éruption du Vésuve a fait un tombeau de la villa de Diomède, dont la situation dans ce lieu funèbre prouverait une fois de plus, s'il en était besoin, combien peu les anciens redoutaient le voisinage des ombres. Cette charmante habitation est placée en face du tombeau d'Arrius Diomède, que, sur cette seule indication, les premiers inventeurs lui ont donné pour maître ; preuve fort contestable, le monument funéraire de Diomède n'étant ni le seul, ni le plus proche voisin de l'habitation. Mais cette fois encore l'hypothèse et l'imagination ont triomphé de la raison historique ; les savants ont eu beau protester et remplacer cette désignation douteuse par des appellations plus vagues et moins compromettantes, la maison de Diomède a gardé son nom populaire ; ce n'est pas nous qui le lui ôterons.

Cette maison, une des plus vastes et des plus caractérisées de Pompeï, est aussi l'une des mieux conservées et des moins incomplètes. Sa conservation s'explique par sa position à l'extrémité du faubourg. Plus voisine du volcan, elle a dû être atteinte naturellement la première et la plus promptement couverte. Il y a donc profit à la visiter avant toute autre ; après qu'on en aura étudié la distribution et les détails, on se rendra plus facilement compte de ce qui manque aux maisons plus mutilées de l'intérieur de la ville, et c'est un nouveau motif de commencer l'exploration de Pompeï par la rue des Tombeaux.

Sur le plan, la maison de Diomède présente un carré cerné par un portique et par des galeries, et ouvert du côté de la mer. Le vide est rempli par le jar-

din, orné d'une fontaine à jet d'eau et d'un cabinet de vignes soutenu par six piliers dont les fûts sont encore debout. Toute la partie habitable, les bâtiments sont rejetés derrière le portique du fond, dans un espace triangulaire dont l'hypoténuse est formée par la rue des Tombeaux ; où se trouve l'entrée principale.

On accède de ce côté par un perron, flanqué de deux colonnes qui supportaient autrefois un petit toit à fronton. La première pièce qu'on rencontre après le vestibule est le péristyle, pièce maîtresse et qui commande toutes les autres. Les architectes ont soin d'indiquer que cette disposition est propre aux maisons de campagne, et que dans les maisons de ville le péristyle, centre et noyau des appartements intimes, est repoussé au fond de l'habitation, par delà l'atrium et les salles ouvertes aux étrangers. N'ayant pas l'intention de lever un plan ni de dresser un *état de lieux* exact, j'indiquerai sommairement les divisions générales de la maison de Diomède. Aux deux côtés du péristyle entouré de quatorze colonnes, au centre desquelles était la piscine, se groupaient les appartements privés ; à gauche, les chambres à coucher, les cabinets de toilette, les bains distribués en huit salles, les unes destinées au bain froid, *frigidarium*, les autres au bain chaud, *tepidarium*, la chambre aux boissons ; le *spoliatorium*, où l'on quittait ses vêtements ; l'étuve ou *sudatorium*, l'officine et le réservoir ; à droite, les communs séparés de l'habitation par une entre-cour.

M. Ernest Breton [1] donne pour motif à cette sépa-

1. Pompeï dessinée et décrite.

ration le danger d'incendie causé par la cuisine et la boulangerie ; mais le danger n'était-il pas plus grand du côté des bains, où les fourneaux devaient être journellement allumés ? Ne convient-il pas mieux de l'attribuer à une prudence délicate au sujet des odeurs culinaires et au désir très-naturel d'éloigner de la maison de maître les serviteurs de basse fonction ? En avant du péristyle se trouve le *tablinum* ou salle de réception, le cabinet du maître et la galerie où les clients attendaient son audience, la bibliothèque ou cabinet d'étude, et enfin au-dessus du portique une large salle flanquée de deux terrasses et dont les vastes baies donnaient vue sur le jardin et sur la mer. J'omets les loges où les esclaves cubiculaires faisaient faction dans les antichambres, et au pied des escaliers, les gardes-robes que l'on trouva garnies de leurs urinoirs et de leurs tablettes ; le logement de l'intendant, la sortie dérobée par où le maître pouvait échapper à l'importunité des clients et gagner par les galeries couvertes le *posticum* et la campagne ; autant de détails qui attestent la sûreté, le bon ordre et la liberté de cette maison d'un grand seigneur, riche, puissant, indépendant par humeur et ami du bien-vivre.

Mais pour concevoir dans son ensemble l'heureuse ordonnance de cette habitation, charmante comme un rêve d'artiste, il faut la considérer du jardin où l'on sent expirer dans la paix et dans le silence l'agitation de la vie intérieure. Pour donner une juste idée de ce jardin, il faut le comparer à une réduction mignonne du Palais-Royal de Paris, avec son cadre de galeries, son jet d'eau et son portique percé de chambres pro-

fondes, obscures et fraîches. C'est de là vraiment qu'on pénètre dans le secret de cette vie de loisirs et de délices. Et là, comment ne pas se complaire à évoquer la journée fortunée du maître de ces splendeurs intimes ?

On le voit dès le matin restauré et rajeuni par la fraîcheur des ablutions, par la vapeur pénétrante de l'étuve et par l'action vivifiante des frictions parfumées, dînant dans le triclinium, en vue de la mer et entouré des images des dieux tutélaires, donnant audience à ses protégés, et par moment s'esquivant par la porte secrète pour aller secouer dans la campagne ses oreilles pleines de requêtes, de mensonges et d'adulations. Puis la lecture et la méditation dans le cabinet d'étude, le jeu de paume dans le *spheristerium*, le doux repas sous la vigne éventée par le jet de la fontaine ; enfin le soir, à l'heure du frais et de la brise marine, la conversation dans l'*œcus cyzicenes* et la contemplation du ciel et de la mer, et de la pourpre du couchant se dégradant à l'approche des étoiles.

Oh ! la charmante et l'heureuse vie, mélangée de loisirs et d'études, et vraiment digne d'un esprit noble et libre ! Telle était pourtant, j'imagine, la journée d'un bourgeois de Pompeï avant l'année fatale qui engloutit la ville et le faubourg ; tels étaient les plaisirs et les exercices qu'il pouvait se donner les jours où il n'y avait ni jeux à l'amphithéâtre, ni spectacle au théâtre ou à l'Odéon, ni assemblée au forum.

II

Je me souviens d'avoir dit, en parlant des palais de bois qui bordent le Bosphore à Constantinople, que ces constructions aérées, presque aériennes, et que le vent du nord enlèverait d'un souffle, étaient l'idéal de la maison d'été, et assurément je ne retire rien de mon jugement. La journée et la saison doivent s'écouler doucement entre ces paravents légers, au bord de cette eau rapide, reflétée par un ciel brillant, et qui semble rouler des violettes, des balsamines et des bluets. Pourtant, si je devais assigner à un patricien philosophe et voluptueux une habitation où il pût chaque année renouer la saison nouvelle à la saison dernière, qui fût d'un été à l'autre la gardienne de ses songes et de ses pensées ; si je le savais assez généreux, assez sympathique pour vouloir l'œuvre humaine au milieu de la création divine et pour avoir besoin, dans le vague énervant des impressions naturelles, d'un objet palpable et éloquent, où attacher son âme et où arrêter ses yeux ; s'il était assez sensible à l'harmonie pour faire ses délices des belles proportions d'un portique ou d'une statue et des périodes d'un poëme, curieux de l'éclat d'un beau marbre ou d'un riche métal signé de la main de l'ouvrier ; c'est au bord du golfe de Naples, c'est à la villa de Diomède que je le conduirais.

Le Tartare ou l'Arabe peut voir indifféremment brû-

ler sa maison, qui n'est pour lui que la tente du voyage terrestre. Mais le fils du Latium et de l'Hellade, qui met la teinture de son âme sur les murs de son appartement, pour qui les objets qui l'entourent et qui sont la fête de ses yeux sont autant de formules de ses sensations et de ses idées, celui-là, si la maison s'écroule ou s'enflamme, n'a-t-il ni vieilli ni souffert? Peut-être le pauvre Diomède est-il heureux d'avoir péri avec le charmant édifice de sa fantaisie. Tous les Pompéiens ne sont pas morts écrasés sous les décombres des palais et des temples. Ceux qui ont survécu, comment ont-ils pu vivre? Qu'est-il advenu des pauvres colons de Retina, qui vinrent, sur des galères, demander protection à Pline? J'imagine que Pansa, Lucrétius et Salluste, s'ils se sont échappés, ont dû mourir de douleur et de regrets.

C'est dans ce jardin de Diomède, si élégant et si paisible, que s'est passé le drame terrible que chacun sait. Sous une des galeries latérales, dans les caves, au pied d'un petit escalier communiquant droit aux appartements, des femmes, des enfants, furent trouvées étouffées, la tête enveloppée de leurs vêtements et serrant dans leurs doigts leur petit trésor de bijoux et de monnaie, que leur agonie sema autour d'elles. Là aussi fut trouvée, moulée dans la cendre, la forme des épaules et du sein d'une belle jeune fille, que la richesse de sa parure a fait présumer être la fille du maître de la maison. Ce moulage admirable est aujourd'hui conservé sous une vitrine au musée de Naples. Le tissu de ses vêtements s'était, dit-on, imprimé sur la lave, et l'on voit encore, lithographiée sur

le mur, la silhouette des corps qui l'entouraient. Les malheureuses femmes avaient cru sans doute trouver dans cette cave, solidement voûtée, un abri assuré contre la pluie de feu qui tombait sur la maison. Elles y avaient porté des provisions pour plusieurs jours, comptant y attendre la cessation du fléau. Mais la cendre qui pénétrait par les soupiraux menaça bientôt de les ensevelir. Alors, éperdues, délirantes, elles se précipitèrent vers l'escalier, soit pour y chercher l'air, soit pour tenter follement de gagner la maison et la rue. La vapeur, la lave et la cendre les asphyxièrent.

Ces corps ne sont pas les seuls qui aient péri dans la maison de Diomède. Dans le triclinium d'été, sous le portique et dans un pavillon situé à l'extrémité d'une des galeries, on trouva encore trois squelettes, les mains chargées de monnaies d'or, de bronze et d'argent, les bras, le cou et les doigts chargés de colliers et de bagues. Dans l'*ala* voisine du cabinet d'audience, un pauvre chien était mort sous un banc. Enfin, dans la campagne, à quelques pas du *Posticum*, on découvrit deux cadavres ; l'un tenant entre ses bras des vases d'argent et d'autres menus objets ; l'autre, qu'à la valeur artistique de son anneau et à la riche monture de deux clefs qu'il tenait à la main et qui s'adaptèrent à la serrure du posticum, on a jugé être celui du maître même de la maison.

Bien des imprécations se sont accumulées contre ce pauvre hère. De ce que le cadavre a été trouvé en dehors de l'enceinte de la villa, on a conclu que Diomède fuyait lâchement sa maison en danger et aban-

donnait sa famille aux flammes, pour pourvoir à sa propre sûreté et gagner la mer.

Pourquoi si peu de charité ? Diffamer un vivant n'est qu'un délit; mais calomnier un mort !...

Quoi ! parce que dans un désastre, dans la terreur causée par un phénomène inouï, inopiné, inexplicable, qui affolait les têtes les plus fortes et déconcertait la science même de Pline, le plus grand docteur de son temps; parce qu'un père de famille aura quitté sa maison pour aller, qui sait? peut-être chercher du secours et préparer le salut des siens, on ira, sans autre autorité qu'une apparence, charger sa mémoire d'une accusation infâme, et le vouer, pendant des siècles, à l'exécration publique !... — Je dis pendant des siècles, parce que M. du Pays, auteur d'un *Guide en Italie*, d'un ouvrage classique et qui ne doit admettre que des renseignements sûrs et précis, a recueilli l'imputation portée contre Diomède... Et les *Guides* de la maison Hachette sont clichés !... — J'ai souvent pensé, et à Pompeï surtout, à cet anathème qui pèse sur la mémoire de Diomède, et contre lequel son ombre ne peut réclamer.

Et encore est-il bien sûr que ce soit Diomède, ce cadavre que l'on a déterré près du Posticum? Et ne serait-ce pas aussi bien son intendant !

Eh bien ! soit ! c'est Diomède ! Mais la défense ne me paraît pas si dificile. Diomède est sorti de chez lui après s'être convaincu que la maison n'était plus tenable et qu'il n'y avait rien à faire pour la préserver. Il est sorti avec son esclave et s'est dirigé où ? Vers le rivage où, sans doute, comme tous les riches colons

des temps anciens et du nôtre, il avait une barque amarrée. Neuf squelettes, que l'on a découverts à un demi-mille au delà, étaient peut-être les esclaves qu'il avait envoyés en avant pour disposer l'embarcation. N'oublions pas que les serviteurs qui l'accompagnaient n'étaient porteurs que de pièces de vaisselle, d'un sac d'argent et d'*une lanterne* [1]. Ce n'est guère là le bagage d'un fuyard ! Diomède, se sauvant de chez lui sans aucune idée de retour, avait bien d'autres objets plus précieux à emporter. Et à quoi bon plusieurs coupes ou vases pour un seul voyageur ? Avant de partir, il avait recommandé à sa fille de s'enfermer avec ses femmes dans la cave, protégée par le soubassement de la terrasse, et qu'il devait raisonnablement croire le plus sûr abri contre une pluie de matières enflammées ; et il s'en était allé hâter les préparatifs de la fuite. Au même moment le phénomène redoubla d'intensité. La cendre et la lave du même coup engloutirent le père et étouffèrent la fille avec ses servantes. Qu'eût-on dit si Diomède eût été sauvé ?

L'épouvantable catastrophe que cette avalanche de feu, de charbon, de lave, d'eau bouillante, s'abattant sur cette ville jusque-là toujours en fête et éteignant sous la cendre une si douce vie ! Ne vous étonnez pas si je plaide pour Diomède et si je me prends pour sa justification d'un zèle peut-être ridicule. C'est que tous ceux qui ont péri dans ces journées fatales, frappés d'un châtiment incompréhensible, ceux-ci engloutis sous la poussière brûlante, ceux-là rompus par la

1. Elle est actuellement au musée.

chute des pierres ou asphyxiés par la vapeur ; les pauvres femmes s'enfuyant, folles, par les rues avec leur petit trésor dans un pan de leur robe : les jeunes filles attardées à rassembler leurs joyaux et écrasées sous le toit de leurs maisons ; les misérables soldats rivés par les pieds aux murs de la caserne ; la jeune mère tombée avec ses enfants sur la voie Domitienne ; le prêtre d'Isis foudroyé la hache à la main comme il tentait de s'ouvrir un passage à travers les murs ; les amants embrassés de la rue des Thermes ; le paysan mort debout dans un tombeau, près de la porte d'Herculanum, et dont les fantaisistes ont voulu faire une sentinelle victime de l'honneur militaire, faute d'avoir su lire les inscriptions du tombeau qu'ils ont pris pour une guérite ; — tous me sont chers et me font pitié.

Combien de ces heureux et naïfs Pompéiens, qui jusqu'alors n'avaient connu que le sourire et la joie de vivre dans un beau pays, ont appris, dans la nuit du 23 novembre, la grimace de la souffrance et de la terreur ! Se sont-ils demandé quel dieu les frappait si cruellement, et pourquoi Vénus, leur patronne, les abandonnait ? Ce qui me surprend surtout, c'est que ceux qui ont survécu n'aient point parlé, et que nulle part, en exceptant les deux lettres de Pline le Neveu, curieuses assurément en tout ce qui se rapporte à la mort de son oncle et vagues sur tout le reste, on ne trouve de témoignages personnels sur les événements de ces derniers jours. Les poëtes, ces devins qui parlent dans le silence de l'histoire, ont fait leur œuvre. M. Lytton-Bulwer a écrit un roman évocateur où il faut admirer surtout l'art avec lequel sont mis en action les

faits et les circonstances connus jusqu'alors. Mais l'imagination devait échouer dans la reconstitution détaillée des mœurs, des sentiments et du langage familier d'un peuple qui s'est tu. Notre Théophile Gautier, en se contenant dans la donnée du rêve, est resté plus près de la vraisemblance. La finesse du chasseur d'images l'a averti du danger d'une évocation trop réelle et son *Arria Marcella* est la véritable épitaphe poétique de la ville ensevelie.

III

Après avoir franchi la porte d'Herculanum, on se trouve en plein Pompeï et en pleine vie antique.

La rue Consulaire ou Domitienne, qui s'interrompt au carrefour de Fortunata et conduit ensuite par la rue des Thermes aux bains publics et au Forum, est bordée d'une double rangée de maisons et de boutiques alignées au cordeau. La première impression est celle de l'exiguïté. Au contraire de nos villes modernes, où tout est combiné pour la foule, à Pompeï tout est à la mesure de l'individu. Les rues sont mesurées sur le passage de trois hommes marchant de front; deux chars n'auraient pu se croiser ailleurs que dans les rues principales, les « grandes artères, » comme nous disions aujourd'hui. Les boutiques semblent faites pour ne vendre qu'à un seul acheteur à la fois. Les portes des maisons sont si étroites qu'on n'y pourrait passer à

deux. Les trottoirs, *margines*, sont larges comme la bordure des nôtres, ou comme la margelle d'un puits. Les maisons même ont une apparence lilliputienne qui les ferait prendre au premier moment pour des joujoux ou pour ces théâtres de carton où l'on joue la comédie dans les salons. Les pièces qui entourent l'atrium sont grandes comme des cabinets ; les chambres à coucher sont des alcôves éclairées seulement par une porte longuette et par son imposte. J'ai entendu des voyageurs critiquer, comme une marque de stérilité chez les architectes pompéiens, l'uniformité du plan des appartements. Il est vrai qu'elle est rigoureuse ; mais c'est qu'aussi cette ordonnance était parfaite et répondait à un certain plan moral indiqué par les habitudes, les fonctions et les sentiments. D'ailleurs, un voyageur japonais ou indien ne trouverait-il pas la même symétrie dans nos appartements ? N'est-ce pas toujours et partout l'antichambre précédant la salle à manger, la salle à manger précédant le salon ; les chambres à coucher, les cabinets d'étude, les réduits, les retraites accostant les grandes pièces ; les cuisines et les offices plus ou moins écartés des logements de maîtres ?

Le plan des architectes Pompéiens est un hymne à l'intimité. Ils rejetaient vers l'entrée et vers la rue tout ce qui ressortait de la vie extérieure, de la fonction, des affaires, de la clientèle et du service ; ils donnaient ensuite une large place à l'appartement, c'est-à-dire à l'habitation privée, et épanouissaient au delà, dans l'œcus ou dans l'exèdre, la fleur au doux parfum de la vie intime. La maison était ainsi divisée en deux

parties : l'une accessible à tout venant, l'autre où l'étranger ne pénétrait jamais. C'était d'abord le *prothyrum* ou antichambre, puis l'atrium avec sa ceinture de chambrettes destinées aux esclaves et aux hôtes, et terminé par le *tablinum* où se trouvait le cabinet du maître, sa bibliothèque, ses archives de famille et les *alæ*, salles où l'attendaient ceux qui avaient affaire à lui. Le tablinum fermait la partie publique de la maison : il était séparé du péristyle, soit par des cloisons mobiles, soit par un rideau. Quelquefois encore, comme dans la maison de Pansa, que les archéologues ont prise pour type de la demeure d'un patricien à Pompeï, le péristyle était élevé de deux marches au-dessus du tablinum. Les corridors, *fauces*, permettaient aux gens de la maison de circuler d'une partie à l'autre sans traverser l'atrium ni le tablinum. C'était ordinairement aussi entre l'atrium et le péristyle que se trouvait l'entrée, gardée par un portier, de l'escalier montant à l'étage supérieur habité par les femmes, et qui dans toutes les maisons de Pompeï et du faubourg a été détruit par l'incendie. Le péristyle était la répétitition de l'atrium. mais agrandi et orné de colonnes, de peintures et de statues. La piscine, placée au centre, était entourée de fleurs et quelquefois remplacée par un petit parterre percé d'un jet d'eau. Il avait aussi sa ceinture de chambres, mais de chambres de maîtres, peintes et richement meublées. Enfin au fond du péristyle était l'œcus, la chambre par excellence, le salon, ouvrant sur le xyste ou *viridarium*, petit jardin encaissé de murs et orné de statues et de fontaines, où la fantaisie de l'architecte s'exerçait en combinaisons décoratives pour

réjouir les yeux du maître et de sa famille, assis ou couchés dans l'œcus. On a en effet trouvé dans les xystes une bonne partie des objets conservés dans les salles pompéiennes du musée de Naples, par exemple le charmant groupe de Bacchus et d'Ampélos de la maison de Pansa, le Génie ailé tenant une oie, et le pêcheur assis sur un rocher qui ornaient le bassin de la *petite fontaine de mosaïque*, rue de Mercure, la belle mosaïque, *Achille à Scyros*, de la maison d'Apollon, etc. Quelquefois le xyste était entouré de portiques, et quelquefois ceint de terrasses ; tantôt il est abrité par des treilles, et tantôt garni à ses angles de pavillons de pierre pavés de mosaïques et ornés de sujets peints. Quelquefois encore la muraille du fond, celle qui fait face à l'œcus était couverte de peintures (*topia*), représentant, soit des paysages, soit des perspectives d'architecture, et probablement destinées à faire illusion. Dans la maison de Lucrétius, dont le maître a eu l'heureuse idée de laisser son nom inscrit dans un cartouche sur la muraille, le xyste, élevé en terrasse à hauteur de vue comme la scène d'un théâtre, présente une perspective de statuettes et de figurines, terminée par une charmante fontaine en coquillages au fond de laquelle un Silène renverse son outre au-dessus d'un perron de cinq marches, où l'eau devait sautiller et tintinner en tombant.

Les graves archéologues, les rébarbatifs de l'esthétique n'ont pas manqué de froncer le sourcil et de crier au mauvais goût devant cet étalage de brimborions qui prouve tout au plus l'innocence de mœurs et la candeur d'âme du maître de la maison. Ils ont été néanmoins

forcés de faire grâce à deux charmantes statuettes de faunes, dont l'un, terminé en gaîne comme les hermès des jardins publics, caresse un chevreau que la mère lui redemande en se dressant sur ses pattes; tout alentour se groupe une multitude de marmousets et de fantoches, petits chiens, petits chevaux, petites vaches, des oies, des canards, des lapins, des réductions plus ou moins parfaites des sujets classiques, des enfants à cheval sur des dauphins, des paons, des hermès, etc. Le bon Lucrétius, quoique magistrat sacerdotal et civil, Flamine et Décurion, aimait les joujoux et les *rébus*. Son nom retrouvé, comme je l'ai dit, sur un mur, près du xyste, est écrit en forme d'adresse sur une enveloppe de lettre, *M. Lucretio*, entourée de divers instruments dont les anciens se servaient pour écrire, les tablettes, le roseau, le stile, l'écritoire. Cette peinture a été déposée à titre de renseignement au musée de Naples. Sur un des piliers du portique avoisinant le xyste, on a trouvé gravé à la pointe un tracé de lignes compliquées avec cette inscription: *Labyrinthus, hic habitat minotaurus*; une énigme, un jeu destiné à exercer la sagacité des hôtes. Paix à l'âme du Décurion de Pompeï!

IV

Le plan que nous avons indiqué n'est pas rigoureusement suivi dans toutes les maisons de Pompeï. L'inégalité du terrain, des conditions de voisinage exigeaient

quelquefois des sacrifices, des infractions à l'usage dont les architectes pompéiens s'acquittaient, il faut le dire, très-habilement. Par exemple, dans cette maison de Lucrétius dont nous venons de parler et dans laquelle une autre maison faisait enclave, le tablinum est chassé de sa place naturelle, enfin l'atrium et le péristyle sont rejetés à gauche en forme de couloir ou de galerie. Tel est encore le charmant *venereum* de la maison de Salluste, qui aurait dû être placé, suivant la règle du plan usité, en avant du péristyle, et qui se trouve, à cause de la forme carrée du terrain, rejeté à la droite de l'atrium. Que ce mot de vénéréum n'alarme, ne scandalise pas les âmes candides. Il ne s'agit pas ici d'orgies ni de bacchanales. La décoration de cette partie de la maison de Salluste, est d'un genre galant sans doute, mais nullement licencieux. C'est l'aventure d'Actéon changée en cerf, leçon donnée aux indiscrets, l'enlèvement d'Europe, la fuite fraternelle d'Hellé et de Phryxos à travers l'Hellespont; c'est Mars désarmé par Vénus et les Amours.

Le vénéréum du pompéien Salluste se compose d'un péristyle ceignant de trois côtés le xyste, et contenant un triclinium. Les deux bras du péristyle sont terminés par deux pièces carrées pavées en mosaïque et en marbre, dont l'une a été reconnue pour une chambre à coucher à la disposition de huit colonnettes de bronze qui devaient entourer un lit. L'autre, voisine du triclinium, est ornée d'une niche en marbre blanc où l'on a trouvé une statuette de bronze et un vase d'or, et que l'on suppose être un *laraire*; c'est aussi dans cette pièce que se voient encore deux des peintures que j'ai

déjà indiquées, *Mars et Vénus* et *les Amours jouant avec les armes de Mars.* Près de la chambre à coucher se trouvent les premières marches d'un escalier qui conduisait à une terrasse soutenue par le portique du péristyle, et contre cet escalier une petite cuisine dont l'étroit fourneau a pu servir à maintenir chauds, précaution délicate, les plats apportés de l'intérieur de la maison. Tout ce petit enclos communiquait avec l'atrium principal par un corridor à double porte et gardé à l'entrée par un portier spécial.

Ainsi donc, salle à manger, cuisine, chambre à coucher, boudoir, jardin et terrasse, c'est ainsi qu'on peut se figurer l'appartement secret d'un pompéien ami des plaisirs et des arts. On y pouvait chanter le *Donec gratus eram* ou *Venus, regina potens Cypri*; mais on n'aurait pu y célébrer les fêtes des Ménades, ni même le banquet de Pétrone. Peut-être, sous les derniers empereurs, ou même à Rome, au temps de Juvénal et de Suétone, les *venerea* étaient-ils devenus des Caprées; mais vers l'an 60, ce mot pouvait n'avoir d'autre sens que celui de *petite maison*, ou même peut-être d'appartement de garçon, qu'on serait tenté de lui donner, d'après l'inscription suivante, peinte sur une muraille de la maison d'une certaine Julia Félix qui paraît avoir été la marquise de Carabas de la ville campanienne : *A louer, dans les domaines de Julia Félix, fille de Spurius, du* 1er *au* 6 *des Ides d'août, pour cinq années consécutives, un bain, un venereum, neuf cents boutiques et étaux avec chambres*; SI QUIS DOMI LENOCINIUM EXERCEAT, NON CONDUCITO. Une autre disposition singulière est celle de la maison *dite* d'Ariane, qui, occupant tout l'espace

compris entre deux rues parallèles, a une entrée sur chacune d'elles, de façon qu'elle se trouve avoir de chaque côté un prothyrum, un atrium et un tablinum se rencontrant dans un péristyle commun ; les autres pièces de l'habitation se groupent sur les côtés de cette zone longitudinale. La plupart des maisons de Pompeï avaient des boutiques sur la rue ; les maisons riches, celles qui occupaient tout un ìlot (*insula*) de bàtiments, en étaient entourées. Les boutiques, très-petites, je l'ai dit, et assez semblables à celles des rues de Constantinople et d'Alger, où le marchand semble quelquefois assis sur sa marchandise, se fermaient le soir comme les nôtres, au moyen de contrevents glissant dans les rainures et assujettis par des barres de fer. Les unes étaient louées à des débitants ; les autres exploitées par le maître de la maison lui-même, qui y faisait vendre par ses esclaves ses denrées et ses récoltes, le vin de ses vignes, l'huile de ses oliviers, le grain et la farine de ses moissons.

On a longtemps cru que les maisons de Pompeï ne contenaient ni écuries ni remises pour les voitures ; et comme il n'est pas d'hypothèse si aventureuse qu'on ne puisse appuyer sur des preuves, les savants avaient trouvé les raisons les plus pertinentes pour démontrer que non-seulement elles n'en avaient pas, mais qu'elles ne pouvaient pas en avoir. C'était d'abord l'exiguïté des bâtiments ; puis l'étroitesse des rues qui ne permettait pas aux chars de circuler ; puis encore l'habitude connue des anciens d'aller à pied par les villes et de ne se servir de voitures qu'à la campagne. Enfin, comme on avait découvert près de la porte d'Hercula-

num et sur la voie des Tombeaux de grands bâtiments voûtés de destination incertaine, et où gisaient des squelettes de chevaux et de mulets, on en conclut péremptoirement que c'était là des écuries banales, où les Pompéiens, logés trop à l'étroit dans la ville, envoyaient leurs équipages.

Par malheur pour ces savants, par bonheur pour la science, cet ingénieux appareil scientifique n'a pas tardé à s'écrouler. Plusieurs maisons de Pompeï, entre autres la maison de *Castor et Pollux* et la maison de *l'Angle*, près du Forum, ont été trouvées parfaitement pourvues de remises et d'écuries; et il est probable qu'on en trouvera encore davantage dans la partie qui reste à déblayer, et que l'on suppose être le plus riche quartier de la ville.

A Pompeï, chaque pas que l'on fait dans les fouilles restitue aux anciens un usage, une connaissance, un art qu'on leur avait contesté. Ils n'avaient pas inventé le verre, disait-on, ou du moins ils ne l'employaient que comme matière fusible et brillante propre à émailler des vases et des bijoux d'orfévrerie; ils ne connaissaient ni la vitre, ni la lunette, ni la glace, et ne se servaient que de miroirs de métal. Et voilà que l'on découvre, non pas à l'extérieur des maisons, — elles étaient sans façade; et d'ailleurs, la pudeur antique se fût révoltée à l'idée de laisser pénétrer l'œil du passant dans l'intimité de la vie privée, — mais à l'intérieur, aux fenêtres des tricliniums et des cubicules, des fragments de verre poli et transparent, qui n'ont pu être autre chose que des carreaux de vitres. On a ramassé dans la boutique d'un artisan une épaisse lentille de

verre concave, en tout semblable à celles dont se servent aujourd'hui les horlogers et les graveurs ; enfin, dernièrement, les savantes conjectures de Jean-Jacques Ampère ont prouvé que les Romains ont connu les glaces étamées, et qu'ils en fabriquaient d'assez grandes pour qu'on pût s'y mirer de pied en cap, *totis paria corporibus specula.*

Non, les anciens, qui nous ont devancés dans tous les arts, ne nous ont même pas laissé l'avantage de les précéder dans les industries diverses qui constituent le bien-être de la vie. On sait, depuis un siècle qu'ont commencé les fouilles à Herculanum et à Pompeï, quel était le confortable et le luxe de leurs habitations ; mais dans la vie extérieure encore, que de soins, quelle prévoyance, quelle bonne ordonnance de la place et de la rue ! N'y eût-il que ces rangées de pierres disposées sur la chaussée de façon à ne pas gêner la marche des chars, et qui servaient de ponts aux piétons les jours de grandes pluies, que déjà les habitants des bas quartiers de Naples, en 1860, auraient de quoi être jaloux des Pompéiens. Quelle sage et libérale administration de l'eau ! de l'eau, cet aliment indispensable dans les pays soleilleux, et qui souvent manque à Naples et dans bon nombre de villes d'Italie ! Pendant six mois de l'année, les Napolitains boivent de la vase et lavent leur linge dans du gravier. A Venise, pendant l'été, la police ferme les citernes au cadenas et ne les ouvre qu'à de certaines heures pour établir au moins l'égalité dans la disette. Eh bien, ce qui manque à ces villes capitales de pays civilisés, Pompeï, une petite bourgade romaine, n'en a jamais manqué. Sans parler

des thermes publics, dont les réservoirs devaient être toujours pleins, sans parler des maisons particulières où l'eau était prodiguée, non-seulement pour l'usage du bain, de la cuisine et du lavage, mais pour l'ornement et l'agrément du xyste et du triclinium, partout l'eau ruisselait à Pompeï. Il n'est pas de rue qui n'ait sa fontaine, pas de carrefour qui ne se pare d'une citerne et d'une tête de lion ou de faune versant un jet copieux de cristal liquide. On retrouve là le génie de l'administration romaine, si vigilante et si largement économe de tout ce qui touche aux besoins positifs de la vie. Je me rappelle encore ma joie lorsqu'au retour de Naples et de Constantinople, où j'avais trouvé tous les puits à sec, je pus, à l'hôtel de la Minerve, vider une pleine carafe d'*aqua virgine*. Les Romains avaient un culte pour l'eau ; elle circule dans les rues de leur ville comme le sang dans les veines du corps humain. Les aqueducs, les thermes, les fontaines, les égouts sont les plus considérables et les plus pompeux des monuments qu'ils nous ont laissés. Et, comme si ce n'était pas assez des fleuves détournés et des lacs pompés par les aqueducs, l'eau du ciel même était recueillie avec un soin religieux ; l'*impluvium*, invention toute romaine, était l'ornement consacré de l'atrium et du péristyle. Maintenant même, quoique le peuple romain ait abandonné, bien à tort et au grand détriment de la race, la tradition des thermes, les jets d'eau et les cascades sont encore pour lui un spectacle national. C'est autour des fontaines, dont quelques-unes ont leur légende, que ce peuple, non moins sobre que la population de Constantinople, aime à se grouper et à tenir séance. Il aime

son Tibre, ses ports et ses ponts; et l'inondation de la place Navone est une fête dont on ne le priverait pas sans danger.

Il est singulier qu'on n'ait pas trouvé trace d'aqueducs à l'entour de Pompeï. Ainsi que l'observe M. Ern. Breton, la ville, étant bâtie sur un monticule volcanique, n'a jamais pu posséder de sources naturelles, et assurément les réservoirs des impluviums n'auraient pu suffire à l'effrayante consommation d'eau que faisaient les Pompéiens. Il fallait donc que cette eau vînt de loin; à moins que dès ce temps-là on eût trouvé le moyen de faire monter à Pompeï les eaux du Sarno (*Sarnus*) qu'au XVI[e] siècle l'architecte Domenico Fontana put amener à Torre de l'Annunziata, en les faisant passer à travers le forum de la ville engloutie.

Les fontaines publiques de Pompeï ressemblent à celles de Constantinople en ce point que le modèle en est invariable. Chez ces peuples inventeurs, une fois la forme d'un objet trouvée, la plus simple et la mieux adaptée à son usage, elle était pour ainsi dire consacrée et n'admettait plus de variantes que dans le détail de l'ornementation. La fontaine turque est un massif de pierre ou de marbre, destiné à conserver par son épaisseur, comme les parois d'un roc, la fraîcheur de la source. La fontaine pompéienne se compose d'un bassin en forme d'auge, adossé à une colonne carrée d'où l'eau s'échappe par une ouverture. Cette ouverture était la seule partie du monument qui fût ouvrée. C'est tantôt la gueule d'un animal, tantôt l'orifice d'un masque tragique. La fontaine du carrefour de Fortunata présente un sujet un peu plus compliqué; le jet

d'eau passe par la bouche d'un lièvre enlevé par un aigle. Cette auge pour puiser l'eau et cet orifice pour l'épancher, c'est tout ce que les anciens avaient imaginé, et ils s'en étaient tenus là. Pour trouver des fontaines ornées, décoratives, il faut pénétrer dans les xystes des maisons particulières où, comme nous l'avons vu, l'eau coulait dans des vasques de marbre au milieu des parterres, ou tintinnait sous des voûtes de mosaïque et de coquillage au pied des statues.

Je m'étonne, en voyant les Pompéiens si bien précautionnés contre la chaleur, de les trouver si mal munis contre le froid. Il est constant qu'à Naples comme à Rome, les hivers sont longs, pluvieux et neigeux. Et pourtant dans ces maisons si commodes, aux compartiments si nombreux, et où, comme on l'a vu chez Diomède, le service du bain pour lequel nous nous contentons d'une salle, comportait un appartement complet, on ne trouve nulle part une chambre à feu. Il est cependant certain que les anciens se chauffaient ; et l'on comprendrait difficilement qu'avec leurs vêtements amples et flottants, qui laissaient les extrémités à nu, ils aient pu sans geler passer les hivers dans ces maisons de marbre, pavées de mosaïques, légèrement closes et ouvertes par le haut. On nous parle de brasiers, de réchauds, d'appareils portatifs, *camini portatiles*, *foculi*, *ignitabula*, etc. Mais Horace parle de tout autre chose : — « Tandis que la montagne se couronne de neige et que le fleuve est immobile... entassons au foyer la bûche enflammée... » Ce n'était pas apparemment sur un réchaud qu'on *entassait* les bûches ! Et où était le *focus*, ce foyer

dont parle aussi Virgile : *Ante focum, si frigus erit?*

Les rues, les maisons, les logettes nous amusent et nous retiennent; et l'on y poursuit le passé de recoins en recoins avec le plaisir que donne l'indiscrétion.

L'impression est toute différente quand on arrive au Forum. On se retrouve là en pleine antiquité : non plus l'antiquité familière, intime, inconnue ; mais l'antiquité solennelle de la tragédie et de l'épopée, l'antiquité des temples et des arcs de triomphe; la vie publique sans ombre et sans mystère. Voici Jupiter et voici Vénus; voici le Panthéon et la Curie. Voici le Chalcidique où les prud'hommes de la corporation des foulons méditaient, avant d'entrer en séance, sur la munificence de la prêtresse Eumachia qui leur avait dédié un palais. Voici la basilique où les Pompéiens, doublement processifs en leur qualité de Gréco-Romains, venaient vider leurs différends en belles périodes cicéroniennes; — Cicéron d'ailleurs n'était-il pas là? — Voici le portique, orienté à l'est, où ce peuple ami du discours et de la pompe allait traîner sa tunique et draper son manteau. Au milieu de tout cela, la foule des questeurs, des censeurs, des édiles, des décurions, des affranchis, des esclaves; tout une presse de gens affairés marchant à grandes enjambées, les jambes et la tête nues, et faisant voler autour d'eux de vastes pans de laine blanche bordés de pourpre. Au lieu d'une population discrète, s'insinuant dans des rues étroites, ou dépensant sa vie heure par heure dans des maisons bien gardées, j'avais devant moi une multitude banale de confidents et de coryphées, de comparses contemporains de Talma et de mademoiselle

Brocard ; de Phœnix, de Narcisses, d'Albins, de Rutiles, bons pour défiler au fond d'un théâtre, et pour donner la réplique à un *prince déplorable.* Je ne sais si je dois m'en confesser comme d'un mauvais sentiment, mais là, sur le perron du temple de Jupiter, je sentis remonter aigrement à mes gencives les souvenirs du collége, du *conciones* et des tragédies de l'Odéon ; et, considérant à mes pieds ces tronçons de colonnes, ces frontons en ruines et ces jonchées de chapiteaux : — « Infâme antiquité, m'écriai-je, te voilà donc vaincue! Temples, vous êtes rasés ; portiques, vous mesurez la terre. Où sont-ils vos Hectors, vos Marius et vos Virginius? Appelez à votre secours les Luce de Lancival, les Arnault et les Laharpe ! Ils sont morts, bien morts, plus morts que vous-mêmes ; car vous n'êtes que débris épars et eux sont poussière ; et en comparaison, le bonhomme Lancelot, le jardinier des racines grecques, est plein de jeunesse et de vigueur. Non ! leurs vers ont beau être roides et durs comme des barres de fer, ils ne feront jamais une armature assez solide pour préserver les monuments de la ruine. Aussi, antiquité, es-tu détruite à jamais. Et voilà ce que c'est que de prendre pour alliés des cuistres et des lauréats de concours académiques. Il y a autre chose sur toi que la cendre du Vésuve et la poudre des siècles, il y a la crasse de l'école et la croûte de la pédagogie. »

Mais tandis que je soulageais mes rancunes par cette apostrophe, de tous les coins de cette place déserte, derrière les fûts renversés, dans les broussailles poussées à l'ombre des podiums en ruine, s'éleva comme

une rumeur douce, rhythmée par le chant des cigales, où je crus entendre ces mots :

— « Que nous importe ! et qu'avons-nous à faire de tes professeurs et de tes académiciens ? Pourquoi nous donner pour alliés des gens qui n'existaient pas de notre temps et que nous n'avions pas prévus ? A-t-on jamais compté sur les sots ? Ici nous avons été heureux ; c'est là ce qui nous venge de tes imprécations. Les jours passaient pour nous sans terreur et sans labeur. Chaque matin nous éveillait souriants au souvenir de la veille. Ainsi nous avons vécu tranquilles et contents sous la protection de la Bonne Déesse. Et jusqu'au dernier jour nous avons ignoré ces rides affreuses que creusent sur vos fronts dès la jeunesse la peine de vivre et l'angoisse du lendemain. »

Heureux ! il est vrai. C'est le bonheur qui a tracé le plan de cette ville et réglé l'ordonnance de ces maisons secrètes. Il était le *Deus cujusque loci* des jardins de Diomède, comme du triclinium de Pansa, comme du vénéréum de Salluste, du théâtre, de la place et de la rue. C'est pour le recevoir et pour le fêter que la muraille se paraît de peintures, que les fleurs encadraient le bassin du triclinium et du xyste, que la vapeur fumait dans les thermes et que l'eau jaillissait, en chantant, des fontaines triviales. L'édile dans son palais, le riche affranchi dans sa villa, le décurion dans son labyrinthe, le foulon dans son atelier et le marchand dans sa boutique, tout ce monde-là était heureux et ne pensait qu'à l'être. Nul souci, nulle inquiétude ; le pauvre vivait aux dépens du riche, l'esclave aux dépens du maître, et le soleil luisait pour tous dans un

ciel beau comme l'extase. Assurément, quand on a vu tant de ressources combinées, tant de génie appliqué pour assurer le loisir, la paix, la liberté, la joie, il n'y a qu'à rire des lamentations de ce moraliste atrabilaire qui veut que dans ce pays gai jusqu'à la folie les esclaves soient allés aux théâtres — *pour se consoler de leur abjection* !

Non l'esclave pompéien, qui ne servait qu'un maître avec l'espoir de l'affranchissement et la faculté du rachat, n'était point abject et ne croyait pas l'être. Il ne l'était pas plus que le portefaix de nos carrefours, que le valet de nos maisons et le palefrenier de nos écuries. Et comparez l'ouvrier de nos fabriques, de nos usines avec ce joyeux compagnon vivant en plein air et au grand soleil, client de tous les thermopoles, de tous les cabarets du voisinage, prenant sa part de toutes les réjouissances publiques, et une fois chaque année l'égal de son maître et le roi de la ville pendant la semaine des Saturnales ! Peut-être ne nous faisons-nous une idée si sombre de la servitude antique que pour avoir inexactement traduit le mot *servus* qui essentiellement ne signifie pas autre chose que serviteur et n'a pas d'autre sens que celui que nous avons successivement exprimé par les mots de serf, et de laquais, de domestique, d'homme de service et d'*officieux*. Nous avons confondu à tort l'esclave familier, le *famulus*, avec le captif, prisonnier de guerre ou criminel, qui était le forçat du monde ancien. Ce sont ceux-ci, les captifs, et non les serviteurs qui s'insurgèrent par deux fois, avec Cléon et avec Spartacus, et tinrent en échec les légions romaines ; ce qui ne s'ex-

pliquerait pas s'ils n'avaient été soldats et s'ils n'avaient eu à leur tête des généraux expérimentés.

C'est se méprendre sur la condition de l'esclave dans l'antiquité que de la voir toujours à travers les cruautés des derniers empereurs romains et de leurs courtisans. Dans Homère, Eumée et Euryclée n'ont pas moins de majesté qu'Ulysse et que Pénélope. Ils s'asseoient au foyer et ont voix au conseil de la famille; les servantes de Nausicaa sont appelées ses compagnes. Dans la comédie latine, dans la satire et dans la poésie familière, chez Térence, chez Horace, chez Ovide et chez Martial, l'esclave m'apparaît comme un drôle alerte et jovial, fainéant, gourmand, libertin, rusé, trompant ses maîtres et aidant les fils à duper leurs pères. C'est le Sbrigani du théâtre italien, le Mascarille du théâtre français. Je vois bien, il est vrai, quelque ombre à cette vie de polichinelle : l'ombre du bâton et de la main ouverte. Mais n'est-ce pas précisément ces soufflets qui nous font rire dans *les Fourberies de Scapin* et dans *Tartuffe?* Le *Dave*, d'Horace, est un mélange de Dorine et de Sganarelle. Aujourd'hui encore le valet napolitain risque volontiers la bastonnade pour un bon tour; et irez-vous dire à ce faquin qui, après avoir reçu le matin du pied au derrière, s'en va rire le soir à San-Carlino, qu'il vient s'y consoler de son abjection ?

L'esclave mis en croix était un pendu pour vol domestique. L'esclave mis aux fers était un galérien. Et puis, oublions-nous l'affranchissement dont le *Digeste* nous donne jusqu'à cinq formes différentes, et le rachat dont la faculté était toujours laissée au bon servi-

teur ? Ne jugeons pas d'ailleurs les mœurs de tout un peuple par les excès des grands. Je conviens que les épingles d'or des dames romaines font frémir. Mais combien n'y a-t-il pas dans l'Europe chrétienne de grandes dames qui ne se font pas faute de frapper leurs femmes de chambre, de les pincer et de leur arracher les cheveux pour une toilette gâtée ou pour une coiffure mal ajustée ? Comédie napolitaine, tu es immortelle ! Pulcinel, Maccus et Gryllus, c'est tout un. C'est nous autres modernes qui avons inventé le gladiateur amer et l'esclave résigné. Non, dans ces petites cases peinturlurées comme les cabines d'un navire ou comme les coulisses d'un théâtre, dans ces jardinets où l'eau chante et où le marbre sourit, il n'y a pas de place pour la mélancolie, encore moins pour la férocité. Je le répète, tous ces gens-là, maîtres ou esclaves, étaient heureux et joyeux, et c'est là ce qui rend plus horrible encore la catastrophe qui a étouffé sous un couvercle de feu ce petit paradis humain.

Peut-on promettre à notre siècle la conquête définitive, le sauvetage complet de cette ville submergée ? On objectera sans doute les soixante ans de travaux qu'a coûté ce premier tiers de la besogne. Mais faut-il compter pour rien les lenteurs forcées du commencement, les incertitudes, les erreurs, les découragements, les repentirs ? Nous ne sommes plus au temps où la pioche ne frappait qu'au hasard, timidement, de peur d'entamer les monuments qu'on voulait exhumer et où les maisons à peine déblayées étaient presque aussitôt recouvertes après qu'on en avait enlevé les

objets précieux. Aujourd'hui les fouilles avancent méthodiquement et sûrement sous la direction d'un savant enthousiaste, M. Fiorelli, qui s'est pris d'une passion d'artiste pour cette entreprise qui immortalisera son nom. Sous son impulsion, les travaux ont repris une activité décuple ; la nécropole est devenue une petite Salente, un atelier retentissant des cris des travailleurs et du chant des travailleuses; car les femmes sont nombreuses à l'atelier de Pompeï. C'est elles qui emportent au loin dans des paniers cette terre légère, cette fine cendre et ces miettes de pierre, *lapillo*, que l'on vanne peur recueillir les parcelles d'or et de mosaïque, les pièces de monnaie et autres brimborions précieux qui y sont mêlés. Guidé par les parties déjà déblayées, M. Fiorelli s'est fait un plan général systématique qui lui permet de marcher avec assurance. Il suit et marque sur la terre végétale qui partout recouvre la cendre, le cours des rues à travers les îlots de maisons, et la pioche alors creuse hardiment dans le vide sans risque d'attaquer les constructions. On doit encore à M. Fiorelli l'établissement à Pompeï même d'ateliers de restauration, d'une bibliothèque et d'un musée provisoire où les objets trouvés dans les fouilles sont exposés quelque temps en attendant leur classement au Musée royal de Naples. Avec un tel déploiement de zèle, et pour peu que l'argent ne manque pas, on doit pouvoir lutter contre le temps et le vaincre. Déjà les fonds accordés par le précédent gouvernement ont été quadruplés ; les ouvriers, autrefois rares, se comptent actuellement par centaines : je ne veux pas perdre l'espoir de me promener un jour dans Pompeï

déblayée, de la rue des Tombeaux à l'Amphithéâtre, et de la porte de la Marine à la porte de Nola.

Il serait difficile d'avoir le même espoir pour Herculanum, ensevelie sous trente mètres de cendre pétrifiée qu'il faudrait attaquer avec le pic, et que recouvrent par surcroît deux villages, Portici et Resina, forts à eux deux de quinze mille habitants. La chance n'a pas été favorable à Herculanum découverte près d'un siècle avant Pompéi, et qui jusque vers mil huit cent douze a eu seule le privilége d'occuper les savants. Après avoir pendant soixante ou quatre-vingts ans humé l'air et bayé au soleil, Herculanum a été rejetée dans ses ténèbres. On a même comblé les excavations pratiquées du côté de la Basilique et du Forum, qui compromettaient la sûreté des villages superposés.

L'entrée, qui se fait aux flambeaux, est merveilleuse et fantastique : on croit descendre dans un de ces souterrains des contes arabes, où les géants et les magiciens enfouissaient leurs trésors. L'illusion pourrait se vérifier en ceci qu'Herculanum, beaucoup plus importante que Pompéi en étendue et en population, était aussi beaucoup plus riche. Les objets qu'on en a retirés lors des premières fouilles sont, comme matière et comme œuvre d'art, bien supérieurs à tout ce que l'on déterre journellement à Pompeï. Ce qui était pierre à Pompéi est marbre à Herculanum ; ce qui est bronze là, est or ici. Le théâtre, presque entièrement comblé et dont on ne voit plus que quelques segments à la lueur des torches, est de proportions grandioses. Il était orné de statues nombreuses et surmonté d'un quadrige de bronze, d'un bronze si beau, si fin, qu'il tenta l'am-

bition d'un sculpteur du siècle dernier qui le fit fondre pour l'employer à des bustes du roi et de la reine de Naples. Des débris qui ont échappé à cette fonte sacrilége on est parvenu à recomposer un cheval placé dans la galerie des bronzes antiques au musée Bourbon.

Après avoir comblé, comme je l'ai dit, les anciennes excavations, on tenta, en mil huit cent vingt-huit, de faire une percée dans un champ à un endroit qui n'exposait en rien la vie ni les biens des habitants de Resina et de Portici. Les nouvelles fouilles ont mis à jour un tronçon de rue ou de ruelle, *vicus*, bordé de maisons dont on ne voit qu'une partie. C'est là qu'est la *maison d'Argus*, célèbre par la peinture qui décore son triclinium et à laquelle elle doit son nom. On y trouve encore une autre maison dite *maison du squelette*, un portique, un puits, une auberge. Le plan des maisons est le même dans les deux villes ; seulement il semble que les maisons d'Herculanum étaient plus grandes, et sans doute elles étaient plus richement ornées. Il y a cent ans, lors des premières fouilles, une seule maison d'Herculanum a donné au musée Bourbon plus d'objets précieux qu'on n'en a jusqu'ici découverts dans tout Pompeï : trente bustes de marbre et autant de statues, parmi lesquelles les six danseuses, la femme ivre et l'Aristide, un des chefs-d'œuvre de la sculpture antique, des figures de bronze en grand nombre et toute une bibliothèque de papyrus, dix-sept cent cinquante-six *volumes* dont cinq cents ont pu être déroulés et lus.

Les paysans-guides ont donné le nom de *Vico di*

Mare à cette ruelle qui, partant du théâtre, se dirige en effet vers la mer par une pente assez rapide. Les architectes campaniens, amis de la rectitude et de l'harmonie dans les façades, ont donné deux et trois étages aux maisons bâties sur la déclivité, de façon que l'étage supérieur de la maison située au plus bas se trouve au niveau du rez-de-chaussée de la maison la plus élevée.

Cet échantillon de ville antique exciterait sans doute, si nous n'avions pas Pompeï, une ardente curiosité de voir le reste. Mais aujourd'hui que l'intérêt s'est porté une poste plus loin où de jour en jour une morte moins récalcitrante et plus traitable roule un pan de son linceul, on examine sans impatience ce petit tas de maisons disputé à un amas de cendres séculaires. Et pourtant ce n'est là qu'un accroc au vaste suaire d'Herculanum ! Qui peut concevoir la beauté de ce cadavre dont nous ne voyons qu'une main ? Qui peut dire combien de chefs-d'œuvre, combien de merveilles sont enfouis sous cette croûte épaisse servant de soubassement à deux villages de pêcheurs ?

En 1860, Alexandre Dumas, nommé directeur des Beaux-Arts à Naples par Garibaldi, conçut le magnifique projet d'exproprier pour cause d'utilité publique Portici et Resina, que l'on aurait été reconstruire plus loin, et d'entreprendre en grand et sur tous les points à la fois le sauvetage d'Herculanum. Selon sa conviction, la dépense énorme qu'auraient coûté ces immenses travaux devait être couverte par l'affluence d'étrangers de tout rang et de toute nation qu'ils ne

pouvaient manquer d'attirer à Naples et par la vente des objets en double, en décuple, en centuple qu'on aurait retirés des fouilles. Malheureusement Alexandre Dumas n'eut même pas le temps d'engager l'affaire, et les aventures grandioses séduisent peu la sagesse des gouvernements réguliers. En Angleterre une pareille entreprise eût trouvé dans la bourse des particuliers les fonds nécessaires à son exécution. Mais ici c'est autre chose ; et peut-être Naples doit-elle attendre une nouvelle révolution pour s'enrichir d'une seconde Pompeïa.

VIII

LA CAMPAGNE DE NAPLES

ISCHIA, CAPRI, PESTO, ETC.

Une fois lancé dans les excursions, on ne s'arrête plus.

Une journée de repos à Naples entre chaque expédition suffit pour recueillir ses impressions et pour compléter ses souvenirs au musée. Le chemin de fer de Castellamare vous porte à une heure d'âne de Sorrente, à une poste de Salerne qui est l'embarcadère de Pœstum; le bateau d'Ischia part tous les jours. Comment résister à la séduction de ces noms fameux?

Le soir même de notre arrivée à Sorrente nous eûmes une de ces surprises qui sont les *épingles* du voyage. Après un excellent dîner à l'hôtel de Rispoli, il nous prit fantaisie, quoiqu'il n'y eût pas de lune, d'aller reconnaître le village. Nous le trouvâmes tout illuminé de cordons de feu et pavoisé de drapeaux qui essuyaient nos chapeaux au passage. A chaque carrefour s'élevaient des portiques en verres de couleur composés

avec le goût traditionnel des Italiens pour la décoration. La musique de la garde nationale jouait des fanfares devant la maison commune; et dans l'ombre des petites places, des chœurs de voix bien timbrées chantaient les marches garibaldiennes ponctuées par la détonation des fusils et des pétards. Les cafés étaient déserts, mais par contre les boutiques de barbiers, encombrées de clients, bourdonnaient comme des ruches et nous aveuglaient par l'éclat des serviettes arborées au cou des patients. Ne pouvant en conscience nous attribuer l'honneur de ces magnificences et de ces apprêts, nous demandâmes à un passant quel anniversaire de délivrance ou de victoire se préparait. C'était simplement la fête du Rosaire que les Sorrentais célébraient à leur manière, associant le patriotisme à la piété et Garibaldi à la Sainte Vierge. Le lendemain, au retour d'une promenade à âne dans la montagne, nous vîmes défiler la procession dans la grande rue. Les capucins et les confrères de la Bonne Mort menaient le cortége, précédant une madone parée à la mode espagnole et portée sur les épaules de quatre gaillards en surplis qui devaient connaître à fond l'escrime du couteau. Les chants garibaldiens alternaient avec les cantiques, et la pistoletade couvrait le murmure des litanies. Notre guide nous avertit de descendre de nos montures et d'aller nous mettre à genoux; ce que nous fîmes sans difficulté, ne sachant pas au juste pour qui cet acte de dévotion nous était demandé, de la mère de Dieu ou du général.

C'est de Sorrente le plus ordinairement que l'on part pour aller visiter Capri et la *Grotte d'Azur*. Je

me serais, quant à moi, volontiers dispensé de cette dernière étape, comme je m'étais dispensé de l'ascension au Vésuve et de la grotte du Chien. Mais j'avais affaire à un guide qui ne plaisantait pas à l'endroit des curiosités consacrées. Il fallut donc affronter la périlleuse entrée de la grotte où l'on se glisse à plat ventre, par une basse ouverture, à peu près comme une lettre que l'on jette à la poste.

Le phénomène qui renvoie la lumière du ciel sur les parois intérieures de la roche est connu. L'effet néanmoins en est charmant et l'on comprend parfaitement que le premier nageur qui, poussé par la vague, pénétra dans cet Alhambra céleste, en soit sorti émerveillé. Aujourd'hui que les yeux sont prévenus, il en est de la Grotte d'Azur comme de Saint-Pierre de Rome, qu'on ne trouve jamais assez grand : elle ne paraît jamais assez bleue.

Il importe d'ailleurs, pour avoir l'effet complet, que la pureté du ciel soit immaculée. Quelques nuages, courant vers le couchant, conspirèrent ce jour-là contre notre plaisir ; et nous dûmes nous retirer satisfaits d'un échantillon. Un des bateliers nous fit la démonstration du problème en se mettant à l'eau. Son corps baigné paraissait blanc comme s'il eût été frappé par la lumière électrique, tandis que sa tête, hors de l'eau, restait noire ; éternel sujet d'ébahissement pour les nigauds ! Cette expérience fait partie du programme. Le phénomène se répète avec variantes à l'entour de l'île, où l'on a découvert une île blanche et une île verte. Si l'on en trouve encore une jaune et une rouge, il ne manquera plus rien à la satisfaction des

badauds et des cochneys ; et les aubergistes de Capri doubleront leurs recettes.

Nous déjeunâmes à la *Petite Sentinelle*, parodie de la *Grande Sentinelle* d'Ischia. Là encore notre formaliste guide nous préparait un régal réglementaire. Comme nous achevions de prendre le café, il arriva chargé d'un vaste tambour de basque et nous annonça que nous allions avoir le divertissement de la tarentelle : nous ne pouvions, disait-il, être venus à Capri sans avoir eu le spectacle de la danse nationale.

Nous vîmes bientôt entrer six malheureuses en savates et en sarreau, dépeignées, sales, hâves de fièvre, de misère et de faim, escortées d'une effrayante vieille qui alla s'accroupir dans un coin de la terrasse, en prenant le disque de peau d'âne entre ses bras comme une harpe. O muse de Sicile, éloquence des pieds et des mains, poésie gesticulée d'une race toujours ivre d'enthousiasme, à qui la parole semble un langage de tortue ; grâce, passion, mouvement, noblesse, quelle honte devait vous être infligée sur cette terrasse nue par ce chœur de mercenaires faméliques ! Les pauvres femmes se balançaient pesamment avec l'entrain de six balayeuses faisant leur corvée. On avait placé pour elles sur le parapet de la terrasse deux *litres* de vin violet et de temps en temps une des « danseuses » rompant la cadence, allait remplir son verre et le vider en notre honneur. Une d'elles, un peu moins hideuse que les autres, nous lançait des regards assassins de ses yeux noirs ravivés par le vin, en nous criant : — *Allegr' signori ! allegr'*, à quoi le maître de l'auberge ajoutait en clignant de l'œil : — *Non é bestia, signori* ;

ver, non è bestia ! « En vérité, messieurs, celle-ci n'est pas une bête. »

Allègre? hélas! j'étais navré. Je souffrais en devinant à la pose courbée de nos bayadères capriotes le vide profond de leur estomac et la vieille, dans son coin avec son disque entre les bras, me faisait l'effet d'Atropos tournant la meule de la mortalité. Passe encore pour les pieds nus, que dis-je? vive les pieds nus! mais des savates! non, c'en est fait de la tarentelle, de la danse improvisée et inspirée.

Peut-être trouve-t-on encore en Sicile, dans la campagne déserte ou dans les gorges neptuniennes, des gaillards et des gaillardes se trémoussant gaiement pour l'amour de Dieu. Mais ici, c'en est fait, l'indiscrétion des étrangers et leur argent ont énervé le génie populaire. A Naples comme à Madrid, pour retrouver le vrai caractère des danses nationales, il faut le demander à des patriciens consciencieux, assez artistes et assez patriotes pour honorer les traditions. (Consacrons par cette allusion le souvenir des deux charmantes jeunes filles de la contesse P..., qui un soir, par pitié de nos regrets et de notre curiosité désappointée, consentirent à retracer pour nous, à la pointe de leurs pieds, ces images effacées.)

Nous nous levâmes dégoûtés pour donner le signal de la retraite; et nous demandâmes les ânes, plus curieux de courir la campagne que de prolonger ces divertisements sinistres. Capri offre ce phénomène d'une île exclusivement habitée par des femmes. Qu'on n'aille pas là-dessus se figurer une Lesbos ou une terre des Amazones; l'absence des hommes tient à une cause

qui n'a rien d'héroïque. La pêche du corail étant la seule industrie du pays retient à la mer tant que dure le jour la partie mâle de la population. De cette sorte les soins de l'hospitalité restent uniquement dévolus aux femmes qui en profitent en se faisant les guides et le corps de ballet des étrangers. Lorsque après une demi-heure d'attente on nous prévint que les ânes étaient prêts, nous retrouvâmes à leur poste, les unes à la tête, les autres à la queue, nos ballerines de tantôt qui avaient pris ce temps pour faire un bout de toilette; je veux dire qu'elles s'étaient planté un peigne dans les cheveux et qu'elles avaient croisé un fichu sur leurs épaules. Les plus riches s'étaient chaussées de souliers. Les femmes de la campagne de Naples ont pour parler aux ânes des intonations chantantes et musicales qui paraissent mélodieuses, comparées aux cris sauvages des âniers. C'est une courte phrase de deux ou trois notes montant de tierce en tierce, que l'on pourrait prendre pour une caresse, pour un doux reproche ou pour un appel coquet, mais qui fait dresser les oreilles aux bêtes pour qui il est ordinairement l'annonce d'une bastonnade ou d'un coup de trique dans les fesses. Il est certes impossible de menacer plus tendre ment.

Toute cette campagne des Iles, à Sorrente, à Capri, à Ischia, offre naturellement les mêmes aspects, c'est toujours un cône de montagnes contourné par des rampes taillées en escaliers que les ânes du pays montent au galop fort lestement. De temps à autre la route traverse un village, et du haut d'un mur la voix d'un enfant tapi sous les feuillées vous demande en chucho-

tant l'aumône; car la mendicité n'est pas moins générale à Naples qu'à Venise; elle y est seulement plus effrontée ou plus naïve. C'est à Sorrente que je fis la rencontre de cette belle fille qui voyant que je m'étais arrêté à l'admirer me cria : « Il m'a regardée, celui-là; il faut qu'il paye à boire! — *M'ha riguardata questo; paghèra la bottiglia!* » Elle était dans son droit, car elle était vraiment belle; et c'était merveille de la voir s'éloigner sous les arbres au milieu d'une troupe de garçons et de filles portant toutes comme elle sur la tête une charge de linge lavé à la fontaine. Sa taille, ses flancs serrés dans un corset de toile bleue étaient pleins de force dans leur grâce juvénile. Ses pieds nus, ses jambes hâlées du soleil avaient la fermeté du bronze; et jamais on ne verra plus longues et plus vigoureuses tresses de cheveux noirs que celles qui lui battaient les talons. Elle pouvait avoir quinze ou seize ans, âge de la vraie beauté dans l'Italie méridionale où la fille devenue femme est si rapidement flétrie par les fatigues de la maternité, du ménage et du travail.

— Eh bien, viens la prendre, *ta bottiglia!* lui criai-je en riant, la main sur ma poche. Elle redescendit vivement, sans lâcher sa charge, se laissa fièrement admirer et embrasser; puis, quand elle eut la pièce dans la main, remonta avec une agilité de sauvage, gravissant le talus pour aller plus vite, et rejoignit ses compagnons qui riaient aux éclats.

Hélas! ira-t-elle aussi celle-là, après deux ans de mariage, danser pour un morceau de pain à la *Petite Sentinelle*?

D'un village à l'autre on côtoie de longs murs plâ-

treux où les lézards courent par centaines. De l'autre côté les partisans de la perspective indéfinie plongent leurs yeux avec délices dans des espaces interminables de champs, de vignes, de rocs, de prairies rissolées au soleil; et si par bonheur on aperçoit la mer! la mer immobile et monotone et récréant la vue par l'égalité parfaite d'un bleu impénétrable, alors l'extase devient du délire, l'ideal lui-même est atteint. De loin en loin des murailles plus hautes hérissées de cactus annoncent une villa dont la grille semble n'avoir jamais été fermée et où l'on entre sans que le concierge daigne se retourner ni quitter sa pipe. Les jardins des environs de Naples sont les plus charmants que j'aie vus en Italie; et l'on sait que l'architecture jardinière est en Italie un art national. Dans les îles, les accidents de la montagne donnent des motifs tout faits dont l'architecte s'empare et qu'il exploite avec génie. On y abuse moins aussi de la pierre et du marbre qu'à Rome où la multitude des statues, des pyramides et des portiques fait ressembler les jardins au cimetière du Père Lachaise.

Ailleurs c'est une eglise qu'on rencontre; et ailleurs encore une fontaine accostée d'un petit cabaret où l'on boit le vin du pays. Et, à ce propos, je me demande pourquoi l'on boit de si mauvais vin à Naples, quand la campagne voisine en produit de si agréable? Je me souviens d'avoir vidé à Casamicciola toute une fiasque d'un vin orangé, doux, sec et clair, et n'ayant pas cet affreux goût de mélasse qui fait trouver maussades tous les dîners de table d'hôtes des hôtels de Chiaja. Ce petit jus de raisin, franc, savoureux et coloré nous régaya le cœur à la descente du piton d'Ischia que nous avions

gravi à travers un nuage de deux lieues, d'où nous sortîmes trempés d'eau.

Le piton est le but fatal et inévitable des excursions dans la montagne. Les guides vertueux se font une question d'honneur de vous y conduire, et ne vous feraient par grâce d'un cercle. Les ânes même regimberaient si vous leur tourniez la bride avant d'être arrivé au point culminant. Le piton de Sorrente porte à sa pointe les ruines du couvent de Santa Agata, rasé par les Français en 1792 et dont il ne reste plus guère que les substructions et les gros murs.

On sait que les religieux ont toujours su admirablement choisir l'emplacement de leurs monastères.

Le couvent de Santa Agata, bien que situé à l'extrémité d'un pic, n'en était pas moins très-vaste ; et l'on comprend que sa position en eût pu faire une forteresse redoutable. En parcourant les galeries changées en esplanades, je songeais aux richesses en manuscrits, en tableaux, en statues qu'elles avaient pu contenir. Je pensais à la *Trinita della Cava* regorgeant de parchemins, aux chartreuses de Pavie et de Naples, pleines de chefs-d'œuvre, et je me disais qu'il était triste de voir ce plateau désert et tant de travaux perdus. Un couvent fait bien au haut d'un pic. Il est là entre ciel et terre, au dernier étage du monde terrestre, comme un poste avancé de l'humanité vers l'infini. Et après les fatigues de la montée. il est doux de trouver cette maison paisible, la fraîcheur et le repos dans de hautes salles, entre des murs épais, et l'hospitalité noblement exercée par des hommes qui n'ont ni femmes ni enfants pour les obliger à mendier. Il est beau aussi de

contempler à cinq cents pieds au-dessus du niveau de la vie commune, la vie humaine épurée par le silence, la méditation et l'indépendance des ignobles soucis qui l'avilissent dans nos cités et dans nos campagnes. Un couvent est propre et ne sent pas la misère, tout y est en ordre, la vie comme les choses, le travail n'y pue pas le lucre; et c'est un noble échantillon de l'humanité à mettre près du ciel, qu'un homme voué à de hautes pensées et que n'affaiblit pas la peur du lendemain. En d'autre temps nous aurions trouvé à Santa Agata un accueil franc et désintéressé, l'ombre dans le cloître, quelque belle peinture à admirer et un peu de vin vierge pour nous rafraîchir. Cette fois nos ânes seuls trouvèrent à se restaurer : le dernier bâtiment clos qui reste à Sainte-Agathe sert à un fermier à serrer des plumes de dindons et des peaux de lapins. Que Dieu garde et que la guerre respecte les chartreuses de Naples et de Pavie et les Bénédictins de la Cava !

Sur le pic d'Ischia nous trouvâmes du moins à qui parler. Au sortir du nuage qui nous avait humectés jusqu'à la peau, nous eûmes à gravir un genou pelé comme une lande, crevassé, sans un pouce d'ombre, où l'humidité de nos vêtements se vaporisa en une minute. Au point suprême de la courbe s'élevait une masure bâtie de chaux et de lattes, surmontée d'un appareil compliqué qui a disparu de nos monumens. C'était un poste d'employés au télégraphe. Trois ou quatre pauvres diables vivaient là ou plutôt séchaient au soleil, sans eau et sans verdure, couchant sur des guenilles et mal vêtus d'habits d'hiver achetés à la friperie. Ils n'avaient à nous offrir ni vin, ni fruit vert. Pourtant

ils détachèrent, par manière d'hospitalité, d'une ficelle tendue à travers la salle, quelques grappes de raisin desséché qui nous firent plaisir. Ils nous montrèrent à travers une longue-vue je ne sais quoi qui pouvait être le Cap Misène, sauf erreur. Je distinguai pour ma part au milieu du bleu une espece de fourmi qui pouvait être un steamer. Quelle existence que celle de ces malheureux déportés et enchaînés par la consigne sur un pic nu comme un pain de sucre, épuisés de sueurs et aveuglés par l'éclat de la roche incandescente ! Ils nous firent l'effet des moines de la société moderne. Mais au moins les moines d'autrefois savaient bâtir des maisons, et portaient des habits faits pour eux. Pour toute distraction, ces pauvres gens tirent et prennent au lacet des cailles, gibier abondant dans l'île. Des gamins des villages d'en bas de la côte leur servent de rabatteurs dans cette chasse et en offrent le produit à acheter aux étrangers.

L'excursion de Pœstum est plus grave et moins vague. Si l'on veut aller de Naples à Pœstum directement et sans perdre de temps, l'itinéraire est tout tracé. Il s'agit de partir de Naples assez tôt pour aller dîner et coucher à Salerne. En partant le lendemain de Salerne à sept heures du matin, l'on arrive vers onze heures à Pesto, d'où l'on peut revenir à Salerne avant la tombée de la nuit : on a passé quatre ou cinq heures dans les ruines. Le chemin de fer vous porte, pour première étape, à Castellamare, où, si vous avez un guide prudent et sage, vous trouvez au débarcadère une calèche attelée de ces beaux chevaux calabrais, noirs comme

l'Erèbe, qui ont servi de modèle pour le quadrige d'Herculanum. Ces grandes et belles bêtes ont des allures triomphantes et princières : et quand ils caracolent de leurs longues jambes en cabrant leur noble encolure, on craint de les voir s'envoler comme le cheval enchanté des *Mille et une Nuits.* Le guide ne manque pas de vous apprendre que ces fiers calabrais sont invincibles et qu'en cas d'une mauvaise rencontre — qui ne se présentera pas — ils vous mettraient d'un bond hors de la portée de la balle. Les brigands sont la grande occupation des voyageurs en partance pour Pœstum. Les livres d'hôtel à Salerne, à Amalfi et à la Cava, témoignent d'appréhensions terribles alternant avec des recommandations touchantes , par exemple, de ne point emporter d'armes et de laisser à l'hôtelier sa montre et son argent. Comme si des brigands aguerris et qualifiés allaient risquer les galères pour quarante francs et une montre ! Bon pour les filous des boulevards et pour les pick-pockets de Regent-Street. Certains loustics audacieux glissent parmi ces avis timides et ces frissonnements mélancoliques, les menaces et les récits les plus effroyables, ceux-ci certifiant qu'ils ont été écorchés vifs, sciés entre deux planches, fusillés, mutilés du nez et des oreilles, etc., etc., d'autres indiquant les endroits de la route où l'on a particulièrement chance d'être attaqué. Sur le livre de la Cava un Anglais a minutieusement dessiné une caravane de cavaliers et d'amazones poursuivis par un drôle effrayant à barbe et à chapeau pointus, le fusil à l'arçon de la selle et l'escopette en main. Résolus à courir toutes les chances de l'expédition, nous gardâmes mon-

tres et argent dans nos poches, et ils s'en trouvèrent bien.

Salerne, la seconde étape de l'excursion à Pœstum, n'a ni collection, ni nécropole. Ce n'est point une ville-musée ; c'est une ville. Mais en tant que ville, et surtout pour la beauté de la situation, elle n'a rien à envier à Naples. Le golfe, au fond duquel elle est située et qu'elle domine, peut la contempler avec orgueil et avec amour. Elle a dans sa physionomie gréco-barbare un charme féroce qui séduit et qui pénètre. Sa cathédrale, assortiment bizarre de débris antiques, est bien à elle. Elle est habitée par des habitants et n'a point, comme la galante Parthénope, une population banale de curieux béants, braquant la lorgnette sur tous les murs et sur tous les visages. Naples est une fille avide qui veut être aimée jusqu'à la mort et qui ruine la bourse et le corps de ses amants ; Salerne est une brave et digne femme aux passions sincères, un peu sauvage et capable de se faire respecter le couteau à la main. Le long de la mer s'étend un large quai planté d'arbres qui, le soir, se couvre de promeneurs et qu'llluminent d'un côté les boutiques d'aquá-joli, de l'autre les cafés et les lumignons des orchestres en plein vent.

Au moment de notre arrivée, il restait encore une heure de jour. Nous l'allâmes passer sur le quai, le plus vaste et le plus magnifique balcon d'où l'on ait jamais contemplé la mer. De la plage, qui sert de champ d'exercice à la garnison, la voix des instructeurs nous arrivait mêlée au résonnement des armes. Au plus bel endroit du quai, une troupe de bateleurs exécutait au

son de la grosse caisse les tours d'équilibre et d'agilité qui se répètent invariablement sur toutes les places des villes d'Europe. Le peuple de Salerne est plus grave et moins obséquieux que le peuple napolitain. Ce n'est plus le polichinel pétulant et grimaçant, servile et vicieux, prêt à tout faire pour ramasser un sou. Il est aussi, au dire des voyageurs bien renseignés, moins endurant; et l'on ne trouverait pas son compte à le traiter comme les Anglais traitent les faccini du Môle, à bâton levé.

La cathédrale, quand on la voit de nuit, fait resonger à Saint-Marc de Venise et aux basiliques semi-barbares des îles de la Lagune. Le rayon qui tombe de la lanterne portée pas le sacristain, fait étinceler un pan de mosaïque, miroiter un marbre et découvre le pied scintillant d'une colonne de porphyre ou de vert antique. Le porche et le cloître sont encombrés de sarcophages et de bas-reliefs païens, de colonnes brisées et renversées la tête en bas. Il y a bien là quelque chose du goût violent et de la profusion qui ont fait comparer Saint-Marc à la grotte d'un corsaire enrichi et retiré des affaires. L'aspect, de jour, est moins saisissant par la faute des restaurateurs malavisés qui de siècle en siècle se sont appliqués à couvrir et à recouvrir les murs de badigeon, de telle sorte que la nef a l'air d'un vaste nougat confit de débris antiques. L'effet de l'édifice est néanmoins grandiose et imposant. Ce luxe tumultueux fait de ruines est bien celui qui convient à une église bâtie par Robert Guiscard et qui se glorifie du tombeau d'Hildebrand, le pape le plus vaillant et le plus turbulent de la chrétienté.

Le lendemain, à l'aube, nous trouvâmes à la porte de l'hôtel la calèche de la veille, renforcée d'un troisième cheval, sans doute pour augmenter la rapidité de notre fuite en cas de danger, car autrement, bien que la route de Salerne à Pœstum soit longue, il ne me paraît pas prouvé que deux bons chevaux ne puissent facilement traîner quatre personnes à une poste de distance. Les hôteliers de Salerne, depuis longtemps stylés aux habitudes de leurs hôtes de passage, ont soin de garnir la voiture de paniers réglementaires contenant un déjeuner complet. Sans cette précaution on courrait risque de jeûner jusqu'au soir, car l'insalubrité du climat de Pesto n'a pas permis d'y établir des auberges, et à peine trouverait-on dans la seule ferme qui avoisine les ruines un morceau de fromage à ronger.

La route, une fois qu'on est sorti de Salerne, est mélancolique et d'une monotonie à faire regretter les émotions du brigandage. Deux rangées d'arbres derrière lesquelles s'étendent d'interminables prairies, bordées de ruisseaux d'eau suspecte, tel est le paysage au milieu duquel on roule sans autre distraction que la rencontre intermittente des troupeaux de petits cochons, d'un gris de caoutchouc, qui se dirigent en trottant vers la ville. Ces petits marcassins sont gracieux et folâtres. Ils ont toute la gentillesse des agneaux et des ânons, et se rendent en sautillant, avec l'insouciance de leur âge, vers les charcuteries, — moutons qui n'ont pas eu leur Deshoulières ! Les Calabraises ont le profil sévère des médailles syracusaines. Au contraire des paysannes d'Ischia et de Capri, elles cheminent sans tourner la tête, sous leur

charge d'herbes fauchées, et n'ont pas un regard pour l'étranger qui s'avance au bruit des grelots.

La route, à son second tiers à peu près, est coupée par le tracé du chemin de fer des Calabres qui doit relier Naples à Reggio. On a beau être Parisien et ne pas s'étonner volontiers, ces mots de Calabre et de chemin de fer font une association bizarre: Qui, diable! les Calabrais détrousseront-ils dans quelques années? Les gens du pays assurent néanmoins que ce chemin de fer est très-attendu et qu'il rendra de grands services; et sur le tronçon déjà livré à la circulation les farouches bandits payent leur place ponctuellement comme s'ils n'étaient pas des héros de romance.

Un peu plus loin se trouve la Sélé, petite rivière que l'on passe à bac. C'est là le seul point un peu pittoresque de l'itinéraire. Quelques buissons de verdure se penchent au-dessus de ce petit fleuve jaune et marneux qui rappellerait le Tibre, si ses eaux roulaient et grondaient au lieu de glisser lentement comme un flot d'huile en entraînant des feuilles de nénuphar et d'autres plantes malsaines qui croissent sur ses bords. Sur la rive opposée commencent les hautes herbes, les pâturages vivaces, et, au loin, sur la gauche, on aperçoit les forêts giboyeuses de Monte-Alburno. Tandis que le passeur traversait le fleuve pour venir à nous, quelques paysans, hommes et femmes, nous rejoignirent : les femmes chargées de paquets d'herbes et de linges ; les hommes roulés dans leurs manteaux. Tous s'assirent ou s'étendirent sur le talus gazonné qui borde la Sélé et attendirent en silence et immobiles la fin des préparatifs. Nul d'entre eux ne témoigna d'empressement à

partir, ne hâta ni ne pressa le batelier. Quel contraste avec le paysan de nos campagnes, toujours criant et agissant, toujours prêt à lancer un quolibet et à donner un coup de main ! Ils attendirent sans bouger que le bac fût amarré, que les chevaux de la voiture y eussent pris place ; et alors ils se levèrent lentement un à un et vinrent se grouper sur l'arrière à l'entour des roues. Eussions-nous oublié que nous étions dans le pays de la fièvre, cette lenteur de mouvement, ces mines sombres, ces visages taciturnes nous l'auraient révélé. Le cœur se serre en voyant ces êtres résignés au mal qui les mine, et dont le regard farouche est une récrimination envieuse contre quiconque est né sur une terre plus saine et vit dans un air plus salubre; condamnés à mort innocents, qui avalent en venant au monde le poison qui doit les tuer. Ce ruban de terre remblayée que nous venions d'enjamber avant d'aborder la Sélé sera-t-il pour ces malheureux la voie du salut? L'industrie, en pénétrant dans les Calabres, vaincra-t-elle à force de travaux l'influence de ces eaux maudites ? Saura-t-elle retourner assez profondément cette terre infectée pour tarir les sources léthifères du Salso et du Salfone ? Hélas ! Pœstum des roses !

L'histoire nous apprend que l'antique Posidonia, dont les Romains ont fait Pœstum et qui n'est plus actuellement que *Pesto*, était autrefois une ville florissante et peuplée : les trois temples dont nous admirons les restes en sont d'assez illustres témoins. Les savants ont reconnu, du côté de la montagne, les traces d'acqueducs aboutissant à la ville : voilà la leçon donnée par les grands maîtres de la voirie, par les Romains. L'eau

vierge amenée de loin et en abondance, les ruisseaux endigués et projetés vers la mer, Pesto peut redevenir ce qu'elle a été autrefois. Mais alors, quelle hécatombe, quelle épitaphe ne devra-t-elle pas aux milliers de malheureux qui, pendant huit cents ans, ont été dévorés par la fièvre !

Après qu'on a passé la Sélé , le paysage prend un peu d'animation. Les buffles classiques montrent leurs cornes menaçantes et leurs mufles noirs au-dessus des hautes herbes, ou s'enfuient devant un pasteur à cheval qui les charge armé d'un long aiguillon. Une bande d'enfants et de chiens échappés d'une métairie isolée courut quelque temps autour de la voiture. On aperçoit même à quelques cents pas de la route une manière de château bâti en briques et qui pose coquettement au-dessus du vert de la prairie. Quel insensé, quel téméraire, quel suicidomane a pu avoir l'étrange idée de venir placer son habitation si près de ce fleuve qui charie la peste ? Peut-être est-ce simplement un métayer fanatique, désireux de surveiller par ses yeux ses pâturages et ses troupeaux. Cette maison, extérieurement gaie, propre et brillante au soleil , fait un singulier effet au milieu de ce morne pays sur lequel plane la sombre poésie de la Malaria. On dirait de ces floraisons aux couleurs éclatantes qu'engendre la pourriture , ou l'un de ces champignons traîtreux que le poison colore de teintes appétissantes. Si le maître de cette maison est marié, la ferme aura quelque jour sa *Pia di Tolomei.*

C'est après une heure de marche environ que l'on commence à distinguer les colonnades à droite de la

route. Les livres-guides qui en voyage représentent la sagesse des nations, recommandent d'attendre, pour cette première visite aux temples de Pœstum, le coucher du soleil, qui ajoute la magie de la lumière à l'effet simple de l'architecture. Pour nous, qui arrivions en pleine heure de midi, l'impression devait être crue et nette. De loin, je l'avouerai, la basilique me fit l'effet d'un vaste gibet de Montfaucon en disponibilité. Mais à mesure qu'on s'approche, cette illusion romantique s'évanouit et, à peine arrivé, on est sous le charme de cette harmonie savante des proportions de l'édifice grec. Où donc le secret de cette harmonie s'est-il si bien caché qu'après tant de siècles l'examen le plus attentif n'ait pu le découvrir? Nos architectes modernes se sont évertués à prendre des mesures exactes et à les comparer. Ils ont noté pouces par pouces, lignes par lignes les dimensions diverses des colonnes, les angles des frontons, la saillie des corniches. Qu'en est-il résulté pour nous que des imitations grossières ou grotesques, la Madeleine ou la Bourse? Tout le monde sait qu'il y a trois temples à Pœstum, et que le plus important est le temple de Neptune. C'est le plus ancien et le mieux conservé; les savants le considèrent comme le plus pur modèle de style classique qui existe en dehors de l'acropole. C'est aussi le seul dont l'attribution n'ait jamais été contestée; car le temple plus petit qui le précède n'est, paraît-il, désigné du nom de Cérès que par convention. Et quant à la basilique ou au monument connu jusqu'aujourd'hui sous cette dénomination, il est généralement accepté que ce n'est autre chose qu'un troisième temple dont l'attribution est ignorée.

C'est une observation déjà faite que les ruines grecques sont gaies et n'ont pas la mine rébarbative et philosophique des vieux monuments romains. Elles n'imposent que par la grâce. Ces trois temples rangés de front au bord de la route ont même quelque chose de narquois et d'ironique. Ils semblent dire : « — Eh bien, oui, nous voilà ! nous avons trois mille ans, — et vous? où en sont aujourd'hui les édifices élevés par vos pères, il y a seulement huit cents ans ? »

Tout beau, temples grecs ! il ne faut mépriser personne. Croyez-vous qu'il ne soit pas plus facile de supporter pendant trois mille ans un entablement sur six ou dix colonnes que de soutenir en équilibre cent cinquante mètres de pierre comme la cathédrale de Strasbourg? Est-ce la solidité seule qui maintient debout les colonnes de la Basilique et les frontons de Neptune et de Cérès? Assurément, je ne suis pas de ces dilettantes inhumains qui sacrifieraient mille vies pour conserver une œuvre d'art. J'appelle de tous mes vœux le temps où Pesto rassainie, ou la Sélé et le Solfone, détournés et endigués, permettront aux descendants des Posidoniens de relever la tête et de respirer sans s'intoxiquer les poumons. Qui m'assure cependant que la Malaria, en faisant la solitude autour d'elle, n'ait pas été pour les ruines de Pœstum une aussi bonne conservatrice que la cendre pour Pompeï et la lave pour Herculanum ? Déjà après dix ans de travaux réguliers à Pompeï, les dévots de l'antiquité lèvent les bras et font des élégies sur le sort des peintures bientôt anéanties par la dent du soleil, par l'haleine du vent et l'éponge de la pluie. Je sais bien que la lumière et l'air, et la

pluie même, ne sont pas des ennemis sérieux pour un temple ; mais attendez que Posidonia reconstruite fasse tourner autour de son agora les chars attelés de bœufs ; laissez camper sous les portiques la tourbe peu révérencieuse des portefaix et des mariniers ; et comptez les tressaillements des colonnes ébranlées au passage des chariots, comptez les pierres tombées de l'entablement et du fronton, comptez les chocs portés aux degrés par les essieux !

Comment ne pas se demander aussi ce que deviendront au milieu d'une ville neuve, cernée par les bâtiments qui la domineront, les élégants squelettes de pierre qui s'emparent aujourd'hui librement de l'horizon ? Qu'adviendra-t-il de ces proportions délicates contrariées et foulées par les lignes massives de notre architecture barbare ? Peut-être avant cinquante ans d'ici les voyageurs qui auront pu contempler les ruines de Pœstum dans leur beauté magique, libre et non troublée, seront-ils aussi rares que les derniers convives du banquet des médaillés de Sainte-Hélène.

En attendant cela, la journée passe vite à Pesto. Après la visite des temples il reste encore à voir une partie des murs et une partie de la ville ancienne. Des gens qui ont de très-bons yeux prétendent même apercevoir entre les temples des traces d'un amphithéâtre *et de quelques autres édifices*. C'est donc une sorte de Pompeï, une Pompeï sans maisons et traversée par une route ; mais aussi solitaire, aussi dépeuplée que l'autre. On déjeune chez Neptune ou chez Cérès sans autre compagnie que les chiens du gardien ; car par une bizarrerie assez inexplicable, on a jugé à propos

d'enclore ces temples, trente fois séculaires, d'une barrière fermant à clef. Le terrain houleux et inégal appelle la pioche et la hotte, mais l'inertie et la faiblesse maladive des populations environnantes laisse à l'état de friches ces monticules et ces terrasses qui recèlent peut-être des trésors échappés des bras surchargés des compagnons de Robert Guiscard. Et c'est à peine si les paysans de Capaccio daignent en fouillant du bout de leur canne mettre à jour quelque monnaie ou quelque débris de bronze ou de poterie. De temps en temps un curieux venu de Naples, ou même de plus loin entreprend sur des indications souvent fantastiques de fouiller tel ou tel endroit. On nous montra derrière le temple de Cérès une excavation pratiquée il n'y a pas longtemps par un Anglais et qui n'aboutit qu'à découvrir des fragments de marbre et des tessons de terre cuite.

Au moment où nous montions en voiture, deux ou trois paysans sortis de terre entre les roues nous offrirent, à des prix insolents, de petites médailles de bronze et des morceaux de verre qu'ils nous laissèrent pour quelques sous.

La route que l'on suit pour aller prendre le chemin de fer de Naples à la Cava, et que l'on quitte un instant pour aller visiter le couvent de la Trinité, est une vraie route italienne, bordée de peupliers et de roches disparaissant sous la verdure. Le couvent est situé au premier étage d'une vallée en entonnoir, qui semble faite pour servir de retraite à des solitaires studieux. Et en effet les bénédictins de la Trinité, s'ils ne sont pas les plus savants moines de l'Italie, en sont au moins les plus in-

trépides conservateurs. Tapis au fond de leur nid de feuilles, ils ont échappé à toutes les chances de dévastation, et recueillent depuis l'an mil l'histoire du pays en chartes et en diplômes.

C'est la première fois de ma vie que j'ai vu des parchemins rangés, non pas à plat ou en portefeuilles, mais en rouleaux, comme des volumes antiques ; ce qui fait ressembler les rayons des salles à ces casiers où les barbiers de village serrent les serviettes de leurs abonnés. Cette façon de conserver les parchemins est, paraît-il, la plus ménagère, et de fait il est difficile de voir des archives en meilleur état que celles du monastère de la Cava.

Le père chargé de faire aux visiteurs les honneurs de toutes ces richesses est un érudit sérieux dont l'esprit toujours au niveau de la science souffre des questions saugrenues que lui adressent les ignorants. Heureux homme ! Eh ! s'il n'avait pas ce grain de sable à son soulier, comment ferait-il pour gagner le ciel dans cette vie d'or du savant entouré de tous les monuments de son culte ?

IX

LE PAVÉ DE NAPLES

Le séjour de Naples au retour des excursions n'est pas précisément ennuyeux ; il est plutôt fade. Il en est ainsi, pour l'étranger qui passe et n'a pas le temps de songer à des liaisons, dans toutes les villes où l'élément moderne et uniforme est en voie d'absorber l'élément ancien et pittoresque.

Naples tend de jour en jour à se parisianiser, et avant peu la transformation sera faite. L'élément civilisé partant du centre envahit pied à pied la circonférence, et refoule hors du cercle les derniers vestiges de la ville ancienne. C'est à peine si au Môle, à Pie-di-Grotta, et dans les *Calle* du vieux marché, on retrouve quelque souvenir des mœurs et de la physionomie d'autrefois. Tolède, qui expulse dans les ruelles adjacentes les boutiques d'acquajioli, a tout à fait l'air de la rue Vivienne. Chiaja n'est plus qu'une rue de Rivoli comme une autre, bordée d'un côté par une rangée de maisons à façades symétriques, et de l'autre par la grille en fer bronzé de l'ancien jardin de la Villa

Reale replanté sur le dessin du Palais-Royal de Paris. Le célèbre *Café de l'Europe*, campé à l'angle d'une place, rappelle à s'y méprendre le *Café de la Régence*, et le nouveau cimetière même, pour la variété et le goût des monuments, est un parfait confrère du Père Lachaise.

La même transformation qui s'opère dans la ville, s'opère aussi dans les mœurs. Pour le moment, les Napolitains, récemment conviés aux honneurs de la garde nationale, jouent aux soldats comme les Parisiens après les journées de Juillet. Les officiers paradent dans les cafés et sur les promenades publiques en uniforme et le sabre au côté. J'ignore s'ils ne se montrent pas dans cette tenue martiale à l'Opéra, le théâtre San-Carlo étant fermé lors de mon séjour à Naples. L'enthousiasme de la nouveauté se formule quelquefois par des naïvetés d'une audace incroyable. J'ai entendu un soir un artiste bien posé à Naples et des plus ardents patriotes proposer l'institution dans chaque quartier d'une compagnie d'*honnêtes gens*. De quoi donc aurait-on composé les autres ?

Il n'y a plus que des bourgeois à Naples. Le peuple, ce peuple si gai, si comique, inspiré, inventif dans ses drôleries, n'existe plus. L'habitude du gain et du commerce l'a rendu prudent et réfléchi. Il ne retrouve sa verve que pour divertir et mystifier l'étranger, et il semble alors qu'il la *montre*, comme les vieilles filles de Procida montrent leurs beaux costumes aux Anglais. Les lazaroni ont des paletots et des casquettes qu'ils ôtent très-poliment ; ou plutôt le lazarone est transfiguré : ce n'est plus qu'un commissionnaire or-

dinaire qui bientôt portera la médaille et connaîtra la loi. On ne vole presque plus à Tolède. J'ai rapporté de Naples ma montre, ma bourse et à peu près tous mes mouchoirs. Encore un mot, le peuple napolitain se moralise : il est perdu. Et qu'on ne croie pas que je m'amuse sottement à faire ce qu'on appelait il y a dix ans « du paradoxe ! » Dieu merci, je ne porte pas de si vieilles modes. Je dis ici du Napolitain, ce que j'ai dit ailleurs du musulman. Changer le caractère d'un peuple, c'est le pervertir ; lui imposer des vertus qui ne ressortent pas de sa nature propre, c'est le démoraliser. Voler un mouchoir, couper une bourse, ce n'est pas grand'chose. Mais tout un peuple, un peuple pétulant, joyeux, chantant, devenu tout à coup réservé, taciturne, calculateur, idiot ; l'hypocrisie et la caisse d'épargne remplaçant la belle humeur en l'insouciance, il me semble que cela est grave, et je trouve à ce prétendu progrès une odeur de corruption qui m'écœure et me dégoûte. Laissez à ce peuple, léger j'en conviens, gourmand comme un moineau, menteur comme un masque comique et chippeur comme une pie, laissez-lui sa légèreté, son imprévoyance et son effronterie naïve. Amusez-vous de ses bouffonneries et de ses grimaces ; et puis veillez sur vos poches, c'est votre affaire. Autrement vous ne réussirez qu'à faire du moineau franc un sournois, du comédien un cabotin et du filou un escroc.

Ce que le peuple de Naples a mieux gardé que sa gaieté, c'est sa paresse. Le Napolitain est actif, il tourbillonne, il court, gambade et fait cent pas pour un. Il porte au galop une malle sur son épaule d'un bout

de la ville à l'autre. Il se démène comme un possédé, de parole et de geste, derrière sa petite boutique de coquillages; mais quant à travailler dans une boutique ou dans un atelier, ou à faire des journées l'outil à la main, il ne sait. J'ai vu un matin à la porte de l'*Hôtel de Russie*, trente gaillards à torses d'Hercule attroupés autour d'un ouvrier plombier occupé à réparer un conduit de gaz : l'ouvrier était Piémontais. Ils y restèrent jusqu'au soir, sans bouger, aussi stupéfaits devant cet homme *qui travaillait* que le serait un naturaliste à qui l'on montrerait une licorne ou un hippogriffe vivants. Que voulez-vous ? ils sont nés pêcheurs, bateliers, coureurs, faiseurs d'émeutes ; ils ne sont pas nés ouvriers, voilà tout : et on ne les changera qu'en les abrutissant.

Les enfants du moins, jusqu'à l'âge de l'école et un peu au delà, restent dans la pureté du caractère primitif.

Le marmot qui court tout nu, je dis *tout nu*, sur les dalles de Chiaja, accostant les équipages et tendant innocemment des bouquets aux dames ;

Le galopin courbé sur ses billes, qui quitte sa partie pour vous dire avec mille contorsions qu'il meurt de faim;

Le polisson qui guette l'ouverture des fenêtres et salue votre réveil d'une fanfare insensée au moyen de son nez, de ses dents et de ses doigts fourrés dans la bouche, sont encore d'assez bons spécimens de Polichinelle.

Un soir, en arrivant au restaurant de la *Villa Reale*, je trouvai devant le perron une large flaque d'eau

amassée pendant une forte pluie. Comme je prenais le tour pour gagner la porte, une bande d'enfants qui jouaient à quelque cent pas de là accourut et fondit sur moi comme un vol de pigeons sur une poignée de grains. L'un s'empara de mon pied droit, l'autre de mon pied gauche : *qui*, *qui*, *qui*, *signor !* Je fus obligé, pour ne pas tomber, d'empoigner deux d'entre eux par le cou tandis que deux autres me soutenaient les reins, et que le reste de la troupe, les bras étendus et criant à qui mieux mieux, s'efforçait de m'étayer, qui de la main, qui du bout du doigt. Et je fis ainsi mon entrée dans la salle du restaurant, tel qu'un maître d'école vertueux porté en triomphe par ses élèves. Personne, du reste, n'y trouva à redire ; et mes *portatori* s'en retournèrent contents, autant du bon tour que de mes grani. Mais que deviendra cet entrain sous le régime de l'enseignement primaire et du patronage ?

Il y a pourtant à Naples un conservatoire de l'esprit populaire ; c'est ce petit théâtre de San-Carlino, près du Môle, où l'on joue dans le dialecte des mariniers et des portefaix de petites comédies préparées et non écrites. La plupart des grandes villes d'Italie ont ainsi à côté de l'Opéra et du Théâtre Royal ou Grand-Ducal, consacré aux genres nobles, un petit trou, un bouge, où le génie du lieu, du terroir, parle sa langue et s'ébat librement et sans prétention littéraire. Tel est le théâtre Capranica, à Rome ; tel était à Venise, au temps de Gozzi, le théâtre San-Samuele. Chacune de ces petites scènes locales correspond à un type original et singulier qui est l'incarnation du tempérament et du caractère spécial de la province : Giralomo à Milan,

Arlequin (Zanni) à Bergame, Pantaleone à Venise, Cassandre à Rome. Partout où le caractère national s'est formulé dans un personnage traditionnel, on retrouve de ces petits théâtres populaires auxquels, nous autres Français de Paris, n'avons rien d'analogue à opposer que le théâtre des Funambules, au beau temps de Debureau. A Naples, le héros, le Capo comico de San-Carlino est Polichinelle, *Pulcinello*, lequel, comme on sait, n'a rien de commun avec le polichinelle français, caricature de l'espagnol ou du gascon, que Charles Magnin fait remonter jusqu'à Henri IV. Pulcinello est droit comme un I et vêtu de blanc comme notre Pierrot auquel il ressemblerait tout à fait, sans son haut bonnet en forme de tuyau de poêle, et si sa camisole, au lieu de tomber tout droit, n'était serrée à sa taille par une ceinture. La dissemblance est comblée par un demi-masque noir au nez crochu comme le bec d'un poulet (*Pulcinello*) d'où vient le nom du personnage. Figure, geste, accent sont, nous dit-on, la charge du Calabrais, qui est pour les Napolitains purs, ce qu'est le Gascon pour les Parisiens, un provincial, une caricature, un extravagant. L'accent du calabrais Pulcinel et le patois de ses compagnons *Pancrazio*, *Limone*, rendent la comédie tout à fait inintelligible pour un étranger ; d'ailleurs le comique du dialogue est fait d'allusions à de menues circonstances, événements du jour, nuances de caractères, etc., qu'un Napolitain seul peut comprendre. Il reste cependant dans la pantomime qui est excellente un divertissement suffisant pour les yeux.

Dans ces derniers temps, le petit théâtre de la rue

du Môle a dû une recrudescence de faveur au double talent de l'acteur-auteur Altavilla. Cet homme extraordinaire est le Molière de la troupe, et si l'on pense qu'il faut au public de San-Carlino une pièce nouvelle chaque semaine, on prendra une assez haute idée de son génie dramatique. L'emploi d'Altavilla n'est pas celui de Polichinelle; il s'est créé à côté du héros populaire un emploi mixte de raisonneur et de rôle marqué dans lequel il obtient le plus grand succès. La comédie où je l'ai vu jouer, intitulée *le Billet au porteur* (*Il borderò al latòre*), était un imbroglio basé sur un mariage clandestin et une paternité douteuse. Il y représentait un vieux mari débauché et fugitif venant réclamer ses droits pour profiter d'un héritage. Il portait le costume du siècle dernier, large habit français violet à revers bleus, perruque, jabot, culotte courte et souliers à boucles. On l'aurait pris pour un de ces pères maudissants des tableaux de Greuze, dont il avait par moment le geste allongé et l'attitude tragique. Quoique vieux déjà ou près de la vieillesse, Altavilla est encore un bel acteur; sa figure est noble, les bras bien attachés gesticulent amplement et sans angles. Autant que j'en ai pu juger par ce seul rôle, c'est un comique réfléchi, plutôt qu'un bouffon.

Cette faveur d'Altavilla a pourtant subi une éclipse vers 1860. Etant en représentation à Rome pendant la révolution de Naples, il s'avisa de se moquer des Piémontais et du *forestiere Gallubarde* (Garibaldi). Etait-ce pour faire sa cour au gouvernement pontifical, ou bien Altavilla était-il au fond, comme l'est, au reste, une bonne partie du peuple napolitain, assez

mal édifié à l'endroit de l'occupation piémontaise? Toujours est-il qu'à son retour à Naples les habitués de San-Carlino l'injurièrent et lui jetèrent des pommes. Peu à peu cependant l'acteur aimé reprit son ascendant. Il est aujourd'hui tout à fait rétabli dans les bonnes grâces du parterre.

J'ai déjà dit que le théâtre de San-Carlino était proche du Môle. Et certes la place est bonne ; car il est ainsi au cœur de son public. La maison elle-même est de chétive apparence, une façade étroite tapissée d'affiches en lambeaux, un couloir sombre, c'est bien là la mine d'un théâtre de mariniers et de portefaix. Eh bien, cette fois encore la mine est trompeuse. Le talent et la réputation d'Altavilla, en faisant la fortune du théâtre, a transformé la salle. Il est arrivé là la même chose qu'à Paris du temps de la vogue de Debureau, alors que les équipages passaient devant le Gymnase pour s'arrêter aux Funambules. Il est devenu de bon ton dans la bonne société de Naples d'avoir sa loge à San-Carlino. Vous entrez, et là où vous attendiez un taudis noir et fumeux, une cohue, des voisins en guenilles, vous trouvez une salle élégante et claire, un parterre calme et dans les loges les modes de Paris. Ici encore la vertu bourgeoise a tendu le cordeau des convenances devant la passion populaire. J'ai dit plus haut que San-Carlino était un conservatoire; le mot allait plus loin que je ne pensais. Conservatoires, musées, ne sont-ils pas des institutions de décadence?

A quelques pas de San-Carlino, sur le *largo del Castello*, est la Fenice, théâtre du même ordre, qui a la spécialité de dramatiser les accidents, crimes et autres

événements journaliers dont s'émeut l'opinion publique à Naples. Un pauvre diable d'homme de mer s'est tué par amour pour la fille d'un pâtissier ; un jaloux a occis sa maîtresse ; une fille a été enlevée par son amant ; les voleurs ont dévalisé un marchand pendant la nuit ; aussitôt les dramaturges de la Fenice se mettent à l'œuvre. Le fait est analysé, développé, orné quelquefois ; on vous le découpe en actes et en scènes. Huit jours après, souvent moins, les rôles sont appris, la pièce est répétée, et une affiche peinte comme par un vitrier annonce la représentation au public. C'est une gazette des tribunaux en action, qui en vaut bien une autre, surtout chez un peuple amoureux de spectacles et qui n'est point *lisard* comme le peuple de Paris.

Je ne sais si cette réflexion est de moi ou d'un autre, mais il me semble qu'en Italie, où le génie artistique est double, musical et pittoresque, il est rare qu'un même pays soit également avantagé de l'un et de l'autre don. Je sais bien qu'on m'objectera Rossini né à Pésaro, à deux lieues d'Urbin, et Palestrina, *le Prince de la Musique*, compatriote de Raphaël et de Michel-Ange. Ce sont là des raisons ; mais il y aurait de quoi répondre. On pourrait me répondre aussi que d'un bout de la Péninsule à l'autre tout le monde chante, aussi bien à Reggio de Calabre et à Catane, patrie de Bellini, qu'à Milan et à Bologne. Mais il est moins question pour moi des aptitudes que des résultats. Je vois de certains pays glorifiés par la peinture et d'autres par la musique ; Venise, par exemple, est un pays de peintres et Naples un pays de musiciens ; cela n'est pas douteux même au musée Bourbon, ou malgré les œuvres de Luca

Giordano, de Macco Spadaro et de Salvatore Rosa, il est difficile de reconnaître une école napolitaine. Les scènes de la peste et de la révolution de Naples de Macco Spadaro sont du moins amusantes comme des anecdotes, et l'on y retrouve le goût naturel du peuple Napolitain pour la mimique et la mise en scène. Ce brave garçon, ce patriote compagnon et peut-être lieutenant de Mas'Aniello, se faisant l'historien de sa ville et le héraut de son héros, me paraît même plus Napolitain encore que Salvator Rosa. Et dans tous les cas ils sont à eux deux toute l'école napolitaine, l'un à la ville, l'autre dans la campagne. L'histoire et le paysage ou même le paysage et l'anecdote sont bien les genres qui conviennent à cette nation active et mobile, trop mobile dans ses enthousiasmes pour pouvoir s'absorber dans l'abstraction ou planer dans l'allégorie.

En cette même année (1863) le nouveau gouvernement, voulant donner une preuve de sa sollicitude pour les beaux-arts, mit au concours trois sujets de l'histoire nationale. Les trois tableaux couronnés furent exposés dans une salle du rez-de-chaussée du musée Bourbon, à deux pas du moulage de Mlle Diomède. C'était de la peinture raisonnable, — de bons tableaux d'élèves, — comme il en éclôt chaque année en nombre à nos expositions, de couleur un peu sombre, sans doute par manière d'hommage à Salvatore, et qui rappelaient M. Guignet, comme M. Guignet lui-même rappelle le peintre des Abruzzes. J'ai perdu le programme où étaient indiqués les sujets mis au concours ; et malheureusement dans aucun des trois tableaux la composition n'était assez concentrée, ni assez parlante pour laisser

un souvenir précis. C'était cependant supérieur à ce que j'avais vu à l'exposition de Venise.

Naples a d'ailleurs sur Venise cet avantage de posséder deux vrais artistes tout à fait à la hauteur du niveau contemporain, MM. Felipe et Nicolo Palizzi, frères de M. Joseph Palizzi, depuis longtemps établi à Paris et qui a figuré avec succès à nos expositions annuelles. M. Felipe Palizzi, l'aîné, qui est très-considéré à Naples, peint très-franchement et très-savamment la campagne des environs de la ville et des Calabres. C'est le seul peintre que j'aie vu en Italie, travaillant journellement comme on le fait à Paris dans un atelier bien outillé et bien meublé d'études. Il fait tort à son pays en ne se montrant pas à nos expositions.

X

ROME

I

De Naples à Rome neuf heures de chemin de fer! — Sans doute il n'est plus temps de s'extasier sur les miracles de la vapeur et de soupirer au souvenir des voiturins et des pataches. Pourtant, s'il est encore un lieu du monde où l'on ait le droit d'être étonné de cette rapidité furieuse et aveugle, n'est-ce pas dans ces campagnes jadis religieusement visitées par des pèlerins qui avaient la pique en main et le sac au dos? Il n'y aura plus rien désormais entre Rome et Naples; et l'on ne verra plus s'arrêter aux stations que des châtelains ménagers de leurs chevaux, ou des artistes de mœurs régulières partis de Rome par le premier train et qui s'en retourneront le soir dîner au Lepre. Fulton a renversé la fourmilière des touristes allant et venant, et grouillant dans un rayon de cinq lieues.

Le voiturin méritait de disparaître; car il était un tyran. Il y a de quoi frémir à lire les modèles de con-

trats imprimés dans les manuels pour l'usage des voyageurs novices. Stipulations pour la grandeur de la voiture, pour les ressorts, pour le nombre des places, pour l'âge et la santé des chevaux; clauses pour la nourriture et pour la chambre à l'osteria; réserves à l'endroit du pourboire (*bona mano*) et des arrhes (*caparra*). Et quand on pense qu'après de si minutieuses précautions il n'était pas encore sûr que l'homme avec qui vous aviez traité fût réellement celui à qui vous aviez affaire, ni que la voiture qu'on vous avait montrée fût la même qui se trouvait à votre porte le jour du départ! C'est à se demander ce qu'il restait à faire aux brigands. Mais, encore une fois, c'en est fait: l'osteria est abandonnée; le calessino moisit sous le hangar et les chevaux sont retournés au labourage, à moins que, pour comble d'ironie, ils n'aient été requis pour le service des correspondances des chemins de fer. Tout ce que l'on peut espérer, c'est que, vaincus, humiliés par une concurrence irrésistible, hôteliers et voituriers seront rentrés en eux-mêmes et convertis à des sentiments plus humains.

— *Rome*, *Rome*! crient à l'arrivée les employés du train, tous français à ce qu'il me sembla.

Rêvé-je? Vais-je descendre à Courbevoie ou à Chaville? Suis-je parti de Naples ou de la gare Saint-Lazare?

— Où sommes-nous? demandai-je en mauvais italien.

— A Rome, monsieur, me répond une voix incontestablement parisienne.

— Mais dans quel quartier entrons-nous?

— Dans le quartier de Sainte-Marie-Majeure, près des thermes de Dioclétien.

Quel voisinage pour un embarcadère de chemin de fer !

L'omnibus de l'hôtel français de la Minerve stationne à la porte. Mais je n'ai pas la patience d'attendre qu'il soit au complet, et je me livre corps et biens à un cabriolet.

Rome, ainsi traversée rapidement à la clarté du gaz, a l'air d'une ville comme une autre, mais d'une ville royale où il y a plus de palais que de maisons. La petite place de la Minerve, avec son obélisque et son église, a bonne grâce. A l'heure où nous arrivâmes (huit heures et demie) elle était déjà déserte, et toutes les boutiques en étaient fermées, à l'exception d'un petit café où j'entendais chanter et causer deux ou trois soldats français.

On n'arrive pas à Rome à neuf heures du soir pour se coucher. Aussi, après un dîner escamoté plutôt que pris, je me lance dans l'inconnu avec l'assurance d'un homme qui se sent protégé par le drapeau de sa nation.

Je passe devant le Panthéon sans le reconnaître. Après quelques zigzags dans la nuit je débouche sur une place carrée au milieu de laquelle je distingue dans l'ombre une forme étroite et perpendiculaire. Plus de doute, je suis sur la place Colonne : voici le Corso, voici la librairie française de Merle dont le commis très-obligeant me donne les premières instructions pour me conduire et me retrouver dans la ville. Pour aller au Forum, je n'ai qu'à tourner à droite. Malheu-

reusement je tourne à gauche, et j'arrive à la place du Peuple.

Je ne m'en plains pas. La place du Peuple est pour l'étranger la clef du labyrinthe. Les deux églises qui s'avancent en promontoire sur la place séparent les trois principales rues de Rome ; à droite, la rue *de Ripetta* qui longe le Tibre, à gauche, la rue *del Babuino* qui mène à la place d'Espagne ; au milieu est le Corso qui traverse la ville et par conséquent mène à tout. L'aspect de la place du Peuple suffirait à guérir un Français de 1860 du goût que les architectes modernes cherchent à nous donner pour les places immenses et les espaces incommensurables. Bien que très-grande en effet, cette place est de si bonnes proportions que la vue en est en quelque sorte soulagée. Le regard ne s'y perd pas, et l'individu n'y est point anéanti et réduit à l'état de mouche, comme sur la place de la Concorde ou au Carrousel. Il reste néanmoins assez de vide autour de l'Obélisque et des fontaines monumentales qui l'accostent, pour qu'aux heures de la promenade équipages, carrosselles et omnibus puissent circuler sans embarras ; ce qui prouve, comme je le disais, que la beauté de l'aspect est plutôt affaire de proportion que de dimension.

C'est une grande épreuve pour le voyageur nouvellement arrivé dans une ville que le premier regard jeté sur le plan. Le plan de Venise est brouillé comme une fourmilière, et l'on désespère, à première vue, de jamais retrouver son chemin à travers ce long dédale de rues, de ruelles, de ponts, de canaux, de canalets, de portiques et d'impasses. Le plan de Constantinople

est mystérieux comme un gouffre, et l'on ne peut compter que sur l'habitude machinale des pieds et sur les artifices de la mnémonique pour se tirer du vague. Le plan de Rome est rassurant, à cause des trois voies longitudinales dont je viens de parler et qui sont pour l'étranger un moyen de repère infaillible.

Le Corso est la seule rue de Rome qui ressemble aux rues d'une autre ville. Ses deux conjointes, la Ripetta et la via del Babuino, sont déjà d'un caractère très-particulier. La via del Babuino n'est marchande qu'en traversant la place d'Espagne. La Ripetta, avec ses hautes maisons, son petit port ouvrant sur la campagne, et son bac en façon de galiote, est encore la rue monumentale et pittoresque des tableaux de Joseph Vernet. Partout ailleurs les maisons fermées, la rareté des boutiques, le silence, la réserve insouciante des passants, vous avertissent que vous êtes dans une ville fière, habituée à s'imposer aux étrangers, sans faire la moindre concession à leurs modes et à leurs allures.

Quelle différence avec la bouffonnerie servile de Naples et avec la mendicité indiscrète de Venise! A Rome, l'homme du peuple ne fait nullement attention au *forestiere*. Il se soucie peu d'être son portefaix ou son cicerone, encore moins d'être son flatteur ou son client. On raconte mille preuves de ce désintéressement farouche qui surprend le voyageur arrivant de Naples, de Venise ou de Milan. Un jour deux artistes français admiraient sur le Ponte Molle un beau cadet appuyé sur le parapet, et si bien campé, et avantagé d'une si belle barbe noire, qu'il aurait fait, disaient-ils, un modèle sans pareil. Le Romain, qui les avait com-

pris, s'en alla se faire raser chez le barbier voisin. A côté de cela, des brigades entières de paysans et de citadins, hommes, femmes, enfants, se font embaucher chaque année pour aller poser à Paris avec leurs costumes. Le Romain pose, si c'est son état ou son goût ; mais, s'il n'est pas du métier, et pour peu que la besogne lui déplaise, il vous enverra promener. A la place du garçon de Ponte Molle mettez un Vénitien ou un facchino du môle de Naples, comme il aurait vite compris la spéculation qu'on lui offrait ! comme il eût amadoué ses admirateurs ! comme il les eût amorcés par de belles poses et par des contorsions propres à faire valoir ce qu'on vantait en lui !

Cette différence de caractère est frappante dès les premiers jours de l'arrivée à Rome. On est tout étonné de déjeuner sans importuns et sans parasites, et d'être obligé de courir après un commissionnaire. La mendicité est rare, surtout relativement aux autres villes d'Italie. Elle est d'ailleurs régularisée. Les mendiants classés et connus pour tels portent un brassard qui constate leur droit. A part ces indigents légaux, personne ne tend la main. On trouve, il est vrai, dans la ville papale un genre particulier de mendicité, la mendicité indirecte, la quête, faite par les moines au profit des pauvres. Chaque matin, en descendant de l'hôtel Minerve, on est salué au bas de l'escalier par un père mariste, ou trinitaire, ou capucin, qui vous présente un tronc. Et, ma foi ! on est si heureux d'être à Rome, qu'il semble tout naturel de payer le plaisir de chaque jour de quelque menue monnaie donnée à ces pères charitables.

Le Romain travaille peu, mais il travaille. Ce à quoi il tient surtout, c'est à ne travailler qu'autant que cela lui convient. Il y a quelques années un ingénieur français entreprit de construire un pont suspendu sur le Tibre. Le gouvernement romain, en lui accordant la concession qu'il demandait, lui posa pour condition d'employer des ouvriers du pays, voulant que les sommes considérables qu'il allait dépenser profitassent à la population. Pourtant, si raisonnable que fût cette condition et quelque bonne volonté qu'eût l'ingénieur français de s'y conformer, elle fut bientôt reconnue inexécutable. Malgré les tarifs les plus avantageux, les ouvriers romains ne purent jamais s'astreindre à travailler au delà du quart de la journée. Ce quart de salaire représentait la taxe de leurs besoins journaliers, et on ne put jamais leur persuader qu'ils eussent intérêt à gagner un sou de plus. Le pont fut achevé par des ouvriers piémontais et français.

J'ignore si le déblayement du Forum est encore à l'ordre du jour. Il ne me semble pas qu'on s'en occupât du temps de mon séjour, ou bien ce serait l'histoire de « l'ouvrier » employé pendant les premières années du règne de Louis-Philippe à bâtir l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile, et qui se reposait de temps en temps. Un de mes amis qui a habité Rome avant moi, m'assure que je me trompe et que mon erreur vient de ce que je n'ai pas su me rendre compte de la manière dont les travaux publics s'exécutent à Rome. Trois ouvriers terrassiers sont, me dit-il, dispersés sur le Forum, chacun d'eux a devant lui une brouette qu'il doit remplir et dans laquelle, à la vérité, il jette de

loin en loin une pelletée de terre. Quand la brouette est pleine, l'ouvrier jette autour de lui un regard désespéré, comme pour prendre les Dieux à témoin de la nécessité à laquelle il est réduit. Puis il empoigne les deux brancards et pousse devant lui vingt ou vingt-cinq pas. Après quoi, il s'arrête pour se reposer ou pour allumer sa pipe. Si sa bonne fortune envoie sur son chemin un camarade, ils taillent une bavette et quelquefois s'en vont boire un coup au cabaret prochain.

Au commencement de l'occupation, le commandant des forces françaises n'aurait pas demandé mieux que de mettre ses hommes à la disposition du gouvernement romain. Mais nos soldats, habitués à prendre la consigne au sérieux, auraient donné le mauvais exemple. Ils se seraient mis à la besogne à l'aube et s'y seraient attachés jusqu'au soir, gaiement et sans désemparer. Cette continuité d'énergie eût humilié les Romains; et le gouvernement refusa l'offre du général français, pour ménager la susceptibilité de la population.

Cela n'empêche pas que les Romains ne soient bons ouvriers à l'occasion. Seulement ils veulent en prendre à leur aise. Les idées modernes d'émancipation par le travail, d'épargne, de capital ne sont point leur fait. Ils travaillent par nécessité et pour gagner le pain quotidien. Ils ne comprendraient rien aux axiomes socialistes de 1848, à l'oisiveté assimilée au vol, à la solidarité, etc. Les paysans qui font commerce de fruits et de légumes font vendre leurs denrées par leurs femmes et se promènent sur le marché, drapés

dans leur manteau et le chapeau sur les yeux. Mais le triomphe, la plénitude de la joie et de l'orgueil, c'est de traverser la ville au trot de leur bidet et le fusil à l'épaule.

Le fusil, l'arme, est la folie du Romain. Désarmé, aux champs ou à la ville, il n'est qu'un paysan comme un autre. Armé, il est un autre homme. Il semble qu'il grandisse de tout son passé et que les histoires de Tite-Live lui montent à la tête : *civis Romanus sum* !

Un voyageur français s'est étonné de ce que les paysans romains, quand ils avaient quelque contestation entre eux, au lieu de la porter devant le juge de paix, la vidaient à coups de couteaux. Mais c'est précisément cet amour du fusil et du couteau qui empêche ce peuple de s'avilir et de devenir comme le populaire de Naples, mendiant, bouffon et rufien. Les filles de la campagne et des faubourgs de Rome ne se prennent d'amour que pour l'homme qui a fait un bon coup. Il est remarquable d'ailleurs que cette justice du couteau est acceptée sans appel. Le plaideur condamné, fût-il l'agresseur, recule son mur ou sa borne ; et les deux parties trouvent leur compte à cette jurisprudence expéditive qui leur épargne du temps, des démarches et de l'argent.

Ce peuple est encore un peuple héroïque. Il n'a pas seulement, comme beaucoup d'autres peuples de l'Italie, le courage de l'assassin et du bandit. Je lis dans Stendhal, qu'en 1798, lors de la première république romaine, des ouvriers et des paysans s'enrôlèrent dans nos armées et firent merveille.

La plupart des campagnards que l'on rencontre à

Rome, sur les places et dans les marchés, n'ont guère plus de cinq pieds de haut; mais à la démarche, à l'attitude, au regard, on devine que ces petits hommes, vigoureux d'ailleurs, sont pleins de résolution et ne comptent que sur eux-mêmes. Le manteau dont ils s'enveloppent et dont ils sont fiers comme d'un privilége national, n'est pas le vaste pavillon de drap dans lequel les artistes se drapent; c'est plutôt une longue pèlerine descendant jusqu'à mi-jambe et chargée de trois ou quatre petits collets, qui n'a que juste assez d'ampleur pour faire le tour du corps et passer par-dessus l'épaule. Le chapeau pointu est très-haut, et les bords rabattus obombrent le visage jusqu'à la moitié.

Vers la mi-novembre, j'ai vu les paysans du marché de la Rotonde [1] prendre leurs habitudes d'hiver, et venir s'accoster en plein soleil autour de la fontaine, roulés dans leurs manteaux. Ils avaient ainsi très-bon air et parlaient entre eux sans éclat, entre dents et moustaches, sans provoquer l'attention de personne.

Il est en somme difficile, même après un court séjour, de ne pas prendre bonne opinion de ce peuple romain, si sobre, si grave, si fier. Il n'y a pas tant de différence qu'on le croirait de ces plébéiens taciturnes à ces braves marchands turcs qui attendent le chaland sans le provoquer, assis dans leurs boutiques, obligeants sans servilité et silencieux par discrétion et par respect d'eux-mêmes. Chez les uns comme chez les autres la fierté a pour mobile un sentiment élevé, abstrait, religieux; c'est pour ceux-là l'orgueil du nom romain, pour ceux-ci la foi dans les promesses du prophète et

1. Place du Panthéon.

la conscience d'être quelque chose comme l'aristocratie spirituelle de l'humanité.

La petite bourgeoisie romaine est elle-même intéressante. Il n'y a pas aux environs de Rome ou dans les faubourgs de marchand ou de métayer qui n'ait lu Tite-Live et qui ne sache sur quelle voie et sur quel ager sa maison ou son champ est situé. Ceux qui ont de l'argent font des fouilles et prennent plaisir à se composer un petit musée d'antiquités qu'ils montrent à l'étranger. Il y a quelques années un petit bourgeois du petit pays de Prima Porta, sur la voie Flaminienne, trouva dans son jardin la belle statue d'Auguste, aujourd'hui placée au Vatican. Cette statue, la plus magnifique figure d'empereur que l'on connaisse, et d'une admirable conservation, valait 300,000 francs. Elle pouvait en valoir 400 ou 500 à Saint-Pétersbourg. Le Pape fit venir l'inventeur et lui dit : — « Je ne puis pas te payer ta trouvaille ce qu'elle vaut. Je ne t'en puis donner que 35,000 francs pris sur ma liste civile. Si tu la vends à l'étranger, malgré la loi qui défend d'exporter les antiquités trouvées à Rome, tu seras considéré comme exilé et tu ne pourras plus rentrer chez toi. Si, au contraire, tu acceptes ma proposition, pour t'indemniser du mauvais marché que je t'impose, je te ferai marquis, toi et tes descendants. » — Le Romain accepta ; et je crains bien que cette décision ne le fasse mépriser par les utilitaires et les hommes pratiques. Quant à moi, je ne puis m'empêcher d'avoir de la sympathie et même de l'admiration pour un homme qui aime encore l'honneur et préfère la noblesse à l'argent.

II

Ce qui fait du Corso une rue incomparable, c'est que, partant de la porte du Peuple, il aboutit au Forum [1]. Il relie ainsi la campagne aux ruines les plus précieuses de la ville antique. Il n'est pas de philosophie qui résiste à la curiosité de monuments si vénérables et si fameux. Aussi la première visite est-elle toujours pour le Forum et le Colisée. Il faut seulement user de la précaution conseillée par Stendhal, et prendre un cabriolet pour éviter la tentation de s'arrêter à chaque pas et de tout voir en détail.

On ne peut imaginer les enfantillages dont un étranger est capable dans l'enivrement des premiers jours. Un Anglais, très-grave d'ailleurs et très-sensé, dans la compagnie duquel je vivais à l'hôtel Minerve, alla un jour, à l'aube, se placer sur les rostres avec son Shakspeare à la main, pour réciter le monologue d'Antoine. Une telle fantaisie paraîtrait ridicule à Paris. Elle est parfaitement comprise et justifiée à Rome dans la première ferveur de l'arrivée, tant est excitante l'idée de se sentir dans la patrie-mère, dans la patrie des patries.

Car c'est bien là le sentiment vrai et profond : quoi qu'on puisse dire ailleurs des Grecs et de leur préten-

1. Non pas directement, il est vrai, mais si près que ce n'est pas la peine d'entrer en explication.

due paternité, à Rome on se sent Romain. Ils sont nos pères, ceux dont les ossements sont mêlés à la poussière du Forum et aux débris des monuments. Certes Juvénal, Lucain, Ovide, Salluste et Tite-Live ont plus d'affinité avec nous qu'Aristophane, Eschyle, Hérodote et Xénophon. Et de même un Français sera toujours moins dépaysé devant une colonne ou un arc de triomphe que devant un temple grec. Partout ailleurs, à Venise, à Milan, à Florence, on admire : à Rome on est heureux. La folie de l'admiration se tempère par une sensation de bien-être et de sécurité qui est comme l'atmosphère de la maison maternelle.

Soyons joyeux, nous sommes chez nous. L'histoire de ces murs est la nôtre ; nous l'avons épelée à l'école. Les noms de ces vieux rois, de ces républicains, de ces empereurs, sont les premiers que nous ayons prononcés et écrits. Ces rues, ces places, nous sont familières : nous nous y promenons ; nous y ramassons des souvenirs. Demandez-le à ceux qui, comme M. Ampère, se sont amusés à suivre le chemin d'Horace ! Demandez-le à l'Anglais sexagénaire, qui allait réveiller sur les rostres l'écho des paroles d'Antoine.

La littérature latine a un caractère d'intimité, d'humanité qui manque à la littérature grecque, toujours planant dans le ciel des dieux et des héros. Les Grecs avaient eu l'amour absolu de la beauté ; les Romains purent être nouveaux après eux en aimant l'homme. C'est pourquoi il est facile de se retrouver dans leurs œuvres et dans leurs écrits. Les *Embarras de Rome* ont pu sans grands changements devenir *les Embarras de Paris*. Et quel écolier n'a pas copié pour sa première

maîtresse les épîtres amoureuses d'Ovide ? C'est aussi cet amour de l'homme, la sollicitude pour sa grandenr et son bien-être, qui a donné un caractère propre à l'art chez les Romains. Ils n'ont pu inventer après les Grecs le temple ou la basilique, mais ils ont créé l'architecture civile, c'est-à-dire l'art humain. Ils ont inventé la voûte, principe de tous les monuments d'usage public, de l'aqueduc, du pont, des thermes, etc. Ils sont les inventeurs dela colonne et de l'arc de triomphe; et par là ils ont institué le culte des grands hommes, non plus par l'apothéose et par l'allégorie, en les transfigurant, mais sur la terre, dans la cité. Ils ont voulu vivre au milieu de leurs bienfaiteurs et de leurs héros, de tous ceux qui avaient exalté la gloire du nom romain et accru la patrie. Ne croyons pas, nous modernes, avoir les premiers appelé Rome la ville des souvenirs : elle l'était déjà sous Auguste, du temps de Scipion et du temps des Gracques. La religion de la patrie y a fondé le respect des ruines et consacré la mémoire des anciens, de ceux qui furent grands et grandissent encore en s'éloignant, *memoria majorum.*

Comment ne pas redevenir enfant ici ? Tous nos *puerilia* nous y reviennent, le catéchisme avec le *de Viris*. Sur cette place du Forum voici, à deux pas des Rostres, la prison de saint Pierre ; une chapelle de moines franciscains domine la roche Tarpéienne ; le temple de Romulus et Rémus sert de vestibule aux saints Cosme et Damien ; et sainte Françoise Romaine foule les ruines de la maison de Vénus. Partout dans Rome cette antithèse ou plutôt cette fusion se multiplie; églises enclavées dans des temples, portiques et gale-

ries antiques enchâssés dans des palais modernes. Il est des sots qui font semblant d'être indignés de cet amalgame, comme s'il n'était pas l'œuvre des siècles, l'œuvre de la pensée et de la passion humaines. Le Forum tel qu'il est, le Forum boueux et herbeux, et en pâture aux vaches, avec ses tronçons de colonnes, ses ruines disséminées et pendantes et ses excroissances de christianisme sur des édifices païens, n'est plus le Forum de Rome, il est l'image de Rome même et le miroir des âges. Laissons dire les enthousiastes à froid et les architectes d'académie qui se lamentent à chaque pierre qui tombe et voudraient, par le seul effort de leur génie, refaire l'œuvre du temps et recomposer ce qu'il a transformé. La restauration du Forum, même sur le papier, me donne le vertige : c'est l'histoire abolie et ensevelie sous une reconstruction insensée. N'est-ce pas assez de l'entreprise barbare de l'architecte Valadier sur l'arc de Titus ?

Restaurer le Forum ! le Forum restauré par des académiciens ! Le moindre ouvrier romain a plus de bon sens, un sentiment plus juste de la vraie grandeur que cas gens-là. Il ne demande rien, ne veut rien que vivre. Vivre, durer, c'est en effet tout ce que l'on peut souhaiter à Rome. Ce serait l'avilir que d'en faire un musée de curiosités. D'ailleurs, Pompéi et Herculanum suffisent pour exercer le génie de nos architectes restaurateurs. Mais autant vaudrait discuter la délicatesse des ladies qui s'affectent de l'odeur des rues et se scandalisent de voir sécher les lessives aux fenêtres du théâtre de Marcellus.

Après quelques jours de familiarité avec ces ruines

vénérables on pénètre l'éloquence de ces contrastes qui servent d'échelle à la grandeur de Rome, comme ces personnages que les dessinateurs placent au pied des monuments pour en mesurer la hauteur. On entre dans la Rome d'Hubert Robert. L'esprit trouve un sens à ces loques étendues sous des portiques, à cette pauvreté étalée à côté des bronzes et des marbres. On aime le bac misérable amarré aux degrés de la ripetta, et le four de boulanger installé entre les colonnes du temple de Pallas au Forum de Nerva ; et l'on comprend enfin le dédain de ce peuple, blasé par une gloire séculaire, sur les merveilles de la voirie et de la police.

III

Ce n'est qu'après plusieurs jours d'errements, de déconvenues, de courses au hasard, que l'on commence à mettre un peu d'ordre dans ses démarches. Les journées alors se découpent en promenades que l'expérience allonge et raccourcit, selon qu'elles passent par plus ou moins de points intéressants. L'une des premières que l'on apprend et qui, d'ailleurs, est facilement indiquée par le plan, est d'aller du Forum au Colisée, du Colisée à Saint-Jean de Latran, en s'arrêtant aux fouilles de Saint-Clément, et de Saint-Jean de Latran à Sainte-Marie Majeure, d'où, si l'on a été bon ménager de son temps, on arrivera, vers cinq heures du soir, au monte Pincio à l'heure du beau monde et de la musique.

Le Pincio est le Longchamps, le bois de Boulogne de Rome. C'est comme le grand canal de Venise, les Cascines de Florence et le Bosphore de Constantinople, une promenade unique en son genre. Sa singularité consiste dans son élévation et dans sa situation extrême qui lui donnent une vue étendue sur la ville et la campagne. On y parvient, selon qu'on est en voiture ou à pied, par de longues rampes tournantes ou par des escaliers à révolutions nombreuses circulant au milieu de jardins en terrasse. Les vieux voyageurs conseillent d'aller s'asseoir au Pincio à la fin du jour pour contempler le soleil couchant à travers la lanterne de Saint-Pierre. J'avoue que ce spectacle m'a médiocrement touché. C'est assez au reste pour la gloire des Cascines de Rome du splendide panorama que lui font d'un côté les flèches et les coupoles des monuments, de l'autre les jardins Farnèse et les paysages des bords du Tibre.

La noblesse romaine, fort magnifique, comme l'on sait, se rend au Pincio dans d'élégants équipages attelés de beaux chevaux anglais et français. — Pourquoi faire affront à cette belle race de chevaux romains, si pompeux dans les cérémonies et semblables par la taille et l'allure à ces fiers calabrais dont le modèle se retrouve au musée de Naples ?

Depuis l'occupation française la musique de nos régiments a obtenu l'honneur d'alterner aux après-midi du Pincio avec celle des régiments pontificaux. Je dois convenir qu'après avoir entendu à Venise et à Padoue les excellentes bandes autrichiennes, mon patriotisme a été médiocrement flatté de cette exécution inégale et tapageuse dirigée gymnastiquement par un chef suant

d'ahan sous le harnais, comme un piqueur excitant une meute. Les bons jours sont ceux où l'on entend la musique de la gendarmerie pontificale, pour l'entretien de laquelle le gouvernement fait, dit-on, de grands frais, et dont l'ensemble est excellent.

Les connaisseurs assis sur le passage des voitures nomment aux étrangers les personnages importants et les beautés célèbres. Le roi et la reine de Naples, très-populaires à Rome et dont les portraits se voient dans toutes les boutiques du Corso et de la place d'Espagne sous les costumes les plus divers, se font remarquer par l'élégance de leur train.

Une autre promenade *favorite*, s'il est permis d'emprunter ce terme au vocabulaire des musiciens, commence à Saint-Pierre-in-Montorio, d'où les amateurs de la perspective indéfinie trouveront à se régaler. On a à sa gauche le charmant petit temple circulaire de Bramante, enclavé dans un couvent de franciscains ; derrière soi, la fontaine Pauline, et à un mille au delà les jardins de la villa Doria-Pamfili. En sortant par la porte Saint-Pancrace, on longe la ligne fortifiée jusqu'à la place Saint-Pierre, que l'on traverse pour ressortir par la porte Angelica sur la campagne. Là, en tirant à gauche, on arrive au monte Mario et à la villa Mellini dont les pins s'aperçoivent du Janicule ; en prenant à droite on peut aller visiter l'adorable villa Madame, et, si l'on se sent plus en goût de paysage que d'architecture, suivre la rive du Tibre jusqu'au Ponte Molle, pour rentrer en ville par la porte du Peuple.

Rien ne rend un monument ou un lieu intéressant comme une anecdote. En approchant de Ponte Molle,

je me rappelais ce que j'avais entendu raconter des épreuves que les artistes allemands, qui vivent à Rome en confrérie, comme les Français, faisaient subir aux nouveaux venus à l'entrée de ce pont. Je ne sais si l'usage existe encore : il avait du moins été modifié et raccordé au ton intime et clément des mœurs modernes.

Primitivement, une députation de la confrérie se portait à la rencontre des nouveaux par Ponte Molle sur la route de Toscane, et là, dès l'abord, leur posait diverses questions auxquelles ils devaient répondre à contre-sens, comme des ignorants ou des aveugles. A l'entrée du pont on leur bandait les yeux, on exécutait autour d'eux des passes et des signes mystérieux réglés par un cérémonial officiel; puis, le bandeau enlevé, on leur répétait les mêmes questions auxquelles ils répondaient cette fois congrûment et en hommes intelligents et éclairés. C'était une façon d'apprendre à ces barbares venus du Septentrion que pour des artistes la vérité est à Rome et non ailleurs.

Avec le temps, ainsi que je l'ai dit, cette cérémonie perdit son caractère agreste. Les réceptions se firent dans un cabaret, transformé en brasserie par la colonie germaine.

Un de mes amis a autrefois assisté à l'une de ces réceptions intimes, présidée par M. Pierre Cornélius. Le récipiendaire se présenta accosté de deux parrains devant le tribunal où siégeait le président revêtu d'insignes bizarres et coiffé d'une toque figurant une canette renversée. Après certaines formules accomplies avec

[illegible] le président [illegible] remplit un verre plein de bière et lui [illegible]

— Qu'est-ce que c'est ?

Le jeune homme stylé par [illegible]

— C'est un carteau

Le président regarde [illegible] en [illegible] les épaules comme pour lui dire : Quoi [illegible] malheureux ne sait [illegible] les [illegible] le [illegible] second. Le [illegible]

[illegible]

[illegible]

— C'est un verre plein de [illegible]

Je ne trouve rien de ridicule à cette cérémonie empreinte de la mysticité et de l'enfantillage du caractère allemand. J'aurais pourtant préféré qu'on inversât les réponses, et que je me fusse vu avoir été éclairé par l'initiation [illegible] affirmât que le verre était un carteau. [illegible]

sur le [illegible]

[illegible]

[illegible]

IV

[illegible] la villa Madame comme [illegible]

[illegible] qu'elle [illegible] pas

[illegible] simple [illegible]

je me rappelais ce que j'avais entendu raconter des épreuves que les artistes allemands, qui vivent à Rome en confrérie, comme les Français, faisaient subir aux nouveaux venus à l'entrée de ce pont. Je ne sais si l'usage existe encore ; il avait du moins été modifié et raccordé au ton intime et réservé des mœurs modernes.

Primitivement, une députation de la confrérie se portait à la rencontre des nouveaux par Ponte Molle sur la route de Toscane, et là, dès l'abord, leur posait diverses questions auxquelles ils devaient répondre à contre-sens, comme des [illegible] ou des aveugles. A l'entrée du pont [illegible] les yeux, on présentait [illegible] on [illegible] ou [illegible] et en [illegible] et [illegible] apprendre à ces [illegible] venus [illegible] la [illegible] est à Rome et non ailleurs.

Avec le temps, ainsi que je l'ai dit, cette cérémonie perdit son caractère agreste. Les réceptions se firent dans un cabaret, transformé en [illegible] par la colonie [illegible].

[illegible] M. [illegible] Cornélius. Le [illegible] deux parrains devant [illegible] le président revêtu d'insignes [illegible] figurant une canette renversée. [illegible] formules accomplies avec

une gravité rigide, le président tendit au néophyte un verre plein de bière en lui demandant :

— Qu'est-ce que ceci ?

Le jeune homme stylé par ses acolytes, répondit :

— C'est un corbeau.

Le président regarda l'assistance en haussant les épaules, comme pour lui dire : Quoi d'étonnant ? le malheureux ne sait ce qu'il dit, ni ce qu'il voit ! Là-dessus le bandeau fut appliqué et les passes commencèrent. Le récipiendaire fut baptisé avec de la bière ; après quoi on lui présenta le même objet en renouvelant la question. Et cette fois le néophyte, désormais initié, répondit clairement :

— C'est un verre plein de bière.

Je ne trouve rien de ridicule à cette cérémonie empreinte de la mysticité et de l'enfantillage du caractère allemand. J'aurais pourtant préféré qu'on inversât les réponses, et que ce fût après avoir été éclairé par l'initiation que le récipiendaire affirmât que le verre était un corbeau. C'eût été montrer la supériorité de la foi sur le bon sens ; et d'ailleurs il n'y a pas de meilleur lien entre les hommes que la croyance commune à une absurdité.

IV

J'ai déjà signalé la villa Madame comme une des merveilles de Rome. Je suis étonné qu'elle ne soit pas plus célèbre et qu'il n'en soit pas fait plus ample men-

tion dans les récits des voyageurs. Comme il n'est pas douteux, à voir l'état de ruine et d'abandon où elle est présentement, qu'elle ne doive disparaître dans un temps prochain, j'essaierai, non pas de la décrire, ce que la profusion des détails rend impossible, mais d'exprimer le genre de plaisir qu'elle m'a donné.

J'avoue qu'avant mon arrivée à Rome j'ignorais absolument l'existence de la villa Madame. Je n'en connaissais ni plan ni estampe, ni description. J'ajoute que les dix lignes que lui consacrent les *Guides* français et italiens ne suffiraient pas à faire soupçonner la beauté surprenante, unique de ce bijou d'architecture et de décoration.

C'est donc au hasard d'une promenade que je dois le bonheur de l'avoir connue.

Un brave cocher de la place Minerve, dont j'étais le client, et qu'à cause de la dignité de ses façons et de la majesté consulaire de son profil, j'avais surnommé Cornélio Rufo, me la signala un matin en descendant de la villa Mellini. Au tiers de la route environ qui conduit à Ponte-Molle, il m'indiqua un chemin serpentant au flanc de la montagne, et me dit : Montez, l'on vous ouvrira.

En quelques minutes d'ascension j'atteignis un rond-point formé par une galerie demi-circulaire percée au milieu d'une porte assez basse, plutôt semblable à une porte de ferme qu'à celle d'un palais. Cette porte me fut ouverte par une jeune campagnarde qui sans m'interroger me montra derrière elle un corridor au bout duquel je me trouvai dans un salon trilobé dont les voûtes et les murs étaient recouverts d'une décoration

la plus riche, la plus délicate et la plus spirituelle que j'eusse jamais vue. C'était à la fois la profusion arabe et la pureté de dessin et de goût des meilleurs jours de la Renaissance, un éblouissement, une merveille, je l'ai déjà dit ; et c'est le vrai mot pour caractériser le premier moment de surprise et d'admiration.

Cette villa sans pareille est la fantaisie d'un patricien ami des arts, réalisée par un artiste de génie.

Sous le pontificat de Léon X, le cardinal de Médicis, seigneur magnifique et grand chasseur, voulut avoir hors de la ville un pied-à-terre, un vide-bouteille pour se reposer et manger un morceau les jours où il irait chasser dans la forêt d'Arsia. Il chargea Rafaël d'en tracer le plan et d'en dessiner la décoration.

Le Monte Mario fut choisi comme étant à moitié chemin, et aussi sans doute pour la beauté de la vue que les grands seigneurs romains prisent tout autant que les moines.

Le plateau pratiqué dans la montagne n'a guère plus de largeur qu'une route ordinaire. Sur cet emplacement il s'agissait de construire un palais et des communs suffisants pour loger tout un train de chasse, et un train princier. La petite place ronde où se trouve l'entrée est à peine assez grande pour y faire tourner une voiture attelée de deux chevaux. L'architecte se tira de la difficulté en faisant pratiquer sur la pente deux étages de terrasse ; de telle sorte que les équipages, après avoir déposé les maîtres devant l'entrée principale, filaient sur le côté par une pente douce à l'étage inférieur où se trouvaient les abreuvoirs et sans doute aussi les écuries, et allaient au moment du dé-

part se placer devant la porte postérieure, à l'extrémité du jardin. De cette façon, on n'avait pour sortir qu'à traverser le jardin, sans être obligé de revenir sur ses pas.

Sur le plan la villa Madame donne un carré long, terminé du côté extérieur à la montagne par un pavillon en carré parfait, qui contenait sans doute les petits appartements, et où l'on n'entre plus aujourd'hui. La partie encore accessible, comprise entre le portique circulaire et le jardin, est divisée dans sa longueur. Dans la première division se trouve le corridor ou vestibule dont j'ai parlé, flanqué de deux pièces d'égale grandeur, obstruées comme le pavillon et qui ont dû servir de cuisines, d'offices, etc. Il ne reste donc réellement de visible et d'intéressant comme conservation que le salon aux trois coupoles ; il est vrai que ce que l'on y trouve peut suffire à consoler de ce qu'on ne voit plus. Ce qui fait ici le charme de la décoration, c'est qu'elle est purement et essentiellement décorative. Ce n'est plus, comme à la Farnésine même, la donnée classique de tableaux plafonnant et suspendus à la frise, dont il faut chercher le point en se tordant le cou. C'est un système d'arabesques peintes et moulées partant de la plinthe, séparant et entourant des cartouches stucqués sur fond vert ou bleu, et allant encadrer à la voûte des médaillons peints représentant des sujets mythologiques. Il en reste le souvenir d'une gerbe de fusées pétillant dans les cartouches et éclatant dans les médaillons ; la similitude est d'autant plus exacte que la courbe des coupoles rappelle la parabole des pièces d'artifice. Au tiers de la

hauteur des murs est une série de niches cintrées et peintes qui contenaient des statuettes de marbre. De qui étaient-elles? Je n'ai pu le savoir ; et elles ne sont plus là pour dénoncer leur auteur. Les arabesques sont d'une variété *infinie*. Jamais épithète n'a été plus motivée, car on n'en finirait pas à compter les objets de toute nature, fleurs, fruits, oiseaux, rosaces, masques, animaux, attributs de chasse, marmousets, mascarons, chimères, palmes, corbillons, etc., etc., qui s'enroulent ou se déroulent dans ces guirlandes. Les médaillons des coupoles, dont la peinture s'est heureusement conservée et qu'on pourrait facilement restaurer, pourvu qu'on fût M. Ingres fortement mélangé de Delacroix, sont d'une grâce vraiment enchanteresse. La lorgnette m'a fait voir Adonis, Actéon, l'éducation de Bacchus, les jeux de l'enfance, les heures du jour, les Saisons. Les cartouches inférieurs représentent non plus des compositions, mais des objets, oiseaux, fleurs, etc. Toutes ces peintures ont été exécutées sur les dessins de Rafaël par ses deux élèves, les figures par Jules Romain, les entrelacements par Jean d'Udine, le Rafaël de l'arabesque, que son maître s'était déjà associé pour la décoration de la Farnésine. Malgré la division des coupoles, il est probable d'après l'unité de la décoration, que les trois pièces n'en faisaient qu'une. On pouvait ainsi, aux jours de gala, dresser une longue table en fer à cheval dont les extrémités plongeaient dans les enfoncements des deux rotondes latérales. Imaginons dans cette salle splendide cette table somptueuse entourée de jeunes seigneurs magnifiquement vêtus, comme on le voit dans les pein-

ture du xve siècle, festoyant sous ce firmament de chefs-d'œuvre, protégés dans leurs plaisirs par la solitude et par la hauteur du coteau, ayant vue d'un côté sur la campagne romaine jusqu'aux montagnes de Tivoli, de l'autre, sur Ponte-Molle, la voie Flaminienne et le monte Pincio, et n'est-ce pas une vision du paradis des artistes et des poëtes, l'idéal de la Renaissance réalisé?

Les hautes fenêtres de la salle, actuellement condamnées par des planches, donnaient sur un jardin orné d'une fontaine sculptée et d'un large bassin carré dont les eaux se déversaient dans l'abreuvoir de la terrasse inférieure Aux deux côtés de la porte de sortie on voit encore deux géants de pierre en ruine, qui doivent avoir été placés là, ainsi que la fontaine actuelle, par un des derniers propriétaires. La façade de la maison, du côté du jardin, est d'une simplicité charmante : rien que des pilastres, mais si bien placés, d'une si bonne proportion, à une si heureuse distance les uns des autres! Au-dessus de la corniche de petites fenêtres carrées et comme perdues dans la frise éclairaient un étage que je n'ai pu voir. Le toit est plat.

Dans le plan de ce petit édifice, comme dans sa décoration intérieure, Rafaël a donné le dernier mot du joli et de la grâce ; mais de la grâce exprimée par une main forte et depuis longtemps rompue aux grandes besognes. Le charme qu'on y trouve est le même que dans les œuvres légères des grands symphonistes habitués à manier les masses orchestrales, d'un Haydn, d'un Beethoven ou d'un Mozart. Il faut au reste que cette grâce soit bien puissante et ce « joli »

bien robuste pour triompher de la ruine et de l'ignominie imposée à l'œuvre de Rafaël par le roi de Naples, son possesseur actuel. Ce palais, d'un goût divin, est présentement une *vacherie*. Les vaches y font leur fumier et la volaille y picore. Tandis que je me disloquais les vertèbres à contempler les délicieux tympans de la voûte, j'ai été troublé par l'arrivée d'un âne qui est entré au petit trot et comme chez lui. La vachère qui me suivait partout, comme si elle eût craint que je ne misse les quatre murs dans ma poche, s'est avisée en ce moment d'une épigramme excessivement spirituelle, si elle eût été volontaire : *eccò*, m'a-t-elle dit en riant, *il padrone della casa*!

A part les médaillons des voûtes qui ont été protégés par leur élévation, la décoration est dans un état de dégradation pitoyable. Dans la partie adossée à la montagne des canaux rompus ont presque tout détruit. Et où sont les statues de marbre des dieux de l'Olympe qui garnissaient les niches?

Néanmoins, suivant l'estimation d'un architecte, on se tirerait encore de la restauration avec deux cent mille francs.

Cornelius Rufus, mon cocher, m'a appris en chemin qu'un prince Galitzin avait offert il y a quelques années deux cent mille écus romains de la villa Madame (un million de francs). J'ai peine à comprendre comment la maison de Naples a pu refuser cette somme. Dans tous les cas on aurait aujourd'hui meilleure chance, même avec une somme moindre [1].

1. Le roi de Naples a vendu dans ces dernières années la Farnésine à un banquier espagnol, qui fait de grands frais pour la restaurer.

J'ai passé toute une semaine à courir les boutiques, cherchant des gravures, des photographies, des renseignements quelconques, capables d'aider ma mémoire. Je n'ai rien trouvé. Nos jeunes architectes de la villa Medici n'ont pas même essayé un croquis. Ils disent pour s'excuser qu'il leur est défendu de copier autre chose que de l'antique. Il ne me semble pourtant pas qu'une maison bâtie par Rafaël puisse être un si pernicieux modèle. Ce n'est qu'à mon retour à Paris que j'ai pu trouver quelques détails dans l'ouvrage de Percier et Fontaine, *Palais et Villas de Rome moderne*, et une restauration très-complète dans l'album in-folio publié à Dresde par Grüner : *Architectural decorations of Roma in XVe and XVIe centuries.*

On voit, au palais Corsini un paysage de Poussin représentant le Monte Mario, où se trouve la villa Madame. Je doute qu'il ait été gravé. Corot a fait à Rome, en 1823, un dessin de la façade et du jardin modifié par un mur longitudinal qui n'existe plus actuellement et qui masquait la fontaine. Et enfin, pour conclure comme j'aurais dû commencer, je dirai que le nom populaire de l'ancien casin de Jules de Médicis lui vient de madame Marguerite d'Autriche, fille de Charles-Quint, princesse Farnèse, qui eut le bon goût de l'aimer et de l'habiter, — et quelle récompense que de lui avoir donné son nom !

En 1731, la villa Madame passa, avec l'héritage des princes Farnèse, à la famille royale de Naples. J'ai dit ce qu'elle était devenue sous ces nouveaux propriétaires.

V

La découverte de la chapelle souterraine de la basilique de Saint-Clément, à Rome, est un des événements archéologiques les plus importants de ces dernières années; et sans doute cet événement aurait fait plus de bruit par le monde, si nous n'étions blasés sur l'intérêt des exhumations par les conquêtes de Pompéi et d'Herculanum,

L'église sous laquelle ces fouilles sont pratiquées est elle-même un édifice des plus curieux, et serait la plus ancienne basilique de Rome. si elle n'avait dû être reconstruite après avoir été ruinée par les Normands à la fin du onzième siècle. Toutefois, comme dans cette reconstruction on s'est conformé au plan du premier édifice, l'église actuelle, quoique souvent restaurée, est encore un des exemplaires les plus complets des monuments primitifs du culte chrétien. On y trouve le vestibule, l'*atrium* et le porche où se tenaient les catéchumènes pendant la seconde partie de la messe; dans la nef, les trois *ambones*. pupitres de pierre destinés à la lecture de l'évangile, de l'épître et des prophéties ; et enfin, derrière l'autel, le *presbyterium* avec la chaire épiscopale, la *cathedra*, élevée de trois degrés au-dessus du banc hémicirculaire des prêtres, tel que je l'avais déjà vu dans la basilique byzantine de Torcello. Le pavage en *opus alexandrinum*, le chœur circulaire à ba-

lustrade de marbre, les mosaïques de l'abside, les fresques de Masaccio, malheureusement restaurées, dans une des chapelles latérales signalaient l'église de Saint-Clément aux étrangers avant même qu'on eût tenté le déblayement de la partie souterraine.

La basilique primitive avait-elle deux étages, ou bien l'église actuelle a-t-elle été bâtie sur les ruines comblées de la première? c'est ce que les archéologues n'ont point encore éclairci pour nous. On savait seulement que, sous l'édifice huit fois séculaire que nous voyons aujourd'hui, devaient se trouver les restes et les décombres de l'église ancienne autrefois mentionnée par saint Jérôme et par saint Grégoire le Grand. On vécut pendant huit cents ans sur ce soupçon. La curiosité des archéologues était concentrée sur les fouilles du forum romain et du forum de Trajan. Ce n'est qu'en 1857 que le R. P. Mullooly, prieur des dominicains irlandais, dont le couvent attient à Saint-Clément, se dévoua courageusement à dégager l'inconnue. L'entreprise était téméraire; car il ne pouvait compter pour la bien conduire que sur les dons des visiteurs et sur l'intérêt des sociétés savantes. Les premiers résultats furent éblouissants : la pioche mit à découvert de belles colonnes, dont une de *vert antique* et que l'on croit la seule de ce genre en Italie, et un commencement de fresques. Les fouilles, poussées d'abord dans les nefs latérales, pénétrèrent bientôt dans la nef du milieu, et, en 1863, malgré l'encombrement causé par les échafaudages et par les remblais encore existants, on avait déjà assez d'espace et de reculée pour examiner à la lueur des cires les fresques déjà découvertes.

Ces fresques ont une véritable importance, et comme art et comme intérêt historique. Quelques-unes sont d'un excellent dessin. A cause de cette perfection même, les artistes qui les ont vues les prétendent beaucoup moins anciennes que ne l'affirment les révérends pères. Ceux-ci leur opposent les dates exprimées par les légendes et par les noms des personnages représentés. Comme il eût été impossible de manœuvrer un objectif dans ces caves encombrées et obscures, le P. Mullooly a fait copier au lavis les sujets principaux et en a fait tirer des épreuves par la photographie.

Une notice très-détaillée sur la conduite des travaux et sur les résultats obtenus a été donnée dans le bulletin mensuel publié par l'Ordre, l'*Année dominicaine* (septembre 1863).

Les plus grandes fresques sont horizontalement divisées en trois compartiments. Dans le compartiment supérieur sont des images de saints, papes, évêques, martyrs, quelquefois la figure divine, groupés hiérarchiquement, comme on le voit dans les tableaux des peintres primitifs. Dans celui du milieu est représenté un épisode de la vie du saint auquel la page entière est consacrée; le bas est rempli, soit par une frise ornementée, soit par un sujet accessoire au premier. La peinture du milieu est donc le morceau capital et comme la moelle de la composition : c'est un tableau d'histoire où le saint est représenté vivant et agissant; la gloire l'attend dans la zone supérieure.

La première de ces fresques est consacrée à saint Clément. Dans le premier compartiment, celui d'en

haut, le saint, debout sur les marches du trône pontifical, est entouré de saint Pierre, des saints Linus et Cletus. Saint Pierre est pieds nus et tient la crosse; son pied gauche pose sur la marche du trône. On a supposé, d'après ce geste aussi bien que d'après l'attitude des autres personnages, que la scène représentait l'intronisation de saint Clément, auquel le prince des apôtres transmit de son vivant le *pallium*, signe de la puissance pontificale. Ce qui réduit cette interprétation à l'état de conjecture, c'est que la partie supérieure de la composition, jusqu'à mi-corps des personnages, a été, comme au reste dans toutes les fresques de la basilique souterraine, détruite et comme mangée par les substructions de l'église actuelle. Les noms inscrits aux pieds des figures ont sauvé l'intention du peintre. Le tableau du milieu montre saint Clément célébrant la messe dans une chapelle orné de pilastres et éclairée par sept lampes pendant par des chaînettes au plafond. Les théologiens donnent un sens mystique à ce nombre de *sept*, qui symbolise les sept dons du Saint-Esprit. Le saint est représenté de face et les mains étendues, dans l'attitude de l'officiant, lorsqu'il prononce la formule du rituel : *Dominus vobiscum.* Ces paroles sont d'ailleurs inscrites sur le missel ouvert sur l'autel. A la droite du pontife est un groupe composé de deux évêques portant la crosse et du sous-diacre, précédés d'un homme et d'une femme que le peintre a notablement rapetissés pour laisser apercevoir les têtes et le costume de ceux qui les suivent. Ces deux personnages, qui occupent un rôle important dans la composition, sont vêtus noblement et

tiennent à la main des cierges contournés comme des cors d'harmonie, et allumés. Le nom de l'homme, *Beno*, écrit à ses pieds, est répété dans la légende qui le signale ou comme un bienfaiteur de l'église, ou comme le dédicateur de la chapelle : EGO BENO DE RAPIZA CUM MARIA UXOR MEA P. AMORE DEI ET BEATI CLEMENTIS. Le coté opposé du tableau est occupé par un autre groupe plus nombreux et où le peintre a prétendu simuler une foule par une accumulation de courbes au-dessus des têtes du premier rang. La figure principale est une femme que la beauté des traits, la grâce de l'attitude, la pureté du dessin, rendraient digne d'une fresque de Masaccio. La tête, légèrement inclinée et coiffée de bandeaux de cheveux noirs maintenus par une bandelette, est d'une finesse idéale. Le visage, d'un ovale parfait, est comme envahi par deux yeux noirs longs et largement fendus, enchâssés dans une orbite profonde et un peu haute, telle que Raphaël les dessine dans les têtes de ses madones. Les épaules un peu resserrées, le corps élancé et fluet sans maigreur, sont drapés dans un manteau à longues manches, ouvert sur le corsage. La main gauche se replie chastement sur la gorge. Le manteau, retenu par la main droite au-dessous de la ceinture, forme un large pli qui fuit vers le pied gauche, en découvrant le bas de la robe. La dignité du maintien, la noblesse du costume indiquent évidemment une femme de haute condition, une grande dame; de même que le regard élancé vers la voûte annonce une âme attirée tout entière, gagnée à l'amour du ciel et consumée par l'ardeur de la foi. On n'imaginerait pas autrement la mère

de Constantin contemplant la croix. A gauche de cette figure, d'une grâce céleste, on aperçoit entre les épaules des assistants un autre visage de femme, également belle, mais plus mondainement parée. Elle est, comme la première, coiffée du bandeau ; mais le chignon très-épais est mêlé de torsades de perles et le col est entouré d'un ornement qui peut être soit un collier de pierres plates, soit une collerette brodée. La même différence qu'on remarque dans les ajustements se retrouve dans les visages. Celui-ci, plus mignon et plus rond que l'autre, les traits moins allongés, les yeux et la bouche prêts au rire, dénote une âme charmante peut-être, mais plus modeste dans ses élans, plus terrestre et moins haut placée dans l'échelle spirituelle. Si cette figure n'est pas, comme la première, un portrait, peut-être le peintre a-t-il voulu, par le luxe de toilette et par les charmes brillants de la suivante, relever la noble et chaste simplicité de la maîtresse. A l'extrémité du tableau, deux jeunes gens, des catéchumènes peut-être, et dont l'un pose une main sur son cœur en levant les yeux au ciel, paraissent retenir un homme vêtu du manteau et de la tunique militaire qui se dispose à sortir de la chapelle. On lit sous les pieds de cet homme le nom de Sisinius et celui de Théodora aux pieds de la dame noble dont j'ai décrit la personne. Il paraît, d'après les *Actes* des saints, que Sisinius et Théodora, sa femme, patriciens romains, furent convertis au christianisme par saint Clément, et subirent le martyre sous le règne de l'empereur Nerva. L'attitude donnée aux deux personnages dans ce tableau semble indiquer que Théodora se con-

vertit la première, et que son époux résista à suivre son exemple et à ouvrir les yeux à la lumière du christianisme. C'est peut-être pour cela que le peintre l'a représenté les yeux fermés. Le sujet qui termine cette fresque ne semble pas peint de la même main qui a exécuté la scène que je viens de décrire, et qui est assurément une main d'artiste. Ce troisième tableau est un barbouillage presque burlesque, où sont représentés trois ouvriers occupés à traîner une colonne, sous le commandement d'un homme drapé du pallium, qui est encore Sisinius. Parmi plusieurs inscriptions plus ou moins déchiffrables et mêlées de latin et de patois, qui courent entre les personnages, on lit distinctement ces mots : *Duritiam cordis vestri — Saxa trahere meruisti*. L'auteur de l'article de l'*Année dominicaine* rapporte cette scène à l'exil de saint Clément dans la Chersonèse Taurique, où il fut condamné à travailler aux carrières.

La seconde fresque est consacrée à saint Alexis. On sait que ce saint, fils d'un sénateur, quitta, quoique marié, sa famille et sa maison pour entreprendre un pèlerinage. A son retour, il alla se présenter au palais de son père, qui sans le reconnaître, lui donna l'hospitalité. Il y vécut par mortification sous l'habit et dans la condition d'un mendiant recueilli par charité; et, malgré les lamentations de ses parents et de sa femme qui ne cessaient de pleurer sa mort, il eut le courage de persévérer dans son mensonge d'humilité. Ce n'est qu'à ses derniers moments qu'il se fit reconnaître par un écrit de sa main qui contenait le récit de ses aventures. Les trois derniers épisodes de la vie du

saint, son retour, son séjour dans le palais de son père et sa révélation, sont représentés dans un même tableau, sans autres divisions que les lignes d'architecture du palais qui forme le fond de la composition. On voit, à gauche, le père du saint, à cheval avec le pallium et la cuirasse, et suivi de deux officiers dont l'un porte son épée. Son fils s'élance au-devant de lui, la main étendue, dans l'attitude du suppliant ; il est revêtu de la robe des pèlerins, chaussé de sandales, et porte le bourdon et la besace. A une fenêtre du palais apparaît la femme de saint Alexis, que le peintre a fait assister à la scène pour marquer que le saint fut à son retour méconnu de tous les siens. On voit à la suite le pape Boniface Ier recevant des mains d'Alexis le papier qui contient le récit de sa vie ; et enfin, à droite, le saint alité et mourant, embrassé par sa femme échevelée, et son père et sa mère s'arrachant les cheveux de douleur d'avoir méconnu ce fils tant regretté. Le lit somptueux sur lequel Alexis est couché indique seul que le lieu de la scène est changé et que ce dernier épisode se passe dans l'intérieur du palais. La partie supérieure de la fresque, largement et richement peinte, représente le Sauveur assis sur son trône, et tenant un livre ouvert sur lequel on lit *Cor fortis vincula mortis*. A ses côtés sont les archanges Michel et Gabriel, et aux extrémités les papes saint Clément et saint Nicolas Ier. Le compartiment inférieur est rempli par une décoration quadrillée, composée de fleurs, de fruits et d'oiseaux, qui a la fraîcheur d'une peinture récente.

Le sujet principal de la troisième grande fresque est

l'aventure miraculeuse du prophète Daniel. Deux lions fascinés lèchent les pieds du voyant qui, les mains jointes et l'œil au ciel, ne sent pas leurs terribles caresses. Au-dessous, une troupe de lions furieux, gueule béante, bondissent vers l'étage supérieur. Ils n'ont encore senti que la chair humaine; tout à l'heure, l'attitude et le regard de l'extatique les auront rendus aussi doux, aussi soumis que ceux qui rampent à ses pieds. Le couronnement de la fresque est consacré à saint Antoine, martyr, que l'on voit en habits sacerdotaux.

Ces fresques, à part les dommages causés par les travaux de la construction de l'église supérieure, sont, en général, bien conservées. La terre et les débris foulés par les fondations nouvelles les ont préservées de toute altération, et ont fait le même office que la cendre et la lave dans les villes englouties. On y retrouve ce rouge intense et ce jaune foncé qui dominent toujours dans les fonds des peintures pompéiennes. Je n'ai pas besoin de dire que là s'arrête la ressemblance et que par la verticalité des lignes, par la forme allongée des figures qui rappelle les canons de l'école byzantine, par l'élévation du regard, expression d'un sentiment nouveau, les fresques de Saint-Clément diffèrent absolument des peintures païennes. Mais, si c'est un autre art, c'est encore de l'art; ou plutôt c'est le même art avec des inspirations différentes. Il est impossible dans de certaines parties de méconnaître la main d'un artiste, et d'un artiste expérimenté. La disposition des groupes, l'intelligence de la composition l'attestent, autant que l'habileté du dessin. Les figures de Théodora et de la

jeune femme qui l'accompage ne s'oublient pas et sont des chefs-d'œuvre de simplicité et de grâce. Certaines têtes, celles du prophète Daniel, du père de saint Alexis et de son officier sont de vraies têtes d'étude. Et d'ailleurs la composition des encadrements, qui se rapprochent, comme exécution et comme goût, des frises pompéiennes, suffirait à démontrer l'existence d'une école et l'influence d'un enseignement. On a découvert sur deux piliers de la nef une série de fresques de petite dimension, la plupart endommagées par la pioche. Toutes se rapportent à l'histoire de Jésus, et il est probable, d'après ce qui reste, qu'il y avait un ordre de composition allant de bas en haut.

Depuis mon départ de Rome, les fouilles ont été poussées en avant du porche, sous l'atrium, où l'on a fait des découvertes importantes. On peut donc espérer de voir, avant peu d'années, la vieille basilique entièrement déblayée. A la fin de 1863, les sommes dépensées pour les fouilles s'élevaient à huit mille écus romains (43,000 francs). On en demandait le double pour achever l'entreprise. Comme les Pères n'ont d'autres ressources que la générosité du public, je serais bien aise que ce peu de publicité donnée à leurs travaux par un admirateur sincère leur amenât quelques souscriptions nouvelles. Je suis d'ailleurs, en toutes choses, grand partisan de l'initiative individuelle; et ces braves religieux entreprenant, sans autres fonds que leur courage et leur confiance, le sauvetage d'un monument, s'élançant sans un sou dans un voyage de découvertes, me paraissent plus intéressants que tous les fondateurs d'académies et tous les promoteurs de congrès.

Quand l'antique basilique de Saint-Clément aura été complétement exhumée et restaurée autant que possible, on aura une sorte de Pompéi chrétienne, plus curieuse et plus instructive à étudier dans son ensemble que toute la galerie archéologique du musée de Latran.

VI

C'est une grande douceur en voyage, après les premières explorations, de rencontrer le coin, l'endroit où l'on reviendra souvent, et qui correspond à nos curiosités et à nos enthousiasmes. A Rome, les amoureux du panorama trouvent leur compte à Saint-Pierre in Montorio, à Monte-Cavallo et à Saint-Onuphre. Pour moi, à qui l'infini donne le vertige et pour qui les grands aspects sont muets s'il ne s'y mêle un peu d'humanité et d'intérêt historique, j'allais m'extasier à la porte San Giovanni.

Ce n'est pas seulement un des plus beaux endroits de Rome; c'est un de ceux où la pensée est le plus vivement saisie par les fortes émanations qui sourdent du pavé de la ville, de ses ruines et de ses édifices : souvenir, grandeur, silence, Rome antique, Rome chrétienne, Rome vivante, tout est là, réuni dans un moindre espace qu'au Forum et dans une solitude plus suggestive.

En s'asseyant à l'intérieur de cette porte, on a à sa gauche la basilique de Saint-Jean de Latran; en face de soi la chapelle de la Scala Santa et le Triclinium de

22

Léon III ; à gauche la belle avenue qui mène à Sainte-Croix de Jérusalem, et que domine l'aqueduc de Claude.

La place San Giovanni, moins fréquentée que la place du Peuple, est à peu près déserte d'étrangers. A peine voit-on de temps en temps un troupeau de voyageurs conduits par un guide, traverser en se hâtant du péristyle de Saint-Jean de Latran à la Scala Santa. Rome seule y passe et y stationne, tantôt sous la forme d'un paysan conduisant une charrette chargée de denrées, tantôt sous la robe d'un chanoine se rendant au chapitre, tantôt encore dans le char-à-bancs d'un contadin de Frascati. A de certaines heures, des bandes de séminaristes descendent de la basilique de Sainte-Croix et foulent le gazon de l'allée en causant avec leurs professeurs. On surprend là le peuple romain dans ses allures habituelles. Il pose librement dans son attitude familière, hors du regard du *forestiere*. J'ai vu un jour un tailleur courant chez la pratique, son paquet sous le bras, s'arrêter à la Scala Santa, et monter dévotement à genoux les vingt-huit marches de l'escalier de Pilate. Cette dévotion est très-populaire à Rome, et s'accomplit principalement pour obtenir la guérison des malades. Il faut avouer que Dieu doit bien quelque grâce à ceux qui s'y soumettent, car cette ascension de vingt-huit marches sur les genoux est un exercice fort pénible. Pour encourager ceux qui l'entreprennent et leur communiquer un peu de cette exaltation que le tambour donne aux soldats, les moines ont établi dans la chapelle une orgue à manivelle que l'on tourne à chaque ascension. Les dimanches et les jours de fête

l'échelle est souvent couverte, et les dévots attendent leur tour. Il y a moins de presse dans la semaine On sait que cet escalier, transporté de Jérusalem à Rome, est. suivant la tradition, celui que Jésus monta pour aller au prétoire. Comme la dévotion des fidèles menaçait de l'user, Sixte-Quint le fit revêtir d'une enveloppe de bois, qu'il est inutile de cirer tant il est incessamment frotté par la panne des jupes et des pantalons. On redescend par des escaliers latéraux, car la piété des Romains se scandaliserait de voir poser le pied sur ces sacrés degrés.

En remontant derrière Saint-Croix de Jérusalem on peut rejoindre Sainte-Marie-Majeure par des rues désertes entre des jardins silencieux dont la verdure enveloppe la base des aqueducs. Cette façon de cheminer tout en ruminant ses impressions et ses projets est un des grands plaisirs de la vie à Rome. J'ai mémoire d'un dimanche passé dans la campagne, derrière le château Saint-Ange, qui me laissera plus de souvenirs que bien des excursions faites le guide à la main. Le climat de Rome en octobre est si doux, l'air si onctueux, que c'est déjà une volupté d'y vivre. Il faisait ce jour-là un temps alterné de soleil et d'ombre ; les cloches des trois cents églises sonnaient à pleine volée, et, couché dans l'herbe, je savourais ce bonheur de me savoir à Rome, sûr de revoir le lendemain ce que j'avais admiré la veille. Je m'en allai par des chemins bordés de rosiers rafraîchis par la pluie du matin, prendre le bac de la Ripetta. A trois cents pas du Tibre environ. on rencontre un cabaret reconnaissable à un jeu de boules, où l'on boit le meilleur vin du pays.

Je dirai ici, de peur de l'oublier, que le vin des petites *osterie* de Rome est incomparablement supérieur à celui que l'on sert aux tables d'hôte de Naples. Il a la même couleur jaune orangé, mais n'a pas ce fade goût de mélasse et cette odeur de colophane qui donnent la nostalgie des vins de France, et changent la bière en ambroisie. La culture de la vigne était autrefois en honneur autour de Rome, à ce point que les maisons d'été des nobles s'appelaient des *vignes*. Aujourd'hui encore, malgré la dévastation de la campagne, œuvre du brigandage et des armées qui s'y sont combattues pendant tant de siècles, le pape a encore ses vignes. La plupart des couvents, qui en beaucoup d'endroits ont hérité des seigneuries, ont aussi les leurs. Un petit bourgeois dit : « Je vais à ma vigne, » comme on dit ailleurs : « Je vais à ma maison de campagne. » La nature du pays, bossué de coteaux et de collines où la grappe cuisait au soleil, était une richesse pour les vignerons. Cette culture est depuis longtemps abandonnée comme les autres, et la campagne romaine ne nourrit plus que les troupeaux. Les couvents ne cultivent que pour leur besoin, et les petits propriétaires consomment leur récolte. Les vins que l'on vend à Rome viennent de zones plus éloignées, et généralement des contrées plantureuses qui entourent le lac de Bolsène, Montefiascone, Orvieto, Monte-Pulciano. Le plus recherché de ces vins nationaux est un certain vin de Montefiascone, qu'une anecdote antique a fait baptiser *vin d'Est-Est*. Un grand personnage, qui voyageait aux environs de Rome, s'était fait précéder par son intendant en lui donnant l'ordre de marquer les

auberges où il trouverait le vin bon du mot : *Est* (il y en a ici). Dans une certaine auberge, le vin parut si bon à l'intendant qu'il écrivit d'enthousiasme : *Est*! *Est*! On en fait encore aujourd'hui le conte aux étrangers. Le vin d'*Est-Est* authentique se trouve à la trattoria *del Falcone*, près du Panthéon.

Puisque j'en suis à l'article gastronomie, je tiens à rendre justice à la cuisine romaine, qui vaut mieux que sa réputation. J'ai déjà dit que les Romains sont les premiers frituriers du monde, comme les Napolitains en sont les premiers cuisiniers. En se conformant aux ressources du pays, on peut faire dans les *trattorie* populaires de très-bons repas, en tous cas très-préférables aux contrefaçons de cuisine française et anglaise que l'on sert dans les restaurants nouveaux. Si la viande de bœuf y est rare, comme partout où les bœufs sont employés comme bêtes de trait ; si le mouton sent le bouc, la chair d'agneau qui est très-délicate fait un excellent rôti. J'ai fait dans le Borgo-Nuovo, en allant à Saint-Pierre, un très-agréable déjeuner d'agneau et de friture, arrosé de montefiascone et complété de fromage et de raisin. Le repas eût été satisfaisant de tous points, s'il n'eût fallu le disputer aux mouches et remplacer sa serviette par son mouchoir. Le mauvais service et la malpropreté sont le côté faible des trattorie romaines. C'est là ce qui les a fait abandonner, même les plus en faveur, telles que le *Lepre* et le *Falcone*, pour des *établissements* à l'instar de Paris et de Londres, où l'on expie, par des beefsteaks détestables et par des côtelettes infectes, les délicatesses du service confortable.

En sortant de Sainte-Marie-Majeure, on a devant soi la belle rue des Quatre-Fontaines, et tout ce beau quartier neuf, plein de maisons à louer, qui donnent des démangeaisons à la bourse des étrangers. C'est dans la rue des Quatre-Fontaines que je vis passer le Pape pour la première fois. Cornelio Rufo, mon cocher, une providence ! m'avait averti le matin que le Saint-Père irait dans l'après-midi bénir un pont jeté par la compagnie du chemin de fer sur le Tibre, au delà de la porte Saint-Paul. Pour ne rien perdre de la cérémonie, nous allâmes nous placer sur le passage de Sa Sainteté. Un piquet de gardes nobles à cheval vint en piaffant se placer à l'angle de la rue, sur la petite place formée par les quatre fontaines ; et bientôt la voiture papale passa rapidement, aspergeant de bénédictions la foule agenouillée sur les deux côtés de la rue.

Sortis par la porte Saint-Paul, nous rejoignîmes à travers champs le lieu de la cérémonie. La consigne interdisant l'entrée du pont avant l'arrivée du train, nous restâmes sur la rive gauche du fleuve en contre-bas de la voie ferrée, au milieu d'une foule assez compacte de paysans et de citadins. Quoiqu'on fût à la fin d'octobre, la chaleur était extrême : les ombrelles étaient ouvertes, les éventails jouaient, et nos chapeaux de paille nous protégeaient très-insuffisamment. Nous regardions avec envie les invités sur la rive opposée où l'on avait dressé quelques tentes. Le temps était d'ailleurs superbe. Le Tibre jaune et limoneux brillait comme un miroir de cuivre. La double ligne des rives se développait au loin dans l'air transparent, piquée par les flèches des églises éloignées. Le petit

steamer du pape, entièrement peint de blanc et pavoisé de toutes ses flammes, manœuvrait en aval du pont, faisant reluire au soleil deux petits canons-joujoux, qui éternuèrent pendant la bénédiction. Le train s'annonça par les fanfares de la musique des grenadiers qui faisaient partie de l'escorte. Je reconnus le wagon pontifical, construit à Paris, et que tout le monde a pu voir au palais des Champs-Elysées. Ce wagon est tout un appartement : antichambre, salon, chambre à coucher, oratoire, salle du conseil. On y monte par un escalier à rampes de fer forgé, aboutissant à une galerie où l'on peut voyager en plein air. Le salon est éclairé par une large fenètre, rappelant autant que possible le balcon de Saint-Pierre et où le pape s'avance pour bénir les populations rangées sur son passage. Après la bénédiction du pont, le pape alla prendre place sous un pavillon, et les dames furent admises au baise-main. Cette cérémonie dura plus d'une heure.

La photographie est maintenant de toutes les fètes : au moment du départ, un monsieur, mis comme un notaire, s'approcha du Saint-Père et lui adressa, avec le plus pur accent romain, un fort beau discours dont le sens était qu'une si auguste cérémonie méritait d'être conservée dans le souvenir des hommes, et que, en conséquence, Sa Sainteté était suppliée de s'aller placer à une distance marquée de l'objectif. Le Saint-Père, avec une docilité admirable, alla se placer à l'endroit désigné, entouré de ses camériers et de ses officiers qui, avec les notabilités présentes, les ingénieurs du chemin de fer et les gendarmes, formaient

un groupe officiel assez satisfaisant. L'opération achevée, l'opérateur mit le genou en terre et demanda *la benedizione* ; car il est impossible à un pape d'accorder quoi que ce soit sans qu'on lui demande par surcroît de lever les deux doigts.

J'admirai, dans cette occasion, avec quelle aisance un Romain sait tomber à genoux. L'habitude de se faire bénir leur donne, pour cette attitude, une grâce et une promptitude dont j'avais déjà été frappé le matin, dans la rue des Quatre-Fontaines. Le photographe, tombant sur son genou, la tête droite et les bras un peu en arrière, avait vraiment l'air de François Ier se faisant ordonner chevalier par Bayard. Il faut que ce soit affaire d'éducation et qu'il existe dans les écoles romaines des cours de génuflexion, comme ailleurs des cours de danse et d'escrime.

Après avoir repassé le pont, le Saint-Père attendit encore quelque temps le complet appareillage du train. Il resta environ trois quarts d'heure debout au grand soleil, protégé seulement par un parasol de soie rouge qu'un cameriere portait derrière lui. Il était vêtu d'une robe blanche, coiffé d'un chapeau rouge et chaussé de pantoufles de même couleur qu'il tendait à tout venant. Beaucoup de personnes, tant laïques qu'ecclésiastiques, s'approchèrent et lui parlèrent pendant cette dernière station. Il n'était gardé que par le commandant de sa garde noble. Le pape en tout temps paraît assez abordable, et Sa Sainteté s'accommode assez de la familiarité. L'expression de son visage est débonnaire. La plénitude du masque, la rondeur des traits, le ventre proéminent, lui donnent une apparence et

une tournure un peu bourgeoises. Comme il demeura ce jour-là près de trois heures sur ses jambes, en plein soleil, je suis devenu sceptique à l'endroit des journaux qui le prétendent valétudinaire, gangréneux et moribond. Il me parut au contraire vaillant et gai. Ses façons sont populaires. Je l'ai vu causer assez longtemps le rire aux lèvres, avec un gamin qui lui était venu présenter une pétition et à qui il donna sa pantoufle à baiser (la main est pour les personnes qualifiées). C. Rufo, qui représentait pour moi le chœur du théâtre antique, me dit que le Saint-Père était personnellement très-aimé à Rome, mais que son entourage y était détesté. Comme souverain, le pape n'a du reste que peu de chose à faire pour être adoré de son peuple : l'essentiel est de le bénir souvent et de flatter son goût pour la gloire en achetant de temps en temps des objets d'art, ou en faisant exécuter de grands travaux. Aussi les papes ont-ils soin de constater, de notifier autant que possible leurs dons et leurs entreprises. Il n'y a pas une statue au Vatican ou au musée de Latran, pas un bas-relief, pas un buste qui n'atteste en termes pompeux la munificence du souverain qui l'y a déposé ; pas un édifice dans Rome ou hors de Rome, pas un monument restauré, pas une route, qui n'ait son inscription commémorative. C'est cette nécessité de satisfaire de temps en temps l'orgueil national qui a induit Pie IX à acheter la statue d'Auguste de Porta Prima et plus récemment d'Hercule barbu. Tous ceux qui le connaissent d'ailleurs, clercs et laïques, s'accordent à dire qu'il n'entend rien aux arts ni à l'archéologie.

Les cris de *viva il Papa-Re* avaient été rares pendant la cérémonie du pont. En général l'enthousiasme est en proportion de la foule. Je l'ai vu porté au comble le 4 novembre, fête de Saint-Charles, jour où le pape va chaque année entendre la grand'messe à San Carlo, sur le Corso. Saint Charles, mon patron, est aussi celui du sacré collége, partage dont je suis fier. Pie IX arriva en grand équipage entre deux haies de soldats formées, l'une par la troupe française, l'autre par la garde pontificale. Je vis enfin ce jour-là le père des fidèles porté sur la *Gestatoria*, et éventé par les fameuses plumes de paon. Les cardinaux et les sénateurs étaient arrivés un à un dans de somptueux carrosses à la mode du temps de Louis XIV, traînés par ces beaux chevaux noirs qui sont superbes dans les cérémonies. Les livrées des laquais étaient les mêmes que l'on voit dans les tableaux de Van der Meulen. C'est dans ces jours de gala que l'on comprend vraiment que Rome a en toutes choses l'amour et l'instinct du grand. Combien ces vastes caisses à larges siéges lambrequinés qui remplissent une chaussée sont plus majestueuses que les calèches et les terre-à-terre qui se massent aux grands jours dans les cours des palais et des hôtels parisiens ! Les derniers grands seigneurs sont à Rome, et les derniers laquais aussi. Il est vrai que les uns ne vont pas sans les autres.

Le pape fut salué à son arrivée et à son départ par des acclamations tonnantes. C'est en effet dans les classes extrêmes, parmi le peuple et la noblesse, que le Souverain Pontife a des partisans : ici par amour de l'autorité et des priviléges, là par amour de l'apparat

et des bénédictions ; et ce sont ces deux classes qui dominent dans les fêtes publiques. La classe moyenne, amie des institutions, de l'égalité et de la légalité, est plus réfléchie et plus gourmée. A Rome, comme à Naples et ailleurs encore, l'opposition est au milieu. C'est dans cette région, active et ambitieuse, du commerce, des affaires, des arts et des études que se trouve, avec le savoir et l'intelligence, l'esprit de contrôle et de censure. Là on voit clair et on veut voir clair. Il s'y trouve bien aussi quelques rancunes. Quelques-uns de ces bourgeois patriotes, artisans, négociants, savants, artistes, jurisconsultes, ont rempli en 1848, pendant le court interrègne républicain, des fonctions municipales. Ils ont voulu faire le bien ; ils l'ont fait ; ils voudraient le faire encore et s'irritent de l'impuissance où on les tient. Ils s'indignent surtout d'être rendus suspects pour leur dévouement à la chose publique. On comprend qu'initié à de certaines confidences je ne saurais citer aucun nom, ni faire allusion, soit aux personnes, soit aux événements. Je suppose un artisan ou un savant, honnête homme et bon citoyen, ayant la passion du bien public. Les fonctions, les conseils même lui sont interdits. Mais du moins dans l'art qu'il exerce et dont il a à cœur les progrès et la prospérité, il voudrait tenter quelque chose, élever le niveau des études, perfectionner, répandre, enseigner. La salle est prête ; les cours vont ouvrir : la police intervient et met un clou sur la porte. — « Que voulez-vous? dit-elle à ce bon citoyen, à cet artiste habile. Votre parent ou votre ami a été, sous le régime qui nous a renversés, maire, adjoint, conseil-

ler municipal, juge de paix, officiér de la garde nationale, etc. Il est impossible que vous ne partagiez pas jusqu'à un certain point ses idées, ses regrets. Vous ètes innocent, nous le savons; du moins on n'a rien trouvé à incriminer dans votre conduite. Mais enfin peut-être une si dangereuse amitié vous entraîne-t-elle secrètement dans des espérances coupables. Eh bien, l'enseignement que vous voulez établir rassemblera chez vous une vingtaine d'auditeurs, d'élèves, dont vous deviendrez le bienfaiteur. J'admets que vous n'en fassiez pas des conspirateurs; que vous ayez la prudence de ne pas les entretenir de vos illusions et de vos espérances; les ignoreront-ils? Votre auditoire se renouvellera. Voilà donc dans quelques années deux à trois cents individus, peut-être davantage, attachés à vous par le lien de la reconnaissance, imbus de votre esprit, gagnés à votre influence et capables à un moment donné d'agir avec vous. »

Le même homme est ordinairement placé sous la surveillance de la police. Beaucoup d'honnêtes gens à Rome, qui sont dans ce cas, renoncent à la promenade et au spectacle, et se privent du plaisir d'aller sur le soir avec leurs amis dans un café, pour n'avoir pas l'ennui et le dégoût de se sentir talonner et coudoyer par un mouchard. Je connais des bourgeois, ayant droit de bourgeoisie, astreints par une position semblable à ne point sortir de la ville sans un permis, et qui préfèrent ne jamais voir la campagne; d'autres qui se lèvent et se couchent avec le jour, parce qu'ils savent qu'ils ne pourraient sortir de chez eux le soir sans être suivis. Assurément tout cela est fort dur, et nos habi-

tudes françaises se révoltent à l'idée d'une telle dépendance. Il faut pourtant tenir compte de la condition de ce petit État, si facile à soulever, toujours à la merci d'un coup de main, sans cesse menacé par les ennemis du dehors, et qui se protége comme il peut. Et combien de fois, dans ces dernières années, une petite émeute à Rome n'aurait-elle pas fait les affaires de la diplomatie? De là cette vigilance inquiète, minutieuse, tracassière, qui blesse les âmes nobles et exaspère les caractères francs. A part ces cas réservés de la sûreté politique, la vie est aussi libre à Rome qu'on peut le désirer. La force publique y est invisible et n'agit point par intimidation comme dans les possessions autrichiennes. Un étranger peut circuler partout dans la ville et dans la campagne sans passe-port et sans permis de séjour. Un marchand français, établi depuis cinquante ans au Corso, et dont la boutique est le rendez-vous des voyageurs de toutes nations, me disait qu'il n'avait jamais été inquiété par la police que sous la république. On retrouve dans les établissements publics la même liberté de parole et de sentiment, dont s'étonnait l'aventurier Casanova au milieu du siècle dernier. Il n'est pas rare d'entendre dans les cafés censurer les actes du gouvernement et attaquer les mœurs de tel ou tel grand personnage. J'ai vu des Anglais frappés de la galanterie des ballets du théâtre Argentina et de la gaieté de certaines estampes étalées chez les marchands.

En somme, le gouvernement romain dit aux sujets du Saint-Père : « Faites et dites ce que vous voudrez ; allez et venez ; exercez telle industrie qu'il vous plaira;

amusez-vous. Je vous protégerai dans votre liberté, dans votre industrie dans vos plaisirs, à condition que vous resterez des individus occupés de leurs propres affaires, et que vous ne vous mêlerez pas de la chose publique, qui est mon affaire, à moi. »

On sait que Pie IX a dit un jour que la liberté des cultes n'était nulle part plus complète que dans ses États. Les Juifs ont une synagogue à Rome ; les protestants ont un temple à la porte du Peuple. Il n'y a d'exclusion que pour le culte grec schismatique, exclusion que le pape maintient en représailles des persécutions que les catholiques romains subissent dans l'empire russe.

J'ai vu chez les libraires des livres de polémique très-avancés. Les ouvrages de Stendhal, dont l'auteur conseillait d'arracher le titre avant de passer la frontière, se vendent ostensiblement. Les seuls livres véritablement proscrits à Rome sont les traités d'économie politique, et j'avoue qu'en cela j'admire la sagesse du gouvernement, cette prétendue science de tarifs et de recettes m'ayant toujours paru être le plus ennuyeux des charlatanismes et la plus audacieuse des mystifications. Vous pouvez publier tout ce que vous voudrez sur l'histoire, les beaux-arts, les sciences, la théologie même ; mais si vous vous avisez de faire imprimer la moindre brochure ayant pour titre : *De la production et de la consommation*, ou quoi que ce soit d'approchant, vous êtes arrêté et mis en prison sans jugement. Il semble que le gouvernement romain dise aux écrivains nationaux et étrangers : « Amusez et instruisez ce peuple, parlez-lui du passé ou du présent, expliquez-

lui la grandeur et la beauté de tout ce qui l'entoure, divertissez-le en prose ou en vers ; mais, quant à en faire un peuple avare et songe-creux, je vous le défends. »

D'ailleurs, la plaisante idée dans cette ville remplie de chefs-d'œuvre et de souvenirs, parmi les tombeaux des empereurs, les fresques de Raphaël et de Michel-Ange, parmi les ruines d'un monde entier, de venir parler de l'échelle mobile et de l'échange des produits ! L'heureuse imagination de prétendre enseigner l'épargne et la division du travail à des gens qui ne rêvent qu'à travailler le moins possible et qui n'ont pas augmenté leurs besoins depuis mille ans ! L'économie politique, ils l'inventent tous les jours, en vivant de peu et en se passant du reste. Et puis l'économie politique à Rome ! n'est-ce pas comme si l'on mettait l'esthétique à Genève, la philosophie à Naples et la poésie à New-York ?

VII

M..., le libraire de la place Colonne, me racontait l'entrée des troupes françaises à Rome en 1849. — « Les Romains, me dit-il, ont été bien heureux d'avoir affaire à des Français, et non à des Espagnols ou à des Allemands. Nos soldats, entrés par la porte du Peuple, longèrent le Corso entre deux rangs d'une multitude armée et menaçante. On les insultait, on leur lançait des projectiles par les fenêtres. Quelques-uns de ces

furieux leur portaient le poing à un pouce du visage. La consigne était de tout supporter et de ne rien répondre ; et ces braves gens restèrent l'arme au bras et muets. Devant le Café Neuf, rendez-vous habituel des révolutionnaires les plus ardents, les vociférations redoublèrent. Un officier monta : — « Voulez-vous que je laisse entrer ici vingt hommes sans ordres ? » — Des Espagnols, des Autrichiens auraient tout exterminé. »

Ce que ces pauvres enfants des campagnes romaines ont souffert dans les premiers temps est inconcevable: malédictions, menaces, injures, coups de couteau. On tuait toutes les nuits des factionnaires au Colisée. A la fin leur douceur, leur cordialité, ont vaincu. Ils étaient généreux, de bonne humeur, serviables, tiraient de l'eau pour les femmes, et jouaient avec les enfants. Je ne sais s'ils ont aujourd'hui complétement gagné leur cause auprès de la population romaine. Ils sont du moins supportés comme des voisins commodes, et se mêlent au peuple les jours de fête. J'en ai vu un rue Saint-Jean de Latran dévider sur ses bras un écheveau que peletonnait une vieille femme.

Dans les galeries ils font l'admiration des Anglais, qui les voient avec stupeur examiner les tableaux et lire couramment les catalogues. Quelques-uns reviendront archéologues. J'ai suivi un soir avec intérêt, à la porte d'un café rempli de soldats, une dissertation sur le monte Testaccio, qui dénotait des connaissances très-avancées.

Pauvres diables ! quelle empreinte peuvent laisser sur leurs cervelles ces beautés et ces grandeurs que

nous admirons? Peut-être sera-t-il curieux un jour de recueillir les impressions d'un soldat français de la garnison de Rome!

Ceux qui prétendent que les Italiens sont un peuple *fini*, se trompent peut-être. Ils ont raison s'ils veulent dire par là qu'on n'en fera jamais des Français. Les Vénitiens aimeront toujours avant toute chose la mer et la comédie. Les Napolitains seront toujours goulus et bouffons, comme leur Pulcinel. Le Romain sombre et fier ne connaît d'autre droit que son fusil, et quand il le tient entre ses genoux, se soucie d'une constitution comme d'une olive de l'an passé. Tous d'ailleurs aiment les révolutions comme ils aiment le spectacle et les fêtes, pour le plaisir de se démener dans les rues et de faire feu de leurs chères armes. Vive le roi! vive la ligue! Vive la République et vive le Saint-Père! C'est d'une part affaire de mousqueterie; de l'autre, affaire de bénédictions et de feux d'artifice; dans les deux cas, de la poudre et du bruit. On a vu en 1850 les gens de Rome se mettre à plat ventre pour baiser la mule du pape qu'ils avaient chassé un an auparavant. Celui qui ce jour-là eût tardé à s'agenouiller eût été massacré tout comme, en 1819, quiconque eût crié : *Viva il Papa-Re!* Pour le peuple de Rome chaque révolution nouvelle est comme un retour des saturnales, une trêve du diable pendant laquelle tout est permis. Dans ces jours-là le Romain redevient vraiment l'enfant de la Louve, tue, saccage, pille, met tout à feu et à sang. Cette canaille féroce qui en 1793 et 1795 a commis les atrocités que l'on connaît est d'ailleurs pleine d'enfantillage. Chaque dimanche dans

l'après-midi les descendants des meurtriers de Basseville et du général Duphot vont s'étendre à la file sur de longues voitures de maraîchers qui les mènent à la campagne. En attendant le départ, qui tarde quelquefois une heure ou deux, ils s'envoient d'une voiture à l'autre des quolibets qui les font rire de toutes leurs dents. Gaîté de bête fauve, où peut-être il ne ferait pas bon mettre le doigt ! C'est une chose singulière et terrible à voir que ces jets d'hilarité partant de ces visages bruns à rudes barbes noires, entre le bord rabattu d'un chapeau tragique et le collet d'un manteau roulé.

La bourgeoisie a aussi sa voiture du dimanche, c'est un omnibus qui fait incessamment le trajet de la place de Venise, près du Forum, à Ponte Molle. — Ponte Molle est le Romainville et le Saint-Ouen de la petite bourgeoisie romaine. — Cet omnibus immense, à deux étages, est attelé de quatre chevaux et conduit par un élégant postillon en veste verte, en culotte de peau blanche, chaussé de cuir verni et portant sur un brassard les armes pontificales. Je n'ai pu savoir la raison de ce luxe.

VIII.

J'ai quitté Rome brusquement. Le crochet que j'avais fait en route avait sensiblement écourté le temps qui me restait à passer en Italie. Je voulais cependant donner au moins un regard à Florence et aux autres villes remarquables qui se trouvaient sur mon itiné-

raire. Un vieux voyageur avec lequel je m'étais lié sur la fin de mon séjour avait réglé mes étapes et m'avait surtout recommandé de ne pas manquer Sienne, ce dont je lui serai éternellement reconnaissant.

Je remarque, en fermant ce courrier de Rome, que je n'ai parlé ni de Saint-Pierre, ni du Vatican, ni des galeries particulières. Ce n'est pas faute de les avoir vus : mais à quoi bon donner mon opinion sur des monuments connus comme des tragédies classiques? Autant refaire les feuilletons de l'abbé Geoffroi ! Quiconque a parcouru de l'œil les catalogues résumés donnés par les *Guides* comprendra que le courage m'ait manqué. Passager rapide, ce que j'ai voulu fixer dans ces pages, c'est moins la peinture des choses que l'effet qu'elles ont produit sur moi ; c'est la teinte donnée à mes pensées par la couleur du ciel et le reflet des objets environnants; — une date, et rien de plus. A quoi bon, pendant ce trop court séjour, énerver sa mémoire par des études hâtives, et oublier de vivre entre les quatre murs d'un cabinet, l'œil sur une loupe ou le nez dans un livre? J'en ai plus appris sur Rome, assis dans quelque coin de la ville, à regarder passer les allants et venants, m'imprégnant de l'aspect des rues et des bords du Tibre, que dans les édifices et dans les musées. « Et puis, disait Beyle, je voyage, non pour faire connaître l'Italie aux autres, mais pour m'amuser moi-même. »

Novembre s'écoulait, nous rapprochant de cette mélancolique saison des pluies redoutée des voyageurs atrabilaires. Plus d'une fois déjà des ondées nous avaient surpris dans nos promenades, et tantôt con-

damnés à l'emprisonnement cellulaire sous un porche d'église, tantôt régalés d'un bain ambulant. Au moment où nous pensions sérieusement au départ, un nuage de huit jours creva sur la ville, éteignant l'éclat des monuments et des peintures, et mettant la campagne en deuil. Le Tibre, gros et mugissant, menaçait de nous donner la répétition d'une de ces inondations désastreuses dont les Romains conservent le souvenir avec terreur. On nous avait montré sur la route de Ponte Molle sous le vestibule d'une maison, à la hauteur de près de deux mètres, la marque sinistre d'une des dernières invasions du fleuve. Les eaux pénètrent par des infiltrations dans tous les quartiers bas de la ville, et montent quelquefois jusqu'au premier étage des maisons. Déjà les rues voisines de la Ripetta étaient envahies, et le Panthéon se mirait chaque soir dans un lac éclairé par une bordure de lampions. Rome change alors complétement de physionomie et presque de nature. La ville pittoresque et monumentale n'existe plus ; il ne reste que la ville savante et studieuse. C'est le moment de visiter les bibliothèques et les musées d'archéologie. La bibliothèque Casatense, place de la Minerve, administrée par les Dominicains, est très-fréquentée, et une des mieux tenues qui existent. Silence, ordre parfait, complaisance à toute épreuve. Il serait aisé, pourvu que l'on fût d'un caractère simple et malléable, de se conformer à cette métamorphose, et de vivre très-heureux parmi les livres et les papiers.

Je ne voulus cependant pas quitter Rome sur ce souvenir décoloré et quelque peu diminutif. J'attendis

pour partir que je pusse la revoir, ne fût-ce qu'un jour, dans toutes ses pompes et dans toute sa splendeur. Au bout d'une semaine les beaux jours revinrent. Je pus aller faire mes visites d'adieu à la villa Madame, à Saint-Clément, et, au delà de Ponte Molle, à la vigne des bons Pères Polonais, dont une heureuse rencontre sur le bateau de Constantinople m'avait fait l'ami. C'est dans ces derniers beaux jours de l'automne que Rome est souverainement séduisante. Le soleil a encore de la force dans l'après-midi, et, tandis que les lettres de France ne parlent que de rhumes et du coin du feu, on se promène le manteau sur le bras et en veste dans la campagne inondée d'une lumière d'or. L'herbe verdoie sous les pas des troupeaux nombreux; les tables des osterie sont dressées devant la porte, et les mouches bourdonnent allégrement autour des fiasques à moitié vidées. Au delà des sinuosités du Teverone, l'œil aperçoit dans l'air transparent, soit les ondulations du mont Sacré, soit les montagnes bleues de la Sabine. Est-ce le printemps, est-ce l'automne? Dans tous les cas, c'est une idylle. O Sicules, votre pays n'est pas loin de nous !

En ville, tout est gai et brillant. On flâne sur les places sans chercher l'ombre. Les étrangers se montrent avec regret au-dessus de leurs têtes le ciel pur et bleu. Il serait si doux de passer ici l'hiver dans un de ces tranquilles logements de la rue des Quatre-Fontaines, et de travailler paisiblement en voyant un chef-d'œuvre par jour! Malheureusement, heureusement si l'on veut, on ne sort pas de Rome aussi facilement qu'on y entre. La poste, cette vieille machine des an-

ciens jours, est despotique comme une malade. Elle a ses jours et ses heures qu'il faut accepter bon gré, mal gré. Ce n'est rien que de perdre ses arrhes ; mais on me représenta qu'en coquetant avec la vieille monopoleuse je pourrais n'être plus maître de choisir le moment de mon départ. L'amour de l'indépendance fit ce que la raison n'avait pu faire. Je fis en soupirant porter mon bagage au palais Madame ; et, à trois heures et demie de l'après-midi, par un temps superbe, je me laissai mettre en voiture par de bons amis que je m'étais faits à Rome et que j'espère bien y revoir.

Je pourrais presque dire que Rome me reconduisit, la poste passant pour aller prendre la route de Toscane à la porte du Peuple, par les endroits où j'avais le plus fréquenté, et où je laissais le plus de souvenirs. Je revis donc une dernière fois au soleil couchant le Tibre, la Ripetta, le Pincio, Ponte Molle, la villa Madame et Aqua-Traversa, séjour de mes amis les Polonais. Après quoi, l'œil de l'univers s'étant fermé, la lune reprit sa faction et nous éclaira vaillamment jusqu'à Viterbe.

La beauté splendide de cette nuit pouvait nous consoler de cet affront, sensible à des gens nés sous le régime de la vapeur, de rouler ballottés dans une caisse étroite, les coudes au corps et les jambes sciées à trois traits par les jupons de nos voisines.

Nous traversâmes ainsi, moitié veillant, moitié dormant, et roulant les uns sur les autres, un pays superbe pour aller prendre le matin, à Ficulli, le chemin de fer de Florence. Nous pensâmes par compensation que ce serait peut-être un jour une distinction que d'avoir passé une nuit et fait un repas en voiture de poste.

IX

SIENNE

Le village de Ficulli était inconnu sur les cartes avant l'invasion du chemin de fer. Nous descendîmes harassés, affamés, poudreux, échauffés dans nos habits de la veille, au milieu d'un paysage désert, devant une longue baraque servant à la fois de gare, de bureaux d'administration et de restaurant pour les voyageurs. Fort heureusement pour moi, le chef du restaurant était un hôte plein d'humanité qui voulut bien me confier la clef de sa chambre. Grâce à lui, je pus faire un changement d'habits et une toilette dont j'avais le plus grand besoin. Après un repas médiocre, nous nous établîmes dans un compartiment garni de siéges de canne, qui nous sembla le paradis en comparaison du sabot où nous avions passé la nuit. Quatre heures de chemin de fer sont un divertissement pour des gens qui viennent de faire vingt heures de diligence.

La fatigue, le besoin de sommeil, m'auraient facilement induit à poursuivre ma route jusqu'à Florence,

où j'étais sûr de trouver un bon hôtel et un bon lit. Mais la recommandation du voyageur expérimenté que j'avais rencontré à Rome était encore présente à ma mémoire et je m'arrêtai à Sienne, dont bien me prit.

En mettant pied à terre, je me trouvai nez à nez avec un joyeux garçon, bas de cinq pieds, à mine ouverte et engageante, qui me demanda de la façon la plus cordiale où je voulais descendre. J'avais lu dans le *Guide* que l'hôtel le plus rapproché de la station était l'hôtel des *Armes d'Angleterre* ; et cette considération puissante pour un homme éreinté avait fixé mon choix, indépendamment du penchant très-raisonné qui me décide ordinairement en faveur des hôtels patronnés par le pays du confort.

Le petit homme se frotta allégrement les mains :

— *Arme d'Inghilterra ?* répéta-t-il ; très-bien. C'est précisément l'hôtel auquel j'appartiens.

— Il est inutile alors de vous demander si on y est bien servi.

— Si on y est bien ? Oh ! monsieur ! Des lits excellents, des chambres superbes, et une belle voiture à la disposition de monsieur ! C'est ici, à deux pas, en cinq minutes...

— C'est bien, allons.

— Monsieur connaît déjà la ville de Sienne ?

— C'est la première fois que j'y viens.

— Eh bien, monsieur a de la chance de s'être adressé à moi. Je suis Siennois, né à Sienne. J'y habite : je suis marié, père de famille. Je puis montrer Sienne à monsieur en deux jours mieux que d'autres en une semaine.

— J'ai l'habitude d'aller seul.

— Comme monsieur voudra. Pourtant il est des choses... Ah ! j'ai servi ici bien des Français ! car monsieur est Français? (Mon baragouin italien m'avait trahi.) J'ai servi pendant huit jours M. Serres, qui est, à ce qu'il paraît, un grand savant de Paris. — Monsieur le connaît-il?

Nous étions arrivés. On m'installe dans une chambre grande comme une halle, meublée de deux lits jumeaux sans rideaux, d'un canapé poussif et d'une toilette boiteuse.

— Monsieur est-il bien ? me demande audacieusement l'ancien cicerone de M. Serres.

— Parfaitement.

Pendant que je débouclais mes malles, le petit homme reparaît.

— Monsieur veut-il dîner ?

— Oh ! plus tard. J'ai déjeuné assez solidement à Ficulli vers midi, et il n'est encore que cinq heures.

— Eh bien, si j'osais donner un conseil à monsieur, nous avons encore deux heures de jour, je fais atteler la voiture de l'hôtel, — une belle voiture, monsieur ! avec de bons chevaux. Le cocher est mon ami, — et en deux heures je montre Sienne à monsieur, de façon qu'il s'y reconnaîtra demain comme s'il y avait passé sa vie !

— En es-tu sûr au moins?

— Oh ! monsieur ! si j'en suis sûr? mais songez donc que..., etc.

Au fait, quel meilleur emploi à faire de ce reste de journée que de courir la ville? Et puis cet avantage d'une

bonne voiture bien suspendue me séduisit. Au bout d'une demi-heure on vint m'avertir que j'étais obéi, et je trouvai au bas de l'escalier une assez belle calèche, ma foi! attelée de deux grands chevaux gris, de cette même race que j'avais tant admirée à Salerne et à Rome. Ces vaillantes bêtes galopent sur le granit et escaladent, sans souffler, des pentes presque perpendiculaires; car Sienne est une vraie ville de chèvres, et dont les rues ressemblent à des châteaux de cartes.

La première rue que nous suivons, sombre et terrible, est bordée de palais noircis par sept siècles et qui ont des mines de forteresses. A travers l'ombre qui déjà envahit cette rue, sinueuse selon l'usage des anciennes villes de défenses, je vois mon guide, sur le siége à côté de *son ami*, se démener comme un télégraphe en me désignant les principaux monuments devant lesquels nous passons.

Voyez, monsieur : voici l'église San-Martino; ceci, c'est la poste. Voyez-vous sur ce pilier, là, au coin de cette rue? c'est la Louve. La Louve, monsieur, c'est la bête des Siennois. Voici le palais Tolomeï : connaissez-vous l'histoire de la fameuse Pia di Tolomeï? Tolomeï, qui était vieux, avait épousé une jeune femme; il en était jaloux...

— C'est bon, c'est bon; je sais cela.

—Tout à l'heure nous verrons le palais du gouverneur, qui est aujourd'hui la Police.

En ce moment une éclaircie de lumière se fit devant nous. Nous entrions sur la *piazza del Campo*, la place principale et le noyau de la ville de Sienne. Cette place est demi-circulaire et creusée en forme de coquille. La

corde de l'arc est formée par le palais de la Seigneurie, bel édifice du XIIIe siècle, dominé par une tour élevée et svelte, qui à cette heure où les détails disparaissent, semblait, à côté du palais, l'index levé d'une main fermée. Je ne crois pas avoir jamais rien vu de si original et de si imprévu. Voici donc quelque chose de neuf, me disais-je ; du neuf après Saint-Marc de Venise, après le dôme de Milan ! Mais mon cicérone n'était pas ami de la contemplation silencieuse.

— Voyez, monsieur, me criait-il : c'est ici la place del Campo. C'est la grande place de Sienne, monsieur, notre grande place. Ce monument que vous regardez, c'est l'ancien palais della Signoria, aujourd'hui le Palazzo publico, c'est-à-dire la préfecture ; ce grand clocher s'appelle la tour *del Mangia.* Derrière vous est le Casino des nobles ; — vous ne pouvez pas le voir. — Là-bas est la Loggia où l'on dit la messe. Voyez-vous cette rangée de bornes qui entourent le haut de la place ? c'est là qu'on fait en été des courses de chevaux; c'est cela qu'il faut voir ! Les chevaux siennois, monsieur, sont de bons chevaux et qui courent bien. On étend des matelas tout le long de la course pour les cavaliers qui tombent : il y a de quoi rire. C'est dommage qu'il soit un peu tard : vous ne pouvez apercevoir la fontaine qui est là, au milieu; on l'appelle la fontaine gaie, *gaja*, parce qu'*elle fait plaisir à voir.*—Vous voyez que l'on va facilement de l'hôtel à la place ; c'est tout droit. Vous irez tout seul demain matin. — *Avanti* ! — Nous allons à présent voir le Dôme ou la cathédrale....

— Voici le Dôme, monsieur ! vis-à-vis est l'hôpital della Scala. Veuillez, monsieur, s'il vous plaît, prendre

garde. Remarquez que toute l'église est bâtie de pierres noires et de pierres blanches, l'une sur l'autre : c'est la même chose au dedans. C'est qu'il y avait *dans ce temps-là*, à Sienne, deux partis politiques, les blancs et les noirs, — aujourd'hui c'est autre chose ; — alors le gouvernement voulut qu'il y eût à l'église un nombre égal de pierres blanches et noires... pour ne fâcher personne. Entrons, s'il vous plaît. — Monsieur, le pavé de cette église est très-curieux : il est fait d'une certaine manière que nous appelons *graffito* ; et qu'il ne faut pas confondre avec le sgraffito, qui est tout autre chose. On le couvre en bois pour le ménager. Mais demain le sacristain, — qui est mon ami, — vous en fera voir un morceau. Aujourd'hui nous n'avons presque plus de jour. C'est la sacristie qui est belle ! il y a des peintures de Raphaël et des livres de prières faits à la main, qui sont très-anciens. Il y a aussi un groupe de marbre qui représente les trois Grâces. Oui, monsieur nos prêtres s'habillent et se déshabillent devant les Grâces ! c'est drôle ? Vous pouvez à présent aller seul de la place au Dôme. — *Avanti* ! — Maintenant, monsieur nous allons à la promenade de la ville, la *Lizza* : une très-belle promenade plantée d'arbres et qui touche aux fortifications. Dans le jour on a une très-belle vue sur la campagne, qui est très-fertile. Ah ! monsieur, c'est que les Siennois ne sont pas des fainéants comme les Romains et les Napolitains. Ils ensemencent la terre, ils la labourent ; aussi font-ils de très-belles récoltes et sont des hommes très-économes et très-moraux....

Voici la Lizza : voulez-vous descendre ? — Diable ! on n'y voit presque plus ; c'est égal. — Il y a sur cette

place des arbres, des statues et de beaux bancs en pierres. Là-bas, c'est la campagne à perte de vue. On fait ici de la musique le dimanche, et justement c'est demain dimanche; monsieur pourra s'amuser, s'il le veut. — Monsieur veut-il voir encore quelque autre chose? — Mais il fait tout à fait nuit.

— Je ne vous cacherai pas, dis-je, un peu étourdi de ce babil que j'admirais d'ailleurs sincèrement, que ce que je désirerais le plus voir à cette heure, c'est une bonne table bien servie. J'ai fait maigre chère hier. Ainsi je vous préviens que je veux faire un bon dîner; mais, vous m'entendez? un *bon* dîner. Menez-moi donc au meilleur restaurant de la ville.

— Oui, monsieur, et tout de suite. Justement je connais une maison où monsieur dînera admirablement : de la viande ! du vin ! des pâtes ! du beurre !..

— C'est bon, dépêchons-nous. Je meurs de faim et n'ai point envie de dîner en effigie.

Nous passons devant plusieurs façades éclatantes de lumières, qui annoncent ou des restaurants, ou des cafés de premier ordre. Mon guide fait arrêter devant une maison de piètre extérieur, où nous entrons par une allée étroite et sombre.

— Ne vous étonnez pas, monsieur, me dit le rusé Siennois, si je vous fais entrer par cette allée. La maison n'a pas grande apparence; mais c'est ici, je vous en réponds, la meilleure cuisine de la ville.

L'allée aboutit à une salle nue et mal éclairée, entourée d'une table en bois blanc, recouverte d'une nappe malpropre. La plus grande partie de cette table est oc-

cupée par une vingtaine de bas officiers piémontais qui fument en prenant le café.

— Te moques-tu de moi? dis-je au guide. Je te demande le premier restaurant de Sienne, et tu me mènes à la pension des officiers!

Le jeune homme agitait ses mains étendues, comme pour rabattre mon éloquence :

— Soyez tranquille, monsieur, soyez tranquille; je vous réponds de tout. Je sais bien que ce n'est pas ici très... élégant, j'en ai prévenu monsieur. Mais la cuisine est bonne ici, très-bonne; la meilleure cuisine du pays. Et ne vaut-il pas mieux manger de bonnes choses dans une maison... modeste, que payer très-cher des glorieux qui vous donnent de la drogue pour le prix de leurs glaces et de leurs fauteuils de velours? Je vais dire un mot au cuisinier, *qui est mon ami*, et monsieur verra s'il est bien servi.

Que répondre à un enthousiaste qui raisonne? Le dîner fut à la vérité passable; et les Piémontais eurent une tenue parfaite.

— Maintenant, dis-je en me levant de table, menez-moi dans un café. Mais pour le coup, je veux un vrai café, brillant et bien éclairé, et où il y ait beaucoup de journaux.

— Tout de suite, monsieur, tout de suite! — Voyez comme la carte est modérée et comme les prix sont raisonnables. Ah! c'est ici une maison de confiance; et je savais bien ce que je faisais en y conduisant monsieur. J'espère que monsieur n'a pas trop mal dîné.

— Passablement, mon ami.

— Ah! tant mieux! Que monsieur me fait de plaisir

en me disant cela ! C'est que, voyez-vous, monsieur, le maître de ce restaurant est mon frère;—et je ne souffrirais pas qu'une personne amenée par moi y fût mal traitée.

— Ah ! c'est votre frère qui... ?

— Oui, monsieur. Mon frère est le premier cuisinier de la ville. Ah ! s'il m'avait cru ! il serait riche à présent. — Je conduis monsieur au café, au premier café de la ville : un café aussi beau que ceux de Naples et de Milan. Ah ! monsieur va voir quel café.

— Prenons d'abord des cigares.

— J'en ai sur moi, monsieur : j'en ai toujours quand je conduis des étrangers. Parce que, en prenant au hasard, on peut être trompé ; tandis que moi, qui suis de la ville, je connais les bons endroits. Ceux-ci viennent de la bonne boutique ; monsieur peut les fumer de confiance.

— Est-ce aussi votre frère qui les vend ?

— Non pas, monsieur. C'est ma cousine. Ah ! c'est une femme !...

— Le café, voisin du *Casino de' nobili*, est grandiose, mais sombre et désert. C'est peut-être le café des Noirs. A cent pas, de l'autre côté de la rue, le café des Blancs chante et bruit. Je trouve sur les tables divers journaux italiens et français dont je m'étais déshabitué à Rome, l'*Italia*, le *Risorgimento*. l'*Opinione*, la *Patrie*, et enfin... le *Siècle* ! Je me rappelle, en les parcourant, que la nuit précédente a été laborieuse, et j'invite le guide à me ramener à l'hôtel. En sortant du café, nous passons de l'obscurité aux ténèbres. La nuit était sans lune et sans étoiles. Il faisait noir comme dans un four.

J'entends mon facétieux guide éclater de rire en se frottant vigoureusement les mains, ce qui était son geste habituel lorsqu'il était saisi d'une idée ingénieuse.

—Eh bien, monsieur, allons, voyons si vous avez été bon observateur pendant notre promenade. Comment vous y prendriez-vous pour retrouver d'ici le chemin de la maison ?

— Êtes-vous fou, répondis-je en colère. Et comment retrouverais-je mon chemin dans une ville que je n'ai vue qu'en passant, et par une nuit si noire ?

— *Basta* ! Il faut bien que monsieur apprenne à se conduire lui-même. Monsieur ne m'aura pas toujours. Voyons : voici le *Casin' de' nobili*. Tantôt monsieur l'avait derrière lui. Par conséquent, quelle est actuellement sa situation par rapport au palais *publico ?*

— Au diable ! m'écriai-je. Est-ce le moment de résoudre des problèmes, quand je tombe de sommeil ? Allons à l'hôtel, et vite, et tôt, et par le plus court.

—Je le veux bien, monsieur, je le veux bien. Pourtant je croyais avoir bien fait remarquer à monsieur que le Casin' de' nobili tourne le dos au palais... la *Prefettoure*; et que quand on a devant soi la Prefettoure.. — Tenez, nous y voici : eh bien, pour aller à la maison, faut-il tourner à gauche ou à droite?

— S...! tournez comme vous voudrez !

— C'est fait. Mais si demain monsieur est embarrassé...

— Demain, demain, c'est mon affaire. Pour le moment je ne demande qu'une chose, c'est mon lit.

—Vous y allez, monsieur, vous y allez. Rappelez-

fois plus forte. Puis, le patriotisme contenu entre les murs d'une cité centuplait de violence en raison de sa concentration. On s'agitait dans sa ville et pour sa ville. Les inimitiés de peuple à peuple étaient des haines de voisinage. C'était la passion en permanence, irritée par la fréquence des rencontres et des rapports. Les nations se combattent aujourd'hui sans haine : qui donc connaît son ennemi ? Elles se combattent d'ailleurs dans des plaines vagues que le défenseur, non plus que l'agresseur, n'a jamais foulées. La victoire ou la défaite n'a d'effet qu'à la Bourse, et n'est connue des deux peuples que par le télégraphe et le journal. En ce temps-là tout Florentin était pour un Siennois un ennemi personnel, l'homme qui voulait lui prendre son bien et brûler sa maison, mettre sa ville à sac, violer sa femme. et qui tuerait son fils à la première occasion. De là ces haines vivaces, acharnées, héréditaires; car tout le monde avait quelque chose à reprendre à l'ennemi du pays. Chacun, en ce temps-là, était soldat et aguerri. Il faut lire dans ces admirables *Commentaires* de Montluc, que Henri IV appelait « le Bréviaire du soldat, » quel témoignage ce vieil homme de guerre rend de la bravoure des gens de Sienne. Montluc était commandant de Sienne pour Henri II lorsqu'il fut obligé de rendre la ville assiégée par les troupes de Charles-Quint. La résistance des Siennois, leur patience et leur désintéressement pendant ce long siége, leur désespoir au moment de se rendre, sont peints dans les *Commentaires* avec cette éloquence gasconne vive et palpitante qui nous fait sympathiser avec les malheurs passés comme s'ils

étaient d'hier; et l'on sent que le vieux capitaine a vraiment, comme il le dit, la larme à l'œil en écrivant ces souvenirs. Vers la fin du siége, il fallut démolir tout un quartier de la ville pour fortifier une porte attaquée par l'ennemi. Montluc craignait l'opposition des habitants à cette mesure, sachant que « le pauvre citadin qui voit enlever sa maison perd patience. » Mais « ô le bel exemple que voicy et digne d'être cou- » ché par escript, afin de servir de miroir à ceux qui » voudront conserver leur liberté! Tous ces pauvres » habitants, sans monstrer nul déplaisir ny regret de » la ruyne de leurs maisons, mirent les premiers la » main à l'œuvre; chacun accourt à la besogne. Il ne » fut jamais qu'il n'y eust plus de quatre mil âmes au » travail; et me fut montré par des gentilshommes » siénois un grand nombre de gentils-femmes portant » des paniers sur leurs testes pleins de terre. » Cet héroïsme des dames de Sienne est ce qui exalte le plus l'âme du vieux guerrier français. Il le célèbre dans des périodes où l'enthousiasme s'élève jusqu'au lyrisme : « Il ne sera jamais, dames siénoises, » que je n'immortalize vostre nom tant que le livre de » Montluc vivra; car à la vérité vous êtes dignes d'im- » mortelle louange si jamais femmes le furent! Au » commencement de la belle résolution que ce peuple » fist de deffendre sa liberté, toutes les dames de la » ville de Siène se despartirent en trois bandes : la » première estoit conduite par la signora Fortiguerra, » qui étoit vestuë de violet, et toutes celles qui la sui- » voient aussy, ayant son accoustrement en façon » d'une nymphe, court et monstrant le brodequin; la

» seconde estoit la signora Piccolhuomini, vestuë de » satin incarnadin, et sa troupe de mesme livrée ; la » troisième estoit la signora Livia Fausta, vestué toute » de blanc, comme aussy estoit sa suite avec son en- » seigne blanche. Dans leurs enseignes elles avoient de » belles devizes : je voudrois avoir donné beaucoup et » m'en ressouvenir. Ces trois escadrons étoient com- » posez de trois mil dames, gentils-femmes ou bour- » geoises : leurs armes estoient des pics, des pelles, » des hottes et des facines ; et en cest équipage firent » leur monstre et allèrent commencer les fortifica- » tions... Elles avoient fait un chant à l'honneur de la » France lorsqu'elles alloient à leur fortification : je » voudrois avoir donné le meilleur cheval que j'aye, et » l'avoir pour le mettre icy. » Montluc raconte ce fait d'une jeune fille, qui, son frère étant malade ou absent, s'en vint monter la garde à sa place, morion en tête et la hallebarde au cou, et fit vaillamment sentinelle pendant la nuit jusqu'au petit jour, *sans estre eogneue*. « Elle fut ramenée chez elle avec honneur, dit-il ; et, encore qu'elle fût fille de pauvre lieu, mérite estre mise au rang plus honorable. » Près de six cents familles nobles et plébéiennes sortirent de la ville avec l'armée ; et les vainqueurs en entrant n'y trouvèrent pas plus de six mille habitants. Les réfugiés s'établirent à Montealcino, où ils créèrent une petite république qui se soutint pendant quatre ans et fut ensuite soumise au duc de Florence.

En parcourant les rues de Sienne, il n'est besoin que d'une médiocre imaginative pour ressusciter ces hommes actifs et vaillants du temps passé : on les voit

circuler dans les rues et rôder sur les places, toujours demi-armés, l'œil soupçonneux, flairant l'ennemi du dedans comme l'ennemi du dehors, et toujours prêts à quitter la maison et la boutique pour aller retremper leur patriotisme à la flamme du conciliabule.

Point de commerce dans cette ville, perchée comme un nid d'aigle : on n'y pratiquait que les petits métiers, et la campagne nourrissait tout le monde. Aujourd'hui encore les ouvrages spéciaux n'attribuent aucune industrie à Sienne : rien que les métiers usuels dans la cité, et l'agriculture alentour. Et c'est sans doute cette habitude d'une vie indépendante, individuelle, qui conserve un air de noblesse à la ville et à ses habitants.

La ville de Sienne a sur le plan la forme la plus régulièrement fantastique. On peut se la figurer par une étoile à trois pointes, dont le cœur est formé par la grande place, le *Campo*. Mais le dessin de ces trois pointes est tellement bizarre, tellement flamboyant, tellement festonné d'échancrures, d'exfoliations, de dentelles, qu'il s'éloigne autant que possible de la roideur géométrique. La nature monticuleuse du sol ménage à chaque pas des surprises d'horizons perdus, d'échappées sur la plaine, de panoramas inattendus. La plupart des églises, et notamment le Dôme, ont leur chevet suspendu sur des précipices. La place, dont j'ai déjà indiqué la forme, est si peu semblable à aucune autre, si absolument singulière, d'une originalité si tranchée, qu'on ne l'oublie plus ; ni l'aire à la pente creusée comme une coquille, ni la rue circulaire qui la borde, ni les façades uniformes des palais qui l'entourent, ni l'hôtel de ville avec son donjon crénelé

et son beffroi haut et mince qui s'élance de terre comme une fusée. Ce beffroi, dont la hauteur est prodigieuse, est terminé par un clocheton à double galerie crénelée appuyé sur un encorbellement à ogives. A sa base et au niveau des maisons qu'il domine, est un cadran entouré de génies ailés, au-dessous duquel se lit ce distique :

CÆCA LICET TACITO VOLVUNTUR TEMPORA CURSU
AURIBUS HIC HORAS NOSSE OCULISQUE DATUR.

Certes, après avoir visité Pæstum, Pompéi et Rome, on est suffisamment réconcilié avec l'antiquité : pourtant, je le déclare, aucun temple, aucune ruine ne m'a causé un tel effet de saisissement et d'extase que ce jet de pierre si audacieusement lancé vers le ciel. Les anciens avaient en architecture un amour du fini, du complet, de la perfection invariable qui agace les nerfs à la longue. Une fois qu'ils avaient posé la traverse sur les montants, la frise sur ses colonnes, la besogne était *terminée*; ils étaient contents. Le moyen âge seul a eu de ces élans révoltés vers l'infini, a connu ce besoin de monter plus haut, toujours plus haut, image de l'ambition et de l'inquiétude humaines. Les temples de Pæstum sont charmants : ils sourient dans la solitude. La grâce de leurs proportions exquises vous pénètre et vous enchante. Ils n'ont point le langage hautain des flèches de cathédrales et des campaniles. Le beffroi de Sienne, la *Torre del Mangia*, est le plus gigantesque point d'exclamation qui ait été écrit en pierre. Jamais la proportion n'a été plus audacieu-

sement ni plus heureusement violée. Elle est si élevée que l'on ne comprend pas qu'elle puisse se maintenir en équilibre et résister aux assauts des vents. Il y a cinq cent quarante ans qu'elle est debout.

La jolie fontaine percée au milieu de la place est un bassin à trois pans de marbre blanc décoré de charmantes sculptures qui sont, hélas ! en grand train de se dégrader. Les anciennes républiques d'Italie ne sont plus assez riches aujourd'hui pour entretenir ce qu'elles construisaient autrefois. La fontaine date du XIVe siècle ; le sculpteur est Jacopo della Quercia. Le nom de *Fonte Gaja* donné à cet élégant petit monument lui vient, non pas de ce qu'il fait plaisir à voir, comme l'affirmait étourdiment mon guide, trop prompt à accueillir ses conjectures comme des étymologies, mais de la joie qu'eurent, en 1343, les habitants de Sienne à voir jaillir sur leur cône l'eau, ce sang des villes, qui ne leur était parvenue jusqu'alors que par des aqueducs souterrains.

La mesquinerie des mœurs modernes attriste ces belles places italiennes construites pour les cérémonies et les galas d'un âge magnifique. J'ai eu sous les yeux une gravure ancienne représentant un carrousel donné sur le Campo de Sienne, le 20 octobre 1652, en l'honneur de l'illustrissime seigneur Emilio Piccolomini. La gravure est de *Bernardino Capitelli*. Des cavaliers courent la barrière devant le palais où sont placés les juges du camp. D'autres cavaliers somptueusement vêtus sont rangés par files rayonnant du centre de l'hémicycle. Dans la rue circulaire qui borde la place défile une procession de chars allégoriques où sont

groupées des divinités, un navire à la poupe chimérique monté sur roues et traîné par des chevaux, une troupe d'Égyptiens menant un bœuf, des bandes de jeunes filles en costume de nymphes dansant et jouant du tambourin. Les mille fenêtres des façades environnantes, obombrées par des tendini de couleurs vives, sont converties en loges de théâtre, où siégent des femmes parées plus nombreuses qu'à la Scala.

C'est pour de telles fêtes que les architectes inventifs de ces temps héroïques de l'art se prodiguaient en innovations et rivalisaient, d'une ville à l'autre, d'audace et de génie pour varier la forme, l'aspect et les ornements de ces places somptueuses, théâtre et décor permanent des réjouissances populaires. Hélas! lors de mon passage à Sienne, et le dimanche même, je ne vis sur le Campo que de pauvres boutiquiers prenant le soleil devant leurs portes, et devant le palais une douzaine de soldats piémontais montant la garde, vêtus de capotes grises comme nos vétérans de l'ancien régime.

Les salles du Palais public sont un véritable musée national. On y voit la fleur de l'école siennoise; c'est-à-dire, en suivant l'ordre chronologique, Simone Memmi, Pietro Lorenzotti, Taddeo Bertoli, Beccafumi et Sodoma, ce peintre sarcastique qui, par un retour singulier, a gardé dans l'histoire le sobriquet qu'un jour il avait jeté par insulte aux Florentins. Dans la grande salle du conseil, Simone Memmi a peint son chef-d'œuvre, la Vierge assise sous un baldaquin et entourée d'un groupe de saints, parmi lesquels saint Jérôme et saint Grégoire, pape. Cette donnée, tant de fois répétée par

les peintres du moyen âge et de la renaissance, avait l'avantage de permettre à l'artiste, ou du moins au donateur, de manifester sa dévotion particulière en plaçant autour de la mère de Dieu les saints de son affection, ses patrons, ceux de sa ville ou de sa corporation. Le baldaquin est un souvenir des fêtes champêtres, et peut-être de la procession des Rogations. Dans un pays de soleil chaud et brillant, le baldaquin était l'accessoire obligé de toute cérémonie en plein air et aussi une marque de dignité et de pouvoir. comme le parasol chez les Orientaux. Avant l'invention des carrosses, l'archevêque, l'évêque ne pouvait cheminer sans cet abri. Aussi le peintre, représentant la Vierge dans un paysage, croyait faire acte de piété et de vénération en déployant au-dessus de sa tête divine le baldaquin de velours à crépines d'or. Les souvenirs de la vie champêtre abondent dans les œuvres des artistes siennois. La gracieuse campagne toscane les inspire, et apparaît dans leurs compositions naïves comme le rappel constant, invincible d'une image préférée. Les fleurs, les épis, la vigne, forment la parure de leurs saints et de leurs madones. Le gazon, les arbustes, un ciel riant, sont leurs pavillons, leurs colonnettes et leurs mosaïques. Les sculpteurs du Dôme ont consacré ce culte des grâces naturelles en faisant serpenter autour des piliers de la nef des fleurs, des fruits et du feuillage ; ils ont voulu pour voûte un ciel constellé d'or. Sur la façade de l'église, parmi les anges et les prophètes sculptés par Jacopo della Quercia, la république siennoise et ses alliées sont représentées par des animaux symboliques : Sienne

a la louve; Pise, le lièvre; Volterra, le vautour; Lucques, le lynx; Orvieto, l'oie; Rome, l'éléphant; Pistoja, le dragon; Arrezzo, le cheval; Viterbe, le rhinocéros; Pérouse, la cigogne; Grasseto, le bouc. Les pilastres, au-dessous de la coupole du Dôme, sont ornés des trophées de la victoire de Monte-Aperto, le Rocroi, le Fontenoy, le Wagram des armes siennoises. Et ainsi, dans cette église métropolitaine, sont glorifiés les deux amours de ce peuple agreste et belliqueux, la nature et la guerre. Les fenêtres du Palais public, du côté du midi, donnent vue sur le *foro Boario* (marché aux bestiaux) et sur la campagne au delà. C'est une des mille surprises ménagées par l'inégalité du terrain. Dans la salle du grand conseil, je suis resté une demi-heure à contempler cette belle campagne égayée par le soleil, et verte à la fin de novembre comme la campagne de France en juillet.

Le Dôme est une autre merveille. On se demande, en le voyant, quelles gens étaient donc ces hommes du XIIIe siècle, quelle ville c'était que Sienne en ce temps-là, et de quelles ressources elle disposait pour élever sur son étroit territoire un édifice aussi grandiose, aussi vaste, et dès l'entrée chargé de sculptures et d'ornements de toutes sortes. Et cependant nous n'aurions là qu'un diminutif de l'édifice original. Les archéologues ont reconnu sur le flanc nord de la cathédrale les amorces d'une large nef perpendiculaire, qu'on suppose avoir été la nef principale. L'église actuelle, raisonnablement grande pourtant, puisqu'elle est haute et large comme Saint-Eustache de Paris, ne serait donc que le transept de l'église primitive. Les

assises, alternées de blanc et de noir, ajoutent à la beauté de l'architecture un air d'étrangeté qui rafraîchit l'œil et régénère l'admiration. C'est assurément là, et sous tous les rapports, une des plus remarquables églises de l'Italie. Lorsque j'entrai, la nef était remplie par le chant du chœur, un chant clair, fleuri, *chantant*, où se retrouve l'allégresse proverbiale du caractère siennois. Le pavage vanté par le guide est en effet très-singulier : le *graffito* est une gravure en creux dans le marbre ou dans la pierre, dont on remplit les sillons avec un mastic noir. Un peintre peut ainsi esquisser à grands traits de plume toute la décoration inférieure d'un édifice, en rattachant par des rosaces et des ornements cursifs les sujets principaux. On a perfectionné ce genre de décoration par l'emploi de marbres de diverses nuances, au moyen desquels on a pu observer certaines dégradations de tons et de lumière et donner à toute la composition une apparence de coloris. Ce dernier procédé est analogue à celui de la mosaïque, mais d'un travail plus large et qui ne produit pas le miroitement insupportable du verre. C'est au peintre Beccafumi que revient l'honneur des derniers perfectionnements donnés à cet art national à Sienne. C'est lui-même, en grande partie, qui a exécuté le pavage du Dôme, où il a représenté les scènes de l'Ancien Testament. Les Siennois, jaloux de la beauté de ce travail unique en Italie, l'ont recouvert d'un plancher mobile dont on relève un pan pour satisfaire la curiosité des voyageurs. On ne le découvre entièrement qu'aux jours de grande fête, le 15 août pour la fête de la Vierge, patronne de l'église, et le 29 avril pour la

fête de sainte Catherine, patronne de la ville. La *libreria*, appelée improprement sacristie par mon guide, mérite son nom pour la belle collection de manuscrits à miniatures qu'on y montre rangés en bon ordre sur des pupitres. La plupart de ces miniatures ont été peintes par des artistes siennois. Les fresques qui décorent la salle ne sont pas de Raphaël, suivant les affirmations toujours légères de l'autorité déjà citée, mais du Pinturricchio, que le cardinal François Piccolomini fit venir exprès de Rome pour peindre sur ces murs les principaux événements de la vie de son oncle, le pape Pie II (Æneas Sylvius Piccolomini). Ce qui a donné lieu à l'équivoque qui dure encore, comme on le voit, dans l'esprit populaire, c'est que certains dessins de Raphaël, encore existants aujourd'hui aux Offices de Florence et dans des galeries particulières, reproduisent exactement l'ensemble et les détails de deux des sujets traités par Pinturricchio. On en a déduit que Pinturricchio avait travaillé sur les dessins de Raphaël, ou au moins qu'il n'avait fait qu'achever un travail abandonné par lui. La critique moderne, en tenant compte de l'âge des deux artistes, dont l'un, Pinturricchio, avait quarante-neuf ans, et l'autre vingt seulement quand les peintures furent exécutées, a conclu que c'était au contraire Raphaël qui avait travaillé pour Pinturricchio, lequel, d'ailleurs, n'est pas médiocrement honoré par cette contestation. Ces fresques curieuses, indépendamment de leur mérite, pour l'histoire des mœurs et du costume, sont une décoration très-sortable à une bibliothèque. Le charmant groupe antique des trois Grâces, malheureusement

mutilé, a été trouvé dans les fondations de l'église au XIIIe siècle. Il figure parmi les antiphonaires comme un souvenir du génie éclectique de la renaissance.

Cette gentille ville de Sienne, ce riant pays, ce peuple brave et gai, ami des fleurs, au parler gazouillant, méritaient d'être patronnés par une femme. Catarina di Benencasa était une patronne selon le caractère national, douce et vaillante, et qui sanctifia par ses œuvres la vertu de ces héroïques dames siennoises dont le vieux Montluc parle avec attendrissement. Sa vie est un partage d'extase et d'activité. Au réveil de ces ravissements mystiques qui la transportaient sur le giron de la mère de Dieu, où son corps délicat recevait les stigmates de la passion, où l'époux céleste passait à son doigt l'anneau nuptial, elle se mêlait à l'émeute et s'exposait en souriant aux armes des combattants en fureur. Elle fut médiatrice à Florence, ambassadrice à Avignon, et décida par sa parole le retour du Pape à Rome. Mais la partie tendre de sa légende est à Sienne, où elle vécut en servante de Dieu et des pauvres, soignant les malades, vêtissant les indigents, réconciliant les ennemis, et apaisant par ses prières et par sa ferme douceur la violence des factions. Aussi le peuple de Sienne, dont est sortie l'humble fille du teinturier de la rue de l'Oca, a-t-il conservé dans sa dévotion pour la ainte un amour patriotique et fraternel pour la jeune fille qui fut, tant qu'elle vécut, l'ange et la mère de la cité. La maison de son père est un sanctuaire où les premiers peintres de l'école, Pacchiarotto, Sodoma, Salimbeni, ont peint les miracles de sa vie. Rien,

assure-t-on, n'a été changé dans la disposition de cette maison. On voit encore au rez-de-chaussée la boutique, l'atelier et l'arrière-boutique du teinturier. Au premier étage, à côté d'une chambre convertie en chapelle, on montre le cabinet dont Catherine avait fait sa cellule. Une partie du sol de cette pièce, plus basse que le plancher actuel, a été recouverte d'un vitrage. C'est, dit-on, l'endroit où elle s'étendait ; et l'on voit encore sous le verre le pavé qui lui servait d'oreiller. Dans la chambre précédente, on conserve dans des reliquaires quelques objets ayant appartenu à la sainte, un voile, une lanterne, et le bâton dont elle appuyait son corps usé et presque subtilisé par les macérations. Jamais, en effet, créature humaine ne dépouilla plus complétement l'humanité que Catherine de Sienne. Ses historiens affirment qu'elle était parvenue à se passer absolument de sommeil et d'aliments, n'ayant d'autre repos que l'extase, d'autre nourriture que la communion. Son portrait peint, à ce que l'on croit, de son vivant, par André Vanni, son disciple, et que l'on voit à l'église Saint-Dominique, dans la chapelle qui lui est consacrée, est un vrai portrait d'extatique. L'ovale un peu étroit du visage, les traits minces, les paupières longues sont bien dans le caractère du type siennois ; mais la pâleur mate du teint, la maigreur des joues et du menton, la contraction des lèvres annoncent la consomption intérieure. On devine que, si ces paupières se relevaient, la flamme du regard illuminerait cette figure monotone et maladive. Il ne paraît pas, du reste, que Catherine de Sienne ait été belle. Les témoins de sa vie ne parlent nulle part de sa beauté. On sait seulement

que sa mère pleura le sacrifice de sa chevelure, très-abondante selon le naturel des femmes siennoises. Le charme était dans le regard et dans le sourire, ce sourire qui faisait tomber les armes des mains des furieux.

Dans le portrait peint par André Vanni, la sainte est représentée debout, tenant d'une main un lis, et de l'autre touchant les lèvres d'une jeune fille agenouillée devant elle. Le lis, symbole de la pureté virginale, est peut-être aussi, dans cette peinture, une allusion au goût national pour les fleurs, dont l'héroïne siennoise fut éprise jusqu'à la passion. Elle aimait, disent les écrivains contemporains, à en parer sa chambre et à en former des bouquets et des croix qu'elle distribuait à ses amis, à ses sœurs, à ses disciples, comme une aumône céleste et comme des motifs d'édification. Pour elle, épouse mystique du Christ, la nature en floraison était un immense bouquet de noces ; les parfums, les couleurs variées, étaient l'image sensible des voluptés ineffables qui délectaient son âme pendant l'extase. La tradition de ce goût si féminin, si virginal, et en même temps si siennois, s'est conservée parmi ses dévots. C'est avec des fleurs qu'on l'honore ; c'est de fleurs que l'on pare ses chapelles. Sa fête patronale est une autre pâque-fleurie qui change en bosquets les églises et les rues. Enfin, pour couronner cette vie miraculeuse, Catherine de Sienne mourut jeune, et cette mort précoce est une contradiction de plus donnée par elle à la nature.

J'aime la vie des saints, et surtout des saints mystiques. Je suis trop mauvais théologien pour rendre raison de cette préférence : je sais seulement que ces

êtres extraordinaires me semblent d'autant plus grands qu'ils s'éloignent davantage de l'humanité. Les saints humains, civilisateurs, bienfaisants, saint Charles Borromée, le grand réformateur, saint Vincent de Paul, le patron des enfants abandonnés, sont des grands hommes : une vierge noyée dans la prière et dans l'extase, renonçant à l'amour, détestant la vie, et ne tenant à ce monde et à ses habitants que par la pitié ; un solitaire, un mendiant chantant la gloire céleste dans la misère et dans l'opprobre, sont des prodiges. Ils sont les fruits d'une autre terre, les oiseaux d'un autre ciel, et en songeant à eux, mon esprit se perd dans cette rêverie sans limites qui est la plus vive volupté de la pensée. Sainte Catherine a eu d'autres portraitistes qu'André Vanni. Le dominicain Angelico de Fiésole, dans ses tableaux consacrés à la gloire de la Vierge, a toujours mêlé la patronne de Sienne à la foule de saints personnages qu'il donne pour cortége à la mère de Dieu. Angelico, presque contemporain de Catherine, eut pour compagnons dans son couvent des Pères qui l'avaient connue, qui avaient été ses confesseurs ou ses disciples. Il a pu s'aider de leurs souvenirs. Il est sans doute encore venu plus d'une fois de Fiésole à Sienne et a pu considérer la même tête de la sainte, dont la vue n'est permise qu'aux religieux. Aussi la figure qu'il en a donnée dans ses peintures est-elle acceptée à Sienne et dans le couvent de l'ordre de Saint-Dominique auquel Catherine appartenait, sinon comme une ressemblance exacte, au moins comme une représentation conforme et traditionnelle, plus expressive et plus vivante que le portrait un peu roide d'André Vanni.

On peut donc s'en rapporter au tableau du *Couronnement de la Vierge*, que possède le musée du Louvre. Catherine est placée dans le groupe de droite, à côté et un peu au-dessus de sainte Catherine martyre, sa patronne, reconnaissable à la roue et à la palme. Elle est drapée d'un manteau vert clair et a la tête couverte d'une coiffe bleue étoilée d'or. Ses mains ouvertes sont étendues et aspirent pour ainsi dire vers le Sauveur. La tête versée sur l'épaule droite, le regard jaillissant, les lèvres entr'ouvertes, expriment l'accablement, le vertige de la nature vaincue par la passion. L'âme va s'échapper de ce corps débile : on devine que la gorge suffoque et que les genoux fléchissent, le nez est fort et busqué ; les pommettes sont saillantes. Le teint est blond et légèrement coloré par l'émotion.

Essayer de donner l'iconographie de sainte Catherine à Sienne, serait entreprendre l'histoire de l'école siennoise. Il n'est pas un peintre de cette école fameuse qui n'ait voulu faire son offrande patriotique à l' « illustre citoyenne, » comme on l'appelle chaque année dans le discours prononcé le jour de sa fête, à l'académie de Tolomeï. Outre les fresques de la maison de la rue de l'Oca ; outre les peintures murales de la chapelle de Saint-Dominique, chefs-d'œuvre du Sodoma, on voit à l'Institut des Beaux-Arts une quantité d'extases, d'évanouissements, de scènes miraculeuses, œuvres de Beccafumi, de Segni, de Sodoma, de Fra Bartolomeo. Le Sodoma (Bazzi) est à Sienne à peu près ce qu'est le Corrége à Parme, et Carrache à Bologne, ce qu'était Lebrun à la cour de Versailles, le dominateur, l'astre éclatant et absorbant. On a vu, par les citations précé-

dentes, qu'il n'est pas d'édifice public, civil ou religieux, qu'il n'ait pris pour arène et où il ne combatte vigoureusement. Son rôle dans l'école siennoise est le même que celui du Tintoret dans l'école vénitienne, le rôle de la fécondité et du courage. Mais sa verve turbulente est peu goûtée des partisans de l'art ascétique, qui en toute rencontre l'écrasent sous la gloire immaculée de l'Ange de Fiésole. Le musée de Sienne est rangé selon l'ordre chronologique, très-avantageux pour l'étude et les recherches, mais qui a comme effet l'inconvénient des classifications et des dictionnaires, la monotonie.

Au musée je retombais sous l'empire de mon guide, qui, dans un *établissement* public, se crut apparemment autorisé à ressaisir ses droits. Après deux ou trois indications ridicules, je l'invitai à se tenir tranquille et à m'aller attendre près du gardien dont je m'étais débarrassé dès l'abord ; à la troisième sommation il se rendit, se tut et s'éloigna. Mais, au bout de quelque temps, je le vis se rapprocher et tourner autour de moi d'un air inquiet. Mon crayon et mon carnet lui imposaient visiblement :

— Monsieur, dit-il enfin en ôtant sa casquette, certainement je ne voudrais pas désobliger monsieur; monsieur paraît aimer les beaux-arts, et probablement il s'en occupe, puisqu'il prend des notes. Naturellement, puisque je suis Siennois, je connais ce musée par cœur ; mais tous les étrangers n'ont pas le même goût. Et comme je conduis ici souvent des Anglais, et des Français aussi, si monsieur voulait m'indiquer les tableaux qui lui plaisent le mieux, je pourrais une autre fois les montrer à ses compatriotes.

O subtilité siennoise! quel biais plus ingénieux pour obtenir un renseignement sans humilier son amour-propre?

Cette heureuse journée s'acheva sur les remparts à la Lizza, où j'eus le plaisir de voir les Siennois, armés de parapluies malgré l'insolente pureté du ciel, prêter une attention médiocre au bacchanal cuivreux de la garnison piémontaise. Appuyé au parapet du rempart, je jouissais de ce temps splendide et de cette clémente température que j'allais échanger en quelques jours contre les pluies et le froid parisien. Mes yeux plongeaient sans fatigue dans cet air léger et transparent, et planaient sur ce *riant* pays; je demande grâce pour cette épithète démodée, mais nulle autre ne rendrait mieux l'aspect de cette campagne fertile qui me reposait par le joli, par la gaîté de la verdure et du feuillage, de la grandeur sévère des champs romains. Il y a certainement une volupté dans l'ascension : mais il y a aussi un plaisir intime, et même une sorte d'orgueil à se sentir protégé par un mur fortifié. C'est le bien-être du chez soi redoublé par la conscience de la sécurité. Je crois que la fierté des Siennois leur vient principalement de ce qu'ils ont conservé leurs remparts et leurs bastions; et je comprends très-bien que, juchés sur leur plateau et rassurés sur la défense par une ceinture de créneaux, ils n'aient jamais songé à descendre dans la plaine que pour combattre et pour s'approvisionner. Encore avaient-ils à leur disposition, dans ce dernier cas, le procédé des indolentes ménagères vénitiennes qui tendent du cinquième étage au marchand qui passe un panier au bout d'une corde.

On m'a cité une preuve singulière de ce goût sédentaire des Siennois. Un jeune homme d'une famille noble et depuis longtemps ruinée s'enrichit fortuitement par un mariage il y a quelques années. Sa première pensée fut de restaurer le palais de ses pères, resté debout par la vertu solide des anciennes constructions, mais néanmoins fort délabré. Il eut la bonne et patriotique inspiration d'y employer des ouvriers de la ville, qui, n'étant jamais sortis de chez eux, avaient conservé pure de père en fils la routine des arts loyaux du temps passé, sans le moindre alliage des procédés économiques et expéditifs de l'industrie moderne. Tous, maçons, serruriers, charpentiers, travaillaient encore en 1860 à la façon du moyen âge, et restaurèrent cet édifice de 1300 comme s'ils l'avaient bâti. J'ai visité ce palais, il s'est ouvert devant moi à la voix toute-puissante du petit guide, et je n'y ai trouvé qu'une chose de mauvais goût, le mobilier, qu'on avait fait venir de Lyon.

Sienne, vue par un beau temps égayant ses vieilles façades et éclairant ses environs, laisse un souvenir ineffaçable. C'est une de ces villes dont on s'éloigne à regret, avec hésitation, avec un doute. — Peut-être serais-je heureux ici ? — Dieu sait si Rome, si Venise, vous retiennent et vous enchantent ! mais ici Rome et Venise me paraissent trop grandes, et je me demande si le bonheur n'est pas en raison directe de la concentration. Comme ces hommes du temps passé s'entendaient à parer leur nid et à ôter tout prétexte à la fantaisie voyageuse, en charmant l'œil, et en donnant ample satisfaction à toutes les ambitions de la vie ! Ces petits peuples, sujets d'un duc ou d'un podestat, étaient

traités comme des sujets impériaux. Quelles belles églises pour prier! quelles belles places pour s'assembler aux jours de fête! quelles belles promenades sur les remparts! que de belles peintures dans les monuments publics! quels beaux manuscrits dans les bibliothèques! Tout cela pour une ville moins grande qu'un arrondissement de Paris. Nous autres modernes, nous ruinons notre énergie individuelle en la dissolvant dans l'infini du nombre et de l'espace. A force de nous étendre, nous nous subtilisons; et la sublimité du sentiment national ne vaut pas l'antique vertu du citoyen. Les anciens faisaient du mot *contentus*, contenu, l'expression du bonheur parfait. *Contentus*, content : joie et force! Certes, j'irais volontiers vivre à Rome ou à Venise; mais je voudrais être né à Sienne, pour n'avoir jamais eu l'idée d'en sortir.

Le lendemain de cet heureux jour, je me donnai le plaisir de visiter seul et sans babil à mon oreille tout ce qu'on m'avait montré. Je revis la cathédrale, le musée, la place, la Lizza, les rues; et pendant quelques heures je vécus de la vie si chère aux hommes qui ont le malheur de n'avoir pas un esprit d'*application*, la vie de l'évocation et du rêve. Au café del Greco, où j'entrai pour me reposer en attendant l'heure du départ, j'eus pour voisin un vieillard dont le profil anguleux offrait le plus pur spécimen du type toscan : front haut et renversé, longs traits, nez tombant, lèvres minces. A la façon courtoise dont il allongea le bras, en rendant les épaules, pour me passer un journal, je reconnus un gentilhomme. Nous causâmes.

Ce qu'il me dit, je ne le répéterai pas ici, quoiqu'il y

eût eu certes un grand intérêt, pour le lecteur, à entendre ce vieux débris de la noblesse siennoise mesurer les questions qui s'agitent aujourd'hui à l'aune de ses préjugés nationaux et citadins. Mais il me faut doubler, sans y toucher, cette pointe pleine d'écueils, et réserver pour moi seul l'opinion du faubourg Saint-Germain de Sienne. C'était une seconde évocation qui suivait la première, et qui la valait bien.

Pendant cette conversation, je me sentis tout à coup enserré dans les lacs d'un cercle magique, comme si le barbet fallacieux de Faust eût été à mes trousses. En tournant les yeux vers la porte, j'aperçus le petit guide toujours souriant, toujours éveillé, et frottant plus fort que jamais l'une contre l'autre les paumes de ses mains. Se voyant reconnu, il s'approcha vivement, sa casquette sous le bras, et tout d'abord s'informa de ma santé. Il m'avait, disait-il, cherché toute la matinée, craignant que je ne me perdisse et que je ne manquasse l'heure du train. A son approche, le vieux gentihomme se replongea dans les journaux.

— Monsieur part toujours ce soir pour Pise ? me dit le guide.

— Oui.

— C'est dommage ; j'avais encore tant de choses à faire voir à Monsieur. Deux jours pour voir Sienne, *è poco* !

— Je vous ai dit que j'étais pressé. Je veux voir encore, ou du moins *regarder* Pise, Florence, Bologne, et, s'il est possible, passer le mont Cenis avant les neiges.

— Il est agréable de voyager, dit le vieux Siennois, qui, par politesse, ne voulait pas m'abandonner.

— Oh ! répondit le cicérone avec empressement, pour

rompre la glace, Monsieur a vu bien d'autres pays. Monsieur voyage depuis un an (il mentait). Monsieur a déjà vu Rome, Naples, Venise, Constantinople. Il est seulement fâcheux, ajouta-t-il d'un ton insinuant, que Monsieur ne puisse voir Parme ni Modène.

— Sans doute; mais il faut rentrer. Et puis, on se lasse de tout, même du beau. A la longue cette vie de voyage fatigue. On finit par s'ennuyer de déboucler et de reboucler sa malle, et de déplier son passe-port.

— Les voyages, dit le gentilhomme, sont agréables, mais fatigants.

— Les Anglais, repris-je, qui sont nos maîtres en tout ce qui tient aux commodités de la vie, ont une institution admirable, celle des courriers. Il y a à Londres un *club des Courriers*, qui est comme une académie de voyageurs. En quelque partie du monde que vous alliez, le club vous procure un guide dont il répond, connaissant parfaitement le pays et la langue. On remet à cet homme son passe-port, ses clefs et son argent, et l'on n'a à s'occuper de rien que de son plaisir. Ces courriers, qui sont connus sur toutes les routes, sont les bienvenus dans tous les hôtels, où l'on recherche leur clientèle; et le voyageur en profite.

— Mais, Monsieur, dit le petit guide, dont les yeux s'étaient ouverts démesurément pendant cette période; mais, Monsieur, c'est cela : *corriere*, courrier ; moi, je suis courrier! c'est mon état. Je conduis dans toute l'Italie des Anglais, des Français, des voyageurs de toutes les nations. Tous les hôteliers me connaissent, et traitent les voyageurs que j'amène comme des rois! On me remet tout, l'argent, le passe-port, les malles, et je

réponds de tout. Je fais charger les bagages, j'arrête les places ; avec moi les étrangers n'ont à se mêler de rien. — Ah ! si Monsieur voulait me prendre avec lui seulement jusqu'à Florence ! En huit jours, je lui ferais voir Pise, Lucques, Parme, Modène, tout le pays ! L'argent que Monsieur me donnerait, il le regagnerait deux fois par les économies que je lui ferais faire sur toutes les dépenses ; car je connais le prix de tout, le tarif des voitures, des loges de spectacle ; je compte dans les cafés et dans les restaurants ; je marchande dans les boutiques. C'est plus de vingt francs par jour que je ferais gagner à Monsieur !

Le vieux Siennois s'amusait de la verve de son jeune compatriote : *Questi Sanesi*, disait-il entre ses dents, *sono diavoli.*

J'avoue qu'au fond sa proposition me séduisait. J'avais dit vrai : je commençais à me lasser de cette vie d'hôtel et de chemin de fer, et des mille petits ennuis qu'elle comporte. Ma malle m'était devenue odieuse ; mon sac de nuit me pesait aux mains ; la figure des hôteliers et de leurs garçons me mettait de mauvaise humeur. Et puis j'étais au terme de mon voyage ; cette dépense d'un courrier, qui eût été déraisonnable au commencement, devenait une économie à un moment où le temps avait plus de prix que l'argent. Et puis d'ailleurs ce petit drôle m'amusait. A travers son babillage intarissable, il était serviable, empressé, discret. En un mot, c'était un bon diable. Dans les villes où j'allais passer, je n'aurais plus guère le loisir de faire des connaissances ; et, après tout, sa compagnie en valait bien une autre.

— Mais, dis-je au petit homme, m'as-tu bien entendu tout à l'heure? Le club des Courriers répond de ses agents. Qui me répondra de toi?

—Qui vous répondra de moi, Monsieur? Mais tout le monde! Le patron des *Armes d'Angleterre*, tous les patrons de tous les hôtels de Sienne, tous les voyageurs que j'ai conduits et qui tous m'ont donné des certificats. — Voyez, me dit-il, en exhibant un carnet dont il se mit à tourner les feuillets avec frénésie : Lord N*** ; M. Serres, cet illustre savant français *que vous connaissez*; M. *un tel*, négociant; le comte ceci, le chevalier cela. Et d'ailleurs, Monsieur lui-même, depuis deux jours que je suis à votre service, n'a-t-il pas déjà pu m'apprécier ? Tout le monde me connaît ici : je ne suis pas de ces guides... Je suis honnête homme; je suis marié, père de deux enfants. Et ce seigneur peut-être connaît mon nom.

Et comment t'appelles-tu ?

— *Virgilio,* seigneur.

Ce nom me décida.

— Eh bien, Virgilio! dis-je,

Tu duca e maestro!

Je saluai le vieux gentilhomme, qui me tendit délicatement le bout de ses doigts.

Quant au petit guide, il était déjà parti en se frottant les mains jusqu'au feu, pour faire son paquet, dit-il, et embrasser sa femme.

FIN

TABLE

—

FIN DE LA TABLE

Imprimerie L. Toinon et Cie, à Saint-Germain.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

d'Alphonse Lemerre, libraire, 47, passage Choiseul.

PAUL ET VIRGINIE. 1 vol. in-4, orné de 170 dessins, par H. DE LA CHARLERIE; richement rel. 20 »

LA PLÉIADE FRANÇOISE, avec notes et glossaire, par Ch. MARTY-LAVEAUX: RONSARD, DU BELLAY, BELLEAU, JODELLE, BAÏF, DORAT et PONTUS DE TYRAD. 15 volumes in-8, imprimés par Jouaust. Chaque volume. . . . . 25 »

Les trois premiers volumes sont en vente.

RABELAIS (Œuvres complètes, avec glossaire). 5 volumes in-8. Chaque volume. . . . . . 10 »

COLLECTION de gravures à l'eau-forte, par BRACQUEMOND, pour illustrer *Rabelais*. . . . . . . » »

HOMÈRE. Traduction de LECONTE DE LISLE. 2 vol. in-8. . . . 15 »

LA FONTAINE. Fables. 2 volumes elzeviriens petit in-12. . . 7 »

LA FONTAINE. Contes. 2 volumes elzeviriens. . . . . 7 »

REGNIER. 1 vol. . . . . . 4 »

FERRY JULYOT. *Les Élégies de la belle fille lamentant sa virginité perdue,* avec une introduction et des notes, par E. COURBET. 1 volume in-12 écu, papier de Hollande. . . . . 5 »

L'ISLE D'ALCINE, par REGNARD, publiée d'après le manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal. 1 vol. in-32, papier de Hollande. 2 »

LETTRES INÉDITES DE DIANNE DE POYTIERS, publiées par G. GUIFFREY. Beau vol. in-8, imprimé par Perrin. 30 »

PROCÈS CRIMINEL DE JEHAN DE POYTIERS, seigneur de St-Vallier; publié pour la première fois par Georges GUIFFREY. 1 beau vol. in-8, impr. par Claye. 30 »

LE LIVRE DE JADE, par Judith MENDÈS (*Judith Walter*). 1 vol. in-8. . . . . 6 »

POÈMES EN PROSE, par Louis DE LIVRON. 1 vol. in-8. . . 6 »

FUSAINS, par le même. 1 volume in-8. . . . . 3 50

PALUSTRE DE MONTIFAUT. *De Paris à Sybaris.* 1 volume in-8. . . . . 7 50

LE PARNASSE CONTEMPORAIN (1866). 1 volume grand in-8. . . . . 8 »

POÈTES CONTEMPORAINS: AICARD — ALAUX — DE BANVILLE — BERTRAND — BOYER — CAZALIS — DE CHABRE — COPPÉE — DIERX — E. GRENIER — Louise D'ISOLE — JOLIET — JACQUEMIN — LAURENT-PICHAT — MARC — MÉRAT — NELLY-LIEUTIER — DE RICARD — RUFFIN — Louisa SIEFERT — SULLY PRUDHOMME — THEURET — VERLAINE — 25 volumes in-18. Chaque volume . . 3 »

FRANÇOIS COPPÉE. Intimités. 1 vol. in-18. . . . . 1 50

— Le Passant, comédie en un acte, en vers. . . . . 1 »

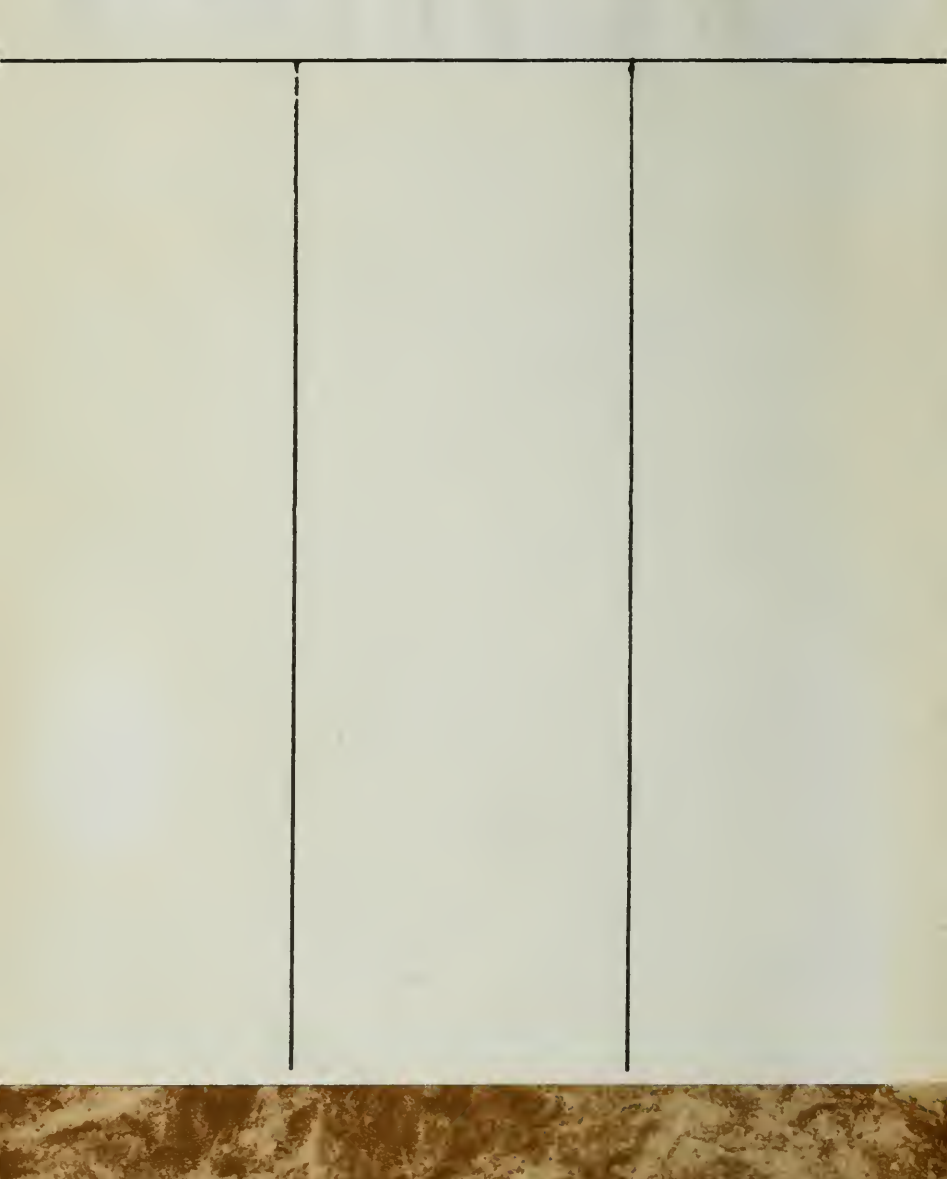
PAUL VERLAINE. Fêtes galantes. In-12 écu. . . . . 2 »

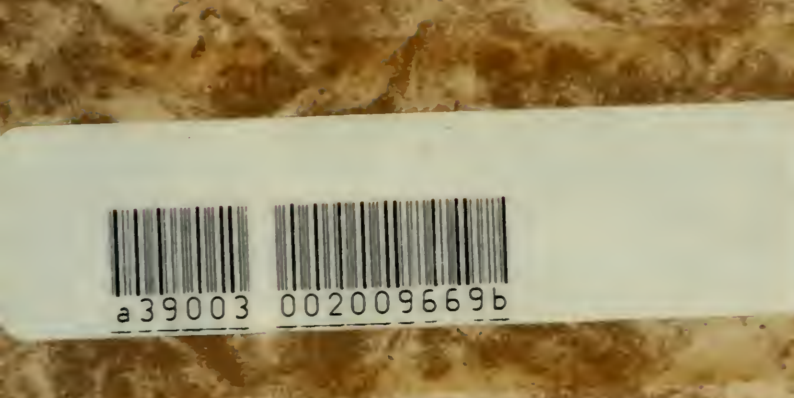
ALBERT MÉRAT. L'Idole. 1 vol. . . . . 2 »

Imprimerie L. TOINON et Cie, à Saint-Germain

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due





CE DG 0427
.A8 1869
COO ASSELINEAU, ITALIE ET CO
ACC# 1076448



